

TRACES

N° 9, 1997

Travaux du Centre d'Études Georges Simenon

Université de Liège



TRACES

9

Georges Simenon et l'exotisme

Ce volume est publié avec l'aide du F.N.R.S.

En couverture :

Portrait de Simenon par Cocteau (pointe sèche, 1957, 25 × 40 cm)

Coll. Fonds Simenon.

TRACES

9

Georges Simenon et l'exotisme

Actes du 5^e colloque international
qui s'est tenu à Liège les 17, 18 et 19 octobre 1996

Université de Liège
Centre d'Études Georges Simenon

1997

Comité de gestion du Centre d'Études Georges Simenon

Paul DELBOUILLE, Président du Centre
Danielle BAJOMÉE, Directeur du Centre
Christine SWINGS, Conservateur du Fonds
Jacques DUBOIS
Pierre GOTHOT

Comité de rédaction de *TRACES*

Danielle BAJOMÉE
Paul DELBOUILLE
Jacques DUBOIS
Christine SWINGS
Directeur de publication : Michel LEMOINE

TRACES

Prix : 1 000 francs belges. Les numéros annuels précédents sont encore disponibles au prix de 600 francs belges pour les n^{os} 1 à 6, de 1 000 francs belges pour le n^o 7 et de 800 francs belges pour le n^o 8.

Diffusion, renseignements, suggestions, envois de manuscrits :

Christine SWINGS
Fonds Simenon,
Château de Colonster,
Allée des Érables,
B-4000 LIÈGE

Téléphone : + 32 4 366 30 22
366 52 71
Télécopie : + 32 4 388 15 55



(Coll. Fonds Simenon.)

Boulevard Richard-Wallace (1937-1938)

Table des matières

Jean-Marc MOURA, <i>L'exotisme, une notion aux significations voyageuses</i>	9
Michel LEMOINE, <i>Fragments « exotiques » dans les fictions non exotiques</i>	21
Michel CARLY, <i>Un locataire à Charleroi ou l'Égypte noire des terrils</i>	47
Jacques LECARME, <i>Les lointains : colonies et banlieues</i>	63
Paul MERCIER, <i>Sonia, Nejla, Nouchi, Lelia et les autres</i>	67
Léon-François HOFFMANN, <i>Georges Simenon et La Prêtresse des Vaudoux</i>	111
Pierre DELIGNY, <i>« Un exotisme qui vient du froid »</i>	121
Bernard ALAVOINE, <i>Le bateau, lieu exotique privilégié ?</i>	163
Pierre PETIT, <i>Vu des Antipodes : versions africaines de l'exotisme</i>	179
Pierre HALEN, <i>Propositions sur l'exotisme, avec une esquisse de Simenon en écrivain colonial</i>	193
Danièle LATIN, <i>Réflexions sur Simenon et l'exotisme : Le Coup de lune sur fond de discours historique</i>	209
Abdelouahed MABROUR, <i>La récurrence lexicale dans Le Coup de lune : reprises et répétitions</i>	213
Jean-Louis DUMORTIER, <i>Anticolonialisme patent et racisme larvé. L'effet idéologique de L'Heure du nègre</i>	229

Benoît DENIS, L'Heure du nègre : <i>l'Afrique recomposée de Simenon</i>	263
Lucille F. BECKER, « <i>L'exotisme n'existe pas</i> »	281
Salvatore CESARIO, <i>Être-en-état-de-roman — devenir-roman</i>	297
Freddy BONMARIAGE, <i>Les photographies de Simenon et l'édition électronique</i>	313
Le Fonds Simenon	327

Jean-Marc MOURA

L'exotisme, une notion aux significations voyageuses

DANS L'UNIVERS IMPITOYABLE des études littéraires, l'exotisme fait le plus souvent office d'accusé. On parle volontiers de la littérature exotique comme d'un vulgaire placebo de l'étranger, du symbole d'une supériorité indue de l'Europe sur les cultures différentes ou encore du symptôme des difficultés d'une compréhension réellement internationale. Tout exotisme serait « de bazar », pour reprendre une expression consacrée, et lui seraient associées toutes les illusions auxquelles l'ailleurs est propice. C'est pourquoi l'exotisme présente le paradoxe d'être une inspiration à la fois très mal circonscrite et constamment critiquée. Généralement étudiée et discutée avant d'avoir été définie, la littérature exotique a pour lot péjoration, absence d'histoire et flou notionnel. À quelques exceptions près, tel est l'état de la question.

En réalité, on pourrait aussi avec un autre écrivain belge, Henri Michaux, s'étonner qu'il existât d'autres littératures qu'exotique, car enfin, « Comment écrirait-on sur un pays où l'on a vécu trente ans, liés à l'ennui, à la contradiction, aux soucis étroits, aux défaites, au train-train quotidien, et sur lequel on ne sait plus rien ? »¹ Dans les œuvres les plus remarquables, l'exotisme peut en effet devenir un genre *provocant* au sens étymologique du terme : un appel à la parole et à la culture de l'autre, une véritable force d'excarnation, à l'instar de ce grand mouvement que Raymond Schwab a baptisé « Renaissance orientale », qui poussa l'Europe intellectuelle et littéraire à découvrir l'antique Orient indien.

Mais entre les critiques communes adressées à l'exotisme et le quasi-idéal que je viens d'évoquer existent toutes sortes d'acceptions de la notion. Ce sont celles-ci que je voudrais commencer de débrouiller en vue de

¹ *Un Barbare en Asie* (1933), Paris, Gallimard, 1967, p. 99.

préciser notre étude collective de l'œuvre de Simenon. Je vais ainsi tâcher de montrer en quoi l'exotisme est une notion aux significations voyageuses, tenter de marquer les perspectives critiques utiles pour l'étudier avant de parler brièvement de l'exotisme européen de l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire du contexte intellectuel et littéraire dans lequel écrit Simenon.

1.- Situation du problème

L'EXOTISME doit sa mauvaise réputation à la séduction première par laquelle il joue à la fois de la connaissance et de la méconnaissance de l'étranger. Une définition préalable et plus positive pourrait le présenter comme l'exploration des virtualités du langage grâce à l'épreuve d'une autre culture, d'une autre société, d'une réalité étrangère. Mais cela ne suffit certes pas à résumer ce que la critique entend habituellement par « exotisme », pour plusieurs raisons entremêlées :

1. Il y a un exotisme du sens commun qui contamine souvent le discours critique. Rien sans doute n'est plus courant que la tentation exotique en cette acception. L'exotisme est ici l'un des aspects de la quête incessante du bonheur et constitue une tendance majeure de l'esprit humain, le désir spatialisant. Il doit sa mauvaise réputation à cet attrait primaire dont l'authenticité est soupçonnée.

Il serait facile de construire un florilège des condamnations auxquelles la critique moderne a soumis cet exotisme. Les griefs sont toujours les mêmes : superficialité, absence de perspective crédible, refus de communication avec l'autre. L'exotisme est tenu pour la simple surface colorée de l'ailleurs.

Cette attention aux apparences est souvent déclarée vulgaire. Roland Barthes en a en quelque sorte donné une formulation théorique lorsqu'il a distingué deux manières de figurer l'étranger : une figuration *endoxale* — renvoyant à l'opinion publique, au consensus petit-bourgeois, à la δόξα — et une figuration *paradoxale* — qui renvoie à une différence active et hédoniste, à une rencontre avec l'inouï, l'inconnu, qui nous aide à découvrir notre propre extranéité². En tant que δόξα, l'exotisme résiderait dans l'excessive attention aux formes petites-bourgeoises de consommation de l'étranger.

² Cité par A. KHATIBI, *Figures de l'étranger*, Paris, Denoël, 1987, p. 64.

2. L'exotisme est une notion délicate à cerner : il est assez facile d'étudier l'exotisme d'un auteur (Larbaud, Mérimée, ...) lorsqu'on entend par là son goût — notion déjà ambiguë — pour l'étranger, mais bien plus difficile de rapprocher toutes les œuvres tenues pour exotiques afin de dire en quoi elle participent d'une même inspiration. Il existe ainsi des œuvres tenues pour exotiques, mais quasiment aucune histoire littéraire de l'exotisme, c'est-à-dire d'histoire recherchant en quoi les œuvres ainsi qualifiées relèvent d'une inspiration similaire ou au moins comparable.

3. La critique recourt fréquemment, pour pallier cette lacune définitionnelle, à des critères d'ordres extra-littéraires ou philosophiques :

- critères idéologiques (l'orientalisme selon Edward Said) ou politiques (on l'assimile alors au colonialisme). Joachim Schultz a résumé cette position d'une formule extrême : « la littérature exotique est une colonisation des pays inconnus par le moyen du langage ... »³
- critère éthique : l'exotisme, engageant une conception de la relation aux autres cultures, entretient un rapport manifeste à l'éthique. C'est selon cette perspective que Tzvetan Todorov présente l'exotisme :

Idéalement, l'exotisme est un relativisme au même titre que le nationalisme, mais de façon systématiquement opposée : dans les deux cas, ce qu'on valorise n'est pas un contenu stable, mais un pays et une culture définis exclusivement par leur rapport avec l'observateur. C'est le pays auquel j'appartiens qui détient les valeurs les plus hautes, quelles qu'elles soient, affirme le nationalisme ; non, c'est un pays dont la seule caractéristique pertinente est qu'il ne soit pas le mien, dit celui qui professe l'exotisme. Il s'agit donc dans les deux cas d'un relativisme rattrapé à la dernière minute par un jugement de valeur (nous sommes mieux que les autres ; les autres sont mieux que nous), mais où la définition des entités comparées, « nous » et « les autres », reste, elle, purement relative.⁴

Et Todorov de reconnaître dans Homère un premier « exotiste » célèbre, puisque dans le chant XIII de l'*Illiade* et dans le chant IV de l'*Odyssee*, les pays les plus éloignés sont supposés les meilleurs⁵. L'exotisme serait donc « un éloge dans la méconnaissance » : je loue l'autre parce qu'il est

³ J. SCHULTZ, « Baobab » in P. Halen, J. Riesz, *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*, Bruxelles, Textyles-Éd., 1993.

⁴ T. TODOROV, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 297.

⁵ *Id.*, pp. 297-298.

différent de moi. La problématique joue de la dimension étroitement relative de l'autre pour désigner l'exotisme comme réduction de l'altérité culturelle à une négation ou à une absence, dont la séduction tient précisément à ce statut « en creux ».

Aussi, contre l'exotisme mais aussi contre l'ethnocentrisme (ou le nationalisme), l'auteur en vient à prôner un « humanisme critique » dépassant ce qu'il qualifie de double règle : la « règle d'Hérodote » (valorisation *a priori* du Même) et la « règle d'Homère » (valorisation *a priori* de l'Autre)⁶.

Une approche moins fréquente cultive l'idée-limite d'une altérité pure qui ne se comprend que par rapport à elle-même, hors, s'il est possible, de tout rapport au même. Pierre Halen distingue ainsi *exotisme* et *antexotisme*, le premier étant « le discours établissant l'Autre dans son altérité, le constituant dans sa différence », alors que le second « repose sur l'hypothèse inverse que l'être et le milieu concernés dans la relation sont au moins en partie accessibles, c'est-à-dire qu'il y a entre les partenaires, un fond commun minimum, et pourquoi pas cette "humanité" d'Auguste Comte à laquelle se réfère Bernard Mouralis »⁷.

Le partage caractérise l'exotisme d'une manière essentiellement péjorative, par l'insistance sur la différence des cultures non européennes, soit pour leur dénier tout intérêt, soit afin de leur attribuer une valeur supérieure mais de toute façon inaccessible. *Heart of Darkness* (*Au Cœur des ténèbres*) de Joseph Conrad, faisant de l'Afrique le territoire d'une altérité radicale, donc insoutenable pour les Européens, serait un exemple de cet exotisme. Le récit établirait bien l'autre, l'Africain, dans son altérité, mais pour mieux le rejeter dans les brumes d'une origine fascinante et terrible, soumettant l'esprit « civilisé » (Kurtz ou Marlow) au vertige d'une régression primitive qu'il ne pourrait toutefois jamais totalement connaître.

L'essai inachevé de Segalen sur une « esthétique du Divers » s'oriente également vers cette problématique de l'autre conçu comme « incompréhensibilité éternelle »⁸, mirage d'une altérité pour toujours à distance de l'observateur, envisagée hors de toute relation à lui et dont l'inaccessible centre du Palais impérial de Pékin dans *René Leys* est la métaphore⁹.

⁶ *Id.*, pp. 425-427.

⁷ P. HALÉN, *Le Petit Belge avait vu grand*, Bruxelles, Labor, 1993, p. 23. Le texte de B. Mouralis auquel se réfère l'auteur est « L'Afrique comme figure de la folie », in A. BUISINE (Éd.), *L'Exotisme*, Didier, 1988.

⁸ V. SEGALÉN, *op. cit.*, p. 38.

⁹ Récemment, Francis Affergan a poursuivi la réflexion ségalénienne dans les champs conjoints de l'anthropologie et de la littérature : *Exotisme et altérité*, Paris, P.U.F., 1987.

La littérature exotique se vouerait ici à une tâche impossible en collectionnant les signes de ce qui lui échappe nécessairement. Écriture heureuse de la perte qu'elle constate, tel est le sentiment décrit par Segalen : « Ne nous flattons pas d'assimiler les mœurs, les races, les nations, les autres ; mais au contraire réjouissons-nous de ne le pouvoir jamais ; nous réservant ainsi la perdurabilité du plaisir de sentir le Divers »¹⁰.

Qu'ils soient idéologiques, éthiques ou qu'ils rôdent autour d'une altérité pure, tous ces critères sont intéressants et doivent être pris en compte afin de parvenir à une conception à la fois rigoureuse et suffisamment générale de l'exotisme. La tâche, on le comprend, apparaît particulièrement délicate. Le recours à la lexicologie est un bon point de départ.

2.- Approche lexicologique

LA LEXICOLOGIE permet d'observer deux noyaux sémantiques de la notion d'*exotique* (mot apparu, semble-t-il, en Europe pour la première fois en français : Rabelais, *Quart Livre*, 1548) : une acception objective, neutre, représentation (plus ou moins fascinée) de l'étranger ; une acception impressive, évaluative : réduction de l'étranger au spectaculaire. La notion est donc double : centrée sur la différence (« littérature exotique » en ce sens correspond aux œuvres évoquant les pays lointains, de l'aventure à la Kipling, jusqu'à *l'esthétique du Divers* de Segalen ou à une inspiration plus intéressée par les formes spirituelles des autres cultures : le Hesse de *Siddhartha* ou le Michaux d'*Un Barbare en Asie*). Mais elle peut aussi désigner un jugement superficiel sur cette différence (des turqueries du xvii^e siècle au clinquant orientaliste romantique). C'est ce second sens, péjoratif, qui l'emporte souvent chez la critique. D'où la mauvaise réputation d'un exotisme renvoyant alors, comme l'écrit Pierre Sansot, à une conscience qui oublie de sympathiser pour s'extasier sur le cocasse, l'in vraisemblable, l'incroyable.

Les auteurs en quête de best-sellers sont friands de cet exotisme qui procure à leurs récits une séduction facile et toujours goûtée des lecteurs peu exigeants. Le jeune Simenon semble avoir pratiqué ce genre dans les années vingt en se conformant aux codes exotiques en vigueur dans les collections de grande diffusion : *La Prêtresse des Vaudoux*, *L'Île de la*

¹⁰ V. SEGALEN, *op. cit.*, p. 38.

désolation, Le Lac des Esclaves, Seul parmi les gorilles (signés Christian Brulls) ; *Amour d'Afrique* (Jean du Perry) ; *Le Cercle de la soif, Le Sous-Marin dans la forêt, Les Nains des cataractes, La Panthère borgne, Le Gorille-roi, L'Île des maudits, Le Paria des bois sauvages* (signés Georges Sim)¹¹ ont des titres programmant une lecture conforme à ce premier exotisme, celui de la pacotille aventureuse et en général tropicale.

Mais pour rendre compte de l'exotisme, il faut en fait « tenir les deux bouts » de la définition : considérer que l'exotisme est à la fois *représentation de l'étranger lointain et réduction spectaculaire de celui-ci*, qu'il comprend une diversité narrative allant de la fantaisie stéréotypée jusqu'à l'écriture de l'altérité. Cette conception refuse la simple péjoration du terme, les usages usuels trop vagues et rend justice à l'extension d'un fait littéraire constant dans l'histoire des lettres européennes. On envisage alors toute la gamme de l'exotisme : du cliché jusqu'à un exotisme qu'on peut qualifier de *provocant*.

Pour rendre compte de cet exotisme, il faut reconnaître que l'unité habituelle de l'histoire littéraire, la nation, n'est guère pertinente. Envisagé au niveau national, l'exotisme serait l'inspiration ayant pour objet le pittoresque non-national. Il y a par exemple un exotisme ibérique des Français¹² ou un exotisme italien des Britanniques (par exemple chez E.M. Forster), il peut y avoir un exotisme allemand pour Simenon (je n'en sais rien) ... Je n'envisagerai pas cette approche, associant exotique à non-national, car elle ne prend pas en compte la dimension *interculturelle* plutôt qu'*internationale* de l'exotisme.

Les grands faits littéraires exotiques me semblent en effet se jouer au niveau de groupes de nations, voire à l'échelle d'une culture (ainsi dit-on, après Étienne, qu'il y a une « Europe chinoise »). On peut en ce sens évoquer un exotisme européen, se jouant au niveau des relations complexes de l'Europe et des autres cultures, avec cette inflexion majeure qu'ont engendrée les rapports coloniaux puis post(néo)-coloniaux. L'exotisme concerne en ce sens le rapport cognitif d'une société à son autre, le dialogue de civilisations sourdes dont la plus vieille séparation est celle de l'Orient et de l'Occident. En lui l'homogénéité d'une culture se déchiffre par la vérification de ses attitudes envers l'altérité. De ce point de vue général (le plus large que

¹¹ Cités par J. LECARME, « Les Romans coloniaux de Georges Simenon », in *Itinéraires et contacts de cultures, Le Roman colonial 2*, 12, Paris, L'Harmattan, 1990.

¹² D.H. PAGEAUX, *L'Espagne devant la conscience française au XVIII^e siècle*, thèse de doctorat d'État, Paris III, 1975.

l'on puisse avoir sur l'exotisme), on peut tenir l'exotisme pour *la totalité de la dette contractée par l'Europe littéraire à l'égard des autres cultures*.

Dès lors, trois perspectives d'études complémentaires sur le récit exotique européen s'imposent. Ce sont, de la plus large à la plus étroite :

- une perspective *historienne*, au sens où les divisions et le devenir de la culture européenne sont envisagés comme les sources d'un certain exotisme ;
- une perspective *coloniale*, par laquelle l'exotisme est relié non plus à l'histoire culturelle mais plus étroitement à l'expansion coloniale (ici, l'œuvre de Simenon est pleinement concernée, comme le montrent les communications de Pierre Halen, Jean-Louis Dumortier et Benoît Denis) ;
- une perspective *thématique*, où les grands mythes de l'autre et de l'ailleurs qui ont traversé l'Europe sont examinés dans leur capacité à susciter (ou à être actualisés par) de grandes œuvres littéraires (pour Simenon : mythe de la femme orientale étudié par Paul Mercier).

Phénomène psychologique et sentimental, production idéologique, reflet d'options éthiques : des pistes s'ouvrent à la recherche sur l'exotisme, des catégories classiques de l'histoire des idées et de la philosophie paraissent éclairer l'investigation. Il est ainsi possible de fixer des limites à la dérive exotique pour engager une réflexion.

3.- Des limites à la dérive exotique

1. Dans la plupart des études de critique et d'érudition, «exotisme» fonctionne comme une notion péjorative, alors que le mot recouvre un sens *objectif* (neutre ou positif mais minoritaire : l'exotisme correspond à la représentation de l'étranger), et un sens *évaluatif* (péjoratif et majoritaire : l'exotisme est la réduction spectaculaire de cet étranger). Nous en tenir uniquement à l'acception courant du terme limiterait l'extension de la notion, engagerait l'étude dans des partages fausseté/authenticité (de la représentation) fort délicats et conduirait à ignorer des interprétations aussi intéressantes que celle de Segalen.
2. S'il doit y avoir un concept d'exotisme, il doit prendre en compte une captation d'éléments étrangers qui s'exerce dans tous les champs de la culture, de l'art d'avant-garde jusqu'à la vie quotidienne, ces domaines

n'étant nullement séparés et réagissant souvent les uns par rapport aux autres¹³.

3. L'exotisme contemporain doit être étudié selon une perspective générale qui rendra justice à sa remarquable diversité narrative, de la fantaisie stéréotypée jusqu'à l'écriture de l'altérité¹⁴.

C'est dire que l'exotisme est un fait littéraire et culturel. Pour nous, critiques européens, il s'agit d'un phénomène qui se joue au niveau des relations complexes de l'Europe et des autres cultures, avec cette inflexion majeure qu'ont engendrée les rapports coloniaux.

Entendu en son sens objectif, donc comme marque du rapport de la création esthétique à d'autres traditions culturelles, l'exotisme romanesque de l'Europe occidentale contemporaine appartient à un processus plus général de co-naissance où se dessinent les limites du même et de l'autre dans le domaine culturel, où l'identité et l'altérité d'une civilisation surgissent d'un partage premier. L'étude de la littérature exotique peut rejoindre ici cette *histoire des limites* dont Michel Foucault a naguère tracé le projet :

une histoire de ces gestes obscurs, nécessairement oubliés dès qu'accomplis, par lesquels une culture rejette quelque chose qui sera pour elle l'Extérieur; et tout au long de son histoire, ce vide creux, cet espace blanc par lequel elle se isole la désigne tout autant que ses valeurs. [...] Interroger une culture sur ses expériences limites, c'est la questionner aux confins de l'histoire, sur un déchirement qui est comme la naissance même de son histoire.

L'histoire de l'exotisme littéraire rejoint celle, plus vaste, des gestes par lesquels la culture européenne isole et investit ce qui est son Extérieur, se désignant par ce déchirement premier d'où a d'abord surgi ce qu'on appelle « Orient ». Ainsi est bouclé le trajet menant d'un exotisme du stéréotype à un exotisme entendu comme phénomène culturel, où entrent en résonance des aspects historiques, coloniaux, éthiques et esthétiques de toutes sortes.

Qu'en est-il pour la période qui nous occupe, celle de l'entre-deux-guerres ?

¹³ Comme l'atteste la diffusion des vagues exotiques. Par exemple, les chinoiseries touchent tous les champs de l'art et de l'artisanat : littérature, peinture, musique, sculpture, architecture mais aussi mobilier, décoration, tapisserie...

¹⁴ Dans *Lire l'Exotisme* (Dunod, 1992), nous avons ainsi distingué quatre niveaux de sens de l'écriture exotique : l'exotisme de la fantaisie et du stéréotype, la relation de voyage, le réalisme rêveur, l'écriture de l'altérité.

4.- L'exotisme de l'entre-deux-guerres

IL NE SAURAIT ÊTRE QUESTION ici que de remarques très générales avant que les autres communications ne viennent préciser la situation de Simenon dans cette époque. On le sait, la domination européenne sur l'Outre-mer continue d'apparaître alors à une majorité des opinions publiques comme une évidence. Pays et peuples colonisés avaient été engagés, quelquefois durement, dans un conflit concernant la métropole. Mais la guerre n'ébranla pas les empires. La domination de deux cent millions d'Européens sur plus de sept cent millions de sujets n'est guère contestée après 1918. C'est un univers de la domination tranquille, comme le souligne rétrospectivement Somerset Maugham :

*The countries of which I wrote were then at peace. It may be that some of those peoples, Malays, Dyaks, Chinese, were restive under the British rule, but there was no outward sign of it.*¹⁵

Les pays sur lesquels j'ai écrit étaient alors en paix. Peut-être certains de ces peuples, Malais, Dayaks, Chinois, étaient-ils rebelles à la domination britannique, mais aucun signe extérieur n'en était perceptible.

Dans les colonies belges, un esprit nouveau, teinté d'humanisme civilisateur, préside désormais aux relations de la métropole et de son empire. L'importance de la colonie pour l'opinion belge se mesure à diverses manifestations¹⁶ ; mais la littérature réfracte assez peu cet intérêt. Rares sont les grands noms des lettres métropolitaines qui consacrent, à l'image de Max Waller¹⁷, une œuvre à la colonie. Simenon constitue une exception, mais il publie en France.

Doit-on rappeler que l'entre-deux-guerres est la grande période de théorisation de la littérature coloniale, particulièrement en France (Lebel, Randau, ...) ? Le constat me semble assez peu pertinent pour un romancier comme Simenon, indifférent à toute théorie littéraire.

¹⁵ Préface à *Collected Short Stories*, Penguin, 1978, 4, p. 7.

¹⁶ L'Institut royal colonial belge est fondé en 1928. Le soutien de l'opinion à la colonisation du Congo se marque lors du voyage qu'y effectuent les souverains en juillet-août 1928, et que le roi Albert renouvelle en mars-avril 1932.

¹⁷ *Brigitte Austin*, écrit en 1930. Cependant, comme le souligne P. Halen, il est moins question dans ce roman de l'Afrique, qui fournit un simple cadre au récit, que de l'absurdité inhérente au fait de quitter son lieu propre. L'axiologie régionaliste de l'œuvre condamne en fait le départ de la Belgique vers le lointain Congo belge (*Le Petit Belge*, p. 357).

En revanche, les contacts fréquents avec les colonies, les expositions universelles ou coloniales favorisent la diffusion des arts non-européens. Découverte du jazz (Stravinski, Hindemith, Satie), de la musique brésilienne de Villa-Lobos ou du tango, intérêt pour les arts primitifs, fascination pour la culture asiatique sont les marques d'un nomadisme cosmopolite d'époque¹⁸. C'est que, selon la formule de Morand, « Le tour du monde a cessé d'être un saut périlleux »¹⁹. À côté des formes littéraires classiques du voyage, apparaît un type formel nouveau, le reportage, ainsi qu'une thématique insistante, la critique du colonialisme. Simenon s'illustre dans les deux.

Le (grand) reportage, qui se distingue de la relation de voyage par sa situation éditoriale et sa thématique (il insiste non plus sur les aventures d'un narrateur ou l'histoire d'un pays mais sur l'actualité, rarement développée), connaît son apogée dans l'entre-deux-guerres. Le reporter devient une véritable vedette²⁰. Son personnage entre dans la mythologie populaire avec Rouletabille, porté à l'écran par Marcel L'Herbier, et surtout Tintin. Dans le domaine colonial, le reportage permet aux Européens de prendre conscience de l'importance de leur empire. Des reporters tels Mario Appelius en Italie²¹, Edmund Candler en Grande-Bretagne, Albert Londres ou Andrée Viollis en France aident les métropolitains à mesurer l'ampleur des conquêtes passées ou présentes²². Ce qui n'implique nullement un soutien aveugle à l'entreprise coloniale, comme en témoigne *L'Heure du nègre* de Georges Simenon²³, avec la fameuse injure qu'on a le plus souvent retenue de ce texte :

¹⁸ L'expression est de Marinetti, qui évoque en 1915 des « phénomènes absolument nouveaux » : « le nomadisme cosmopolite, l'esprit démocratique et la décadence des religions » (*Teoria e invenzione futurista*, s. 1, Milan, A. Mondadori, 1968, p. 269).

¹⁹ *Le Voyage*, 1927. Éd. du Rocher, 1994, p. 136.

²⁰ En 1923, Albin Michel crée la première collection spécialisée, inaugurée par la fameuse enquête sur le baigneur d'A. Londres (parue dans *Le Petit Parisien*) ; les Éditions de France créent une collection qui accueillera les reportages d'Henri Béraud (même journal). En 1930, le reportage de J. Kessel sur les marchés d'esclaves en Abyssinie fait augmenter le tirage du *Matin* de cent mille exemplaires pendant trente-cinq jours de suite.

²¹ Avec cette nuance importante qu'Appelius était fasciste, proche de Mussolini, et que ses reportages en portent l'empreinte caractéristique. Cf. *La Sfinge Nera* (1924).

²² La guerre d'Éthiopie est ainsi remarquablement « couverte » par les journaux français : *L'Intransigeant* dépêche un reporter dans le camp italien (E. Bourcier) et un à Addis-Abeba (J. d'Esme) ; *Paris-Soir* dépêche quatre envoyés : les frères Tharaud, Monfreid, J. Alloucherie, aidés de sept photographes et de deux spécialistes des transmissions.

²³ *Voilà*, n^{os} 81 à 86, du 8 octobre au 12 novembre 1932.

Vous croyez que «l'Afrique vous parle», qu'elle vous appelle, que nègres et négresses vous tendent les bras et que la nature attend que vous veniez cueillir ses fruits? L'Afrique? Croyez-moi, elle vous dit m...!²⁴

Simenon ne propose aucune solution, il en reste au témoignage indigné, mais son œuvre est typique d'un grand mouvement du temps : la tendance de la relation de voyage ou du reportage à se doubler volontiers d'une dénonciation des excès colonialistes. Des écrivains aussi différents par ailleurs qu'Edmund Candler²⁵, Georges Simenon, Arnaldo Cipolla ou André Gide, rapportent récits ou témoignages accusateurs. Le roman peut également signaler la prise de distance des lettrés européens à l'égard de la situation coloniale.

Les nouvelles et romans de Somerset Maugham, le *Voyage au bout de la nuit* de Céline en France et surtout les romans de Forster (*A Passage to India* [*Route des Indes*], 1924) et d'Orwell (*Burmese Days* [*Tragédie birmane*], 1934) en Grande-Bretagne soulignent la situation inconfortable des colons. Jacques Lecarme a relevé que huit romans au moins de Simenon développent une vision anti-colonialiste, surtout ceux qui ont pour cadre l'Afrique noire²⁶. L'auteur, quoique peu perméable aux influences littéraires de ses contemporains, s'inscrit ainsi dans un contexte européen assez net, comme le montreront sans doute, en insistant sur les effets d'intertextualité, les analyses du *Coup de lune*.

Il resterait, pour une présentation générale de l'exotisme de l'entre-deux-guerres, à évoquer l'exotisme des avant-gardes, le primitivisme des surréalistes ou de Dada, à présenter aussi ce qu'on a nommé en France «les appels de l'Orient»²⁷, ce mouvement qui fit qu'alors l'Orient de Tagore, Aurobindo et Gandhi cesse d'être une question pour devenir une réponse

²⁴ G. SIMENON, *L'Heure du nègre*, in *À la recherche de l'homme nu*, Paris, U.G.É., 1976, p. 55.

²⁵ Professeur et journaliste, globe-trotter aussi, E. Candler écrivit des articles (*A Vagabond in Asia*, 1900, en est un recueil), des récits de voyages (*The Mantle of the East*, 1910), des nouvelles et des romans (*Siri Ram: Revolutionist*, 1912; *Abdication*, 1922), une autobiographie (*Youth and the East: an Unconventional Autobiography*, 1924). Dans ses voyages et ses romans notamment, il décrit la position inconfortable du Blanc en Inde, confronté à des révoltes de plus en plus fréquentes.

²⁶ Sur les huit romans coloniaux de Simenon, quatre sont rattachés à l'Afrique : *Le Coup de lune* (1933), *45° à l'ombre* (1936), *Le Blanc à lunettes* (1937), *L'Ainé des Ferchaux* (1947); et quatre à l'Amérique et à la Polynésie : *Quartier nègre* (1935), *Long Cours* (1936), *Touriste de bananes* (1938), *Le Passager clandestin* (1947). Cf. J. LECARME, *op. cit.*

²⁷ Titre d'une enquête des *Cabiers du mois*, 1925.

aux yeux de nombre d'intellectuels. Mais ces mouvements ne me semblent pas croiser de manière significative la trajectoire créatrice de Simenon. J'ai voulu seulement montrer ici comment il est possible d'envisager différentes significations, pas toutes péjoratives, de la notion d'exotisme, comment le point de vue critique se transforme selon que l'on adopte l'une ou l'autre et comment enfin l'œuvre immense de Simenon est justiciable de quelques-unes de ces analyses, à la fois sur un plan théorique et en ce qu'elle rencontre de grandes préoccupations de l'entre-deux-guerres. Je suis tenté, pour conclure, de reprendre le titre de l'ouvrage de Hendrik Veldman : *La Tentation de l'inaccessible*²⁸. Le critique fait allusion à une structuration narrative importante chez Simenon :

Le héros se sent généralement protégé par le décor solide et « innocent » que constituent une maison, un quartier ou un paysage ensoleillé. Mais il est tenté par la séduction interdite d'une porte, d'un mur et d'une fenêtre.²⁹

Et tout commence... L'exotisme est par excellence cette tentation : celle de l'approche d'une autre culture (particulièrement africaine), que l'on découvre exploitée, celle d'une limite du monde européen qui pourrait ouvrir à des images magnifiques et à d'autres possibilités, peut-être plus sereines et sincères, de vivre, mais qui ne demeure qu'une tentation, c'est-à-dire un danger de se perdre ou une illusion.

²⁸ *La Tentation de l'inaccessible. Structures narratives chez Simenon*, Amsterdam, Rodopi, 1981.

²⁹ *Id.*, p. 178.

Michel LEMOINE

Fragments « exotiques » dans les fictions non exotiques

AVANT D'ABORDER le sujet proprement dit de mon exposé, j'aimerais émettre quelques considérations préliminaires qui s'imposent. Tout d'abord — cela va de soi et vous le savez tous puisque vous êtes réunis ici, mais ce qui va sans dire va souvent mieux encore en le disant —, il faut rappeler que les grands voyages à travers le monde entrepris par Simenon dans la première moitié des années trente ont donné naissance à quatre types de productions : reportages, romans, nouvelles et textes éparpillés au fil des souvenirs de l'auteur dans ses divers écrits autobiographiques. Quatre types de productions pour quatre parties du monde, à vrai dire, pour peu que l'on ne tienne pas compte du voyage de 1930 en Laponie, le Mousquetaire de Simenon n° 2 dût-il me vouer aux gémonies pour cette élimination qui le glacera jusqu'aux os : en gros, la Turquie avec une extension vers le rivage soviétique de la mer Noire ; L'Afrique et plus particulièrement le Congo alors belge et le Gabon ; l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud essentiellement représentées par Panama, la Colombie et l'Équateur dont dépendent les îles Galapagos ; l'Océanie avec Tahiti et la Nouvelle-Zélande.

C'est précisément vers ces parties du monde que je compte vous emmener tour à tour, mais selon une perspective assez particulière. On constate en effet que les quatre espèces de textes mentionnés ci-dessus contiennent généralement, pour chacune des régions du globe citées — et la suite des communications qui se succéderont ici le confirmeront certainement —, des thèmes et des motifs récurrents, voire plusieurs points communs concernant l'intrigue romanesque ou les sujets des reportages et des souvenirs, avec des chevauchements entre les genres qui sautent aux yeux du lecteur le plus ingénu. Dans cette optique, je me suis dit qu'il valait peut-être la peine de scruter les romans et nouvelles non exotiques, c'est-à-dire la grosse majorité des fictions simenoniennes n'ayant pas pour cadre spatial les lointaines contrées énumérées plus haut, afin d'examiner si ces contrées n'y avaient

pas laissé quelque trace. Ce faisant, j'ai effectivement pu glaner quelques éléments très fragmentaires, des sédiments abandonnés sur les rives du long fleuve Simenon où l'on s'est beaucoup assis et où l'on a peut-être beaucoup pleuré, des éléments tellement fragmentaires, je dois l'avouer, que je me suis d'abord demandé s'ils valaient la peine d'être exposés devant une aussi docte assemblée. En un deuxième temps, j'ai toutefois pensé, en suivant une sorte de raisonnement naïf de type utopique — c'est le cas de le dire —, voire surréaliste et à coup sûr presque 'pataphysique, que ces fragments, sans originalité aucune par rapport aux pépites qui figurent dans les « vraies » fictions exotiques, allaient peut-être à l'essentiel simenonien en la matière puisque le romancier les a utilisés là en une sorte de double, triple, sinon quadruple ou quintuple emploi proprement vertigineux. Ces fragments constitueraient-ils donc, ai-je eu la faiblesse de me demander, ce qui a le plus marqué Simenon lors de ses voyages ou ce qui a surnagé dans son esprit lorsqu'il a eu le sentiment d'avoir épuisé le sujet ? Mon ingénuité s'est-elle ainsi fourvoyée vers de fausses pistes ? C'est ce que vous me direz après m'avoir entendu si votre patience résiste à mon exposé.

Au reste, il me faut bien confesser ensuite que ces thèmes, ces motifs, ces « situations » ne sont pas toujours spécifiquement exotiques : c'est la raison pour laquelle j'ai assorti de guillemets l'adjectif « exotiques » dans le titre de mon intervention. En effet, même les romans « vraiment » exotiques dont on parlera tout au long de ce colloque se caractérisent, à mon sens, par l'absence de tout exotisme gratuit : comme dans ses autres romans de la destinée, l'auteur nous y convie plutôt à une exploration tout intérieure de la personnalité des héros ; les éléments dépaysants n'y sont guère vus pour eux-mêmes et il ne semble pas qu'ils tendent à satisfaire un besoin d'évasion du lecteur, intégrés qu'ils sont à un récit où prime la compréhension d'un être. En fait, les héros occidentaux de ces romans restent des personnages typiquement simenoniens dont l'atmosphère locale ne fait qu'exacerber l'état de crise. Il faudrait garder cette remarque présente à l'esprit chaque fois qu'apparaîtra dans le texte le terme « exotique », lequel ne sera plus mis entre guillemets malgré la spécificité qu'il acquiert lorsqu'il est appliqué aux romans et nouvelles de Simenon.

Un dernier mot pour clore ces remarques préliminaires. Ceux qui parmi vous me connaissent un peu s'étonneront peut-être de ne pas m'entendre parler — ou de ne m'entendre parler que très peu — des romans populaires de jeunesse. C'est que j'ai déjà écrit jadis un long article consacré aux

aventures contées dans quelques-uns de ces romans¹ qui peuvent être considérés, eux, comme tout à fait exotiques dans la mesure où l'auteur y vise le plus souvent et avant tout un dessein manifeste de dépaysement en déversant dans ces récits, parfois de manière fort didactique et/ou encyclopédique, l'abondante documentation qu'il avait pu réunir sur les régions traitées ou ... maltraitées.

Tout ceci étant dit, je vous convie à un embarquement pour un pays finalement peu éloigné de Cythère, la Turquie.

*

* *

A PEINE RENTRÉ de son voyage en Turquie et sur le littoral soviétique de la mer Noire, Simenon écrit durant l'été et l'automne 1933² quatre romans parmi lesquels *Les Gens d'en face* et *Le Locataire*. Rédigé avant même *Les Clients d'Arenos*, roman turc par excellence composé en mai 1934³, *Le Locataire* contient de nombreuses références à la Turquie dont le héros est originaire. En effet, si Élie Nagéar, au début du roman, pense « à la Turquie comme à un pays où il n'eût jamais mis les pieds »⁴, il ne tarde pas, lorsqu'il trouve refuge à Charleroi chez les Baron, à évoquer de plus en plus son pays natal devant une M^{me} Baron volontiers éblouie par cet exotisme de pacotille : à Istanbul, on mange « vers neuf ou dix heures du soir [...] beaucoup de petites choses, des hors-d'œuvre, qu'on appelle des *mezet* ... Puis de l'agneau, des légumes, des quantités de légumes et de fruits », on déguste « des feuilles de vigne farcies »⁵ avant d'aller se promener « très tard, la nuit, dans Péra [...] L'air est doux. On rencontre des amis. On va écouter des musiciens turcs dans des petits cafés »⁶. « Dès le début du printemps, on quitte la ville pour habiter Prinkipo, car le climat y est magnifique. Chacun a

¹ Michel LEMOINE, « Aventures exotiques dans les romans populaires de Georges Simenon », *Les Cahiers des paralittératures*, n° 2, Liège, C.L.P.C.F., 1990, pp. 31-111.

² Claude MENGUY, « Essai de chronologie rédactionnelle de l'œuvre romanesque et autobiographique de Georges Simenon publiée sous son propre patronyme », in *Cahiers Simenon*, n° 9, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1996, pp. 153-154.

³ *Id.*, p. 155.

⁴ Georges SIMENON, *Le Locataire*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 1, p. 360. Les œuvres dont le titre est suivi, dans les notes, d'une simple indication de tome et de pagination, sont citées d'après cette édition dont la publication s'est étalée de 1967 à 1973.

⁵ *Id.*, p. 380.

⁶ *Id.*, p. 381.

son caïque », c'est-à-dire « une barque à voile, très légère. Le soir, vous voyez des douzaines de caïques qui se promènent sur une mer plus calme qu'un lac. On emmène des musiciens. Sur les rives se dressent les minarets. Il y a tant de fleurs que l'air enivre... [...] Avant l'arrivée au pouvoir de Mustapha Kemal, la plupart des gens portait le costume oriental » que seul le fez rappelle aujourd'hui. « À présent, la vie à Péra n'est plus la même, à cause de la crise, mais il y a quelques années, c'était peut-être plus brillant qu'à Paris. On entendait parler toutes les langues. Les gens étaient très riches »⁷. Nagéar, pourtant, ne ment pas, mais a « peine à se persuader qu'il avait passé là-bas la plus grande partie de sa vie »⁸, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre par ses excursions enchanteresses aux Eaux Douces d'Asie malgré la terne existence qu'il menait en fait à Istanbul : « Il faisait comme les autres, comme des centaines de jeunes gens turcs que la crise avait ruinés et qui se promenaient des heures durant dans la grande rue, récitaient des vers, buvaient un *raki* en grignotant des petits poissons fumés et, parfois, accrochaient une affaire »⁹. Voilà qui annonce l'atmosphère des *Clients d'Avrenos*. Bref, depuis le café turc et les jolis services en cuivre ciselé¹⁰ jusqu'aux pâtisseries à l'essence de fleurs¹¹ en passant par Trébizonde d'où l'on gagne la Perse « par caravanes de chameaux »¹², la Turquie et la nostalgie de l'Empire turc ottoman envahissent la modeste et hospitalière maison carolorégienne des Baron, à la manière d'un rêve inaccessible, avant de s'évanouir comme des mirages du côté de La Rochelle et de l'île de Ré d'où la *Martinière* emmène Nagéar vers son destin de forçat.

C'est aussi par l'intermédiaire de Trébizonde que la Turquie vient à la rencontre du docteur Bergelon qui donne son nom à un roman rédigé en septembre 1939¹³. Alors que le médecin déviant a déjà rompu les amarres avec son milieu des bords de la Loire et se retrouve à Anvers, il rencontre un camarade d'enfance qui est devenu capitaine à bord d'un pétrolier et lui propose de l'emmener à Trébizonde. « — Tu connais Trébizonde ? », lui demande nonchalamment Clarius qui précise : « C'est turc [...]. Une drôle de ville, avec une rue en pente, du mouton grillé à tous les étalages, des

⁷ *Id.*, pp. 401–402.

⁸ *Id.*, p. 402.

⁹ *Id.*, p. 404.

¹⁰ *Id.*, p. 444.

¹¹ *Id.*, pp. 453–454.

¹² *Id.*, p. 442.

¹³ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 166.

particuliers en robe claire qui ont l'air de surgir du désert»¹⁴. À bord du bateau, Clarius montre au médecin une aquarelle représentant « la côte vue par temps orageux »¹⁵, ainsi que « des boîtes exotiques » contenant « des sucreries, des rahat-loukoums, des gâteaux de forme curieuse »¹⁶ et la tentation est grande pour Bergelon de se séparer ainsi définitivement de son passé : « Trébizonde... La rue en pente... Les moutons grillés... Les chameaux... Car il y voyait des chameaux, bien qu'on n'en eût pas parlé »¹⁷, mais c'est « surtout le mot »¹⁷ lui-même qui lui plaît. Plus tard, revenu à la normalité de sa vie routinière à Bugle, Bergelon évoquera parfois Trébizonde, avec « sa ruelle et les moutons grillés aux étalages, et les chameaux qui venaient du désert »¹⁸, mais le nom même de la ville turque, qui lui avait paru porteur de promesses, a maintenant « quelque chose de tellement insensé ! »¹⁹ Et à la fin du récit, repensant à la tentation de Trébizonde à laquelle il a failli succomber, repensant aussi à l'employé de banque Cosson qui, lui, a réellement franchi le pas pour aller tenter l'aventure en Haute-Volta, comme nous le verrons bientôt, Bergelon se lance en son for intérieur une moquerie teintée d'amertume et exprimée en deux mots, « Trébizonde, va ! »²⁰, qui mettent un terme au roman.

Plusieurs références à la Turquie apparaissent à nouveau un an plus tard dans *La Vérité sur Bébé Donge*, roman achevé le 7 septembre 1940²¹. Eugénie Donge, dite Bébé et née d'Onneville, a en effet passé les seize premières années de sa vie à Istanbul et le milieu dans lequel elle y a vécu, en pesant de tout son poids sur son existence somme toute assez morne de femme mariée à Ornaie, dans l'Aube, constitue un des éléments d'explication possible de son drame. Ce cadre de l'enfance et de l'adolescence est en effet généralement évoqué avec nostalgie. On « vivait là-bas, dans un monde raffiné, parmi les diplomates et les personnalités de passage »²², entre « le quartier le plus élégant et le plus cosmopolite de Constantinople »²³ et celui

¹⁴ Georges SIMENON, *Bergelon*, t. 14, pp. 148-149.

¹⁵ *Id.*, p. 150.

¹⁶ *Id.*, p. 152.

¹⁷ *Id.*, p. 149.

¹⁸ *Id.*, p. 174.

¹⁹ *Id.*, p. 180.

²⁰ *Id.*, p. 186.

²¹ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 168.

²² Georges SIMENON, *La Vérité sur Bébé Donge*, t. 15, p. 15.

²³ *Id.*, p. 96.

de Thérapia où étaient établies les ambassades : « — Nous habitons un grand appartement, dans un immeuble de sept étages, tout neuf, tout blanc, et nos fenêtres donnaient sur les toits de la ville indigène et sur la Corne d'Or [...]. Nous fréquentions l'ambassade, où il y avait sans cesse des dîners ou des déjeuners »²⁴. Il arrivait à Bébé, « le soir, de prendre toute seule un yali et de [s]e laisser aller au fil de l'eau jusqu'à ce que la nuit fût complète [...] sur le Bosphore »²⁵. Et l'on regrette qu'aujourd'hui « la vie en Turquie » ne soit « plus la même »²⁶, que « bien des choses » aient « changé en Turquie »²⁷ depuis l'instauration du régime imposé par Mustapha Kemal. Ce passé de Bébé s'oppose au passé de son mari tout comme, à travers la totalité du roman, le côté d'Onneville ne cesse de s'opposer au côté Donge :

Ce café turc qu'on préparait parfois dans la cuivrierie de
pacotille pour rappeler Constantinople ...

Bazar ... Clinquant ... Brûle-parfums ...

Eux, les frères Donge, tannaient des peaux, utilisaient la
caséine, faisaient des fromages et, depuis un an, élevaient des
porcs.²⁸

Sans compter que Bébé a ramené de Turquie « l'habitude des stupéfiants »²⁹ !

En dehors de ces trois romans (non exotiques !) où le monde turc joue un rôle référentiel de premier plan dans le récit, on retrouve dans d'autres fictions des allusions beaucoup plus disséminées au pays. Restons dans un premier temps à Istanbul dont Vladimir Oulov, sur la Côte d'Azur, revoit en pensée « les rues étroites, mal pavées »³⁰, et croit sentir encore « l'odeur épiceée »³¹, « une odeur d'agneau grillé »³², tout en ayant soudain « envie d'un verre de *raki*, l'alcool de là-bas »³³, dans *Chemin sans issue* (écrit en mars 1936³⁴). Caractérisée par son Péra-Palace³⁵, « les marchands du bazar »³⁶,

²⁴ *Id.*, pp. 106–107.

²⁵ *Id.*, p. 68.

²⁶ *Id.*, p. 106.

²⁷ *Id.*, p. 127.

²⁸ *Id.*, p. 53.

²⁹ *Id.*, p. 92.

³⁰ Georges SIMENON, *Chemin sans issue*, t. 9, p. 125.

³¹ *Id.*, p. 122.

³² *Id.*, p. 67.

³³ *Id.*, p. 122.

³⁴ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 157.

³⁵ Georges SIMENON, *Le Club des vieilles dames*, t. VIII, p. 490.

³⁶ Georges SIMENON, *Mon Ami Maigret*, t. XIV, p. 147.

les petits restaurants où l'on boit du raki « en mangeant de ces drôles de choses qu'ils servent sur de petites assiettes »³⁷, le cimetière d'Eyoub aux « allées ombragées, comme des jardins où les amoureux ne dédaignent pas d'égarer leurs pas »³⁸, Istanbul est encore la ville où l'on cherche « les traces de Loti et de Farrère »³⁹. Les boîtes de nuit, comme celle qu'ouvre Eugène Berniard « dans la grand-rue de Péra »⁴⁰, ne sont pas l'apanage d'Istanbul. C'est dans des cabarets semblables à celui-là que se retrouvent souvent comme entraîneuses⁴¹ les danseuses participant à des tournées en Orient⁴². Il en existe aussi à Ankara où Céline Perrin, héroïne de *Strip-Tease*, a passé deux ans à travailler dans un « cabaret [...] minable »⁴³. Ankara ? « Une drôle de ville, une capitale fabriquée de toutes pièces au beau milieu des déserts de l'Asie-Mineure »⁴³.

Si nous franchissons la mer Noire pour rejoindre le littoral soviétique à Batoum, où se déroule l'action des *Gens d'en face*, nous constatons que la ville apparaît aussi dans *Bergelon*, où elle se résume pour Clarius à trois noms : le pétrole⁴⁴, le caviar et les filles⁴⁵. Elle est également présente dans *Les Inconnus dans la maison*, roman achevé le 27 septembre 1938⁴⁶, comme lieu natal d'Éphraïm Luska, « au pied des Monts-Caucase, où vingt-huit races se bousculent dans une même ville »⁴⁷. Le Caucase, justement, figure dans *Chemin sans issue* : volontiers mythomane, George Kalenine, qui est originaire de ces montagnes, présente « le Caucase comme un lieu de contes de fées, ses parents comme de riches seigneurs, le château où il était né plein de serviteurs allumant des centaines de bougies pour éclairer des soupers gargantuesques au son des balalaïkas »⁴⁸, alors qu'en réalité « ses parents avaient peut-être trois ou quatre mille moutons sur les pentes du Caucase »⁴⁹.

³⁷ Georges SIMENON, *Le Club des vieilles dames*, t. VIII, p. 494.

³⁸ *Id.*, p. 490.

³⁹ *Id.*, p. 492.

⁴⁰ Georges SIMENON, *Maigret*, t. V, p. 400.

⁴¹ Georges SIMENON, *Maigret et la jeune morte*, t. XVIII, p. 245.

⁴² Georges SIMENON, *L'Âne-Rouge*, t. 3, p. 47.

⁴³ Georges SIMENON, *Strip-Tease*, t. 34, p. 212.

⁴⁴ Georges SIMENON, *Bergelon*, t. 14, p. 147.

⁴⁵ *Id.*, p. 151.

⁴⁶ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 165.

⁴⁷ Georges SIMENON, *Les Inconnus dans la maison*, t. 13, p. 339.

⁴⁸ Georges SIMENON, *Chemin sans issue*, t. 9, p. 30.

⁴⁹ *Id.*, pp. 77-78.

*

* *

OUTRE LES TROIS ROMANS et les quatre nouvelles qu'elle a directement inspirés et qui peuvent être considérés de plein droit comme des ouvrages exotiques, d'autres fictions conservent des traces de l'Afrique découverte par Simenon lors de son voyage de 1932.

Parmi les Européens qui vont en Afrique, tous ne s'y rendent pas de leur plein gré. On ne compte plus, par exemple, les jeunes gens indisciplinés qui sont versés dans les Bataillons d'Afrique parce qu'ils ont fait des bêtises ou pour éviter qu'ils en fassent⁵⁰ : « On y envoyait les fortes têtes, les mauvais garçons, les petits maquereaux de la Porte-Saint-Martin, de Montmartre ou d'ailleurs, ceux qui étaient passés par une maison de correction ou qui, à l'âge du service, avaient déjà un casier judiciaire »⁵¹. On se doute qu'il règne au sein de ces Bataillons d'Afrique une atmosphère virile où l'esprit de finesse et le raffinement ne sont guère de mise :

On faisait grand cas, là-bas, entre sous-officiers, des attributs du mâle. On en était un ou on n'en était pas. On en avait deux ou on n'en avait pas. « Tu n'es pas un homme... Montre que tu es un homme... »

Et on aurait égorgé le type qui vous aurait dit que vous n'en aviez pas...⁵²

D'autres personnages plutôt vauriens trouvent aussi refuge en Afrique⁵³ où ils vont généralement grossir les rangs des coupeurs de bois au Gabon, coupeurs de bois dont le nombre est assez élevé dans l'œuvre, même non exotique⁵⁴ :

Les coupeurs de bois sont, en général, des garçons qui n'ont pas froid aux yeux... Ils obtiennent du gouvernement des

⁵⁰ Georges SIMENON, *Le Château de l'arsenic*, t. VII, p. 477 ; *La Veuve Couderc*, t. 14, pp. 465, 466, 482 ; *Le Voyageur de la Toussaint*, t. 15, p. 385 ; *Le Fils Cardinaud*, t. 16, p. 52 ; *Mon Ami Maigret*, t. XIV, p. 16 ; *Les Quatre Jours du pauvre homme*, t. 25, p. 425 ; *Maigret au Picratt's*, t. XV, p. 418 ; *Maigret en meublé*, t. XVI, pp. 76 et 77 ; *Le Nègre*, t. 34, p. 55 ; *La Prison*, t. 41, p. 79 ; *Maigret hésite*, t. XXVI, p. 91.

⁵¹ Georges SIMENON, *Le Petit Saint*, t. 39, p. 150.

⁵² Georges SIMENON, *Au Bout du rouleau*, t. 22, p. 166.

⁵³ Georges SIMENON, *Le Mort tombé du ciel*, t. VII, p. 225 ; *Maigret et les braves gens*, t. XXII, p. 271.

⁵⁴ Georges SIMENON, *Le Bilan Malétras*, t. 16, p. 354 ; *Le Client le plus obstiné du monde*, t. XII, p. 489 ; *Le Clan des Ostendais*, t. 22, p. 384.

concessions de plusieurs milliers d'hectares dans la forêt équatoriale, souvent à des distances considérables de tout centre... Ils s'y enfoncent, recrutent comme ils le peuvent des travailleurs indigènes et abattent acajous et okoumés... Ces arbres, il faut les acheminer ensuite, par les rivières, jusqu'à la côte... Il n'est pas rare qu'en quelques années des coupeurs de bois amassent ainsi plusieurs millions.⁵⁵

Rares sont ceux qui, tel Albert Leloir⁵⁶, parviennent au poste de directeur de comptoir :

— Vous ne connaissez pas l'Afrique?... Je précise donc le sens du mot « comptoir »... Ce sont des affaires énormes... Dans un comptoir, on vend et on achète de tout : des produits indigènes et des machines, des autos et des vivres, des vêtements, des outils, voire des bateaux et des avions.⁵⁷

Pour échapper à la mesquinerie de leur entourage, certains se lancent sur un coup de tête, comme Cosson, vers le mirage des mines d'or tel que le relate le reportage d'un journal sous le titre *Carnet de route en Afrique* :

Hier, nous avons fait par hasard une découverte pittoresque. Notre petite caravane suivait une piste à peine tracée et le sol allait en s'élevant, tandis que la végétation devenait moins luxuriante. Soudain, notre chauffeur tendit le bras et nous désigna un nuage de poussière dans l'embrasement du soleil. Quelques minutes plus tard, nous rattrapions un véhicule pour le moins inattendu.

C'était une vieille camionnette haute sur roues, d'un modèle qu'il serait difficile de trouver encore en Europe. Deux nègres arabisés la conduisaient, dont l'un portait un vieux casque tandis que l'autre arborait une casquette qui rappelait nos voyous de la Bastille.

Le plus étrange, c'est que cette camionnette constituait une véritable boutique dans le genre de celles des colporteurs qui sillonnent nos campagnes reculées. Des étagères, des rayons contenaient des marchandises de toutes sortes, y compris les plus surprenantes, comme du lait condensé, des bretelles et d'inénarrables chaussettes violettes.

⁵⁵ Georges SIMENON, *Le Passager et son nègre*, t. VII, p. 299.

⁵⁶ Georges SIMENON, *Le Haut Mal*, t. 4, p. 195.

⁵⁷ Georges SIMENON, *Le Passager et son nègre*, t. VII, p. 302.

Comme, depuis des heures, nous n'avions aperçu aucun village, nous nous demandions où pouvait se rendre cette boutique roulante et notre interprète questionna les occupants. L'un d'eux parlait un français approximatif.

— Kibi!... nous dit-il en montrant l'espace devant nous. Mines d'or... Beaucoup de monde... Venir de partout...

Et c'est ainsi que nous découvrîmes, dans les premiers contreforts de la Haute-Volta, le plus pittoresque des placers...
[...]

Étonnement de rencontrer une mine d'or, ou plutôt un placer, qui ne soit pas exploité par les Compagnies. Généralement, où il y a de l'or, il y a des Anglais. Ici, pas un seul, bien que nous soyons à la frontière d'un de leurs protectorats.

On nous explique que ces placers sont connus depuis longtemps et que, selon toutes probabilités, c'est à eux qu'il est fait allusion dans *Les Pirateries du Capitaine Singleton*, quand les compagnons du futur capitaine, avant d'atteindre l'Océan, s'arrêtent pendant des semaines sur un plateau pour extraire l'or du sable d'une rivière.

Pendant quelque temps, le placer a appartenu à une société. Il paraît que le rendement n'était pas suffisant pour payer les frais.

Abandonné, il a d'abord attiré quelques nègres. Puis, soudain, une ruée s'est produite, en plus petit, comme en Amérique au siècle dernier. Plusieurs villages de Noirs se sont abattus sur la région, armés de cribles rudimentaires.

Ils sont maintenant près de deux mille, de toutes les races, travaillant du matin au soir sous un soleil accablant, les pieds dans l'eau de la rivière.

Le spectacle est étrange de ces huttes qui se dressent tout à côté des baraques couvertes de tôle ondulée, de ces Noirs demi-nus et même entièrement nus travaillant côte à côte avec des arabisés vêtus à l'européenne, d'indigènes arborant un vieux smoking ou, plus simplement, une chemise qui fut de cérémonie, avec le plastron jadis empesé.

Des trafiquants sont accourus, dont un Grec qui achète la poudre d'or qu'il pèse dans une curieuse balance. Un Portugais a installé un vaste bar en planches où l'on vend de tout, y compris de vieux disques de phonographe. Tout le jour on les fait tourner, et ce n'est pas un des moindres étonnements, dans ce cadre sauvage, d'entendre du matin au soir de vieilles valse, des airs d'opéra ou de musique militaire.

J'ai tenté de me renseigner sur les profits de ces gens. À cribler le sable, on ramasse environ pour douze francs d'or par jour.

Un indigène vit à peu près avec deux francs. Reste un bénéfice de dix francs, mais il va le plus souvent au marchand de disques, au bar et à des camionnettes comme celle que nous avons rencontrée et qui apportent de la côte des marchandises de rebut.

À signaler que, parmi cette foule de couleur, nous avons reconnu, non sans une certaine gêne, deux ou trois Blancs qui travaillent comme les Noirs et se disputent avec eux les meilleurs terrains...⁵⁸

« Vous comprenez, docteur ! », confesse pourtant Cosson à Bergelon : « Je ne me rends pas là-bas avec l'idée de faire fortune, ni de vivre comme un Blanc »⁵⁹. Il sera donc « un Blanc de plus parmi les nègres »⁶⁰, mais Cosson, selon Bergelon, est « un excité » qui a « eu besoin de l'Afrique ! Comme ces gens qui font consciencieusement une maladie jusqu'au bout, tandis que d'autres se contentent d'une courte fièvre, d'une sorte de vaccin »⁶¹. Bergelon appartient incontestablement à la deuxième catégorie, lui qui a échappé de justesse à la fascination de Trébizonde ! N'empêche : il lui arrive parfois de penser à Cosson et à « son *placer*, avec les deux mille nègres plus ou moins vêtus en chienlit, les cases, les huttes, les baraques, le phono aux valse et aux musiques militaires, les airs d'opéra, le Portugais au comptoir »⁶². Quoi qu'il en soit, Cosson n'aura vraisemblablement pas la chance de Gaston Lamblot qui a « obtenu la concession d'une mine d'or »⁶³ dans la province de l'Ouellé du Congo belge.

Il est aussi des idéalistes comme le médecin François Keller, originaire de Mulhouse. Avant de devenir clochard, il a vécu « au Gabon, dans un poste situé à des centaines de kilomètres de Libreville » et « en pleine brousse, où il soignait les nègres »⁶⁴. « — Je crois qu'il voulait devenir une sorte de docteur Schweitzer », explique son épouse, son idéal étant d'« aller soigner les nègres dans la brousse, y monter un hôpital, voir le moins possible de Blancs, de

⁵⁸ Georges SIMENON, *Bergelon*, t. 14, pp. 160–163.

⁵⁹ *Id.*, p. 165.

⁶⁰ *Id.*, p. 167.

⁶¹ *Id.*, p. 181.

⁶² *Id.*, p. 186.

⁶³ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*, t. 27, p. 431.

⁶⁴ Georges SIMENON, *Maigret et le clochard*, t. XXII, p. 453.

gens de sa classe»⁶⁵. Une fuite, donc, dans ce cas aussi, même si elle est particulière.

Peu résistent pourtant à l'Afrique dont il faut dire qu'elle s'avère particulièrement inhumaine sous la plume de Simenon : « Il paraît que le soleil est si violent [...] qu'un voyageur est devenu aveugle d'avoir reçu dans les yeux le reflet du soleil sur un rail de chemin de fer... Les talons de caoutchouc fondent »⁶⁶. On ose à peine s'aventurer dans « la longue rue bétonnée de Port-Gentil » comparée « en plein midi » à « de l'acier en fusion »⁶⁷, ce qui amène l'image d'« un brouillard chaud, lumineux, une traînée d'acier en fusion au centre de l'Afrique, au centre du monde »⁶⁸. Toujours à Port-Gentil, l'enfant des Leloir est « habitué à ne pas quitter son casque »⁶⁹. À Ouagi, la mine d'or exploitée par Gaston Lamblot est « un endroit horrible où l'on est assailli par les moustiques et où on doit porter le casque sur la tête du matin au soir », sans compter que « la nuit, les léopards rôdent sous les fenêtres »⁷⁰. Que dire de l'Oubangui, « le plus sale pays d'Afrique [...], où il pleut toute l'année et où il fait plus chaud que partout ailleurs au monde »⁷¹ ? Dans sa jeunesse, Oscar Labro a travaillé pour la SACO au Gabon où il était chargé « de prospecter les villages les plus éloignés pour organiser le ramassage de l'huile de palme [...] au plus chaud, au plus malsain, au plus mauvais de la forêt équatoriale »⁷² :

Les marais d'Umbolé... Des canaux, des rivières d'une eau bourbeuse où de grosses bulles éclataient sans cesse à la surface, où grouillaient des bêtes de toutes sortes... Et pas un coin de vraie terre ferme, des rives basses, couvertes d'une végétation si serrée qu'on pouvait à peine y pénétrer... Les insectes, nuit et jour, si féroces qu'il vivait la plupart du temps le visage entouré d'une moustiquaire sous laquelle il étouffait.⁷³

⁶⁵ *Id.*, p. 463.

⁶⁶ Georges SIMENON, *Bergelon*, t. 14, p. 167.

⁶⁷ Georges SIMENON, *Le Fils Cardinaud*, t. 16, p. 65.

⁶⁸ *Id.*, p. 71.

⁶⁹ Georges SIMENON, *Le Haut Mal*, t. 4, p. 198.

⁷⁰ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*, t. 27, p. 395.

⁷¹ Georges SIMENON, *Le Nègre*, t. 34, p. 40.

⁷² Georges SIMENON, *Sous peine de mort*, t. XXV, p. 257.

⁷³ *Id.*, p. 259.

On est donc là « en pleine forêt équatoriale, à des centaines de kilomètres de toute civilisation, [...] avec des crocodiles dans l'eau tout autour »⁷⁴, « des serpents et de sales araignées à terre »⁷⁵. De tels climats mettent les nerfs à vif, excitent les passions et causent des drames comme celui d'Oscar Labro dans *Sous peine de mort* ou, dans *Le Cheval-Blanc*, celui de Félix Drouin et Penders, ce dernier devenant « comme fou »⁷⁶ avant de se suicider. Et ne dit-on pas de Gaston Lamblot que « le Congo l'a rendu fou »⁷⁷ ? Il est vrai que l'on « se plaint du climat »⁷⁸ africain dès Casablanca... et on ne compte plus les maladies engendrées par des séjours en Afrique : Oscar Labro en ramène des maux d'estomac⁷⁹ ; Pierre Mazet « a dû quitter l'Afrique à cause des fièvres, et les médecins lui interdisent d'y retourner »⁸⁰ ; l'administrateur colonial retraité François Lalinde est encore « en proie à de fréquents accès de fièvre »⁸¹ ; Hosselet a rapporté du Congo belge la maladie du sommeil⁸² ; Raoul Lecoin a « eu une attaque de bilieuse hématurique dans la brousse » et a « failli claquer »⁸³ ; un « ancien coupeur de bois au Gabon » est « toujours entre deux crises de paludisme »⁸⁴, tout comme Félix Drouin⁸⁵, Xavier Malate⁸⁶ et Ernest Combarieu, lui aussi ex-coupeur de bois au Gabon, dont le foie est en outre « dans un état lamentable » et dont les pieds présentent, par surcroît d'horreur, « des cicatrices de "chiques", sortes de tiques qui, dans le Centre africain, s'incrustent dans les orteils et qu'il faut extraire avec un couteau »⁸⁷. On reconnaît d'ailleurs à Paris les « anciens de Madagascar, [...] de l'Afrique-Équatoriale et du Gabon [...] à leur teint » et « à leur maladie de foie »⁸⁸.

⁷⁴ *Id.*, pp. 259–260.

⁷⁵ *Id.*, p. 260.

⁷⁶ Georges SIMENON, *Le Cheval-Blanc*, t. 11, pp. 462, 499–500.

⁷⁷ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*, t. 27, p. 444.

⁷⁸ Georges SIMENON, *La Fenêtre des Rouet*, t. 16, p. 211.

⁷⁹ Georges SIMENON, *Sous peine de mort*, t. XXV, p. 262.

⁸⁰ Georges SIMENON, *Maigret tend un piège*, t. XIX, p. 185.

⁸¹ Georges SIMENON, *Une Confiance de Maigret*, t. XXI, p. 249.

⁸² Georges SIMENON, *Pedigree*, t. 18, p. 247.

⁸³ Georges SIMENON, *Les Quatre Jours du pauvre homme*, t. 25, p. 250.

⁸⁴ Georges SIMENON, *Le Clan des Ostendais*, t. 22, p. 384.

⁸⁵ Georges SIMENON, *Le Cheval-Blanc*, t. 11, pp. 495, 501, 506.

⁸⁶ Georges SIMENON, *Le Président*, t. 34, p. 337.

⁸⁷ Georges SIMENON, *Le Client le plus obstiné du monde*, t. XII, p. 475.

⁸⁸ Georges SIMENON, *Les Quatre Jours du pauvre homme*, t. 25, p. 393.

Est-ce aussi l'influence du climat ou volonté délibérée ? Toujours est-il que plusieurs Blancs — même dans les fictions non exotiques — finissent par s'encanaquer en Afrique comme ils s'encanaqueront à Tahiti, c'est-à-dire qu'ils « vivent avec une indigène ou avec plusieurs [...], perdent le souci de leur toilette et de leurs manières et [...], après quelques années, se comportent à peu près comme les nègres »⁸⁹. On constate ainsi qu'Ernest Combarieu a vécu dans « une hutte indigène en Afrique, avec une demi-douzaine de négresses aux seins nus »⁹⁰, qu'Armand Cadieu, « mort en Afrique » dans l'Oubangui, a vivoté pendant treize ans « avec une indigène »⁹¹ dont il a eu un enfant, qu'Émile Chitard a habité à Port-Gentil « une case indigène, dans le quartier indigène »⁹², que François Keller vivait au Gabon « dans une case indigène, avec une négresse, et il paraît qu'il a eu des enfants »⁹³. Quant à Gaston Lamblot, lors de son séjour au Congo belge où il exploitait les mines d'Ouagi, il « appartenait à [...] la catégorie juste au-dessus », vivant un peu « comme un roi nègre »⁹⁴, « vêtu d'une sorte de vieux pyjama, un casque sur la tête, conduisant une auto démantibulée à travers la brousse », couchant « dans des huttes indigènes. Il avait sa hutte à lui dans la plupart des villages d'alentour » et « dans chaque hutte, [...] possédait une ou plusieurs négresses dont quelques-unes avaient des enfants café au lait »⁹⁵. « Il passait le plus clair de son temps avec les jeunes négresses dont il possédait tout un harem. Les Noirs lui avaient même donné un surnom qui faisait allusion à ses appétits et à une certaine particularité anatomique dont d'autres se seraient vantés »⁹⁶. « À la fin, il n'était plus présentable, et un Noir n'aurait pas ramassé son casque sur la piste »⁹⁷. Certains n'hésitent pas à ramener avec eux quelques-unes de leurs habitudes lorsqu'ils sont de retour

⁸⁹ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouwet*, t. 27, p. 431. Un roman populaire de jeunesse nomme ce comportement « décivilisation » en se référant à Pierre Mille : « Pierre Mille a appelé ce phénomène *la décivilisation*. La plupart du temps, un homme met des années à se déciviliser, à oublier tout ce qu'il a appris, à perdre jusqu'à ses réflexes pour s'enfoncer dans une vie purement animale » (Jean DU PERRY, *Deux Cœurs de femmes*, Paris, Ferenczi, « Mon Livre favori », 435, [1929], p. 19).

⁹⁰ Georges SIMENON, *Le Client le plus obstiné du monde*, t. XII, p. 475.

⁹¹ Georges SIMENON, *Le Nègre*, t. 34, p. 96.

⁹² Georges SIMENON, *Le Fils Cardinaud*, t. 16, p. 66.

⁹³ Georges SIMENON, *Maigret et le clochard*, t. XXII, p. 463.

⁹⁴ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouwet*, t. 27, p. 431.

⁹⁵ *Id.*, p. 396.

⁹⁶ *Id.*, p. 435.

⁹⁷ *Id.*, p. 432.

en Europe, tels ce Le Cloanec, qui a pourtant été « administrateur colonial à Madagascar, puis au Gabon », et « est revenu d'Afrique en compagnie d'une superbe négresse »⁹⁸, ou ce François Lalinde qui, malgré ses « accès de fièvre », vit « en compagnie d'une domestique de couleur qu'il avait ramenée d'Afrique et qu'il appelait Julie »⁹⁹. Rentrés en Europe, ces personnages, à l'instar d'Ernest Combarieu, méprisent d'ailleurs parfois « intensément tous ceux qui n'avaient pas vécu en Afrique »¹⁰⁰.

Tous n'adoptent pourtant pas la même attitude ni le même comportement : âgé de « soixante-deux ans, dont quarante de colonie », et propriétaire de comptoirs au Gabon, Éric Lardilier « ne cache pas » son mépris pour ces « aventuriers vulgaires et jouisseurs, qui font le plus grand tort à la saine civilisation », lui qui a mené sa carrière « à force de labeur et de patience, à force de volonté aussi »¹⁰¹. Il existe en effet « des Blancs qui restent des Blancs où que ce soit, des civilisés. Certains, comme les Anglais, se mettent en smoking pour dîner seuls sous leur tente »¹⁰² et on connaît les avantages de la vie coloniale dont profitent ceux qui vivent honnêtement en suivant le droit chemin : pour eux, qui jouissent d'une nombreuse domesticité, le pactole est assuré¹⁰³ sans qu'ils rompent nécessairement tout lien avec la terre natale. Ne cite-t-on pas le cas d'un colonial « qui, après vingt ans d'Afrique, est encore abonné au *Petit Var* »¹⁰⁴ ? Ce sont sans doute les mêmes qui, rentrés définitivement en Europe, encombrant leur demeure « de masques nègres et de panoplies, de flèches peut-être empoisonnées »¹⁰⁵. On s'étonne d'ailleurs à ce sujet du manque de références à la vie des Noirs eux-mêmes, mais ceux qui pratiquent Simenon savent que cette vie n'est guère présente non plus dans les romans proprement exotiques. Tout juste peut-on relever dans ceux qui nous occupent des allusions à « certains cas de sorcellerie, au Gabon », et à des croyances propres aux « nègres d'Afrique »¹⁰⁶, croyances dont se moque l'ex-administrateur colonial Évariste Marbe.

⁹⁸ Georges SIMENON, *Novembre*, t. 42, p. 25.

⁹⁹ Georges SIMENON, *Une Confiance de Maigret*, t. XXI, p. 249.

¹⁰⁰ Georges SIMENON, *Le Client le plus obstiné du monde*, t. XII, p. 488.

¹⁰¹ Georges SIMENON, *Le Passager et son nègre*, t. VII, p. 318.

¹⁰² Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bowet*, t. 27, p. 431.

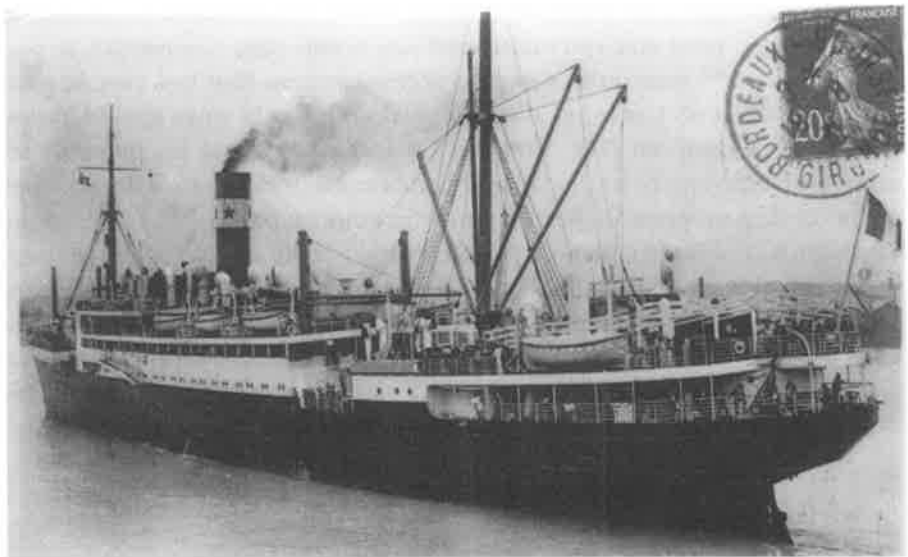
¹⁰³ Georges SIMENON, *Les Noces de Poitiers*, t. 20, p. 382.

¹⁰⁴ Georges SIMENON, *Sous peine de mort*, t. XXV, p. 254.

¹⁰⁵ Georges SIMENON, *La Maison des sept jeunes filles*, t. 10, p. 509.

¹⁰⁶ Georges SIMENON, *Le Fantôme de Monsieur Marbe*, t. VII, p. 142.

Depuis *45° à l'ombre*, l'Afrique est inséparable, dans le monde romanesque de Simenon, des bateaux qui y conduisent ou qui en reviennent. Les fictions non exotiques se souviennent, elles aussi, de ce mode de transport choisi par le romancier en 1932 pour rentrer en Europe : c'est à Pointe-Noire que l'on « s'embarque pour venir de l'Oubangui »¹⁰⁷ en France ; « le *Martinique* assure [...] le service régulier de la côte occidentale d'Afrique, c'est-à-dire Bordeaux–Pointe-Noire, avec escale dans tous les ports coloniaux français »¹⁰⁸ ; « l'*Asie*, des Chargeurs Réunis », arrive aussi à Bordeaux, « venant de Pointe-Noire » après avoir desservi « tous les ports de l'Afrique occidentale »¹⁰⁹ ; commissaire de bord sur l'*Asie*, précisément, bateau qui dépend à nouveau de la compagnie des Chargeurs Réunis, Désiré Boursicault « est en route pour Pointe-Noire, en Afrique-Équatoriale »¹¹⁰ ; pour les plus démunis, comme Cosson, des cargos prennent « à l'occasion deux ou trois passagers pour le prix de la nourriture »¹¹¹ ; un ancien prétendant de Jeanne



(Coll. Cl. Menguy.)

L'Amérique.

¹⁰⁷ Georges SIMENON, *Le Nègre*, t. 34, p. 96.

¹⁰⁸ Georges SIMENON, *Le Passager et son nègre*, t. VII, pp. 296–297.

¹⁰⁹ Georges SIMENON, *Le Rapport du gendarme*, t. 15, p. 463.

¹¹⁰ Georges SIMENON, *Maigret en meublé*, t. XVI, p. 94.

¹¹¹ Georges SIMENON, *Bergelon*, t. 14, p. 165.

Malempin est « resté trois ans au Gabon, comme agent d'une compagnie de navigation »¹¹² ; enfin, l'*Aquitaine* décharge aux Sables-d'Olonne « des bois en grume du Gabon »¹¹³. (Au terme de cette revue navale faisant apparaître deux fois le même nom de bateau, on se dira peut-être que Simenon est revenu en France à bord de l'*Asie* ; détrompons-nous : le paquebot qu'il a emprunté s'appelait en fait... l'*Amérique*, mais il appartenait bel et bien à la compagnie des Chargeurs Réunis).

En quittant ainsi l'Afrique, l'*Asie* ou l'*Amérique* nous ramènent en... Europe où nous allons rester un instant, le temps de signaler les comparaisons africaines dont fait l'objet l'île de Porquerolles, située « à une latitude qui aurait les charmes de l'Afrique sans en avoir les excès »¹¹⁴. « J'avais la sensation d'avoir fait depuis la Plage d'Argent un bond d'une dizaine de mille de kilomètres en pleine Afrique »¹¹⁵, assure le narrateur du *Grand-Langoustier*. Passe encore pour ces citations extraites de deux nouvelles écrites avant le voyage de Simenon en Afrique, mais le romancier persiste dans cette opinion longtemps après la fin de ce voyage, avec *Mon Ami Maigret*, roman terminé à Tucson le 2 février 1949¹¹⁶. Le dépaysement commence en fait dans l'auto qui emmène Maigret et Pyke de Hyères à l'embarcadère de la Tour-Fondue et ce dépaysement est « aussi total que si on s'était trouvé transporté en Afrique »¹¹⁷. Peu après, ayant débarqué à Porquerolles, Maigret avoue à Pyke : « — Je suis aussi désorienté que si je me trouvais au cœur de l'Afrique »¹¹⁸.

*

* *

EN AMÉRIQUE CENTRALE, c'est surtout et presque uniquement Panama qui est représenté dans les fictions simenoniennes, exotiques ou autres. On ne s'en étonnera pas si l'on a un peu fréquenté le romancier puisqu'il s'agit là du seul pays de cette partie du monde où l'a conduit son voyage

¹¹² Georges SIMENON, *Malempin*, t. 13, p. 413.

¹¹³ Georges SIMENON, *Le Fils Cardinaud*, t. 16, p. 59.

¹¹⁴ Georges SIMENON, *Hans Peter*, t. VI, p. 149.

¹¹⁵ Georges SIMENON, *Le Grand-Langoustier*, t. V, p. 411.

¹¹⁶ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 180.

¹¹⁷ Georges SIMENON, *Mon Ami Maigret*, t. XIV, p. 27.

¹¹⁸ *Id.*, p. 60.

de 1935¹¹⁹. Selon Guy Heurteau, qui ne précisera pas autrement sa pensée, c'«est un drôle de pays»¹²⁰. Peut-être parce qu'il est peuplé de mauvais garçons, dont certains évadés du bagne de Cayenne¹²¹ qui fréquentent «les bars louches»¹²² de la capitale s'ils ont réussi à traverser la mer des Caraïbes «peuplée de requins»¹²³. Vrai : Frédéric Michaux et Thérèse, sa maîtresse, ont été bien inspirés en ne mettant pas à exécution leur projet d'aller monter un bistrot là-bas¹²⁴. C'est dans ce pays, soyons-en sûrs, que Marie Deligeard a exercé «en Amérique centrale une profession peu reluisante»¹²⁵. Elle aurait même pu faire partie du lot de Fred Alfonsi, jadis «parti pour Panama avec une cargaison de femmes, cinq ou six, à bord d'un bateau italien»¹²⁶. René Chevalier, lui, y a été condamné pour une escroquerie non précisée¹²⁷. On retrouve en outre à Panama l'«hôtel tenu par des Français»¹²⁸, bien connu depuis *Quartier nègre*, dans *Le Passage de la ligne* où Pilar y a travaillé comme femme de chambre. Il existe pourtant à Panama, dans un tout autre registre, «un collègue américain»¹²⁹ où la haute société de l'Amérique latine envoie ses enfants recevoir une éducation digne de ses millions. Enfin, pas de chance pour les truands-écologistes avant la lettre qui désirent «s'installer à la campagne» panaméenne pour s'y faire oublier ; Victor Ricou en fait la triste expérience : «Il n'y avait pas de vraie campagne, hors de la ville, c'était presque tout de suite la forêt vierge»¹³⁰.

En Amérique du Sud, ce sont surtout la Colombie et l'Équateur — avec sa dépendance des îles Galapagos — qui ont inspiré les fictions exotiques de Simenon et que nous retrouvons dans les autres. Quoi de plus naturel, à

¹¹⁹ Simenon aurait-il poussé une pointe à cette occasion jusqu'au Costa Rica? C'est ce que signale, sous réserve d'enquête complémentaire, Pierre DELIGNY, «Les Reportages de Simenon», introduction à Georges SIMENON, *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1991, p. 8.

¹²⁰ Georges SIMENON, *Le Petit Saint*, t. 39, p. 185.

¹²¹ Georges SIMENON, *L'Évadé*, t. 2, p. 44; *Le Fantôme de Monsieur Marbe*, t. VII, p. 163; *Le Naufrage de l'«Armoire-à-Glace»*, t. XXV, p. 188; *Le Destin des Malou*, t. 23, p. 307.

¹²² Georges SIMENON, *Un Échec de Maigret*, t. XIX, p. 451.

¹²³ Georges SIMENON, *Le Destin des Malou*, t. 23, p. 311.

¹²⁴ Georges SIMENON, *Vente à la bougie*, t. XV, p. 566.

¹²⁵ Georges SIMENON, *Les Caves du Majestic*, t. X, p. 254.

¹²⁶ Georges SIMENON, *Maigret au Picratt's*, t. XV, p. 418.

¹²⁷ Georges SIMENON, *Faubourg*, t. 5, p. 345.

¹²⁸ Georges SIMENON, *Le Passage de la ligne*, t. 35, p. 139.

¹²⁹ Georges SIMENON, *Le Petit Saint*, t. 39, p. 185.

¹³⁰ Georges SIMENON, *Un Échec de Maigret*, t. XIX, p. 451.

nouveau, puisque Simenon, lors de son tour du monde de 1935, ne s'est sans doute guère aventuré loin des ports colombiens et équatoriens du Pacifique, hors son passage dans les îles Galapagos¹³¹ ? Le port colombien de Buenaventura apparaît de manière fugace dans *Betty* où il semble peuplé d'aventuriers¹³² ; le même ouvrage fait état des plantations de cacao colombiennes¹³³, également présentes dans *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*¹³⁴. Allusion est aussi faite aux mines d'or du pays¹³⁵. On ne découvre guère plus de références au port équatorien de Guayaquil, situé « à peu près en face des îles Galapagos »¹³⁶ : Jean Ramuel est allé y travailler jadis « pour le compte d'une société minière franco-anglaise »¹³⁷ dont nous ne saurons rien, mais qui rappelle ces sociétés plus ou moins fantomatiques dont il est question beaucoup plus longuement dans *Quartier nègre* et *Long Cours*. Guy Heurteau, lui, mène une vie presque idyllique « en pleine brousse », dans « un bungalow [...] très confortable, avec tout ce qu'il faut » ; même s'« il fait plus chaud » là « qu'en Afrique » et si les plantes y « poussent à une vitesse extraordinaire », il ne se plaint nullement de gagner sa « vie à chasser les papillons, les oiseaux-mouches et les aigrettes », ainsi que « certains lézards et certains oiseaux [...] que les jardins zoologiques s'arrachent »¹³⁸. Rien à voir, donc, avec l'enfer torride et humide qu'évoquaient *Long Cours* ou *L'Homme qui mitraillait les rats* : il est vrai que nous nous trouvions là en plein Chaco colombien.

Quant aux îles Galapagos, on les retrouve bien dans *Le Petit Saint*, mais ces « tortues géantes, vieilles de plusieurs centaines d'années, si grandes que

¹³¹ Pierre DELIGNY, *art. cit.*, p. 8, mentionne, avec les mêmes réserves que pour le Costa Rica, de possibles incursions de Simenon au Venezuela et au Pérou. On notera encore, à propos de l'Équateur, que le premier article constituant *Le Drame mystérieux des îles Galapagos* est daté de Guayaquil, le 15 janvier 1935, tandis que les cinq suivants sont datés de Quito, le 15 janvier 1935, le septième et dernier portant la date de Quito, le 18 janvier 1935. Simenon se serait-il donc rendu à Quito ? Ce n'est certes pas impossible, mais on fera remarquer qu'il devait être bien difficile, à l'époque, de se trouver le même jour à Guayaquil et à Quito.

¹³² Georges SIMENON, *Betty*, t. 36, p. 323.

¹³³ *Id.*, p. 322.

¹³⁴ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*, t. 27, pp. 394 et 397.

¹³⁵ Georges SIMENON, *Maigret et l'affaire Nabour*, t. XXIV, p. 104 ; *La Mort d'Auguste*, t. 40, p. 137.

¹³⁶ Georges SIMENON, *Le Petit Saint*, t. 39, p. 184.

¹³⁷ Georges SIMENON, *Les Caves du Majestic*, t. X, p. 254.

¹³⁸ Georges SIMENON, *Le Petit Saint*, t. 39, p. 186.

deux personnes pouvaient s'asseoir dessus»¹³⁹, ne constituent qu'un très modeste écho de *Ceux de la soif*, le grand roman des Galapagos.

Sans doute est-il plus important de noter que, d'une façon plus générale, l'Amérique du Sud est l'endroit rêvé pour quiconque désire se refaire une vie en se mettant à l'abri des regards indiscrets, de manière à ne pas être inquiété. Louis Bert : « Si tout réussissait, cela lui ferait un compte rond de trente mille francs. Il s'en irait alors à l'étranger, peut-être en Amérique du Sud, dont il rêvait depuis longtemps »¹⁴⁰. L'épouse du notaire La Pommeraye y suit un planteur de café après avoir « pris cent mille francs dans le coffre de l'étude »¹⁴¹. Albert Jorisse et Monique Thouret comptent « filer en Amérique du Sud »¹⁴² quand le chantage auquel ils se livrent leur aura rapporté assez d'argent. Pierre Eyraud forme aussi le projet d'y fuir les miasmes parisiens¹⁴³ et Philippe de Lancieux a « besoin d'une forte somme pour s'embarquer pour l'Amérique du Sud »¹⁴⁴. Bref, malgré le fait qu'« à cette époque-là, les pays d'Amérique du Sud et, dans chaque pays, les différents partis, étaient sans cesse en quête d'armes pour déclencher des guerres ou des coups d'État »¹⁴⁵, plusieurs personnages des fictions non exotiques s'y rendent ou ont l'intention de s'y rendre, qu'ils y cherchent un refuge ou l'aventure, comme François Lauer et Jeanne Martineau qui s'embarquent « par coup de tête [...] avec juste assez d'argent pour payer le passage »¹⁴⁵. Quelle que soit leur motivation, ces aventuriers et truands de tout poil ne manqueront pas sur place de femmes susceptibles d'assouvir leurs appétits sexuels. Nous retrouvons en effet ici, après la Turquie, les tournées de danseuses qui achèvent leurs rêves d'exotisme comme entraîneuses dans les bouges d'Amérique latine¹⁴⁶. Nous voyons en outre le proxénète Ferdinand Deblauwe discuter à Barcelone « du rendement des femmes en Amérique du Sud »¹⁴⁷, puis aller « à Madrid en ramasser pour l'Amérique du Sud »¹⁴⁸. Pourtant, nous assure-t-on, « dans les maisons spéciales de l'Amérique du Sud, ce

¹³⁹ *Id.*, p. 184.

¹⁴⁰ Georges SIMENON, *Cour d'assises*, t. 10, p. 367.

¹⁴¹ Georges SIMENON, *L'Auberge aux noyés*, t. IX, p. 256.

¹⁴² Georges SIMENON, *Maigret et l'homme du banc*, t. XVII, p. 117.

¹⁴³ Georges SIMENON, *Maigret se trompe*, t. XVII, p. 434.

¹⁴⁴ Georges SIMENON, *Maigret et les braves gens*, t. XXII, p. 273.

¹⁴⁵ Georges SIMENON, *Tante Jeanne*, t. 28, p. 160.

¹⁴⁶ Georges SIMENON, *Maigret et la jeune morte*, t. XVIII, p. 261.

¹⁴⁷ Georges SIMENON, *Les Trois Crimes de mes amis*, t. 10, p. 92.

¹⁴⁸ *Id.*, p. 93.

sont les Françaises qui constituent le dessus du panier. Leurs expéditeurs travaillent à Paris, sur les grands boulevards», tandis que «le gros de la troupe, la marchandise à bon marché»¹⁴⁹, provient de l'Europe orientale.

*

* *

SI L'OCÉANIE, et singulièrement Tahiti, ont fourni à Simenon le cadre de nombreux reportages, romans et nouvelles, les traces significatives laissées par cette région du monde s'avèrent particulièrement clairsemées et parcimonieuses dans les fictions non exotiques. Suivons-les chronologiquement en commençant par Tahiti et écoutons d'abord René Chevalier, héros de *Faubourg* (roman rédigé au printemps 1935 à Tahiti même selon Claude Menguy¹⁵⁰), évoquer ses souvenirs dans un petit restaurant d'une ville française sans nom mais inspirée par Liège¹⁵¹ :

— À Tahiti, on mange le poisson cru.

— Vous êtes allé à Tahiti ?

— J'y étais encore l'an dernier.

— Vous êtes fonctionnaire ?

— J'étais greffier au tribunal.

On l'écoutait des autres tables. [...] Les uns étaient émerveillés. D'autres affectaient des sourires incrédules.

Et pourtant c'était vrai ! Il avait été greffier du Tribunal de Tahiti ! Il avait eu son auto et, là-bas, quand il donnait une fête, le gouverneur lui-même y assistait. [...]

— Les Tahitiennes sont aussi belles qu'on le dit ? questionna le patron.

— Magnifiques... J'en avais toujours deux ou trois dans ma voiture... [...]

À Tahiti, [...] on l'avait presque supplié d'accepter le poste de greffier, pour lequel on ne trouvait personne. Il y était resté plus d'un an. Il avait une auto. En une nuit, on buvait chez lui pour mille francs de liqueurs.¹⁵²

Un comble pour un escroc qui a été expulsé de Panama ! Nous passerons rapidement sur *Les Rescapés du «Télémaque»*, roman rédigé en

¹⁴⁹ Georges SIMENON, *Le Fou de Bergerac*, t. IV, p. 470.

¹⁵⁰ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 156.

¹⁵¹ Michel LEMOINE, *Liège dans l'œuvre de Simenon*, Liège, Faculté Ouverte, 1989, pp. 36-39 et 127-129.

¹⁵² Georges SIMENON, *Faubourg*, t. 5, pp. 328-329.

1936¹⁵³ dans lequel le juge rouennais Laroche reçoit à dîner « un ancien camarade qui revenait de Tahiti, où il était procureur général »¹⁵⁴, pour nous pencher davantage sur *Le Fantôme de Monsieur Marbe*, nouvelle composée en mai 1938¹⁵⁵. Évariste Marbe a jadis été « administrateur d'un district de Tahiti »¹⁵⁶ et a même épousé une vahiné, « fille d'un chef de district »¹⁵⁷, ce qui, rétrospectivement, ne l'étonne pas outre mesure, maintenant qu'il est retraité à Golfe-Juan : tout compte fait, « les Tahitiens sont des gens comme nous »¹⁵⁸. Il a gardé un souvenir plus vif des craintes que lui ont inspirées les Tou-Papaou, comme il le confie au Petit Docteur :

— Lorsque j'étais administrateur d'un district de Tahiti, j'ai fait édifier une maison en bois sur un terrain que les indigènes considèrent comme sacré... En effet, on y voyait encore la pierre qui servait jadis aux sacrifices humains... [...]

— Tu verras, me disaient-ils (car là-bas ils tutoient tout le monde), les Tou-Papaou se vengeront...

Ce qu'ils appellent les Tou-Papaou, docteur, ce sont leurs démons.¹⁵⁹

Les voilà donc à nouveau, ces Tou-Papaou, orthographiés aussi Tu Papao, dont on avait menacé Simenon lui-même quand il s'est installé pour deux mois, en 1935, dans « la maison de Murnau, le réalisateur de *Tabou*, qui fut aussi la maison de Douglas Fairbanks après avoir été celle de Charlie Chaplin »¹⁶⁰. Un autre personnage de la nouvelle, devenu barman à Nice, est surnommé Pierrot des Îles, souvenir évident de son passage en Océanie et plus précisément à Tahiti où sa fonction n'avait pourtant rien d'officiel, comme pour Marbe : « — C'était à Tahiti... Je bricolais... J'attendais les étrangers de passage... J'avais un canot automobile avec

¹⁵³ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 163.

¹⁵⁴ Georges SIMENON, *Les Rescapés du « Télémaque »*, t. 7, p. 333. Coïncidence due au seul hasard des annuaires téléphoniques? Le patronyme Laroche désigne aussi un assesseur au tribunal de Papeete dans *Touriste de bananes...*

¹⁵⁵ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 163.

¹⁵⁶ Georges SIMENON, *Le Fantôme de Monsieur Marbe*, t. VII, p. 142.

¹⁵⁷ *Id.*, p. 139.

¹⁵⁸ *Id.*, p. 143.

¹⁵⁹ *Id.*, p. 142.

¹⁶⁰ Georges SIMENON, *Tabiti, ou les gangsters dans l'archipel des Amours*, *Gulliver*, n° 10, Paris, Payot, 1993, p. 240. Voir aussi Georges SIMENON, *En marge des méridiens*, in *À la recherche de l'homme nu*, Paris, Union Générale d'Éditions, « 10/18 », 1976, pp. 183-185. Il resterait à prouver que Simenon a bien occupé à Tahiti la maison de Friedrich Murnau, ce qui n'est pas du tout assuré.

lequel j'emmenais les amateurs faire la pêche aux requins»¹⁶¹. Il semble que ces deux personnages reflètent assez bien les caractéristiques des Français que Simenon a côtoyés à Tahiti.

Une autre nouvelle aux nombreux éléments tahitiens trouve son triste point de chute en France, sur les bords pourtant idylliques du Loing. Il s'agit de *L'Étrangleur de Moret*, écrit en juin 1938¹⁶². Il y est question de pêcheries de perles et d'«une plantation de cocotiers»¹⁶³ où travaillait Raphaël Parain qui «menait là-bas une existence paisible [...] dans sa maison du bord du lagon»¹⁶³ et qui s'était «si bien acclimaté» à Tahiti qu'il n'était «jamais revenu en France... sauf pour y mourir»¹⁶³. Quoi qu'il en soit, «toute cette affaire» dramatique «a eu son point de départ à Tahiti»¹⁶⁴ et il est assez significatif de remarquer que les héros de ce récit, pour rejoindre la France, suivent le trajet inverse de celui qu'a suivi Simenon, par le canal de Panama¹⁶⁵, ce trajet revêtant dans l'intrigue un rôle primordial.

Dans *Le Bateau d'Émile*, nouvelle écrite en juillet 1945¹⁶⁶, Edmond Larmentiel a quitté Fécamp pour s'établir «quelque part en Océanie, à Tahiti, disait-on, où il vivait presque nu avec les indigènes»¹⁶⁷, ce qui nous retiendra d'autant moins que la théorie et la pratique de l'encanaquement ont été exposées ailleurs. De même, que la peau de Jef De Greef, dans *Mon Ami Maigret* (rédaction terminée le 2 février 1949¹⁶⁸), soit «aussi bronzée que celle d'un indigène de Tahiti»¹⁶⁹ n'est pas essentiel à notre propos. Reste une ultime et tardive allusion peut-être nostalgique à Tahiti dans *Le Déménagement*, roman achevé le 27 juin 1967¹⁷⁰ : «Au moment du départ, on vous met au cou des colliers d'une fleur de là-bas qui s'appelle le tiaré. Quand le bateau commence à s'éloigner, on jette les fleurs à l'eau et il paraît que si elles flottent cela signifie qu'on reviendra»¹⁷¹. Ce geste a-t-il été accompli par Simenon en 1935 alors que son bateau mettait le cap sur la

¹⁶¹ Georges SIMENON, *Le Fantôme de Monsieur Marbe*, t. VII, p. 167.

¹⁶² Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 164.

¹⁶³ Georges SIMENON, *L'Étrangleur de Moret*, t. VIII, p. 214.

¹⁶⁴ *Id.*, p. 212.

¹⁶⁵ *Id.*, pp. 204-207, 213.

¹⁶⁶ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 175.

¹⁶⁷ Georges SIMENON, *Le Bateau d'Émile*, t. 26, p. 384.

¹⁶⁸ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 180.

¹⁶⁹ Georges SIMENON, *Mon Ami Maigret*, t. XIV, p. 47.

¹⁷⁰ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 197.

¹⁷¹ Georges SIMENON, *Le Déménagement*, t. 40, p. 430.

Nouvelle-Zélande ? L'écrivain n'est en tout cas jamais retourné à Tahiti : sans doute les fleurs de tiaré auront-elles coulé...

Souvent simplement citée dans l'œuvre romanesque, la Nouvelle-Zélande apparaît de manière moins fugitivement utilitaire dans *Au Bout du rouleau*, roman terminé le 5 juin 1946¹⁷². Marcel Viau explique à Sylvie, sa maîtresse, le rôle qu'a joué ce pays dans sa vie alors qu'il est rentré en France depuis un certain temps :

— Ici, c'était l'été ; là-bas, aux antipodes, c'était l'hiver, et il pleuvait, une pluie froide, une pluie glacée qui n'a pour ainsi dire pas cessé de tomber pendant cinq mois...

À Wellington, que c'était. Le dimanche il n'y a personne dans les rues, et tout est fermé : les cafés, les restaurants, les cinémas... Chacun reste chez soi, parce que c'est le jour du Seigneur ; et on n'a pas le droit de faire de la musique, sinon pour chanter des hymnes, ni de jouer aux cartes, à moins d'être un mécréant...

J'étais le seul Français...

Sais-tu ce que j'ai fait, à Wellington ? Ils me regardaient de travers, eux aussi, parce que j'avais débarqué sans un sou... Ils se figuraient que je ne tiendrais pas le coup... Partout où je me présentais, il n'y avait pas de travail pour moi...

Rien qu'un job, comme ils disent, à la gare maritime. Ils ont de petites machines électriques, des sortes de tracteurs, comme dans les gares, pour emmener les bagages et les colis sur des petits wagons... On en tire comme ça une dizaine derrière soi, et cela forme quelque chose qui ressemble à une chenille... Sous la pluie...

J'en ai conduit un pendant quatre mois... Je n'avais pas de quoi me payer des vêtements de travail... J'étais habillé à peu près comme je le suis ici, avec veston, faux col, cravate, chapeau mou... Et il pleuvait si fort que je tenais mon parapluie tout en conduisant d'une main...

Les passagers des bateaux éclataient de rire en m'apercevant... Des Français qui ont débarqué un jour, des touristes qui faisaient le tour du monde, ont eu honte de moi, et l'homme est venu m'adresser une sorte de discours patriotique pour m'expliquer qu'on ne devait pas faire prendre les Français pour des nègres à l'étranger et que j'agissais plus dignement en changeant de métier.¹⁷³

¹⁷² Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 176.

¹⁷³ Georges SIMENON, *Au Bout du rouleau*, t. 22, pp. 182-183.

En fait, nous retrouvons ici cet *Aventurier syndiqué* déjà présent dans le reportage sur *Les Vaincus de l'aventure* ou *La Mauvaise Étoile*¹⁷⁴ et dans la nouvelle intitulée *L'Aventurier au parapluie* (date de rédaction : 1941¹⁷⁵) dont il est le héros.

*

* *

DANS CETTE ANALYSE des fictions non exotiques aux références océaniques, l'accent a davantage été mis sur les liens qui les unissent aux fictions proprement exotiques et aux reportages, mais ceci dans une perspective volontairement limitée à quelques éléments. Une perspective qui aurait pour but l'exhaustivité dans ce domaine et qui prendrait aussi en compte les écrits de Simenon à caractère autobiographique ne pouvait être envisagée ici, car le temps d'un colloque ne serait pas suffisant pour l'aborder. On doit pourtant souhaiter qu'une telle étude — l'objet d'un gros livre, assurément — soit un jour entreprise : elle montrerait comment les thèmes, les motifs ou les situations exotiques, loin d'être inépuisables au demeurant, ont nourri l'univers de Simenon à l'instar des nourritures européennes et lui ont donné un de ses aspects spécifiques. Elle montrerait en outre comment l'auteur a procédé à ses variations sur quelques thèmes ou motifs privilégiés, mais peu nombreux, à l'égal du peintre ou du musicien, pour la plus grande satisfaction de ses lecteurs.

¹⁷⁴ Georges SIMENON, *La Mauvaise Étoile*, t. 7, pp. 232-238.

¹⁷⁵ Claude MENGUY, *art. cit.*, p. 170.

Michel CARLY

Un locataire à Charleroi ou l'Égypte noire des terrils

Exotisme ?

- Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ?
- J'attends d'être là-bas pour le savoir.

GIDE, *Voyage au Congo*

Pourquoi parler d'exotisme à propos du roman *Le Locataire et a fortiori* du Pays Noir de Charleroi où se déroule l'essentiel de l'intrigue ?

Pourquoi parler d'exotisme à propos d'une ville rude, noire, carbonnée de mines et de fumées ?

Une ville qui s'est cousu à même la peau des images écorchées de faubourgs anthracite adossés aux scories du ciel.

Quand Simenon aborde Charleroi en 1933, regarde-t-il une ville exotique ?

Non, si l'on admet que ce mot connote des particularités d'outre-Occident.

Non, si l'on pense, comme Lacassin, que, dans les années trente, Simenon effectue des reportages non pour tenter une évasion dans l'exotisme, mais bien pour voir les pays tels qu'ils sont.

Non, si l'on écoute l'intéressé lui-même affirmer dans *Quand j'étais vieux*, à la date du 22 juillet 1960 :

Je n'étais pas en quête de pittoresque. Il y en a peu dans mes romans. On compte sur les doigts mes romans que j'appellerai exotiques. *Les Clients d'Avrenos* en Turquie, *Quartier nègre*, à Panama, *Le Coup de lune*, au Gabon, *45° à l'ombre*, de Matadi à Bordeaux, *L'Aîné des Ferchaux* au Congo, *Ceux de la soif* aux Galapagos. J'en oublie peut-être, mais pas beaucoup. *Touriste de bananes*, à Tahiti, *Long Cours*, un peu partout. Encore l'élément

pittoresque ne joue-t-il pas un grand rôle. Le pittoresque n'existe que pour ceux qui passent. Et j'ai le tourisme en horreur.¹

Il serait peut-être temps, à ce propos, de mettre en doute cette assertion répétée outre-mesure par Simenon et ses chroniqueurs.

Car enfin, c'est à l'issue du voyage que Simenon affirme haut et clair qu'il n'est pas parti par désir d'exotisme. N'essaie-t-il pas tout simplement de (se) dissimuler une amère déception ? Tout au long du voyage n'effeuille-t-il pas ses propres illusions ?

Sa quête de l'homme nu, de l'homme vrai apparaît plutôt comme une spéculation inventée *a posteriori* pour farder et occulter ses désillusions nées au loin.

Pas d'exotisme dans les romans exotiques ?
À plus forte raison dans *Le Locataire*.

Une analyse superficielle risque pourtant de nous abuser.

L'exotisme n'est pas dans le décor.
Il est dans le regard.

Si Charleroi a polarisé le regard de tant de peintres — Pierre Paulus, Gustave Camus, Henri Spitsaert, Georgette Dumont, Maximilien Luce, Constantin Meunier... —, si tant d'écrivains, de Victor Hugo à Drieu La Rochelle en passant par Verlaine, ont été envoûtés par son paysage, c'est qu'il existe *une couleur* Charleroi.

S'il y a exotisme, c'est un exotisme noir.

Celui-là même auquel Simenon devait être sensible au point de mettre dans la bouche de Joseph Mittel, le héros de *Long Cours* (1936), cet aveu explicite :

Rien que d'y penser, il était pris de tendresse pour les villes qu'on lui avait citées, des villes grises feutrées de pluie, aux quais noirs et boueux... C'étaient ces villes-là qui, pour lui, prenaient le charme de l'exotisme...²

¹ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 43, pp. 62-63.

² Georges SIMENON, *Long Cours*, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 6, p. 356.

Noirs ... le charme de l'exotisme ...

S'il y a un exotisme à Charleroi, c'est un exotisme social.

Un exotisme à la *Germinal*.

À Charleroi, Simenon entre dans « la poésie des lieux tristes ». Il pénètre dans une zone Zola. Un hasard objectif d'homonymie rapproche d'ailleurs le Marchiennes du roman naturaliste et la localité tout aussi industrielle de Marchienne-au-Pont sise à côté de Charleroi.

Regard



(Coll. M. Carly.)

À Charleroi, Simenon découvre l'exotisme noir d'un paysage à la *Germinal*. Parce qu'il est singulier et *dramatique*, ce paysage deviendra le cadre romanesque du *Locataire*.

Parce qu'il est plus proche de la peinture que de la littérature, Simenon perçoit le Pays Noir comme un tableau qu'une palette violente aurait terminé au couteau.

Et l'on pense au premier regard que Van Gogh pose en 1878 sur les terrils du Borinage. Il y voit, dit-il, *son Égypte Noire*. Superbe montage par association entre un terril de charbonnage et une pyramide d'ombre. Mais surtout superbe analogie « exotique ».

Après un bref passage en 1921, Simenon découvre Charleroi en février 1933, au cours d'un reportage pour l'hebdomadaire *Voilà*.

En fait, une fois de plus, Simenon a l'humeur voyageuse en ce début trente-trois. Et il s'arrange pour que *Voilà* finance son tour d'Europe et sa curiosité nomade. Il a l'intention de réaliser « une vue panoramique de l'Europe à un moment de son histoire »³. À un moment où la crise mondiale démoralise une Europe malade.

Simenon a déjà tracé son itinéraire : La Flandre, Charleroi, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie. Ses articles paraîtront dans *Voilà* du 18 mars au 29 avril 1933.

Nous savons qu'il arrive à Charleroi le lundi 20 février.
Quelle perception a-t-il eue de la ville ?

Un décor de mines, de métal, de fumées, de terrils, de terrains vagues.

Charleroi en effet s'est développé d'une façon anarchique autour des mines. La seule préoccupation était de faire tourner les machines. Sans aucun souci esthétique.

Il découvre un enchevêtrement inextricable de ruelles, de corons, de faubourgs ouvriers habités par un brassage singulier : travailleurs étrangers, gens du cru, bourrus mais généreux, face à une bourgeoisie jouisseuse, enrichie par l'industrie.

Il découvre une ville singulière.

Suffisamment typée pour que Charleroi apparaisse, par la suite, dans sept romans ou nouvelles : *L'Écluse N° 1*, *Le Blanc à lunettes*, *Jeumont*, *51 minutes d'arrêt!*, *Les Trois Crimes de mes amis*, *Pedigree*, *le Train*, *Le Petit Saint*.

Suffisamment marquante pour que l'homme d'atmosphère qu'est Simenon en fasse le cadre spatial de son roman écrit en automne de la même année : *Le Locataire*.

Cas unique dans l'œuvre de Simenon : *Le Locataire* est le seul roman qui s'inscrive intégralement dans un décor industriel. Si l'on excepte, comme me le signale Paul Mercier, le Batoum des raffineries pétrolières (*Les Gens d'en face*) et le début des romans populaires *La Femme 47* et *La Fiancée du diable*, comme me le précise Michel Lemoine.

³ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, op. cit., t. 43, p. 63.

À Charleroi, Simenon regarde l'ouvrier, l'homme de la rue.

Mais ce n'est pas pour autant un regard social. Simenon n'entre pas dans un logis modeste. N'a pas le temps de comprendre le désarroi des ouvriers. Ne parle pas de la vie rude et dangereuse des mineurs, les fameuses *gueules noires*.

Le premier article pour *Voilà* s'intitule : *Belgique*. Il témoigne de l'importance de l'étape de Charleroi.

À Charleroi, en plein cœur du pays wallon, du pays noir, un ouvrier m'a invité à dîner. Et il m'a conduit à la Maison du Peuple.

Pardon ! Sur la façade de six ou sept étages, c'est le nom Palais du Peuple qui est inscrit et qui est juste, car on ne trouve ici aucune trace de cette grisaille pisseuse qui, ailleurs, semble l'apanage de toutes les œuvres collectives.

Au rez-de-chaussée se trouve le plus beau et le meilleur restaurant de Charleroi, et la plus appétissante pâtisserie aussi, dont les vendeuses sont jolies comme des bonbons.



(Coll. M. Carly.)

Le Palais du Peuple. Fasciné, Simenon le visite et le photographie en février 1933. Il y dîne aussi en compagnie d'un ouvrier. Pourquoi dès lors s'étonner que ce splendide édifice s'intègre quelques mois plus tard, au cadre spatial du *Locataire* ?

La salle de cinéma est la plus somptueuse du Borinage, avec de vrais velours, de vrais ors, l'équipement sonore le plus cher et l'on y donne trois fois par jour des films qui sont les grands films de partout et même les films russes, tel le *Potemkine* interdit en France.

Il y a des ascenseurs, des bureaux, des salles de réunion qui pourraient servir à de fastueux conseils d'administration. Les dactylos et les secrétaires de syndicats n'ont pas la gueule de travers, ni les vêtements miteux. Il ne traîne pas de bouts de cigarette et personne ne crache par terre.

C'est gai comme une affaire prospère, une véritable affaire et non un truc de bienfaisance où l'on croit indispensable de « faire triste ».

Je lis à la carte :

Salade de saumon : 7 fr. 50 ; Raie au beurre noir : 10 fr. ;
Rognon sauté madère : 10 fr. ; Crêpe paysanne : 5 fr.

Donc, pour un repas, trente francs environ, soit vingt francs français, sans boisson, mais il y a des menus moins chers ; des prix fixes à partir de sept francs cinquante.

Le maître d'hôtel est en smoking. Il y a des nappes et des serviettes. Et les ouvriers qui dînent — souvent la casquette sur la tête — trouvent tout naturel de lire sur un communiqué que la Maison du Peuple a fait cinquante millions de bénéfice l'année dernière.

Ils sont satisfaits d'apprendre ensuite que, pour empêcher le Boerenbond de s'infiltrer en pays wallon comme il le voudrait, la coopérative du Peuple vendra ses produits, jusqu'à nouvel ordre, avec quarante pour cent de perte. Une partie des millions y passera, mais qu'importe ?

On lit des statistiques, des échelles de prix, des barèmes, les cours mondiaux du cuivre et de l'acier.

Alors, le soir, on veut bien aller écouter une conférence mais encore faut-il que le monsieur français parle de choses intéressantes, sinon on préfère Maurice Chevalier.⁴

Ce texte illustre bien l'ambiguïté des rapports entre Simenon et le monde ouvrier. Et si Simenon avait contemplé du même regard exotique ces ouvriers de Charleroi simplement vêtus et les Noirs grouillant dans un port africain ?

Bien sûr, les récits autobiographiques nous renvoient l'écho de sa sympathie pour les prolétaires et même l'éveil d'une tentation anarchiste :

⁴ Georges SIMENON, *À la rencontre des autres*, « 10/18 », 1989, pp. 102-104.

Lorsqu'on arrivait à Liège, le soir ou la nuit, par le train, on ne voyait que de hautes cheminées qui crachaient du feu et des fours à zinc, à cuivre, à je ne sais quoi, devant lesquels des esclaves au torse nu, qui étaient pourtant de braves Liégeois comme nous, aspiraient, tout en pelletant le charbon pour alimenter ces fours, des vapeurs qui les rendaient à peu près inutilisables dès l'âge de quarante ou quarante-cinq ans.

Inutile de dire ma sympathie pour ces esclaves-là et que je souhaitais une vaste révolution, mondiale si possible, pour enlever aux vieillards du boulevard d'Avroy et du boulevard Piercot ce que l'on pourrait appeler leur droit de vie et de mort sur la plus grande partie de la population.⁵

Bien sûr, sa mémoire liégeoise regorge d'évocations industrielles et de souvenirs populaires :

Si l'on prend le train à la gare des Guillemins, on traverse, sur des kilomètres et des kilomètres, un paysage de cauchemar où, dans la nuit, on devine des enchevêtrements gigantesques de poutrelles, de grues, de ponts roulants, où résonnent les marteaux-pilons, halètent les machines, et parfois, devant des fours incandescents, on aperçoit, demi-nus, des êtres effrayants, des hommes pourtant, qui, léchés par les flammes, s'agitent dans les fumées du cuivre ou du zinc en fusion.

Ce sont ceux-là qui défilent parfois dans les rues, en cortège, avec des banderoles, et c'est contre eux que chargent les gendarmes et les gardes civiques.⁶

Mais bien vite, on décèle une nuance d'importance.

Les images des foules lentes, silencieuses, dans les rues aux volets clos, m'ont rappelé la grève de mon enfance que j'ai essayé de décrire dans *Pedigree*. Et je me sens tout à coup très proche, très solidaire de ce peuple (je parle de la classe sociale que je connais à peine, que je ne fréquentais pas et dont, en réalité, j'avais plutôt peur).⁷

Ces hommes-là, on les rencontre le soir dans les rues, le visage et les mains noirs ; il n'y a que leurs yeux de blancs dans la figure, ce qui les rend effrayants.

Ma mère en a peur.⁸

Le petit Simenon aussi devait en avoir peur ...

⁵ Georges SIMENON, *La Main dans la main*, in *Tout Simenon*, Paris, Presses de la Cité, t. 26, p. 1420.

⁶ Georges SIMENON, *Je me souviens...*, *id.*, p. 105.

⁷ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, *id.*, p. 244.

⁸ Georges SIMENON, *Je me souviens...*, *id.*, p. 70.

Fascination / appréhension ...

Ce n'est ni aux grands bourgeois ni aux prolétaires fomenteurs de révoltes que Simenon dédie sa tendresse. C'est aux petites gens, comme ses parents, comme ses voisins d'enfance, simples et paisibles dans leur petite rue :

[...] les petites rues [...] me fascinaient, le coude à coude, la chaleur humaine, le fait, pour des hommes, de ne pas se sentir seuls mais d'appartenir à leur rue, à leur quartier dont ils franchissaient rarement les limites.⁹

Cette appartenance, il va la recréer dans le coron de Charleroi et l'accorder aux Baron, véritables héros du *Locataire*.

Le Charleroi de 1933

Quel Charleroi Simenon découvre-t-il ?

En 1930, Charleroi est le plus puissant complexe industriel de Belgique.

La ville est au cœur d'un immense bassin industriel qu'on nomme le Pays Noir (et qu'il ne faut pas confondre avec le Borinage, au couchant de Mons, comme le fait Simenon dans son article et dans son roman).

La richesse du Pays Noir repose sur trois forces vives : les mines, la métallurgie, les verreries. Le charbon, l'acier, le verre.

Son savoir-faire connaît une réputation mondiale.

Quand on épelle aujourd'hui les atouts de la ville, on croit rêver : une Bourse d'industrie, 10 corporations de métiers, 26 charbonnages, 13 usines métallurgiques, 16 verreries, 9 quotidiens et périodiques, 18 consulats !

Mais la crise mondiale a fait vaciller cette puissante synergie.

En octobre 1929, le fameux krach de Wall Street précipite le monde dans la plus amère des dépressions.

Charleroi est frappé de plein fouet.

Les exportations de l'industrie verrière vers les U.S.A. chutent vertigineusement. On ferme des verreries et des charbonnages. Le Pays Noir perd

⁹ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, *id.*, p. 471.

sa primauté sur le marché mondial. Les stocks de charbon s'accumulent, les carnets de commande ne se remplissent plus, le chômage est de retour.

Un seul chiffre : à Charleroi, 4 000 verriers en 1929. 1 825 en 1935 !

En été 1932, sept mois avant la venue de Simenon, le Pays Noir connaît, avec le Borinage, une de ses grèves les plus violentes, mais aussi les plus désespérées.

Cent mille grévistes et chômeurs forcés.

On s'imagine mal la misère des ouvriers que Simenon côtoie dans la rue. D'ailleurs Simenon s'en rend-il compte lui-même ?

Se rend-il compte qu'on a réinstauré les soupes populaires, distribué des autorisations de mendicité, diminué les salaires ? Il n'en parle pas dans son reportage.

A-t-il su que certaines familles de grévistes ne pouvaient plus envoyer leurs enfants à l'école faute de chaussures à leur mettre aux pieds ?

A-t-il su que le café des grévistes était fait de glands et de fâines ajoutés à quelques rares grains de café ?

Il n'en parle pas dans son reportage...

La grève de l'été 1932 a duré près de huit semaines. Huit semaines de misère et de combat. On a déploré des morts et des blessés graves.

Au bout du compte, les syndicats ont dilué la colère des ouvriers dans de belles assemblées. La masse prolétaire est déçue, désespérée, amère. Et surtout sans illusion.

Il ne faut pas oublier que c'est dans ce contexte social et humain que Simenon arrive à Charleroi. C'est dans ce même contexte qu'il va situer son roman *Le Locataire*.

Ainsi on comprend mieux que *Le Locataire* est l'histoire d'un homme en crise qui arrive dans une ville en crise.

Photos

À Charleroi, Simenon est reporter. Il est aussi photographe.

«— Je ne faisais pas ces reportages pour un journal, mais pour moi », avoue-t-il dans *Un Homme comme un autre*.

À Charleroi, Simenon déclenche à tous vents. Au Fonds Simenon, dans l'album où Tigy les a collés, j'ai dénombré une cinquantaine de clichés qui appartiennent à l'étape Charleroi. Ces photos témoignent de la genèse du *Locataire* : une fois encore, le reportage prépare le roman et les personnages vont voir ce qu'a vu Simenon. Le lieu et les éléments qui lui sont liés vont jouer un rôle.

Le Palais du Peuple, immense et majestueuse construction, fascine à ce point Simenon qu'il en prend de nombreux clichés intérieurs et extérieurs. L'édifice a été inauguré le 17 mai 1925, boulevard de l'Yser, entre ville haute et ville basse. Symbole de la victoire du centralisme sur le localisme, il rassemble toutes les organisations ouvrières socialistes.

C'est devant ce bâtiment que, venant de Bruxelles, Élie Nagéar, le protagoniste du *Locataire*, descend de son taxi et se dirige vers un salon de coiffure pour hommes.

Simenon décentralise aussi son regard, photographiant également les faubourgs et la banlieue industrielle : les usines à Couillet, des maisons de corons, les tombereaux des livreurs de charbon, les terrils avec leur *eczéma* de neige, les wagonnets suspendus qui biffent le ciel.

Toutes ces images « exotiques » glanées au Pays Noir vont authentifier le décor du *Locataire*, l'ancrant dans la géographie carolorégienne.

Ainsi allons-nous retrouver au fil de l'écriture les éléments audio-visuels mémorisés par le poète d'atmosphère, le reporter et le photographe :

Les magasins étaient ouverts, mais la ville, comme la campagne, vivait au ralenti, engourdie par l'hiver. La lumière était glauque comme une goutte d'eau et la plupart des boutiques avaient leurs lampes allumées. [...]

Le coiffeur n'avait pas la monnaie de mille francs et il courut lui-même les changer à la Maison du Peuple qui était en face.¹⁰

¹⁰ Georges SIMENON, *Le Locataire*, « Folio », p. 51.



(Coll. M. Carly.)

Charleroi, Ville Haute : c'est en face de ce bâtiment, à ce carrefour précisément, que s'arrête le taxi d'Élie Nagéar (chapitre 3).

Il se souvenait de la rue du Laveu, des maisons basses, noircies par le charbon et par le vacarme de ferraille, et du ciel plein de vilains nuages, et du crachin.¹¹

[...] la chaussée, d'un bout de l'année à l'autre, était couverte d'une boue couleur de charbon que le froid enrobait d'une mince pellicule de glace.¹²

¹¹ *Id.*, p. 69.

¹² *Id.*, p. 79.

Parfois un tram passait, rouge et jaune, en sonnaillant. De lourds tombereaux de charbon sortaient d'un charbonnage proche. Ils étaient au moins dix l'un derrière l'autre, à moudre les pavés de leurs larges roues, et les charretiers marchaient devant, le fouet sur l'épaule.¹³

Au-dessus, dans la nuit, des cheminées de cuivre crachaient du feu et le ciel avait des rougeurs de cuivre.¹⁴



(Coll. M. Carly.)

À la fin de « la rue interminable », la Grand'Rue, le tram d'Élie arrive à Gilly, son dernier refuge ...

Mais c'est dans la première vision de la ville noire que réapparaissent, le plus fidèlement, les instantanés pris par la pellicule et la mémoire :

[...] on aperçut les premiers terrils de charbonnages et les premiers corons. [...]

Au flanc des grands cônes noirs des houillères qui se dressaient sur le ciel, des traînées de neige persistaient comme un eczéma. On suivait une rue interminable, bordée de maisons

¹³ *Id.*, p. 83.

¹⁴ *Id.*, p. 97.

pareilles, à un étage, dont les briques brunes étaient devenues noires. Parfois des bennes suspendues à des câbles passaient au-dessus de la chaussée... [...]

Ce n'était ni la campagne, ni la ville. [...]

On était dans une usine sans fin. On entendait des halètements de machines.¹⁵

Ici Simenon découvre que la géographie de Charleroi diffère de celle de Liège. À Charleroi, la ville et la zone industrielle s'imbriquent l'une dans l'autre, confondues, mêlées. L'enfer des hauts fourneaux rampe dans les faubourgs, jusqu'au bord de la ville. Cinq charbonnages s'inscrivent dans le périmètre de la cité.

Dans mon ouvrage sur *Le Pays Noir de Simenon*¹⁶, j'ai reconstitué la géographie romanesque du *Locataire*. J'y ai dénombré tous les éléments du décor «exotique noir», du Palais du Peuple au tram 3, du coron au buffet de la gare, de l'Université du Travail au faubourg de Gilly, en précisant le va-et-vient incessant entre le vécu et la fiction. Je renvoie à ce travail l'arpenteur passionné du romanesque simenonien.

Deux exotismes

Dieu sait ce qu'on trouvera encore à écrire à mon sujet en partant de mes romans.

Simenon, *Quand j'étais vieux*

Je me propose maintenant de replacer cette lecture carolorégienne du *Locataire* dans le cadre même de notre colloque consacré à l'exotisme.

Par son antithèse structurale, *Le Locataire* apparaît comme un roman exotique. Ce sont bien deux exotismes discordants qui sous-tendent l'aventure d'Élie Nagéar : l'exotisme noir et l'exotisme oriental. Tous deux, par leurs images en contraste, sont indispensables au récit. D'un côté, le quotidien banal de ce coron hennuyer peint en grisaille. De l'autre, l'enchantement coloré d'Istanbul et de ses îles.

Et l'exotisme noir dont nous parlions précédemment n'est peut-être là que pour dessiner l'obscur et le mal-être face à la lumière du Bosphore et à l'hédonisme qu'elle inspire. C'est l'un des thèmes récurrents chez Simenon :

¹⁵ *Id.*, p. 16.

¹⁶ Michel CARLY, *Le Pays Noir de Simenon*, Liège, C. É. F.A.L., 1996.

l'ombre et le clair, la ligne médiane entre ces deux zones que cherchait déjà à suivre ou à atteindre le petit Georges, assis sur le seuil de sa maison d'enfance à Liège.

Le héros du *Locataire*, le Levantin Élie, dès son arrivée chez les Baron, évoque pour ses hôtes et leurs locataires les charmes orientaux de la ville qu'il habitait. C'est ainsi que Simenon instille, par touches impressionnistes, ces flash-back à la turque qui annoncent *Les Clients d'Avrenos* (1935) :

On se promène très tard, la nuit, dans Péra, soupira Élie.
L'air est doux. On rencontre des amis. On va écouter des musiciens turcs dans des petits cafés...¹⁷

C'est une île, sur la Marmara, à une heure de Stamboul. Dès le début du printemps, on quitte la ville pour habiter Prinkipo, car le climat y est magnifique. Chacun a son caïque. [...] Une barque à voile, très légère. Le soir, vous voyez des douzaines de caïques qui se promènent sur une mer plus calme qu'un lac. On emmène des musiciens. Sur les rives se dressent les minarets. Il y a tant de fleurs que l'air enivre... [...]

Ici, tous les mots avaient une autre valeur. Quand il disait « champagne », M^{me} Baron évoquait de somptueuses orgies. Il en était de même des plus petits détails, de l'habit, du linge de soie, des domestiques dont il parlait.¹⁸

Le contraste entre les deux exotismes, Turquie/Wallonie, Orient/Occident, nourrit également un conflit sémantique et lexical.

La mer de Marmara contraste avec l'eau figée par le gel sur les trottoirs de Charleroi.

Les caïques sur l'eau d'émeraude avec la lumière de la ville noire « glauque comme une goutte d'eau »¹⁹.

L'appel de la prière du muezzin avec l'appel des sirènes d'usine.

Les minarets des mosquées avec les châssis dressés des charbonnages.

La mélopée des flûtes orientales avec le ferraillement du tram 3 et le vacarme des tombereaux de charbon.

Ces deux exotismes cohabitent dans le roman parce qu'ils cohabitent dans le vécu de Simenon au cours de cette année 1933.

Février 1933 : Simenon est à Charleroi.

Juin 1933 : il voyage en Turquie : Ankara, Stamboul, les îles des Princes où il recueille l'interview écrite de Léon Trotsky déchu et exilé par Staline.

¹⁷ Georges SIMENON, *Le Locataire*, « Folio », p. 64.

¹⁸ *Id.*, pp. 89 et 91.

¹⁹ *Id.*, p. 51.

*

* *

Quand on lit la presse et la chronique littéraire de l'époque, il semble qu'aucun journaliste n'ait été sensible à ce double exotisme. Aucun article saluant la sortie de presse du *Locataire* n'évoque cet exotisme noir «à la belge» dans lequel baigne l'intrigue. Un journaliste, pourtant, UN SEUL, a été sensible au pittoresque de «*la petite cuisine embuée perdue dans un univers de tristesse nordique, de fumée, de boue charbonneuse, sous un ciel bas*».

Qui parle ainsi ?

Le correspondant littéraire du *Journal de Shanghaï* !

Ce qui nous reconduit à notre proposition initiale : l'exotisme est une question de regard.

Mais encore faut-il — et ceci le prouve — en préciser le *point de vue* et l'origine.

Une question d'angle de prise de vue, dirait le cinéaste.

Jacques LECARME

Les lointains : colonies et banlieues

LONGTEMPS je me suis couché de bonne heure, avec un roman de Georges Simenon, un roman dur plutôt qu'un Maigret. On ne dira jamais assez les vertus cathartiques et thérapeutiques du récit simenonien. J'ai essayé de l'indiquer dans trois manuels universitaires déjà anciens : *La Littérature en France depuis 1945* (1970), — *depuis 1968* (1982), *Les Littératures francophones depuis 1945* (1987). Pierre Halen a bien voulu recueillir, dans *Textyles* de novembre 1989, une étude sur «Les romans coloniaux de Georges Simenon», qui proposait un parallèle étroit entre Simenon et Céline, et que je voudrais ici nuancer et élargir.

En 1932, les lecteurs de *Voyage au bout de la nuit* découvrirent, au gré du périple de Bardamu, une Afrique qu'ils ignoraient telle, et, une fois déroulé l'épisode américain, une Banlieue proprement inouïe qui déroule ses cercles infernaux jusqu'à la fin du récit. Le même lien métonymique, peut-être plus marqué, se retrouve dans *L'Église* (1933). Il y a là l'invention d'un espace romanesque comme neuf. Le lieu d'énonciation, d'édition, de légitimation reste évidemment la capitale, mais pour les pauvres et les innocents, le déplacement (ou la déportation) vers les colonies, refuges des miteux, et vers la banlieue, résidence forcée, est inévitable : «là-dedans, c'est nous». On peut trouver populiste ce discours célinien sur la banlieue comme exhibition de la misère et de la violence, mais ce populisme-là reste vrai.

La même année 1932, Simenon écrit et publie, coup sur coup, *Le Coup de lune* (1933) et *Les Fiançailles de M. Hire* (1933). En 1931, dans la première série des «Maigret», il a publié *La Nuit du carrefour*. Or, si l'on veut bien lire ensemble ces trois volumes, à peu près synchrones, on retrouve le même lien étroit entre l'Afrique, cette banlieue de Paris et de Bruxelles, et la banlieue de Paris, cette colonie d'immigrants furtifs, de marginaux suspects, et de gens paumés et nus. Tout Simenon invite à la lecture par séries, et l'édition actuelle des Presses de la Cité la rend praticable. Si le thème colonial a été plusieurs fois repris dans la suite, le

lieu dit banlieue est passé au second plan. Mais, entre le lieu et le non-lieu, la banlieue reste un des horizons de cet univers : si Maigret fonctionne dans l'île de la Cité, Maugras se retrouve à Bicêtre, hôpital emblématique de la banlieue sud.

Certes *Le Coup de lune* (cf. *supra*) est bien une déclaration de guerre contre le colonialisme, et par conséquent contre le pittoresque et l'exotisme. Sartre, après Simenon, a fort bien démontré que le pittoresque est un effet de la colonisation et de la conquête militaire (cf. « D'une Chine à l'autre », *Situations V*). L'un et l'autre revendiquent le principe universaliste, celui de l'homme nu chez Simenon, celui de l'homme libre chez Sartre. Et *Le Coup de lune* nous montre le mythe du pittoresque s'effondrant dans la conscience de Joseph Timar, tandis qu'il écoute les chants des payeurs. Cela dit, chez Céline comme chez Simenon, un certain exotisme survit à la banalisation et à l'universalisation systématique. Il y a un secret des Africains, peut-être un rythme organique, auquel Timar est initié. Et l'érotisme reste, lui, délibérément exotique : le phantasme simenonien de la femme noire (ou indigène) magique et de la femme blanche traîtresse n'a jamais exercé autant d'emprise. On en connaît, par les *Dictées*, l'origine biographique, mais il faudrait en évaluer le rôle de scène originaire dans cet imaginaire romanesque. Reste que, pour l'essentiel, ce roman anti-colonialiste enterre l'Exotisme. C'est en ce sens que « L'Afrique, ça n'existe pas ».

Les Fiançailles de M. Hire constituent peut-être le roman le plus neuf, le plus dur, et le plus étrangement inquiétant de Simenon. Il se situe à Villejuif (Nationale 7), par une sorte de surdétermination, puisqu'il met en scène un Juif mal intégré, M. Hirovitch, dit Hire. Commune-dortoir, qui ne vit que par la noria des tramways, et qui voit passer le flux des automobiles des autres, le Villejuif de Simenon concorde en tout point avec le Rancy fictif de Céline. L'immeuble bruyant et miteux, sans persiennes ni rideaux, où M. Hire le voyeur épie les couchers d'Alice, la fausse exhibitionniste, et où la police, installée chez la concierge, surveille tout un chacun, figure une sorte de « panoptikon » insurpassable. Toutes les relations y sont de violence ou de surveillance. L'anatomie de la banlieue relève d'une exactitude redoutable. Nous n'y avons trouvé qu'une minuscule erreur. Ce n'est pas à *Bois-Colombes* que les banlieusards, entassés dans des cars, vont assister à des matchs de football, mais à *Colombes*, au stade illustré par les Jeux Olympiques de 1924. La banlieue, à première vue, serait lieu de la frustration, de la perversion voyeuriste, de la misère sexuelle, et du crime. Pour évoquer ce territoire des étrangers, étrangers à eux-mêmes, à leur pays d'origine ou d'accueil, Simenon use d'une pure relation d'extériorité : peu de romanciers ont poussé aussi loin la focalisation externe, et le lecteur

restera aussi étranger aux pensées de Hire (il n'a pas de prénom) ou à celles d'Alice. L'ambiguïté est d'ailleurs telle qu'on ne saurait décider si le personnage de Hire relève d'un anti-sémitisme très prégnant dans les années trente ou s'il est placé dans une perspective antiraciste qui sera plus tard revendiquée par l'auteur. La même ambiguïté se trouve dans Céline sur la question du racisme, comme si se vérifiait l'idée de Pierre Taguieff selon laquelle le racisme et l'anti-racisme sont structurellement réversibles. Dans la banlieue, la guerre civile a déjà éclaté. On retiendra cependant que la mort de Hire, traitée avec une impassibilité produisant « l'inquiétante étrangeté » freudienne, est bien celle d'un innocent condamné et sacrifié par une population, qui ne trouve justement quelque connivence que dans cet homicide. Un peu Christ, un peu Dreyfus, M. Hire n'a pas trouvé un bon commissaire Maigret pour le sauver. Chez Céline comme chez Simenon, les banlieusards ne savent pas inspirer la sympathie : ils ne sont jamais d'ici, parce que la banlieue reste un non-lieu.

Sur la Nationale 20, à vingt kilomètres de Paris (et non cinquante), il est un carrefour, proche d'Arpajon et d'Avrainville, surpeuplé de camions nocturnes, dès les années vingt. Simenon en a fait le lieu unique du « Maigret » intitulé *La Nuit du carrefour* où le grand Jean Renoir s'est, par la suite, un peu perdu. Le coup de génie du romancier, c'est l'invention d'un paysage nocturne, retentissant des grondements automobiles, balayé par les phares des voitures : il y a un fantastique automobile, dont Carné se souviendra dans son ouverture de *Quai des brumes*, car la banlieue est un carrefour, où le piéton n'est plus qu'un indigène colonisé. Trois éléments figurent une allégorie de la banlieue : un château désaffecté et gothique, où semblent se séquestrer Carl Andersen et sa sœur présumée Else ; l'indispensable villa en meulière occupée par un assureur pontifiant, Michonnet ; un garage très ouvert la nuit, tenu par un boxeur retraité, Oscar. Les meurtres et agressions se succèdent en quatre nuits à un rythme digne des *Nuits de Chicago*, Maigret fait le jeune homme, tombe amoureux d'une prostituée qu'il prend pour une comtesse, estourbit ses clients, et se déplace entre des rafales de balles : on s'installe dans le grand-guignol quand la belle Danoise et l'assureur se battent comme des lutteurs au fond d'un puits asséché. Comme dans *M. Hire*, un complot s'est établi dans tout ce joli monde pour condamner ou assassiner le seul innocent, Carl, que tout le monde croit coupable. Heureusement, Maigret est là, qui le sauve et boucle tous les autres : il aura appris à se méfier des belles Danoises qui ressemblent trop à Greta Garbo et qui en laissent un peu trop voir pour la paix des ménages... Nous retiendrons ici l'idée de la banlieue routière comme le lieu de la fantasmagorie, du merveilleux, du terrifiant, de l'in vraisemblable :

un nouvel espace du roman gothique, modernisé, et réactivé par quantité de fusillades, de voitures volées, de cadavres et de mutilations. Le plus ordinaire, le plus gris des territoires, a été ainsi « exoticiisé », si on me passe ce barbarisme, par le génie de Simenon : on retrouverait le même merveilleux dans les grands films américains de cette période, et la même terreur. Resterait à savoir pourquoi Simenon a le mieux réussi ses effets d'inquiétante étrangeté dans le cadre de cette modeste banlieue sud. Risquons une indication subjective : un certain exotisme de l'après-coup vient de l'écart de soixante ans qui nous sépare de ce récit. Les voitures Minerva, les téléphones à manivelle, le véronal versé dans la bière, la cocaïne dans les roues de secours, c'est aujourd'hui un réservoir d'exotisme et de nostalgie où un Patrick Modiano, grand disciple de Simenon, puise constamment. Le signataire de ces lignes, à la fin des années cinquante, se destinait à la carrière de coureur cycliste, non d'universitaire ; il a donc vu ces lieux tels qu'ils n'avaient pas changé depuis 1930 ; il peut attester de l'extraordinaire véracité de ces romans, si peu fictionnels quant à la topographie ; mais aujourd'hui cette banlieue s'est si totalement transformée, mutilée par le cancer autoroutier, que c'est un univers à jamais perdu que celui décrit par Simenon.

Simenon a très bien vu dans la banlieue un espace de l'étrangeté, radicale, universelle, inquiétante. Sa description ne semble pas pouvoir être reliée à telle ou telle idéologie, et d'ailleurs on aurait bien du mal à en déduire une politique de la banlieue, tarte à la crème et *flatus vocis* des ministres français. On pourrait cependant éclairer le double espace de la banlieue et de la colonie par l'idée profonde de Deleuze et Guattari, qui a nom « déterritorialisation », et c'est toute l'écriture de Simenon qui en relèverait. Pour le moment, et pour schématiser, on constate que le romancier a banalisé (mais singulièrement) l'Afrique, royaume de l'exotisme, et qu'il a « exoticiisé » la banlieue, espace notoire de l'infra-ordinaire. Mais aux deux, il a conféré cette « inquiétante étrangeté » dont Freud a si bien dessiné les pouvoirs et les enjeux.

Paul MERCIER

Sonia, Nejla, Nouchi, Lelia et les autres

Les Orientales dans *Les Gens d'en face* et *Les Clients d'Avrenos* de Simenon¹

Barranquilla... Barranquilla... Qu'est-ce que c'est? [...]
Est-ce qu'il n'aurait pas aussi bien pu naître tramway que
cargo? Rien que d'y penser, il était pris de tendresse pour
les villes qu'on lui avait citées, des villes grises feutrées de
pluie, aux quais noirs et boueux... C'étaient ces villes-là
qui, pour lui, prenaient le charme de l'exotisme : Nantes...
Dunkerque... Rotterdam... (Long Cours)

En réalité, je n'ai aucune imagination. Tout est pris dans la vie.
Au cours de mes voyages, j'ai connu tant de types, je suis entré
dans l'intimité de tant d'êtres, que je n'ai qu'à chercher dans ma
mémoire ce dont j'ai besoin. C'est tout juste si, de temps en temps,
je m'inspire d'un fait divers.

Georges Sim, encore dans la rubrique des «illustres inconnus», se
confie en ces termes à Georges Charensol pour *Les Nouvelles littéraires* du
22 août 1931.

Deux ans avant son voyage en mer Noire du printemps 1933, Simenon
tient à persuader son interlocuteur de ses ambitions de voyageur insatiable,
de globe-trotter, avide de moissonner des images dans toutes les couches
sociales et sur les cinq continents. Pourquoi cette boulimie de voyages à
entreprendre? Par nécessité, par obligation, pas par tempérament : une fois
les expéditions indispensables accomplies, une fois la moisson engrangée,

¹ La pagination indiquée ici renvoie à l'édition Folio de 1975 pour *Les Clients d'Avrenos*, à l'édition Presses Pocket de 1977 pour *Les Gens d'en face* et à l'édition U.G.É. de 1989 pour *À la rencontre des autres* qui contient *Peuples qui ont faim*.

il rêve surtout de mener une bonne petite vie tranquille, sans doute une retraite campagnarde :

L'existence que je mène, ne croyez pas que j'en aie le goût : si je dépense 500 000 f par an, c'est que j'ai besoin de voir le monde, de connaître les sensations d'un Monsieur qui perd 200 billets à Monte-Carlo, de savoir ce que c'est de posséder un yacht, avoir un chauffeur. Mais dès que j'aurai emmagasiné la matière qui m'est nécessaire, ce sera fini, et je reprendrai une bonne petite vie tranquille.

Simenon et l'exotisme. Où commence et où finit l'exotisme dans les romans de Simenon? Parler de roman exotique suppose le séjour d'un voyageur dans un pays étranger, mais cela ne suffit pas. Tous les romans de Loti, sauf *Les Désenchantées*, sont en fait des journaux intimes romancés, où le récit de voyage disparaît derrière les impressions intimistes d'une aventure amoureuse à l'issue fatale. Le roman exotique traîne aussi derrière lui la mauvaise réputation d'un racisme méprisant pour des civilisations soit primitives, soit fatalistes, mais bonnes à coloniser. Et le roman exotique serait le seul à donner libre cours à une fantasmagorie sexuelle inconsciente, comme si l'Européen avait, lui, parfaitement pensé et mieux réglé son rapport à la sexualité. Une fiction romanesque peut difficilement échapper à l'évasion du réel, à la nostalgie d'un ailleurs, à la rencontre de l'autre, à l'inconnu et aux autres figures du destin...

L'articulation de deux préoccupations, de deux curiosités est à l'origine de cet article. Comment un site géographique, avec ses relations sociales, ses spécificités culturelles, les charmes de son tourisme, de sa langue, de ses ressortissant(e)s peut-il servir de contenant original à une recherche identificatoire du romancier, cherchant obscurément à maîtriser l'image de ce qu'il est, de ce qu'il voudrait être, par personnages interposés, à travers ce qu'il écrit? L'univers d'un romancier a recours à une diversité de lieux, traités de façons diverses, dont il faut aussi rendre compte. Au-delà de cette exploration du monde réel, comment une représentation du monde et des rapports humains issue de l'expérience générationnelle et transgénérationnelle trouve-t-elle sa place dans ce récit de l'ailleurs et de l'autre culture?

Nous nous intéresserons ici à deux romans des années trente issus du même voyage en mer Noire. L'œuvre de Simenon offre une sorte de situation expérimentale exceptionnelle pour étudier l'effet du voyage sur la création romanesque : le même mois (mai 1933), pendant la même croisière en mer Noire, Simenon et sa femme séjournent en Géorgie soviétique, à Batum, à la frontière turque du Caucase, et ils prennent le bateau pour Istanbul. Chaque étape donne lieu à la production d'un seul roman pour chaque

site, *Les Gens d'en face*, écrit dans le mois qui suit le retour (juillet 1933), et *Les Clients d'Avrenos* dans l'année qui suit (mai 1934). Chacun de ces deux pays connaît une jeune révolution, avec un changement radical de régime politique, depuis au moins dix ans et au plus douze ans² (1921 et 1923). Ajoutons encore que chacune de ces deux villes compte de fortes minorités ethniques et religieuses, turques ou russes, arméniennes, kurdes, caucasiennes entre autres. Toute l'action des *Gens d'en face* se déroule à Batum, un port pétrolier de la Géorgie qui n'a jamais été une ville russe. La position géographique de la ville en Transcaucasie, au bord du plateau anatolien, en fait une ville plus orientale qu'Istanbul, mais il est presque saugrenu de qualifier ce roman de roman exotique ou orientaliste³. Enfin, le héros de ce roman, plutôt un antihéros, tant il fait figure de victime, est un consul turc. Tous ces points de convergence entre les deux romans autorisent une comparaison formelle sous l'angle de l'exotisme. Chaque roman prend de plus la forme de la valse-hésitation d'un diplomate partagé entre deux femmes, une brune experte et une blonde moins expérimentée, pour son malheur.

Il s'agit donc de comparer ces deux romans sous l'angle de l'exotisme : l'un semble faire le constat de la disparition de l'orientalisme cher à Pierre Loti en suivant minutieusement ses traces, l'autre accumule les traits d'un exotisme noir, celui d'un port industriel transformé en univers carcéral.

Dans une première partie, on examinera la relation entre l'imaginaire et les exigences de la réalité, en passant par le symptôme du casque colonial. Simenon se fait une certaine idée de l'exotique, du pittoresque et de leur utilisation dans le reportage et le roman. Il en fait un usage contrasté dans les deux romans qui nous intéressent.

Dans un second temps, en examinant plus particulièrement le destin des quatre portraits féminins, nos quatre « orientales », nous nous demanderons ce qu'elles doivent à une figure maternelle et à la sphère familiale, plus qu'au récit de voyage.

² La Géorgie, reconnue comme nation indépendante par les grandes puissances en 1918, occupée un temps par les Britanniques, fut annexée militairement en 1921 par l'Armée Rouge et intégrée à la République de Transcaucasie, avant de devenir une république soviétique à part entière fin 1936. En 1991, sous l'impulsion de son président Chevernadzé, elle quitte l'URSS et (re)devient république indépendante, soixante-dix ans après. La Géorgie est de rite catholique grec, possède une langue propre, le grouse, et compte aujourd'hui environ cinq millions d'habitants, dont 65 % de Géorgiens, 10 % de Russes et 10 % d'Arméniens.

³ Batum : 41°38' N et 41°38' E, Istanbul : 41°01' N et 28°58' E : les deux villes sont proches du quarante et unième parallèle (à même distance de l'équateur que Naples et Porto), mais Batum est environ à mille kilomètres plus à l'est.

Première partie

L'exotisme dans les romans et les reportages

1.1.- Du roman populaire aux voyages, le symptôme du casque colonial

Un certain nombre de conditions doivent être remplies pour que l'on puisse parler d'exotisme ; elles sont nécessaires, mais pas suffisantes. La référence de *Nous et les autres, réflexion sur la diversité humaine*, de Tzvetan Todorov (Seuil, 1989, en particulier le chapitre 4), guidera notre réflexion. *L'Exotisme et le cinéma*, de Pierre Leprohon, aux éditions J. Susse en 1945, donne une idée intéressante de l'engouement pour la vulgarisation du reportage exotique et de sa collusion avec l'idée colonialiste.

L'exotisme suppose une comparaison entre un chez nous et un chez eux, entre les gens d'ici et les gens d'en face, avec une frontière qui marque deux espaces. Et il faut avoir été transporté en pays étranger, y avoir séjourné mais surtout en garder, de retour au pays, une forte impression de saisissement, de fascination qui incite au témoignage sous deux formes au moins, le reportage (le carnet de voyage) et le roman.

La réalité du voyage est la condition de base de l'exotisme : il faut que la fiction, l'imagination soit mise à l'épreuve des faits observés, de l'expérience subjective directe *in situ* et reçoive une validation des connaisseurs : « Oui, c'est bien ainsi là-bas... » À l'attrait fascinant de l'étrangeté s'oppose le label de l'authenticité de faits constatés et attestés par d'autres voyageurs informés. Le projet de connaître, de découvrir les autres doit combattre la conservation du paradis des rêveries enfantines ou adolescentes pour se soumettre à l'épreuve de la réalité : « C'est bien ainsi que les gens vivent... »

L'expérience intime du séjour à l'étranger, la connaissance effective de la vie quotidienne des gens, de leurs gestes, de leurs espoirs, de leurs rêves, ne doit pas être une connaissance abstraite, livresque, mais une exigence d'ordre éthique, qui distingue le romancier du romancier populaire. L'un se laisse aller aux séductions de l'identification héroïque, à la complaisance commerciale des rêveries faciles, l'autre poursuit le désenchantement et la désillusion. Comme le rappelle Danielle Bajomée dans l'argumentaire de ce colloque, l'exactitude descriptive n'empêche pas le va-et-vient entre la réalité et l'imaginaire, ni la nostalgie d'un paradis perdu ou la quête d'une régénération (une vie comme neuve) que l'on sait illusoire.

De Georges Sim à Georges Simenon, la métamorphose du romancier populaire en un romancier tout court coïncide avec le début des grands

voyages. Renoncer au grand dictionnaire Larousse et mettre un casque colonial comme si on prenait un visa pour la vraie vie, c'est d'abord partir en campagne contre l'imaginaire.

Dans une conférence de 1945, *Le Romancier*, Simenon raconte un épisode de la prise de conscience de cette transformation personnelle, dans la boutique d'un chapelier marseillais.

Raconter des histoires, c'est-à-dire des vies d'hommes... Autrement dit, faire vivre des hommes, enfermer autant d'humain que possible dans les 200 ou 250 pages d'un livre... Plus je vieillis, plus j'écris et plus je me rends compte de ce qu'il y a là-dedans d'orgueilleux [...]

Roman d'aventures? J'ouvrais l'Encyclopédie Larousse, un peu au petit bonheur. Voici le triangle massif, quasi inhumain de l'Afrique. Voici presque en son centre la région des Cataractes... [...] Le roman est tout trouvé... Il s'intitulera *Les Nains des Cataractes* [...]. Si, demain, l'Asie me tente, j'écrirai *Le Secret des lamas*, ou *Se Ma Tsién, le sacrificateur*, après quoi j'irai dans le Pacifique, partout où le Larousse me permet d'aller. [...] J'ai fait ainsi le tour du monde, sans bouger. Et je jure que ce monde-là était beau. Parce qu'il était artificiel. Parce qu'il était bâti de toutes pièces pour des lecteurs qui n'admettaient pas les désillusions. [...]

J'avais, sans quitter la place des Vosges, parcouru le monde entier à coups d'encyclopédies et d'atlas. Un jour, je m'en souviens encore, je suis arrivé à Marseille pour m'embarquer à destination de l'Afrique. [...] Pour aller en Afrique, n'est-ce pas, il faut un casque colonial? Je suis donc entré chez un chapelier de la rue Saint-Ferréol. Il m'a essayé des casques. [Devant le miroir, le casque de sureau sur la tête] Eh bien! ce jour-là, j'ai compris que c'en était fini du roman populaire, du roman d'imagination. Devant ma propre image, j'ai senti que je franchissais un nouveau cap, peut-être le plus décevant de tous, que j'abandonnais une fois pour toutes le rêve pour la réalité, l'innocence du jeune homme pour les inquiétudes de l'homme tout court. Ce premier casque, c'était en somme mon passeport, mon visa pour la vraie vie. [...]

Une image bien angoissée. Avec mon pauvre sourire qui se voulait plein d'assurance mais que crispait la peur des larmes, l'angoisse de l'homme devant la réalité.⁴

⁴ Georges SIMENON, *Le Romancier* (1945), in *Le Roman de l'homme*, Éditions de l'Aire, 1980, pp. 86, 91-92. La version initiale de cet épisode du casque colonial acheté chez le chapelier de la rue Saint-Ferréol se trouve dans la conférence d'octobre 1938 intitulée *L'Aventure* (*Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 8, pp. 21-22). La fameuse entrée dans

Raconter des histoires mais renoncer à se raconter des histoires. Le romancier exotique doit prendre son parti : ou choisir les conventions, les clichés et abreuver son public de pittoresque, le mystifier en donnant libre cours aux fantasmes sexuels et aux fantasmes d'omnipotence narcissique ; ou s'en défendre et chercher une vérité romanesque d'une « autre » qualité.

1.2.- La Turquie enchanteresse et la Géorgie inhospitalière

En comparant les deux sites, le Bosphore et le Caucase, on remarquera la différence de traitement. Avec *Les Clients d'Arenos*, on se promène en terrain connu. Depuis Loti et ses *Désenchantées* (1906), *Aziyadé* et d'autres romans, la Turquie passe pour un pays raffiné, cultivé et très connaisseur des subtilités de la culture et de la littérature occidentales. *L'Homme qui assassina* de Claude Farrère, publié la même année 1906, raconte l'attachement profond d'un membre de l'ambassade de France à Stamboul ; plus qu'une intrigue amoureuse chevaleresque pour la femme de l'ambassadeur d'Angleterre, le roman est un plaidoyer vibrant pour l'architecture des monuments de la ville, la tolérance des mœurs et le raffinement culturel des élites turques. Mais, comme Loti, il déplore la méconnaissance de cette culture et sa disparition très prochaine, sous l'influence des économies européennes. Pierre Benoît continue la tradition. Les tranchées de la guerre des Dardanelles en 1914-1918 ne modifient pas l'attitude des milieux cultivés (le consul turc de Batum est lui aussi fier de sa guerre des Dardanelles). La présence d'un corps expéditionnaire français à Istanbul (en 1920-1921), puis au Liban, fait que beaucoup de Français continuent à s'intéresser à la Turquie.

Quand Simenon reprend le flambeau⁵, un quart de siècle plus tard (1906-1933), les Turcs qu'il met en scène sont toujours de fins lettrés,

la réalité se fait plus tard, une fois embarqué sur le bateau, pas encore devant la glace du chapelier :

Trop tard ! Je venais d'entrer de plain pied dans la réalité ! Après avoir façonné l'univers à ma fantaisie, j'allais l'arpenter à coups d'indicateurs, de tarifs, de règlements de douane, de passeports et de pourboires. Le rêve, je l'avais laissé chez le chapelier de la rue Saint-Ferréol, dans la glace qui se souvient peut-être de mon visage conquérant tandis que j'essayais mon premier casque.

⁵ Jean du Perry — un des pseudonymes de celui qui se faisait alors appeler Georges Sim — n'avait pas attendu 1933 pour évoquer les charmes de Constantinople puisqu'il écrit les lignes suivantes dès octobre 1924 dans *Amour d'exilée* (Ferenczi) :

Le Libellule avait mouillé pour trois jours en rade de Constantinople, et un soir, Bernier était descendu à terre. Il avait retrouvé quelques officiers de sa promotion et la nuit s'était terminée en compagnie de joyeuses filles dans les cabarets du quartier européen. [...] Ils étaient accoudés tous les deux sur le bastingage et devant eux roulaient paisiblement, dans une fanfare de soleil, les flots azurés du Bosphore. [...] Il n'y avait plus que deux cœurs

amateurs de Valéry et de Gide. Rien, si ce n'est la connaissance intime des grands poètes turcs, ne les distingue de l'intelligentsia parisienne. Déclassés par le changement de régime, ils sont désargentés, ils n'occupent que des emplois subalternes, mais ils fréquentent les diplomates occidentaux. Turcs et Français sont sur un pied d'égalité, sans dissymétrie ostentatoire ni mépris dominateur. Comme chez ses devanciers, les relations interculturelles sont éprouvées chez Simenon dans une cohabitation ancienne et durable, sans surprises. On peut même imaginer que les événements dramatiques du roman pourraient se passer dans un cercle cultivé parisien sans que les rapports entre personnages soient profondément modifiés ; le romancier a pris ostensiblement le parti de minimiser la différence culturelle, en homogénéisant la condition sociale : des gens déclassés et désargentés, plutôt désœuvrés, essayant de survivre dans une société en pleine mutation.

Avec *Les Gens d'en face*, cette familiarité n'est plus de mise. La méfiance envers l'étranger est viscérale, on lui rit sous le nez dans la rue, on gifle le gosse imprudent qui accepte un rouble de l'étranger. Cet étranger est un Turc, ce n'est pas sa nationalité qui en fait un étranger, mais son mode de vie, le fait qu'il échappe à la condition commune, à l'emprise de l'État policier et de l'Administration pour son emploi et sa subsistance quotidienne. Sa qualité d'étranger est automatiquement une menace vitale pour tous ceux qui l'approchent et qui pourraient porter atteinte à la sécurité de l'État ou à son économie. L'étranger, c'est l'espion. Tout ce qui est inconnu ou équivoque est suspect et dangereux, donc à contrôler par les moyens les plus expéditifs.

1.3.- Le drogman et la cicérone, deux rôles antithétiques

Le choc des cultures, traité de manière très contrastée dans les deux romans, trouve son point d'application dans le recours à un interprète et dans les modifications de fonction du reportage au roman. Les deux Sonia du reportage (la Sonia I d'Odessa et la Sonia II de Batum), une étudiante russe chargée de piloter les touristes étrangers, deviennent une seule personne, la secrétaire du consulat turc. Sonia, dans le reportage comme dans le roman, vient de Moscou et vit pauvrement avec son frère et

brûlant d'amour dans l'embrasement du soleil qui éclaboussait les coupoles des mosquées,
les tours des minarets. (pp. 24-26)

sa belle-sœur. Elle est employée par un étranger qui n'est plus ni voyageur ni occidental, c'est le diplomate d'un jeune pays voisin, un consul turc, déporté par commodité d'Erivan à Batum. Simenon ne connaît pas Erivan, il doit simplifier pour coller à son voyage. La fréquentation du cercle des étrangers, le personnel des autres consulats, tient lieu de groupe d'appartenance pour supporter l'exil. Les six étrangers de la ville, dont John, l'Américain de la raffinerie, sont « condamnés à vivre ensemble », n'ayant que trois formes d'évasion possibles : le confort bourgeois des Italiens, l'alcool et les professionnelles du bar des Étrangers ou la solitude et la dépression nerveuse. Tout contact avec la population ne peut qu'être décevant : « Nous sommes étrangers, c'est compromettant pour eux de nous parler ». La fonction primordiale d'une Sonia est d'empêcher les contacts directs avec les gens d'ici et de répéter les slogans de la vérité officielle.

Le « drogman » est tout autre chose : un type qui connaît le pays, qu'on charge des petites commissions officieuses, qui s'occupe des bakchichs. Un bon drogman, sorte d'interprète et de commissionnaire (p. 52), est difficile à trouver, il doit bien connaître la langue et la vie turques (p. 207). Il doit satisfaire son client, un touriste de marque, et le préfet de police, obtenir des audiences pour les journalistes étrangers (p. 55) et contourner les interdictions formelles (bakchichs, opium, haschisch, prostitution) sans discrédit. Il est probable que le drogman de Simenon fut un certain Avrenos (d'origine grecque ou turque?), mis en scène dans une nouvelle tardive, *Le Policier d'Istanbul*, reconverti en aubergiste dans le roman pour laisser la place à de Jonsac, hobereau français désargenté, payé 1 000 francs par mois par l'ambassade. La place du voyageur (Simenon en personne dans le reportage) est donc dans un cas attribuée à un consul turc qui débarque et dans l'autre cas, le voyageur se dissout dans la fonction de drogman, entraîné à toutes les subtilités de la vie turque, semblable aux déclassés de l'ancien régime. Tout obstacle culturel est raboté en Turquie, minimisé par des arrangements subtils. En Géorgie, ils devraient l'être aussi par la réduction de fait des distances culturelles (un diplomate turc peut-il ignorer totalement la langue du pays voisin?) et la seule explication, de nature paranoïaque, est qu'on n'arrête pas de jouer une sinistre comédie : au bureau des étrangers, le recours aux interprètes n'est qu'un atermolement administratif pour décourager le solliciteur.

1.4. – Les charmes touristiques d'Istanbul

L'attrait touristique de la ville est traité avec la même disparité. Malgré la crise économique et l'abaissement du niveau de vie, l'existence à Stamboul

reste attractive et l'oisiveté de la bande des clients d'Avrenos fait plutôt penser à la *Dolce Vita* qu'aux *Vitelloni*. Le roman ne se confond pas avec un programme touristique, celui-ci étant réduit à l'effigie d'une image subliminaire, dont seul le lecteur curieux peut isoler et regrouper les nombreuses facettes. Autre chose qu'Ankara, Constantinople : le Bosphore et ses yalis en bois, ses caïques, ses barques à voile ; Scutari, le vieux Stamboul et son odeur épicée et sucrée, l'éventail de minarets et de coupoles, le réseau serré de ses petites ruelles, le marché aux poissons, les soirées au restaurant d'Avrenos, le grouillement des indigènes, des porteurs, des ânes, des sacs, des caisses de marchandises. Le Vilayet, c'est-à-dire la préfecture de police, le Domabatché, ex-palais des sultans, où le Ghazi vient d'arriver. La Corne d'Or est dominée par les jardins de Taxim. La baie, au couchant pourpre, le pont vers Galata, le Nouveau Pont (Atatürk), près des embarcadères de Galata, le quartier neuf, d'où l'on prend le bateau pour Scutari, Prinkipo, les îles ou Therapia. L'incitation au voyage se fait plus pressante avec la grand-rue de Pera, centre de la vie nocturne, son *kief* : la promenade nonchalante des groupes à la tombée de la nuit.



(Coll. P. Mercier.)

Pera et Galata

Le quartier chic, c'est Pera, le quartier du *Pera Palace*, des boîtes de nuit, du restaurant Abdullah, de la pâtisserie Tokatlian... Ne sont pas oubliés non plus le vieux quartier de Top-Hané (pour fumer) et le vieux cimetière d'Eyoub (pour, au clair de lune, emmener sa dernière conquête, lire les inscriptions des tombes des ancêtres et réciter des strophes).



(Coll. P. Mercier.)

À Therapia, sur la rive européenne du Bosphore, célèbre pour sa vie nonchalante en été, sa voluptueuse moiteur, on trouve les yachts des hommes au pouvoir, les villas des riches commerçants, comme les Pastore, les ambassades d'été et même, après le petit cap, des guinguettes populaires au bord de l'eau et des mûriers. Avant que le Bosphore ne rejoigne la mer Noire, les Eaux Douces d'Europe précèdent le cap grisâtre de la fin du Bosphore où se fait sentir la brise légère de la mer Noire. Et pour compléter le voyage, on évoque aussi la mer de Marmara, les îles, Prinkipo, Smyrne, Constanza, la Bulgarie, le Liban et la Grèce. Ici, cette énumération paraît indigeste alors qu'elle semble invisible dans le roman, malgré la redondance de la plupart des éléments tout au long du texte. Le lecteur peut à sa guise savourer les notations précises ou les ignorer selon sa familiarité avec les lieux vus avec les yeux d'un résident de longue date. (Tout cela est largement connu à travers les cartes postales et les guides touristiques).



(Coll. P. Mercier.)

1.5.- Les ruines et les chantiers de Batum

Grâce à quoi Batum pourrait-elle rivaliser avec Istanbul? Grâce à sa raffinerie de pétrole? Le défilé de la fanfare (tel un cortège d'enterrement) ou le bal de l'Escadre (téléporté d'Odessa à Batum) ne parviennent pas à lui donner un air de fête : Batum est un port industriel dans toute sa tristesse. La comparaison avec la Turquie est nettement défavorable, amplifiée par la nostalgie d'Adil bey : on est loin des guinguettes du Bosphore, de ses caiques, du *raki*, des délices du *mèzet* (p. 152). Ici, rien de tel; juste un ghetto de faux luxe pour étrangers sur le port : l'infâme Bar des Étrangers.

À la nostalgie de l'exilé s'ajoute la destruction dûment constatée des diverses cultures ethniques de l'Orient :

Autrefois, ces ruelles devaient grouiller comme Istanbul, comme Samsoun ou Trébizonde, comme toutes les cités orientales. On voyait encore les échoppes, mais elles étaient vides, volets clos ou vitres brisées. On lisait des écriteaux à demi effacés, non seulement en russe, en arménien, en turc, en géorgien et en hébreu. Où étaient les broches à moutons qui tournaient en grésillant à la porte des restaurants? Et les enclumes des forgerons, les comptoirs des trafiquants de monnaies?

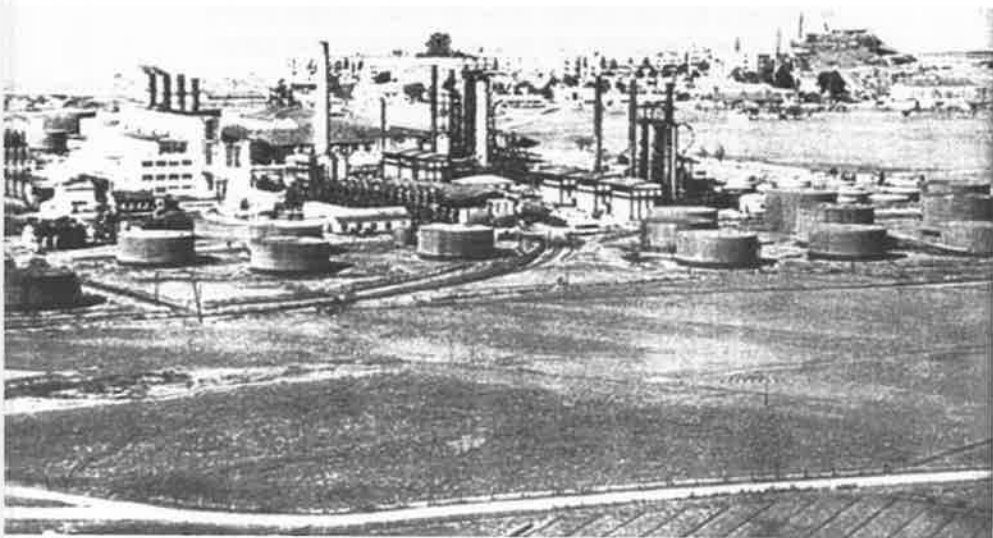
(p. 49)



Batoum, la distillerie de naphte

Il faut faire le deuil de ce qui était autrefois, et qui pourtant subsiste ailleurs... La Turquie semble un paradis et Sonia finit par oser croire au paradis : vivre le grand amour à Istanbul... Le point de comparaison reste la Turquie, «une jeune République, nous sommes des sauvages peut-être? [...] Il [le consul d'Italie] imagine encore la Turquie avec des harems, des eunuques, des cimenteries et des fez rouges». D'entrée de jeu, les sarcasmes du diplomate romain incitent Adil bey à se sentir solidaire de la jeune république soviétique de Géorgie, à choisir le camp des jeunes nations contre la suffisance hautaine de riches bourgeois.

Mais le constat est amer : Batum, «c'est un trou». En dehors du Bar des Étrangers, de l'hôtel Lénine, du magasin Torgsin et de la maison des syndicats, il n'y a que la raffinerie de pétrole, l'immeuble du département des Étrangers et le boulevard maritime pour marcher à la tombée de la nuit. Le reste de la ville? Un désert où les rares fêtes ont des airs d'enterrement. On rencontre peu de gens dans les rues, il n'y a pas de boutiques, on ne trouve pas de ce trafic qui fait qu'une ville est une ville. Une ville? «Dans les rues, c'était le vide encore. Il y en avait peut-être cinquante, de rues, enchevêtrées, dont Adil bey ne savait pas le nom, des rues étroites, sans pavés, la plupart sans trottoirs, bordées de grandes maisons qui semblaient abandonnées, car elles n'avaient jamais été repeintes, les vitres manquaient aux fenêtres, des corniches pendaient et l'eau dévalait des gouttières cassées» (p. 130).



(Coll. P. Mercier.)

Avec les pluies de l'automne, des précipitations tropicales, de véritables nappes d'eau rendant les rues impraticables, des rues boueuses et noires font penser à des égouts, à des torrents de boue. «L'eau dégoulinait, noirâtre, le long des rues non pavées où il y avait des trous, des tas de terre ou de la pierraille et parfois une charrette abandonnée, ou une barrique vide, ou encore de vieilles planches. Il dut contourner un cheval mort dont la peau mouillée, luisante, mettait en relief chaque os de la carcasse ». Pas le moindre toponyme, tout devient anonyme et homogène, passe-partout, comme s'il s'agissait de n'importe quelle zone banlieusarde d'une ville industrielle.

La mer elle-même se désagrège sous la pluie d'hiver : « Quant à la mer, elle n'avait pas l'air d'être la mer, ni rien. C'était une grisaille sans fond, un vide qui exhalait un souffle humide. Il n'y avait même pas de vague au bord, pas même un clapotis dans le bassin. C'était plat comme une mare avec des milliards de petits ronds, que dessinaient les gouttes de pluie, des milliards de milliards, jusqu'à l'horizon, jusqu'en Turquie, peut-être plus loin encore? »

La ville, on l'a bien compris, est prise dans la dramatisation amoureuse, dans la dépression amoureuse d'Adil bey et l'équivalence de l'agglomération et de l'objet désiré ne fait pas le moindre doute :

La ville pour lui était quelque chose de vivant, un être personnel qui avait refusé d'accueillir Adil bey, ou plutôt qui l'avait ignoré, qui l'avait laissé errer tout seul, comme un chien galeux.

Il la détestait comme on déteste une femme à qui on a fait des avances. Il s'acharnait à découvrir ses tares. C'était une passion triste, sans contrepartie de joies.

Et justement Sonia était l'incarnation même de la ville ! Elle était froide et secrète comme elle !

Sonia a beau faire l'article pour « la baie de verdure »⁶, elle fait un four complet : « Ensuite vous vous rendriez sans vous presser au jardin botanique que vous n'avez pas encore vu et qui est, d'après les étrangers, un des plus beaux du monde. Par les raccourcis, il y a à peine six kilomètres ». Excepté les pétroliers, on se demande quel étranger peut bien échouer à Batum, et y séjourner, à cette époque, plus de vingt-quatre heures. Le pittoresque ou l'exotisme y serait à l'envers, tant le coin est présenté d'une façon encore plus sinistre que les mauvais quartiers des ports ou les quais de déchargement de la Zone (*cf.* le romantisme de *Quai des brumes*).

Malgré la différence de traitement « touristique », il me semble pourtant qu'on ne peut pas reprocher à Simenon d'avoir fait la caricature stéréotypée d'une ville soviétique de n'importe où et de nulle part, et bien qu'il ait emprunté quelques détails à Odessa, la faible caractérisation de la ville semble avant tout l'effet, autant que l'on puisse en juger, d'une administration soviétique très centralisatrice, surtout depuis la guerre civile de 1924. Simenon a toujours eu l'ambition de voir les faits de la vie quotidienne d'un pays tel qu'il apparaît aux yeux des autochtones, en privilégiant certes leurs secrets de famille, leurs hontes et leurs peurs de l'avenir. Il ne saurait être accusé ici d'un quelconque aveuglement fanatique anticommuniste. La différence de ton entre roman et reportage pour chacun des sites peut nous éclairer là-dessus.

⁶ On trouve une photo de ce jardin botanique, dit Jardin d'Alexandre, et quelques photos de Batum (ainsi que de Staline) dans une revue de propagande soviétique de 1936, *L'URSS en construction*, dont le numéro 4-5 est consacré au quinzième anniversaire de la Géorgie soviétique (fondée, donc, en 1921).

1.6.– Le pittoresque dans les romans et reportages

Il arrive à Simenon, dans ses écrits autobiographiques, d'aborder cette différence de ton entre les romans et les reportages. Le but des voyages est toujours le même, l'opinion ne varie pas, même la retraite venue : il s'agit de connaître, de ramasser des impressions et des observations, sans faire de concessions à l'exotisme et au pittoresque. Les reportages, payés d'avance par les journaux ou les revues, servent d'abord à financer le budget du voyage. Simenon n'emporte pas de livres, ne cherche pas à faire de littérature : il envoie le plus souvent ses textes pour les journaux à chaque étape, avant son retour, et il arrivera plus d'une fois que les derniers papiers ne soient pas jugés dignes d'être publiés. Comme si le reporter subissait l'usure du voyage et qu'il ne croie plus autant à la curiosité du lecteur pour le récit de voyage. L'essentiel est d'écrire des romans plus tard ; pendant le voyage, il suffit de regarder les gens, de fouiner dans les coulisses et de chercher surtout comment les autochtones ressentent la vie quotidienne.

Dans un entretien des 5 et 6 mai 1975 avec Francis Lacassin, Georges Simenon confère au reportage lui-même des fonctions attribuées jusque-là au roman : «Le reportage, c'était pour moi un moyen de poursuivre une quête qui, en somme, me hantait : trouver l'homme. Mes reportages n'étaient pas des reportages, mais la recherche de l'homme tout nu : la recherche de l'homme tel qu'il est vraiment. Ma première préoccupation était de **découvrir l'homme derrière le pittoresque** qui le cachait »⁷.

⁷ Georges SIMENON, *À la recherche de l'homme nu*, U.G.É., «10/18», 1976, p. 11.

Bien d'autres extraits confirment ces propos. Par exemple ceux-ci. À H.-Ch. Tauxe, il déclare en 1983 :

— Vous avez toujours été un grand voyageur. Dans quel but ?

— Je n'ai jamais voyagé pour voyager, en touriste, ni pris de photos ou visité des monuments extraordinaires. [...] Cinquante ans de vagabondage à travers le monde m'ont appris qu'il n'y avait pas de **pittoresque**. Mes voyages n'avaient aucunement pour but l'**exotisme**, lequel reste absent de mes romans. Enlevez le costume, les plumes dans les cheveux, les sculptures que certaines tribus se gravent sur la peau, vous respirez toujours l'être humain identique. Il n'existe aucune différence à mes yeux entre un Noir de l'Afrique équatoriale qui vit nu en pleine forêt vierge et un Indien de l'Arizona ou un New-Yorkais.

(Entretiens avec Georges Simenon, in *De l'humain au vide*, Paris, Buchet/Chastel, 1983, pp. 116–117)

Dans *Mémoires intimes* déjà, il tenait des propos similaires : pas de pittoresque !

Nous allions pendant des années, Tigy et moi, parcourir alternativement des régions froides et des régions torrides, franchir plusieurs fois l'Équateur dans différents océans, connaître tour à tour les cinq continents [...]. À la recherche de quoi ?

Pas du **pittoresque**, en tout cas, mais à la recherche des hommes. Nous ne voyagions pas, puisque nous étions partout chez nous. [...] «Mais où donc courent-ils ?» Car nous courions presque sans fin, après l'homme, après la vie, nous courions pour apprendre, et, si je ne cours plus, je ne cesse pas d'apprendre.

(*Mémoires intimes*, début du ch. 6, in *Tout Simenon*, t. 27, pp. 721–722)

En 1960 déjà, il se défendait de recourir au pittoresque dans ses romans en évoquant la fonction de ses voyages et quelques-uns de ses romans exotiques.

L'année suivante [en 1928], je voulais découvrir la France et je ne l'ai pas fait par les routes, par les chemins de fer. J'ai voulu, comme j'ai tenté de le faire depuis en toutes choses, **voir l'envers du décor**. [...] Une petite ville, un village, ne sont pas les mêmes vus de la rivière ou du canal que de la route. C'est le vrai visage que l'on découvre, le **plus ancien**.

[Après le *Ginette*, il évoque l'*Ostrogoth* et il énumère dans un désordre savant ses grands voyages, terminant l'énumération par] la Russie, Turquie, Égypte. J'en arrive où je voulais en venir. Je n'étais pas en quête de **pittoresque**. Il y en a peu dans mes romans. On compte sur les doigts mes romans que j'appellerai exotiques : *Les Clients d'Avrenos* en Turquie, *Quartier nègre* à Panama, *Le Coup de lune* au Gabon, *45° à l'ombre* de Matadi à Bordeaux, *L'Ainé des Ferchaux* au Congo, *Ceux de la soif* aux Galápagos. J'en oublie peut-être⁸, mais pas beaucoup, *Touriste de bananes* à Tahiti, *Long Cours* un peu partout. Et encore, l'élément pittoresque n'y joue-t-il pas un grand rôle. [...] Je prétends que quand on vit dans un endroit, un arbre est un arbre, qu'il s'appelle un fromager, un flamboyant ou un chêne. Le pittoresque n'existe que pour ceux qui passent. Et j'ai le tourisme en horreur.

Je ne cherchais pas le dépaysement. Au contraire. Je cherchais ce qui, partout chez l'homme est semblable, les constantes, dirait un scientifique. Je cherchais surtout à **voir de loin, d'un point de vue différent le monde où je vivais, à acquérir des points de comparaison, du recul**.⁹

Bien que la Russie soit mentionnée en queue de liste, on soulignera que *Les Gens d'en face* ne sont pas inclus par Simenon dans cette liste des romans exotiques. Le défaut du pittoresque, c'est de masquer le plus ancien, ce qui dans les habitudes quotidiennes est hérité des ancêtres. Ce que Gauguin espérait trouver en pays bigouden, avant de s'enfoncer dans les coins les plus reculés de Tahiti et des Marquises. On trouve dans ces propos de Simenon une étrange parenté avec les ethnologues de la pensée

⁸ *Le Blanc à lunettes* à Nyangara, *Les Gens d'en face* à Batum, *Le Passager clandestin* à Tahiti, *Le Passager du «Polarlys»* à Stavanger, peut-être *Crime impuni* à Carlson-City et les quelques romans de l'Ouest américain, sans parler d'une bonne soixantaine de romans populaires évoquant de longs séjours à l'étranger...

⁹ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, in *Tout Simenon*, t. 26, p. 158.

sauvage, à la recherche des structures élémentaires, des invariants («les constantes») dans la structure de l'expérience humaine. On notera aussi la visée comparatiste avouée par Simenon permettant de se décentrer de l'ethnocentrisme : il ne s'intéresse pas aux autres cultures d'abord pour leur diversité, mais pour regarder la nôtre avec un regard autre ; celui-ci acquis, il n'est plus utile de voyager pour voyager, il suffit de regarder d'une autre façon autour de soi là où on se trouve pour ... deviner les secrets des gens derrière les mots convenus.

En août 1933, durant le mois qui suit la rédaction des *Gens d'en face*, Simenon commence un reportage, *Cargaisons humaines*, par cette phrase : «La mode est aux voyages et à l'exotisme» et il reproche aux reporters de s'intéresser surtout aux bas-fonds des villes étrangères, puisqu'à son avis, les boîtes de nuit et maisons de passe sont toutes conçues sur le même modèle, dans tous les coins du globe. Il en fait la démonstration dans les deux romans en mettant sur le même plan le *Bar des Étrangers* du port de Batum, le *Chat Noir*, le *Tabarin* et autres boîtes d'Ankara et de Stamboul. La visite de l'ex-harem et autres pièges à touristes, il les réserve pour une nouvelle conventionnelle de 1937, *Le Policier d'Istanbul*, dont il n'y a que peu à dire : toutes les étapes du Stamboul touristique y sont mentionnées et la liste correspond à celle que l'on peut tirer du roman : le Pera-Palace et son drogman, le narghilé du café des vieux quartiers, la promenade nocturne au cimetière d'Eyoub, la rencontre du préfet de police, Therapia, le bazar, le pont de Galata, les yalis et la côte d'Asie, avec, en prime, l'art de boire le raki : boire successivement une gorgée d'alcool et une gorgée d'eau glacée ...

1.7.- Le pittoresque chez Simenon

Le mot tire son étymologie de l'italien *pittore*, le peintre. Littré signale que ce terme relève d'abord du domaine de la peinture en désignant une scène visuelle (ou un site) si bien caractérisée ou si originale qu'elle donne envie d'en faire un tableau. «Il [le pittoresque] se dit de tout ce qui se prête à faire une peinture bien caractérisée et qui frappe et charme à la fois les yeux et l'esprit». Le pittoresque recouvre les formes qui frappent l'attention par leur beauté, par leur agrément, par leur originalité ou plus vulgairement par leur caractère convenu de cliché touristique ... Simenon associe régulièrement à la notion de pittoresque l'évocation de noms d'arbres tels que les flamboyants ou les fromagers, depuis qu'il a renoncé à la *Welwitschia mirabilis* africaine : il leur préfère le mot-matière arbre, celui qu'utilisent les indigènes pour en parler dans la vie quotidienne.

Ce mot « arbre » est inscrit dans un *habitus*, comme dirait Bourdieu, dans les gestes corporels quotidiens, alors que la dénomination recherchée relève de la poésie des cartes postales, celles des palétuviers¹⁰ et des rhododendrons.

Il faut bien cependant, pour attester de la réalité, se servir d'un cadre géographique local, en utiliser des repères, des indices caractéristiques pour ne pas tomber dans l'excès inverse de l'indifférenciation complète de l'endroit : la solution consiste à reproduire la façon dont les indigènes parlent et vivent dans leur milieu habituel, une fois que l'usure du dépaysement a fait son chemin.

J'avais envie de découvrir le monde, mais certes pas le pittoresque. Le pittoresque ne m'intéressait pas : pour moi, c'est du cinéma et même du mauvais cinéma. *J'ai été obligé d'en laisser un peu, très peu, dans mes reportages, pour qu'ils soient publiables.* Mais j'ai écrit très peu de romans où l'on puisse trouver du pittoresque. Prenez par exemple mes romans sur Tahiti.¹¹

Du pittoresque, il en faut nécessairement pour faire rêver Madame Baron, la logeuse de la pension de famille du *Locataire* : elle n'a jamais voyagé. Ou en 1951 encore, quand Ashby, dans *La Mort de Belle*, regarde sa voisine M^{me} Katz comme une odalisque prisonnière dans un harem. Cependant, quand on se trouve à l'étranger, il convient de faire face au désenchantement et aux difficultés du séjour, mais la première difficulté est de lire le réel et de ne pas succomber aux sirènes officielles.

Il existe néanmoins une méthode pour éviter le pittoresque dans le reportage : se persuader de n'être qu'un « opérateur », un capteur d'image. Dans le reportage, Simenon s'impose une règle précise : montrer l'opérateur. Il s'en explique en ces termes, au début du chapitre 12 de *Peuples qui ont faim* :

Un détail suffit à me gêner le plaisir que je prends aux films d'exploration, qui sont en quelque sorte les grands reportages de l'écran. On nous montre l'expédition [...]. Mais où donc est l'opérateur? [...] Et si on nous le montre, cet opérateur, c'est toujours occupé à se servir de son appareil. Donc, il y a un second opérateur pour filmer le premier? Tricherie innocente, je le sais bien. Mais alors je me dis que si on triche pour ce détail, on triche peut-être pour d'autres aussi.

¹⁰ A. D. G. nous certifie quelque part que les palétuviers ont toujours les pieds dans l'eau, ce qui fait qu'on ne peut s'allonger sous un palétuvier sans prendre un bain...

¹¹ Georges SIMENON, *À la recherche de l'homme nu*, op. cit. C'est moi qui souligne.

Or en Russie, je suis l'opérateur. Je ne fais qu'enregistrer des images. Et c'est pourquoi j'ai tenu à me mettre sans cesse dans le décor.¹²

Dans le chapitre suivant, Simenon revient sur le choix de ses attitudes de voyageur, sur son souci de se faire une opinion personnelle, en constatant par lui-même la vie quotidienne en Russie. La Géorgie est un échantillon de Russie, le passage suivant concernant le séjour à Odessa, mais annonçant déjà les impressions de Batum.

Eh bien ! C'est surtout pour répondre à ces questions simples [des questions simples sur la nourriture, l'habillement et les occupations en dehors du travail] que je suis allé là-bas. Je me suis juré de ne pas m'intéresser aux idées, d'être un opérateur, rien d'autre, un fabricant d'instantanés. Et c'est pourquoi j'ai mis tant de minutie à raconter mes premières allées et venues. Suis-je parvenu, malgré la déformation professionnelle, à ne pas faire de littérature ? Je le souhaite et je voudrais continuer. Mon état d'esprit là-bas ? Celui de tout voyageur. [...] Une curiosité intense, d'abord, d'autant plus intense que tout le monde s'acharne à vous empêcher de l'assouvir. Et cela avec le sourire, sans jamais rien vous défendre formellement !

Cette curiosité, d'ailleurs, devient vite agressive, [...] cela devient en quelque sorte une querelle personnelle.

Enfin ce silence qui vous entoure, cette surveillance de tous les instants, tantôt affirmée et tranquille, tantôt fuyante et discrète. Les premiers jours, on accepte la lutte. Après une semaine, on est las, courbaturé. Après dix jours, c'est de l'écoeurement, et après quinze, une véritable apathie, une indifférence pareille à celle que les Russes affichent dans la rue.

Quand ce n'est pas de la panique. Car on étouffe ! On voudrait, ne fût-ce que pendant quelques minutes, parler à quelqu'un à cœur ouvert. Et pourtant, j'ai eu la chance de choisir mon itinéraire.¹³

Comme voyageur, ce n'est pas en Turquie que Simenon éprouve un effet violent de dépaysement ; c'est au début de son voyage en URSS, à Odessa, que commence la crainte d'une sorte de perte entre la distinction du réel et de l'irréel, quelque chose de plus fort qu'un déracinement : une plongée dans une sorte de folie de l'esprit ; on ne peut plus penser son expérience subjective, elle vous expose même dangereusement.

¹² Georges SIMENON, *À la rencontre des autres*, U.G.É., 1989, pp. 274–275.

¹³ *Id.*, pp. 279–280.

Pour moi, je commence à avoir des sensations de cauchemar. Et pas seulement à cause de ce que j'ai vu. Ce qui est hallucinant, après deux ou trois jours, c'est l'absence de toute réponse directe, de tout regard limpide.

Tout le monde ment, ou cache quelque chose, tout le monde épie. Cela, je le sais, je le sens. C'est pourquoi je voudrais voir le chef du Guépéou, lui dire en toute franchise :

— On m'a raconté ceci. Est-ce vrai ?

[...] Mais il ne me recevra pas, parce qu'il n'a pas [plus] le droit de parler que les autres. Chacun a peur du voisin, parce que le voisin peut le dénoncer. Chacun a peur de prendre une initiative, parce que c'est peut-être une gaffe et que Moscou le punira...¹⁴

Lorsqu'il recueille, à Batoum, les confidences du consul turc à Erivan, Simenon se trouve dans des conditions optimales pour cautionner l'ensemble du récit et ses petits problèmes personnels de visa de sortie (à Odessa) amplifieront cette disposition. On peut ici rappeler la déconvenue de Loti avec ses informatrices des *Désenchantées*. Il avait cru, de bonne foi, rapporter les confidences de trois femmes turques du harem, mais il s'est laissé prendre à une supercherie : sa confidente, M^{me} Hélys, était bien parisienne, même si elle se faisait passer pour Leyla Hanoun, Djenane dans le roman.

Pareille mésaventure aurait pu arriver à Simenon, mais aucun consul turc, à ce jour, n'a fait état d'une telle mystification. Le lien entre les dispositions d'esprit du voyageur et l'intrigue des *Gens d'en face* mérite d'être souligné et l'histoire du consul tombe à pic pour corroborer les impressions d'univers paranoïde du voyageur : le consul turc, c'est d'abord Simenon reporter et ses joutes verbales avec ses deux Sonia, à Odessa et à Batoum, ainsi que leur défi : « Vous, les étrangers, vous ne pouvez pas comprendre... »

Gide apporte sa caution au souci d'objectivité de Simenon dans une note¹⁵ de 1944, un bref commentaire des *Gens d'en face* : « Excellente et très exacte peinture de l'atmosphère russe. Le consul de Perse à Bakou [lire "de Turquie à Batoum"], circonvenu, épié, surveillé de toutes parts, finit par s'enfuir ».

¹⁴ *Id.*, pp. 272-273.

¹⁵ Citée par Pierre ASSOULINE, *Simenon*, « Folio », 1992, pp. 604-605.

1.8.- Mondes antithétiques et lexique étranger

Deux techniques particulières permettent d'accentuer l'effet d'étrangeté exotique. L'une, qui n'est pas très éloignée de l'art de rendre l'autre fou, consiste à cultiver l'opposition antithétique entre eux et nous, en soulignant la bizarrerie des mœurs des gens d'en face. L'autre technique consiste à multiplier les vocables de la langue des étrangers, en nommant, avec des sonorités inhabituelles pour le lecteur, tout ce qui déconcerte : faune, flore et mœurs. Simenon est loin d'abuser de ces techniques : il s'en abstient plutôt.

Dans un sens, *Les Gens d'en face* n'ont rien d'un roman exotique, orientaliste ; malgré la Géorgie, on ne peut parler ici que d'exotisme noir : toute couleur locale a disparu, tout est banal, vulgaire et sans attrait, désespérément trivial, sans rien qui fasse rêver au paradis ; pire : la seule touche d'exotisme du roman est la nostalgie du Bosphore. Cependant, par la violence de son dépaysement, la Géorgie de Batum n'est pas l'antithèse d'un monde occidental ; elle est la préfiguration d'un avenir possible, sinon probable, celui d'une révolution communiste alors en pleine expansion et qui croit marcher dans le sens de l'Histoire.

L'antithèse de l'Occident, condition nécessaire à l'exotisme pour faire rêver d'un ailleurs, peut aussi être un monde de l'Est (un autre Orient qui alors fait moins rêver qu'il n'effraie) très fortement imprégné des idées de l'Occident, obsédé par une industrialisation rapide et un certain idéal démocratique.

Le *Ghazi*, le chef de l'État, est un personnage trop connu pour que l'on traduise son titre, le Vainqueur, alors que la signification de *Vilayet*, préfecture de police, est donnée avec courtoisie. L'auteur finit par donner le nom turc de la promenade nonchalante des groupes à la tombée de la nuit, le *kief*. Nouchi, après le *mèzet* (hors-d'œuvre turcs, poisson séché, caviar de brochet, étranges petites choses salées et poivrées que l'on grignote en buvant du *raki*), est invitée à tirer sur le bout d'ambre du *narghilé* dans un café indigène. Peut-être préfère-t-elle les pipes de *haschisch*, préparé par le *kalmouk*, et dont le trafic est pourtant interdit.

La fête sur le *yali* (palais en bois de Stolberg au bord de l'eau, les promenades en *caïques*, l'ombrage des guinguettes font du Bosphore un lieu enchanteur, même pour un modeste drogman qui doit bien connaître la langue et la vie turques.

La *Régence*, le restaurant le plus proche, est un restaurant russe seulement cité ici sans le détail de sa carte.

Le lexique d'origine russe est des plus restreints dans *Les Gens d'en face*. On y apprend que le consul turc utilise un dictionnaire, mais il ne s'en sert qu'une fois, sans le moindre phonème russe, pour chercher le mot « poison ». À l'hôtel Lénine, on sert aux hauts fonctionnaires du caviar frais, du champagne français, des *chachliks*. Les étrangers peuvent acheter tout ce qui se trouve dans les magasins d'Europe dans les *Torgsin*, les magasins pour étrangers, où ils doivent payer au moyen des *valuta*, monnaies étrangères, et non en *roubles* ou en *kopecks*, même si les livres turques ne sont pas admises. La *chemise à la Tolstoï*, brodée, n'a pas de nom particulier, ni la casquette verte des policiers du *Guépéou* dont le sigle est supposé connu. Le consul de Perse est expulsé pour trafic de tapis et de *samovars*. Le russe est la langue officielle¹⁶ et les langues des minorités ethniques sont interdites, mais des échoppes vides aux volets souvent clos et aux vitres parfois brisées laissent apparaître des écriteaux à demi effacés, non seulement en russe, mais aussi en arménien, en turc, en géorgien, en hébreu.

Le consul turc invite Sonia à rêver plutôt des rives du Bosphore où l'on joue de la musique turque dans des guinguettes en buvant du *raki* et en mangeant des *mèzet* (un peu de tout : des petits poissons, des olives, des choses fumées que l'on grignote en regardant passer les *caïques*). La *Standard* américaine, enfin, n'est jamais appelée « Standard Oil ».

Deux vocables russes sont à traiter à part. Un seul fragment de conversation (téléphonique) en russe est rapporté et c'est assez curieusement dans la bouche de John, l'Américain : « il devint plus grave, hochant parfois la tête en disant : — Da!... Da!... Oui!... Oui!... » Tout le reste n'est donné que dans la traduction, alors qu'on n'échappe pas à un « *Sprechen Sie deutsch?* ». Enfin, dans les bureaux de l'Administration des Étrangers, les traducteurs ne servent linguistiquement à rien puisque les responsables sont de solides polyglottes cachant pourtant leurs talents aux visiteurs pour mieux les espionner. Les traditions tsaristes se perpétuent dans la police politique soviétique et la méfiance envers l'étranger passe par la barrière de la langue.

Plus que le *Guépéou*, un sigle gardant sa magie incantatoire, un mot porte tout le poids de la distance idéologique : *koulak*, celui qui peut crever sans qu'on s'occupe de lui, celui qui mérite l'exclusion sociale et porte les stigmates de la déchéance, le vieux clochard maudit apatride et déjà à moitié mort. De façon plus générique, sont appelés koulaks des hommes et des femmes assis et couchés par terre, vautés dans la poussière comme des

¹⁶ Simenon connaissait-il l'existence de la langue géorgienne, le gruse en russe ?

romanichels, des gens sales et mornes, de toutes nationalités et devenus soviétiques depuis peu. Parmi eux, les Turcs les plus misérables, vêtus de loques, attendant des jours et des nuits, sur le quai de la gare, une place dans un train ou sur un bateau. Les koulaks et enfants de koulaks couchent dehors à même la pierre du sol, la tête dans des hardes ; ce sont des fantômes que personne n'a l'air de voir, des vieillards et des femmes en guenilles, turcs avant la guerre et devenus russes sans le savoir, venus parfois de loin, du Turkestan à Batum, chercher sans succès du pain et du travail. Puisque l'industrialisation massive réduira la main-d'œuvre, le koulak est un parasite social qui ralentit la croissance économique, comme le chômeur en Occident. Simenon a des raisons familiales, maternelles notamment, pour ne pas être indifférent à la ruine et à la misère des vieux, koulaks ou pas, et il supporte mal l'indifférence des autres. La curiosité de son héros conduit à découvrir que l'insensibilité apparente d'une femme cache le deuil secret d'un père ou d'une mère « koulak ».

1.9.- Plus d'exotisme dans les reportages que les romans ?

Dans le reportage qui couvre la croisière en mer Noire, *Peuples qui ont faim*¹⁷, Simenon se moque de l'exotisme et tourne en dérision les clichés conventionnels, histoire d'en placer quelques-uns quand même : « Voulez-vous un vrai palais de pacha, construit en bois, avec galerie ajourée reliant le *selimlik* (maison du maître) au *baremlik* (maison des femmes), et toute la poésie de Pierre Loti ? Ce ne serait pas beaucoup plus cher. Et cela dans le cadre unique du Bosphore, doux comme du rahat-loukoum, poétique comme la plus poétique des cartes postales »¹⁸, etc.

La couleur locale du plus grand restaurant russe de Stamboul, *La Régence* (dont seul le nom est évoqué dans le roman), est traitée avec la même dérision moqueuse : « C'est au fond d'une ruelle. Le décor est quelconque. Une dame me sourit, [...] elle me tend le même menu que celui qu'on vous offre dans toutes les boîtes russes du monde : *bortsch*, *pirojki*, *chachliks*, etc. [suivi aussitôt de l'inévitable ténor entonnant] le *Woti Tchornia* »¹⁹.

¹⁷ Quelques passages de *Mare Nostrum* compléteront le reportage turc de Simenon, sans oublier *Cargaisons humaines*.

¹⁸ Georges SIMENON, *À la rencontre des autres*, op. cit., pp. 248-249.

¹⁹ *Id.*, p. 250.

La différence de ton entre roman et reportage est nette pour ce qui concerne Istanbul, où Simenon se sent les mains plus libres pour ironiser sur le romantisme des *Désenchantées*.

En ce qui concerne le séjour à Batum, dans le même reportage, on est surpris par le choix d'un ton plus grave, plus inquiet, et les quelques histoires drôles rapportées relèvent d'un humour grinçant, caricaturant les propos officiels. Les chapitres 16 à 21 — qui, ces plaisanteries exceptées, se rapportent à Batum — sont constitués de phrases strictement de même teneur que les phrases du roman : descriptions identiques, incidents semblables, mêmes obstacles, même météo, etc. : Simenon a simplement disparu de la scène et met toutes ses observations personnelles au compte d'Adil bey, son héros et son informateur turc.

Le roman donne davantage de détails sur la vie quotidienne à Batum et dans l'exploration de cette sorte de schizophrénie dans laquelle les gens se replient pour survivre là où ils sont. Il semble ici que le rapport entre reportage et roman soit inversé, le roman apportant plus de détails sur la vie de tous les jours.

À la demande que lui fait son éditeur en juillet 1960 de réunir en volume ses reportages d'autrefois, Simenon oppose un refus catégorique. L'enjeu est en partie d'ordre idéologique, car Simenon tient à passer pour un romancier qui raconte des histoires et dit ne pas se préoccuper de faire passer un système philosophique à travers ses récits. Or, les reportages peuvent être moins « purs », moins indifférents à l'égard des débats d'idées de leur temps et laisser transparaître des idées qui ne soient pas à mettre au compte d'un personnage précis...

Nous avons hésité, dimanche, mon éditeur et moi, à publier ces articles (reportages sur l'Afrique) qui aideraient sans doute bien des gens à comprendre la situation africaine aujourd'hui. Sven y était décidé. En fin de compte, j'ai dit non.

Je suis romancier et veux n'être que romancier. Je ne veux surtout pas donner de l'importance à des fonds de tiroir. Le titre d'une autre série, sur l'Est européen, en 1933, n'est pas moins curieux à retrouver aujourd'hui : *Peuples qui ont faim*. C'était alors très audacieux, un sujet presque tabou, qui effraya Prouvost et son *Paris-Soir*, de sorte que c'est Bailby qui publia la série dans *Le Jour*.

[...] En définitive, dans ces articles et dans d'autres, je me débarrassais *d'avance*²⁰ de ce que je ne voulais pas mettre dans mes

²⁰ Une prophylaxie, pour expurger préventivement tout relent idéologique, toute allusion politicienne, ou toute anecdote journalistique? La prophylaxie est un ensemble de mesures destinées à empêcher l'apparition ou la propagation d'une ou plusieurs maladies.

romans, du pittoresque, justement, et aussi des considérations plus ou moins philosophiques ou politiques.

Je ne le faisais pas exprès. C'est instinctivement que j'ai adopté cette règle d'hygiène que je découvre seulement aujourd'hui.²¹

En regardant de plus près *Peuples qui ont faim*, on remarque que le plan d'ensemble ne suit pas l'itinéraire, Ankara et Istanbul précédant le récit de Batum, ce qui laisse supposer que la rédaction s'est faite au retour, à Marsilly, et non à chaud, à chaque escale du voyage (cf. le reportage sur Trotski, publié dans les huit jours). Dès lors, on peut admettre l'hypothèse selon laquelle la rédaction des *Gens d'en face*, en juillet 1933, précède le reportage ou, au mieux, que roman et reportage sont composés en même temps, sans bassin de décantation temporel, pour le dépôt des fameuses scories idéologiques.

Le reportage, qui n'est publié qu'en avril et mai 1934 dans *Le Jour*, six mois après la publication du roman, un an après le voyage, a été refusé par son commanditaire, Florent Fels, de la revue hebdomadaire *Voilà*. La correspondance conservée dans les archives du romancier à Lausanne fait état jusqu'en 1935 d'un contentieux financier. Simenon n'ayant pas livré les reportages sur la condition de la femme dans les bouges du Proche-Orient qu'il s'était engagé à remettre, il est sommé de reverser les avances qui lui ont été consenties pour financer ce voyage. Simenon s'y refuse : puisqu'on a décidé de refuser le reportage, la rupture du contrat n'était pas de son fait.

Aujourd'hui, à soixante ans de distance et après l'effondrement du système soviétique, il est évident qu'en publiant le reportage, on craignait de déplaire au parti communiste et on reprochait à Simenon de s'écarter du romantisme des bas-fonds, chers à *Détective* et aux nombreuses revues populaires de l'époque.

S'il en est ainsi, on doit remarquer que Simenon, après s'être engagé à fournir un reportage pittoresque, a changé d'avis sous le coup de son séjour aussi bien en Europe de l'Est qu'en URSS : la misère des pauvres, des vieux et des koulaks, peut-être ses ennuis douaniers et les menaces d'une surveillance policière permanente l'ont incité à entrer dans un débat auquel il se refusait : prendre part pour ou contre la révolution soviétique et sa propagande officielle²².

²¹ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, op. cit., p. 159.

²² On sait que Simenon a ramené de Turquie trois loups d'Anatolie, un chapelet d'ambre très utilisé pour assouplir les doigts et un jeu de tric-trac « musulman ». Les loups seuls sont absents des romans.

Il n'en reste pas moins que la lecture des *Gens d'en face* produit un effet plus fort que celui des *Clients d'Avrenos* : l'un apparaît comme un drame intimiste et bourgeois, tandis que l'autre met en scène un choc de civilisations, un affrontement de puissances idéologiques donnant lieu à un état de guerre froide et faisant peu de cas de la vie humaine.

On a supposé²³ que l'exotisme oriental trouvait son efficacité grâce à trois procédés : la *fragmentation* du pittoresque pour le consommer en dilettante, la *théâtralisation* qui change l'autre en spectacle, l'intègre dans un décor, et la *sexualisation* enfin qui permet de dominer (posséder sexuellement) l'autre (l'autre sexe et l'étranger assimilé à une femme). Mais si ces trois procédés sont inhérents et nécessaires à toute création romanesque, à tout roman parlant d'amour, les héroïnes de Simenon ne tranchent pas avec celles des romans non exotiques.

La différence essentielle entre roman et reportage tient à la place occupée par les femmes. Cette place, cet espace étant occupés par deux femmes qui obsèdent les héros de chaque roman, il reste, au final, une place vide pour Adil bey et une place vide aussi pour Jonsac malgré sa conquête par un être frigide.

En un certain sens, toute l'intrigue se dissout dans le spectacle de deux jeunes femmes, dans les allées et venues quotidiennes de deux femmes envahissant l'espace intime d'un homme qui découvre une ville à travers la gangue affective de ses contacts féminins. Ville ou femme(s) sont des vases communicants, des objets qui sont un moment dans des classes d'équivalence. Mais en fin de compte, la relation forte reste la relation à la Femme, c'est-à-dire le deuil du grand amour entrevu et la frustration relative avec la compagne actuelle. La découverte d'un lieu étranger ou son abandon ne font que redoubler un vieil attachement. Le vrai scandale est, chez Simenon, celui de la différence des sexes.

²³ D. H. PAGEAUX, *Atlas Universalis des littératures*, pp. 310–311.

Deuxième partie

La galerie des femmes orientales

DANS CHAQUE ROMAN, un héros cherche à s'installer durablement dans un pays d'accueil. Il est secondé dans cette tâche par deux femmes, une brune expérimentée, très sensuelle aussi, courtisée par tous et très au fait des usages et des mœurs locaux, qui passe aux yeux de tous pour sa maîtresse, mais le couple finit par se dissoudre. Et la relation amoureuse, lente à évoluer, se concentre sur l'amour d'une blonde, une fille à peine formée, pour qui l'aveu de son amour coïncide avec le début de son malheur : des atteintes physiques irréversibles, la mort ou la paralysie motrice.

Condition essentielle du roman exotique, le récit par un étranger de son expérience sentimentale ne saurait faire défaut. La rencontre amoureuse avec une jeune personne du pays d'accueil fait partie de l'ambition de se soumettre aux coutumes locales, d'apprendre la langue du pays, bref de découvrir la vie des gens dans la vie quotidienne la plus intime, celle de la chambre. Comme le dit Simenon à un journaliste en 1933, dans une formule ramassée : « Ce qui est intéressant dans un pays, c'est la prostitution, les jeux et les crimes »²⁴.

Les premiers gestes d'une xénophilie commencent avec une liaison suivie. Mais, comme le souligne Todorov, le voyageur a souvent une sensibilité émoussée, un sens moral atteint et il s'est si mal remis d'une déception sentimentale qu'il éprouve des difficultés à s'attacher à une femme. En effet, le voyageur se doit d'être un homme, un homme qui a souffert ailleurs et qui cherche ici une forme d'évasion ou seulement un répit à ses aventures. Un répit également à ses tribulations, car l'individu est fréquemment un raté de l'aventure, un idéaliste. Il cherche d'abord à se consoler, à collectionner les sensations aussi épicées que possible, et l'érotisme contribue à renouveler les impressions de l'éducation sentimentale.

Mais il s'agirait surtout de faire le deuil des rêveries de l'enfance, des déceptions imaginaires de l'enfance et du mirage des paradis perdus : l'expérience intimiste du voyage ne peut alors être qu'un pâle décalque du bonheur autrefois abandonné ou inaccessible. Et derrière la femme, les femmes, la collection des femmes, l'image maternelle reste dominante, mais

²⁴ Interview à *Comœdia* du 10 octobre 1933.

surtout familière et inquiétante. Pourtant, en aucun de ces récits, il n'est directement fait allusion à la mère du héros, loin de chez lui, sans véritables amis ni parents : tout lien fort avec le milieu natal semble absent et le célibat semble un état durable, inconfortable mais tranquille jusqu'à la rencontre *fatale*, celle voulue par les forces d'un obscur destin ...

2.1.- Les trois femmes des *Gens d'en face*

2.1.1.- Nadia, la Géorgienne campant sur son quant-à-soi

On ne peut adresser à Simenon le reproche de réduire un pays à des femmes, à quelques femmes, et de ne s'en tenir qu'à une relation tout aussi individuelle que sexuelle. Les femmes sont d'abord des femmes situées dans un milieu social et pas toujours allongées sur un lit.

De plus, la quasi-totalité des femmes sont loin d'être typiques du pays : une seule sur cinq correspond à ce critère, Nadia, « la Géorgienne aux lourds cheveux noirs », la seule originaire du Caucase.

Une fois encore, la voisine se tourna vers lui, mais rencontrant son regard, elle n'insista pas. Elle était jeune, bien en chair, d'un type géorgien très prononcé. Faute de peignoir, sans doute, ou d'autre vêtement d'intérieur, elle avait passé à même la peau une robe de jersey de soie artificielle. Et cette robe, d'un jaune violent, qui collait à la chair à chaque mouvement, apportait soudain à Adil Bey comme des bouffées familières. (p. 24)

[...] la fenêtre du premier s'ouvrait. La jeune femme en jaune était habillée. Elle était toujours en jaune, mais cette fois on sentait qu'elle portait du linge et elle était coiffée, avait du rouge aux lèvres, les cils faits. Elle achevait de se polir les ongles quand elle se tourna vers la porte. (p. 29)

Et page suivante, M^{me} Amar authentifie son origine ethnique :

Tiens ! Nadia qui se fait une beauté !

— Vous la connaissez ?

— C'est la femme du chef du Guépéou maritime, presque une compatriote, car elle est de la frontière et sa mère était persane.

(p. 30)

Simenon, après qu'Adil ait scruté l'intimité du couple d'en face, enverra donc Nadia, la femme de Koline, travailler à la raffinerie, sous la pression rancunière des autres locataires.

Il n'y avait que la belle-sœur à traîner en négligé dans la chambre et parfois même à se recoucher pour lire au lit une partie la matinée. (p. 47)

Nadia fait, si l'on peut dire, partie du décor, elle fait partie des gens d'en face. Elle ne cesse d'observer Adil bey comme un insecte, mais elle n'établira jamais le contact avec l'employeur de sa belle-sœur : pour elle, il reste un étranger, à éviter.

2.1.2. – Nejla, nomade malgré elle

M^{me} Amar, la Persane, est une personne beaucoup plus complexe : c'est la femme caméléon, une comédienne accomplie, capable de s'adapter à toutes les situations, même les plus difficiles, et presque à chaque épisode elle joue sa peau. Sa présence est constante des premières aux dernières lignes des *Gens d'en face*.

Elle connaît tout, elle est connue de tous, elle a tout essayé — les astuces comme les hommes — et elle réussit à sortir, à la place de Sonia, de Batum, « un trou ». Femme du consul de Perse, elle dévisage le nouveau venu, qui lui plaît, sans la moindre gêne : « Elle le regardait dans les yeux de ses prunelles noires qui étaient bien ce que le Turc avait vu de plus effronté au monde. Jamais on ne l'avait examiné ainsi, comme un objet que l'on hésite à acquérir. Et le pis, c'est qu'elle laissait voir ses impressions sur son visage. On sentait très bien ce qu'elle pensait » (p. 9). Elle laisse une très mauvaise impression à Adil bey : « M^{me} Amar l'avait irrité par sa façon insolente de l'examiner de la tête aux pieds » (p. 13). Infréquentable, la Persane ? Entêtante pourtant comme son parfum qu'Adil respire quand il est de retour chez lui : « Le parfum de M^{me} Amar avait suffi à imprégner l'atmosphère de féminité » (p. 18). Pas une femme du monde comme l'Italienne, « cette noiraude de Persane ! Une petite effrontée, à la chair dure comme une olive, qui devait se jeter au cou de tous les hommes ». John lui ôtera ses dernières illusions : « Et cette canaille de Nejla ? [...] Imbécile ! [...] Si vous ne croyez pas que nous y avons tous passé ! » C'est une collectionneuse d'hommes, mais qui sait garder la familiarité d'une vieille amie ou d'une complice, un verre de bénédictine à la main (p. 108). Elle se montre la plus parfaite guide touristique que l'on puisse imaginer, bénévole et disponible jusqu'à venir de sa propre initiative ranger les chemises dans la chambre à coucher d'un célibataire. « Seulement, il avait peur d'elle. Elle déplaçait trop d'air. Elle s'agitait, elle parlait. Et par surcroît il n'aimait pas cette façon insistante qu'elle avait de le regarder ! » (p. 31) « Je suis sûre que nous deviendrons de très bons amis » lui susurre-t-elle en lui volant un baiser sur les lèvres (p. 35). Elle arrive à ses fins en venant prendre le thé et en ne repartant qu'à midi le lendemain : « L'air de la chambre était tellement imprégné de son parfum que parfois Adil bey se demandait si les gens

d'en face n'en recevaient pas des bouffées. C'était un parfum violent que la Persane avait dû choisir parce que sa chair avait un fumet fauve » (p. 51). « La nuit, elle se met la poitrine plus qu'à moitié nue à la fenêtre, sans souci des voisins : il est vrai qu'elle avait la peau brune comme une noisette ! Sa chair était si dure qu'elle appuyait sans le déformer son sein au chambranle de la fenêtre » (p. 53). Malgré les déclarations de Nejla (« Tu es une sale bête que j'aime ! ») et malgré ses efforts, Adil Bey ne l'aime pas ; elle ne pourra donc écarter Sonia de son chemin. « Adil bey n'avait pas envie de dormir ni même de se coucher près du corps brûlant de Nejla. Ce n'était même pas à elle qu'il pensait » (p. 51). Elle aurait pourtant fait une parfaite secrétaire et une interprète idéale si Adil bey... Mais voilà, il était déjà amoureux de Sonia, sa rivale. Elle a pour elle la chance de ne pas être tout à fait russe, ni mariée au consul de Perse : « une créature quelconque qu'il a ramassée à Moscou, quand il était secrétaire à la légation » (p. 102). « Vous avez toujours cru que j'étais Persane, alors qu'en réalité, quoique née en Russie, je suis Turque. Mon grand-père était d'Ankara et s'appelait Ahmed » (p. 108). La boucle est bouclée et le consul ne peut écarter sa compatriote quand elle profite de la place sur le bateau réservée à sa rivale russe moins chanceuse.

Dans le fond, Nejla n'est qu'une koulak dont sa jeunesse et sa féminité permettent de glisser entre les mailles de la machine infernale du destin, sans gloire et sans honneurs. Sensuelle et désirable, elle ne peut que sauter d'une bouée de sauvetage à l'autre, avant de sortir du tourbillon comme par miracle. En fin de compte, elle n'a même pas de nom, Nejla, pas d'âge ni d'attaches véritables ; elle surfe sur la vie et sert surtout de faire-valoir à Sonia.

2.1.3.- Sonia, la jeune Russe innocente, la victime immolée

Sonia peut difficilement passer pour une Orientale du Sud. La secrétaire du consulat est une blonde vêtue de noir, assise à une petite table. « Elle était toute jeune, mais pas intimidée du tout. [...] Cette Sonia paraissait à peine dix-huit ans. Elle était menue avec un petit visage pâle, des yeux clairs, des cheveux blonds, et pourtant il y avait en elle une force tranquille, catégorique, qui ahurissait le consul » (p. 26). Ahuri, c'est peu dire : Adil est sidéré par cette petite bonne femme « sans qualités », une gamine bien peu armée pour rivaliser avec une femme de consul, encore moins pour lutter contre une emprise policière toute-puissante. Elle figure « la quintessence » de la femme énigmatique, comme dirait Georges Sim, une autre *fiancée aux mains de glace*, qui couche avec un garçon de son âge sans le désirer.

Il la détestait comme une femme à qui on fait en vain des avances. Il s'acharnait à découvrir ses tares. C'était une passion triste,

sans contrepartie de joies. — Tout le monde peut travailler. Tout le monde peut manger à sa faim, disait Sonia.

Et justement Sonia était l'incarnation même de la ville ! Elle était froide et secrète comme elle ! Elle acceptait ses caresses comme la foule lui permettait d'errer le soir de la statue de Lénine à la raffinerie.

(p. 110)

Adil bey, jaloux, ressasse dans sa tête l'image de Sonia, avec son ami, à la fenêtre de la maison des syndicats : « Cela se voyait aux yeux de Sonia, qui, très clairs, promenaient dans l'espace un regard flou » (p. 58). Mais, si elle ne fréquente pas le Bar des Étrangers, cela ne change pas grand-chose à l'affaire ; comme la plupart des femmes d'ici, elle se sent obligée de se prostituer de temps en temps, pour se payer une seconde robe, sans jamais manger de viande. Elle semble ne pas apporter une importance considérable à la sexualité, ce n'est pas d'abord une affaire sentimentale, il n'est pas indispensable d'aimer (p. 76).

Sonia est avant tout une secrétaire modèle, disponible et ne prenant pas l'initiative, restant toujours à sa place : « Sonia était assise à sa place, tranquille, les cheveux bien tirés, le visage dispos, et elle dit comme d'habitude : "Bonjour, Adil bey" » (p. 70). Et quand il lui propose de devenir sa maîtresse, de le rejoindre furtivement à la nuit tombée, « elle n'avait pas dit non. Elle ne s'était pas fâchée. Elle n'avait pas ri. [...] Il la prit dans ses bras, si ému qu'il ne pensa même pas tout de suite à l'embrasser. Il la tenait par les épaules. Elles étaient maigres. La chair n'était pas très dure. Il se penchait sur son cou, il se frottait la joue à sa peau, relevant un peu les cheveux blonds, et il était un peu étonné de la sentir s'abandonner. "Sonia..." Il toucha ses lèvres. Il les pressa contre les siennes et faillit perdre l'équilibre tant elle se renversait en arrière. Quand elle se redressa, il resta immobile, dérouté. Elle n'avait pas lâché le paquet de linge. Elle souriait drôlement en arrangeant ses cheveux d'une main. "Pourquoi vous parfumez-vous ?" demanda-t-elle » (pp. 82-83).

Sonia extériorise à peine ses émotions, reste très pudique. « Car Sonia était gaie, très gaie. Cela ne se marquait pas d'une façon violente. En écrivant, elle faisait comme d'habitude sa moue d'enfant appliquée. C'étaient ses yeux qui riaient et quand elle leva la tête, il y vit des paillettes d'or. Il ne lui connaissait pas cette gaieté-là, qui jaillissait de très profond. Sonia ne se moquait pas des choses et des gens, elle leur souriait, y compris à Adil bey [...] » (pp. 87-88).

Leur union sexuelle ne fait pas l'objet de récits enflammés, au contraire, c'est une lente angoisse que développe Adil bey : « Sonia était calme, si calme qu'Adil bey se demandait pourquoi elle était venue. Il tremblait, lui, en la

prenant dans ses bras, en faisant glisser la robe noire, en découvrant ce corps à peine formé qui se montrait sans coquetterie et sans passion. "Pourquoi êtes-vous si ému?" [...] Il souffrait de l'avoir là, à lui, et de chercher en vain une véritable intimité. "— Vous ne m'aimez pas, Sonia. — Cela dépend de ce que vous appelez aimer" » (pp. 90–91).

Le travail amoureux progresse et se nourrit de tous les obstacles qu'il rencontre, il se confond même, ruse habile, avec la montée des menaces du Guépéou. C'est d'abord l'exécution du passeur qui interrompt les rencontres nocturnes du consul et de Sonia : «Le lendemain, il n'avait rien dit à Sonia. Il ne lui avait pas parlé de toute la journée. Quinze jours durant, il ne lui avait pas demandé une seule fois de venir le voir. [...] Il s'était raccroché à Sonia désespérément, rageusement. Et jamais il ne l'avait sentie aussi loin de lui, que depuis qu'elle était sa maîtresse » (p. 104).

Puis le consul amoureux commence à prendre en grippe «sa petite souris blanche» (p. 108), comme disent Nejlá et John. «Qu'est-ce que cela pouvait lui faire à elle d'être dans ses bras ou dans ceux d'un autre? Elle n'aimait personne! Elle allait droit devant elle, raide et orgueilleuse, à pas égaux avec ses grands yeux clairs de gamine innocente ou suprêmement perverse qui se fixaient sur tout, gens et choses, sans autre expression que la curiosité» (p. 111). Les soupçons d'empoisonnement se font plus intenses, mais Sonia ne se démonte pas, ne s'affole pas jusqu'au moment où il lui arrache le sac des mains. «Elle le regardait aussi. Elle attendait. Bien qu'il fixât toujours le sac, il voyait sa poitrine, son sein qui palpitait à une cadence rapide sous le tissu de la robe. Cela lui rappela un faisan qu'il avait atteint d'une pierre en Albanie et qui palpitait entre ses mains : un tic-tac affolé de montre dans la plume». Dans le sac à main, Adil bey trouve deux preuves, donc une de trop : une vieille photo de lui et un tube de verre contenant de l'arsenic. L'interrogatoire qui suit offre l'occasion à Adil bey de faire une déclaration d'amour passionnée en la suppliant de lui expliquer son comportement. «Elle ne bronchait pas, sa tête allait de droite à gauche, d'avant en arrière, au gré des saccades qu'il imprimait à ses épaules, mais les yeux restaient fixes, les lèvres serrées. [...] Il n'avait plus l'énergie de la secouer. Il l'avait lâchée. Il avait reculé d'un pas. Et voilà que ses yeux s'écarquillaient en fixant sur la joue de Sonia une trace luisante. Il n'y croyait pas encore. Il voulait être sûr. Il le fut quand la paupière se gonfla à nouveau, lentement, et qu'une goutte de liquide parut, hésitante, suivit enfin le sillon de la première» (p. 141). Sonia se refuse à passer aux aveux, mais change de physionomie : «il n'avait jamais pensé qu'on pût être pâle à ce point et surtout il ne croyait pas qu'un visage pût changer autant en quelques secondes. Ce n'était plus la même Sonia. Les yeux étaient plus

gros, les paupières mouillées. Le nez était gonflé aux ailes, et les lèvres si tirées, si roides tout à l'heure, formaient deux bourrelets rouges, saignants. Elle n'était pas belle ainsi et pourtant il gémit, honteux : «Sonia ...» (p. 143).

Jusque-là, on frise parfois le mélodrame, dans le registre de la vengeance de la jeune fille pauvre, séduite et abandonnée, avec une inversion des rôles : c'est l'amant qui se lamente en ponctuant ses tirades de vocatifs pathétiques («Sonia ...»). Simenon sait donner à la confession de Sonia des accents à la Dostoïevski : elle ne peut que crier son humiliation, le mépris honteux qu'elle ressent pour elle, résultant de la façon dont elle est traitée par les étrangers.

Ce n'était pas des larmes comme les siennes, ni comme celles qu'il avait déjà vues. C'était plus tragique, c'était tout le corps qui pantelait, qui s'étirait, qui se repliait sur lui-même. Elle ne voulait pas être consolée. Elle le repoussait, parfois, de la haine dans les yeux. (p. 144)

«Vous ne pouvez pas comprendre», «Vous n'avez rien compris?», «Vous ne comprenez pas encore?», lui répète-t-elle de page en page et l'accusation à la base de tout cela, c'est un constat naïf ressassé par Adil bey, par son prédécesseur²⁵ : «*dans votre pays, les gens meurent de faim ...*» Et elle dénonce l'exploitation des femmes par ceux qui ont de l'argent, la condescendance hypocrite avec laquelle on force les femmes à se vendre pour une bouchée de pain. «Il y a des choses que vous sentirez plus tard. Vous voulez savoir pourquoi je vous ai détesté, pourquoi j'ai tenté de vous empoisonner comme l'autre, mais sans me décider à en finir? [...] Je le détestais. Je ne voulais pas croire ce qu'il disait. Vous, vous avez tout détruit, tout ce qui restait encore et maintenant ...» (p. 149)

Sonia, qui est membre du parti, ne peut supporter qu'on lui saccage ce qui lui reste encore de rêve et d'idéal et elle refuse de sombrer dans le fatalisme le plus désespéré : «Je ne veux pas, moi!... Je ne veux pas!... J'ai plus de vingt ans et je n'entends pas que ma vie soit ratée... Ma mère est morte de misère... Oui, comme vous avez sans doute vu, ici, des gens mourir dans la rue...» Et le consul lui offre une échappatoire, en lui proposant de l'épouser et de sortir d'URSS : «Ce serait bon, soupira-t-elle. [...] La vie ailleurs, à Stamboul, n'importe où, une vie comme sur la photographie [à Vienne]!» (p. 155)

²⁵ Et par Simenon dans son reportage dont le titre est provoquant : *Peuples qui ont faim*.

Le couple vient enfin de trouver son bonheur : « Il était en état de grâce. [...] Tout devenait simple et facile, clair et propre. [...] Ils étaient les deux. Leurs yeux brillaient d'un reste de fièvre. Ils souriaient comme des gens qui tremblent encore d'avoir évité une catastrophe. C'était l'état de grâce ! Adil bey n'épiait plus Sonia pour savoir ce qu'elle pensait. Il ne se le demandait pas. Elle lui souriait et cela suffisait à son bonheur ».

Pour « convertir » Sonia, Adil bey s'y prend un peu comme Maigret, l'amour en plus, en guettant la fissure, le moment où, derrière les certitudes de la militante, apparaît simplement la femme, qui ne se réfugie plus dans un rôle de façade. C'est l'abandon de ce qu'on appelle la langue de bois. « C'était toujours la même chose : des réponses d'une logique rigoureuse, mais qui ne répondaient à rien ! » (p. 43) Et la conviction d'avoir toujours raison, de ne pas faire de concession à son contradictoire : « Pourquoi prenait-elle cette attitude catégorique ? Pourquoi le défiait-elle ? C'eût été si simple d'être de bons amis, de parler franchement à cœur ouvert ! » (p. 118) On voit le chemin parcouru après les aveux. Les obstacles s'opposant à une plus grande intimité sont alors levés, mais la loi du genre, autant que la réputation sinistre de la police secrète, font que les amants ne se reverront plus vivants.

Il est d'usage, dans les romans exotiques, que l'héroïne meure, que le voyageur se durcisse devant la fin désolante de l'aimée, comme le dit Todorov. À l'intimité d'une relation interpersonnelle amoureuse s'oppose la nécessité de la lutte d'enjeux collectifs opposés. Le corps mort d'une femme marque la rupture avec un moment d'aventure, voire d'égarements dans des sentiers périlleux. Sonia fusillée, Simenon peut écrire plus sereinement *Les Clients d'Avrenos*.

2.2.- Les amis du drogman

2.2.1.- Nouchi, la jeune Hongroise au rire diabolique

Nouchi²⁶ est, comme Nejla, une nomade, mais elle n'a même pas dix-huit ans quand elle met le grappin sur Jonsac dans une boîte de nuit

²⁶ *Nouchi* est déjà le titre d'une nouvelle des *13 Coupables* parue dans *Détective* dès 1930. Cette jeune Hongroise de dix-neuf ans est styliste de mode à Paris depuis trois ans, elle ne permet pas à son soupirant de la toucher et, plus fort encore, elle résiste à onze interrogatoires du redoutable juge Froget. Elle ressort libre du bureau du juge, après s'être laissée faussement accuser de vol pour 5 000 francs.

d'Ankara. Il lui trouve un tel charme qu'il consent à l'épouser pour lui éviter l'expulsion. Mariage blanc encore dans un autre sens du terme, puisque Nouchi ne consent pas de relations sexuelles à un mari qu'elle prétend cependant aimer. Elle ne couche avec personne d'ailleurs, malgré sa beauté, malgré ses dix-huit printemps à peine, malgré la redoutable séduction qu'elle exerce sur tous les hommes qui lui font une cour assidue, le Ghazi compris, et malgré son ancienne profession d'entraîneuse. À son âge, elle a beaucoup voyagé : née à Vienne, mais de nationalité hongroise, échouée depuis huit jours à Ankara, elle connaît Smyrne, mais aussi Constanza, Sofia, Bucarest, et n'a échappé au Liban que parce qu'elle est encore mineure.

Elle ne paraissait pas ses dix-huit ans et elle avait un visage irrégulier, un nez pointu, un regard qui semblait vous cribler de coups d'aiguilles. [...] Nouchi portait une robe neuve en soie noire, qui moulait sa taille étroite et faisait ressortir ses seins beaucoup plus formés que le reste du corps et dont elle était fière. (pp. 13-14)

Quand elle fronce son nez pointu et rapproche, comme deux pastilles noires, les prunelles de ses yeux, elle sait ce qu'elle veut : « Jonsac connaissait déjà cette fixité soudaine du regard, ce frémissement du nez qui annonçaient une concupiscence quasi animale » (p. 29). « Quand elle a besoin de se concentrer, elle fronce le nez, relève ses sourcils et ses prunelles se rapprochent »²⁷ (p. 63). La concupiscence est surtout pour la chambre et non pour son compagnon, prié de se tenir tranquille par un « Je suis fatiguée... » ou « J'ai sommeil... » aussi dissuasif au coucher qu'au lever. « Et elle avait continué à s'habiller devant lui avec un mélange bizarre de sans-gêne et de pudeur. Par exemple, elle ne cachait pas sa poitrine qu'elle lavait à l'eau froide, écrasant l'éponge entre les deux seins. Mais son regard semblait tracer autour d'elle un cercle défendu au-delà duquel Jonsac devait se tenir » (p. 31).

Un couple bien étrange se forme entre une gamine sans ressources, menacée d'expulsion, et un fils de famille ayant ses entrées à l'ambassade. Elle a vite fait de prendre la mesure de la bande des clients d'Avrenos, de leurs soirées plutôt minables, et de chercher fortune en meilleurs lieux. Elle exerce un tel ascendant sur Jonsac et il songe si peu à se séparer d'elle qu'il lui propose de l'épouser à l'annonce de l'arrêté d'expulsion. Et c'est elle qui

²⁷ Ce détail physique rapproche Nouchi de Sylvie, maîtresse du héros d'*Au Bout du rouleau*, et d'une autre Sylvie qui fut le « premier amour » de Charles Alavoine, héros de *Lettre à mon juge*. Voir sur ce point Michel LEMOINE, « Traces autobiographiques d'origine liégeoise dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon », in *Cahiers Simenon*, n° 3, *Des Doubles et des miroirs*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1989, p. 151.

refuse de se marier, qui pose ses conditions : vivre dans un appartement plus luxueux. Elle n'a pas envie de végéter dans une vie médiocre, elle veut ne pas avoir une vie de ratée. Elle accepte le mariage à condition qu'il reste secret et qu'elle puisse fréquenter des hommes riches. Pour se venger d'eux, des humiliations ressenties pendant l'enfance ? Cela lui ferait un point commun avec Sonia : son père est mort de froid à Vienne, sa sœur, à quatorze ans, couchait pour quelques tablettes de chocolat. Elle n'en a pas gardé une idée très romantique de l'amour : « La voix de Nouchi était protectrice et méprisante : "Elle [Lelia] ne sait pas que c'est une marchandise que l'on troque contre du chocolat ou ... [autre chose à manger]" » (p. 98). Nouchi est née dans une caserne à loyers de la banlieue de Vienne ; un regard jeté sur une photo de famille prise dix ans plus tôt suffit à raviver sa haine contre la pauvreté : « c'est ce qu'il y a de plus sale, de plus odieux au monde !... »

Pour satisfaire sa haine contre les riches, elle pousse Lelia dans les bras de Jonsac, elle favorise leur idylle et intervient sur le mode de la scène primitive, comme au temps des amants de sa sœur derrière la palissade du terrain vague. « Je revois très bien une palissade avec des affiches colorisées, et derrière, un terrain vague... Moi, j'attendais !... Quelquefois, je regardais entre les planches... » (p. 96). Elle ne fait que répéter cette attitude avant le saut de Lelia par la fenêtre. « Elle [Lelia] dut deviner quelque chose d'anormal, car elle se dressa tout d'un coup, regarda Jonsac, découvrit Nouchi, poussa un cri affreux [...] "Il y a un peu plus d'un quart d'heure que je suis ici, mais je n'ai pas voulu troubler votre plaisir." [...] Nouchi les regardait comme alors [à Vienne] et aujourd'hui, elle avait regardé de même » (p. 181). Il faut attendre les dernières pages du roman pour que ce regard soit enfin caractérisé : « Pourquoi pensa-t-il aux palissades des faubourgs de Vienne et à la petite fille qui regardait, *roide de curiosité et d'effroi* ? »

Les « trois maris », les trois soupirants de Nouchi (Stolberg, Mufti et Jonsac), ne sont que des dupes, puisqu'elle exige d'eux un amour platonique. Seul « Jonsac vivait avec elle dans une intimité entière sans jamais avoir rien obtenu d'elle et il ne songeait plus à désirer d'autres femmes » (p. 210). Le rire diabolique de Nouchi est pour Jonsac plus redoutable que le fouet d'un dompteur. Quand il avait essayé de la prendre de force autrefois, « au lieu de se fâcher, elle avait été prise d'un fou rire. Ses yeux pleuraient, sa gorge se soulevait à un rythme saccadé, cependant que ses deux bras maintenaient son compagnon à distance, [...] mais il ne pouvait rien contre ce rire-là et il avait abandonné la partie » (p. 154).

Quand elle est sûre d'avoir complètement réussi son dressage (« Tu n'es plus capable de vivre sans moi. Je te dirais de faire n'importe quoi,

tu le ferais. Avoue-le ! »), elle consent à lui donner enfin sa récompense, ce qu'elle n'a jamais accordé à personne, mais elle reste frigide pendant l'acte sexuel : « il lui sembla qu'elle souriait, d'un sourire lointain, condescendant, d'un sourire affectueux pourtant, [...] mais il avait peur d'un éclat de rire, voire d'un sourire un peu amusé » (p. 211). La femme aux trois maris (pp. 115, 217), la Vierge de Stamboul n'offre son corps inerte à son mari que lorsque celui-ci la supplie humblement après un délai suffisant. On s'étonne que le fameux docteur de Vienne ne soigne que Lelia.

Nouchi, la Hongroise, est une figure d'aventurière assez fréquente dans les romans de Simenon ; compagne du Commodore ou de quelque escroc international, elle est par excellence la séductrice des milliardaires, mais sous l'influence dominatrice d'un protecteur plus ou moins fidèle. Ici, il semble que Simenon profite de l'environnement enchanteur du Bosphore et des fumeries de haschisch pour explorer le (sous-) continent noir de la frigidité féminine. D'une certaine façon, on peut dire que Nouchi a réussi à inverser le harem : elle fait manger les hommes dans sa main et les laisse soupirer sans le moindre espoir. « J'ai beaucoup de curiosité pour vous », s'entend dire Jonsac ; on se demande s'il fait à son tour l'objet d'une curiosité de palissade.

2.2.2.- Lelia, l'héritière comblée métamorphosée en vieille fille infirme

Par contrecoup, Lelia la blonde passe pour une femme sentimentale, et nulle plus qu'elle ne peut être désenchantée : « Lelia marche avec des cannes et elle ne marchera plus autrement. [...] Elle a ses manies. Elle lit tous les journaux français, tous les livres qui paraissent et, quand il est question de la Turquie, elle écrit de longues lettres pour protester contre les interprétations des voyageurs ». Parce qu'elle était riche et fille de commerçants aisés depuis plusieurs générations, elle a été victime de la vengeance de sa rivale qui lui fait passer définitivement le goût de l'amour. Jonsac, qui la désirait sans l'aimer, a joué le rôle d'hameçon dans cette opération de destruction.

Elle devient une victime innocente et crédule sur l'autel de la haine de la pauvreté, elle avait mal commencé son éducation sentimentale en prenant le risque de se baigner seule nue sur le yali. La fameuse scène du classique bain turc (immortalisée par le tableau d'Ingres) n'est donc pas totalement escamotée : la femme nue au bain garde le pouvoir licencieux d'un spectacle interdit, mais l'inconscience de cette Suzanne au bain est suivie d'un réveil brutal. Sa tentative de suicide au véronal ne doit rien à personne : quand elle sautera du balcon, on se demandera si elle ne fait

que répéter ce premier saut dans le Bosphore, nue et ne sachant assumer ce qu'elle désire. Il se pourrait bien d'ailleurs que Simenon se soit inspiré du suicide par défenestration d'une jeune femme²⁸ qui aurait pu fréquenter les nuits parisiennes au temps de la place des Vosges. D'ailleurs, Lelia, une grande et belle jeune femme de déjà ou seulement vingt-trois ans, les cheveux fauves, s'habille à Paris; il se dégage d'elle une sensation de rare élégance et de luxe. Elle a suivi au Louvre des cours d'histoire de l'art et chaque année, elle fait un séjour en France, à Aix, ou, l'hiver, en Suisse.

Les Pastore disposent à Pera d'un appartement vaste, admirablement éclairé et aéré, offrant un vaste panorama sur la Corne d'Or; il s'en dégage une sensation de luxe et de propreté, de raffinement grand-bourgeois. La villa blanche du Bosphore confirme cette impression de sécurité et de solidité. Jonsac, imaginant que Lelia « ressemblerait à sa mère, en moins trapu mais en aussi bourgeois », trouve à cette fille unique un charme tout aristocratique.

L'idylle amoureuse reprend avec une promenade sentimentale aux guinguettes des Eaux Douces, puis, dans l'épisode du divan vert, Jonsac, sous l'influence de Nouchi, se croit obligé « d'aller jusqu'au bout ». « Elle n'était pas consentante. Elle avait peur, et pourtant, elle ne s'en allait pas. [...] Physiquement, il était sans désir. Jamais il n'avait été passionné ni sensuel. Il caressait la chair de Lelia, mais c'était dans un but précis et, ce qui faisait briller son regard, c'était l'approche de la victoire » (pp. 176-177).

L'étreinte amoureuse est loin de lui apporter l'extase, elle la vit comme une agression et une comédie ratée. « Lelia pleurait, sans sanglots. Son visage était pâle, son front plissé, ses paupières serrées dans une expression douloureuse tandis qu'une larme, parfois, glissait sur l'aile du nez. Elle ne songeait pas à voiler les parties nues de son corps, ni à cacher son visage. Ses mains reposaient, l'une sur sa poitrine dont un sein était nu, l'autre sur le velours du divan, doigts écartés » (p. 178).

Cette déception, ce désenchantement prépare son geste désespéré : quand elle prend conscience d'une mise en scène voyeuriste, elle n'hésite pas à se tuer en se jetant par la fenêtre, avec le rôle d'une bête aux abois :

On entendit un bruit étrange. Ce n'était pas un sanglot. Ce n'était pas un râle. Cela sortait pourtant du plus profond de la gorge,

²⁸ La petite Édith Méra qui s'était suicidée « le lendemain d'une bombe que nous avons faite ensemble » (Cistre, Essai 10, p. 26). Cf. Christian BRULLS, *Annie, danseuse* (Ferenczi) : une jeune femme s'enivre et fait scandale dans un cabaret; ramenée chez elle, elle se dispute avec son fiancé, se jette par la fenêtre du cinquième étage et se blesse grièvement.

du fond de la poitrine eût-on dit et, au même instant, Lelia s'arrachait à son immobilité, courait vers le balcon, s'accrochait un instant à la balustrade.

— Lelia ! cria Jonsac en se précipitant.

Ce fut peut-être son geste qui précipita ou qui hâta celui de la jeune fille. Prise de panique comme un gibier traqué, elle enjamba le garde-fou, si vite qu'on la vit à peine passer par-dessus.

(pp. 181–182)

Le scandale du suicide raté de Lelia est étouffé : il n'est pas prouvé que la jeune fille ait été attirée dans un guet-apens ou que Jonsac ait tenté d'abuser d'elle par la force. Mais Lelia a les os du bassin brisés et l'intervention d'un grand médecin de Vienne ne fera que limiter les dégâts, irréversibles : Lelia, handicapée à vie, est devenue une vieille femme en fauteuil roulant, une vieille fille qui n'intéresse plus les hommes ; « en quelques mois, son visage était devenu si semblable à celui de sa mère qu'elle paraissait sa sœur cadette » (p. 216). Comme si le but du récit était pour un fils de condamner sa mère à n'avoir connu qu'une seule et unique fois l'amour, celle de sa conception : le récit de Simenon rend remarquablement l'impression de catastrophe et de châtement imminents, alors que tout s'arrange assez vite, comme si rien, ou presque, n'avait eu lieu, une fois le cauchemar passé.

2.3.– Ressemblances et différences entre les femmes des romans

Le 27 août 1935, Gide écrivait ce qui suit dans son *Journal* à propos de l'exotisme : « Ce qui fait le charme et l'attrait de l'Ailleurs, de ce que nous appelons l'exotisme, ce n'est point tant que la nature y soit plus belle, mais que tout nous y paraît neuf, nous surprend et se présente à notre œil comme une sorte de virginité ». La croyance en une virginité retrouvée ou redécouverte, mais sans trop croire au succès de l'entreprise, compte beaucoup dans la séduction exotique.

L'expérience du séjour dans un pays étranger, le saisissement de l'étrange qui l'accompagne, mobilisent l'activité fantasmatique et réactivent les rêveries de l'enfance, la genèse de la relation à l'autre, la nostalgie avant tout d'une communication fusionnelle, d'une intimité totale. Cette rêverie d'omnipotence du nourrisson se heurte à l'angoisse de séparation, au deuil à faire de l'objet primitif perdu, et plus globalement au fait de ne plus accorder la même créance aux séductions de l'imaginaire : la réalité, en réclamant ses droits, rend les terreurs fantasmatiques moins dangereuses.

Souvent, note Todorov, l'intrigue d'un roman exotique se limite à l'arrivée et au départ d'un bateau (Bernard Alavoine nous en dira plus à ce sujet), et le récit se remplit d'une multitude d'infimes incidents de la vie quotidienne, d'une collection d'impressions subjectives, de notations de couleurs, d'odeurs, de formes, de senteurs. « Une rencontre, une visite, une promenade, un paysage, une coutume, on est constamment dans la poursuite, dit Loti, de quelque rêve indécis »²⁹.

De quel rêve indécis s'agit-il dans ces deux romans de Simenon? Chaque fois, le héros, étranger au pays d'accueil, tiraillé entre deux femmes, une brune et une blonde, est incapable de débrouiller ses sentiments intimes. Il se retrouve finalement en compagnie de la brune, après avoir provoqué malencontreusement le malheur physique de la blonde. L'union avec la blonde devait conduire au mariage, au bonheur authentique, mais le destin en a jugé autrement. Henriette, la mère de Simenon, était bien entendu blonde, mais elle était comme la brune, une femme inquiète du lendemain, soucieuse de ne compter que sur elle pour assurer son avenir. Orpheline de père très tôt, comme Nouchi, comme Sonia, il lui manquera toujours, selon son fils, cette enfance heureuse qui lui a été volée et que le fils essaie de réparer par la fiction romanesque. Il n'y a pas une femme par roman, mais deux femmes en concurrence, l'une tirant quand même son épingle du jeu et l'autre subissant des atteintes irréversibles : le corps maternel fait simultanément l'objet d'agressions voyeuristes (le yali, le divan vert) et de tentatives de réparation. Adil bey et Jonsac, se trouvant l'un comme l'autre à l'origine de la catastrophe pour l'amoureuse sincère, n'ont qu'une punition d'ordre symbolique pour leur méfait : renoncer à l'union physique avec cette femme. Le regard de Koline, qui pourrait venger la mort de sa sœur mais ne le fait pas, est remarquable... d'humanité.

Un second trait s'impose avec force : aucune des quatre femmes n'est « originaire » du pays au sens strict. Nejla, comme Sonia, est née à Moscou, mais c'est une errante, à l'identité nationale fluctuante. Nouchi, née à Vienne, a beaucoup voyagé en Europe orientale et en Turquie. Reste le cas de Lelia, Turque certes, mais qui passe la moitié de l'année en France et que rien ne distingue d'une aristocrate française cultivée. Israélite ou chrétienne, de famille juive grecque ou arménienne? Le texte n'en dit rien, mais il semble qu'elle appartienne à une minorité de commerçants riches et cosmopolites, ayant des cousins dans toute l'Europe. Les femmes qui

²⁹ Tzvetan TODOROV, *op. cit.*, pp. 343-344.

comptent dans ces romans sont elles-mêmes des voyageuses, prisonnières d'un endroit où il leur faut lutter contre la pauvreté. Lelia qui, dans les reportages, est habituellement une des entraîneuses de boîte de nuit, en compagnie d'Aspasie, de Nouchi et de Sadjidé, trouve ici un statut plus envieux. Mais on ne dira pas qu'elle représente l'essence de la femme turque dans un pays qui connaît alors de sérieuses difficultés économiques... En fait, Simenon célèbre sans le dire des retrouvailles : avec les cousines des filles slaves ou israélites, russes, polonaises, caucasiennes, à savoir Frida, Pauline, Niouta, Lola, qu'il a connues dans la pension de famille tenue par sa mère. Il a commencé, rue de la Loi, à s'accommoder à ces présences étrangères qui ont marqué son enfance d'une empreinte indélébile, celle d'une réflexion précoce sur la diversité humaine. C'est pourquoi ces deux romans exotiques méritent d'être classés à part : le voyage de 1933 est déjà gros des rêveries de l'enfant de la « maison envahie » (titre de la seconde partie de *Pedigree*) avant 1914. L'exotisme a commencé rue de la Loi.

Une autre particularité de ces deux romans est à souligner. Ils se déroulent dans des pays limitrophes de l'Europe, aux frontières de l'Asie. Ils ont été l'un et l'autre des foyers intenses de la guerre mondiale (en Europe) et des foyers très actifs, à partir de 1918, d'une guerre civile presque aussi longue. L'impression dominante reste que ce sont des pays « de type européen », partageant leur histoire avec l'Europe depuis un millénaire au moins, des pays juste un peu moins industrialisés que l'Europe centrale. Peut-on classer ensemble comme romans exotiques des romans africains, américains du sud, polynésiens, et ceux qui sont dans la mouvance de la vieille Europe ? *Les Gens d'en face* et *Les Clients d'Arenos* sont des romans d'une cuvée à part. En minimisant les différences culturelles et en rejetant comme une vieille lune l'exotisme orientaliste du XIX^e siècle, Simenon redoute d'y lire les ferments de décomposition des vieilles démocraties, mal remises de la guerre. L'homme sans projet, sans appartenances sociales, perdant la force d'un lien social fort, ne peut que tromper son ennui dans un groupe primaire de copains (*Les Clients d'Arenos*) ou trouver refuge dans un exil sans gloire en se montrant incapable de résister au contrôle social collectif sur la vie privée (*Les Gens d'en face*). Mais on ne peut, avec Simenon, en rester à des conditions sociales et politiques déterminantes ; l'échec est toujours un échec du couple, de la rencontre avec un partenaire de l'autre sexe. Différences de cultures et différences de classes sociales n'épuisent pas l'angoisse de la rencontre de l'autre.

Voyager, déménager. Dans la suite ininterrompue de ses déménagements successifs, Simenon n'a pas arrêté de fuir son Liège natal, depuis

ses dix-neuf ans. Il est le croisement d'une lignée paternelle qu'il croyait wallonne de vieille souche et d'une lignée maternelle flamande, hollandaise et allemande, limbourgeoise frontalière. Le couple parental tel que Simenon l'imagine, de langues maternelles et de goûts culinaires différents, suffit déjà à en faire un « lit » ou un « foyer » de mixité culturelle, celle qu'il exprime quand il se sent un être hybride, à la fois un homme du nord et un homme du sud, un homme aux appartenances multiculturelles.

Il est arrivé à Simenon de souligner le rapport de ses nombreux déménagements avec ses voyages.

En comptant mon départ d'Épalinges et mon installation dans l'appartement de l'avenue de Cour à Lausanne, j'ai donc changé trente et une fois de domicile.

Les trois premières fois pourraient ne pas compter puisque c'étaient mes parents qui déménageaient et moi qui les suivais. Pourtant, ces déménagements-là ont eu leur importance aussi, car ils m'ont plongé dans des décors différents, dans la vie de quartiers différents.

À cause de toutes ces allées et venues, certains ont parlé d'instabilité. Il n'en est rien.

Chaque fois, le processus a été le même. J'ai commencé par sentir un vide autour de moi. Le paysage, les meubles, les visages entrevus dehors avaient cessé d'avoir un sens. **C'est un peu comme s'il n'y avait plus qu'un monde figé.**

Cela veut-il dire un monde dont j'avais épuisé la substance ? Il serait prétentieux de l'affirmer.

Toujours est-il que je fuyais. Car tous mes départs ont été des fuites. **Je fuyais un monde qui n'était plus le mien, qui avait cessé de m'appartenir, de faire corps avec moi,** et qui m'avait fourni, à mon insu ou non, la matière de quelques romans. Certains endroits ont été plus fructueux que d'autres, certaines situations aussi.³⁰

Comme la plupart des héritiers d'une double appartenance culturelle, Simenon ne se fait pas une très haute idée de sa cohérence personnelle, il ne cesse de se fuir, sans prétendre s'aimer. Quand, à la fin de sa vie, un journaliste l'interroge sur la nostalgie d'une vie qui s'achève, il joue les humbles :

Y a-t-il au moins une partie ou plusieurs parties de votre passé que vous aimeriez revivre ?

³⁰ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, in *Tout Simenon*, t. 26, p. 535.

Cette fois encore, la réponse est non, sauf pour les dernières années et en particulier pour celles passées dans notre petite maison rose. Lorsque j'évoque mon passé, je me heurte chaque fois à un être inachevé, parfois ridicule sinon grotesque, d'autres fois trop sûr de lui sinon arrogant. Bref, j'ai une certaine honte des différents « moi » qui se sont succédés.³¹

Conclusion

Je n'ai jamais cherché l'exotisme. Je ne m'en suis jamais servi dans mes livres. Pour moi, les hommes étaient partout des hommes et, que ce soient des Noirs ou des Tahitiens fleuris, en paréo, je ne cherchais pas la différence, mais au contraire la similitude.³²

Au fond, toute l'œuvre de Simenon est l'œuvre d'un nomade, d'un Voyageur de la Toussaint. Il quitte épisodiquement son terrier pour aller ailleurs, sans pour autant arriver à oublier ses racines.

Simenon sait par les yeux de sa mère qu'il appartient à la race des errants. Une raison essentielle pour l'audience de l'œuvre, sa méfiance profonde à l'égard de tout nationalisme dominateur. Étrangers à nous-mêmes, malgré nos certitudes narcissiques, nous sommes tous des étrangers qui ont à dominer la peur de rencontrer les autres.

Dans un fragment d'interview de 1957, Simenon idéalise sa capacité à voyager. Depuis son installation en Suisse à Lausanne, on se demande quel pays Simenon s'est remis à explorer avec gourmandise et quel site inconnu jusque-là fait son irruption dans un roman³³. Le voyage cède la place au travail de la mémoire, la moisson d'images vit sur ses réserves, les miettes de la correspondance, des journaux et des obligations professionnelles, tandis que la sphère familiale et la hantise du vieillissement commencent à devenir des préoccupations exclusives. Les romans exotiques sont certes une affaire de foi, mais d'une foi placée dans la jeunesse aventureuse. Voyons plutôt³⁴ :

³¹ Georges SIMENON, *Destinées* (17 septembre 1979), in *Tout Simenon*, t. 27, p. 645.

³² Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, op. cit., p. 535.

³³ La croisière familiale en mer Noire de l'été 1963 ne laissera aucune trace romanesque, à peine quelques lignes acides dans les *Mémoires intimes*. Les émotions de 1933 sont-elles oubliées trente ans après ou seulement recouvertes par d'autres préoccupations urgentes ?

³⁴ Quels voyages depuis le retour d'Amérique en 1955 ? De simples trajets entre Paris, Lausanne et la Côte d'Azur, Londres à l'occasion.

J'essaie de tout connaître, toutes les espèces d'humains. C'est pourquoi je voyage tant, pour aller les voir dans leur habitat, les voir chez eux, voir comment ils vivent. À ce moment-là vous aimez, car personne ne vous est étranger. Je n'ai jamais vu un être qui me soit vraiment un étranger.

Cette connaissance-là, que je cherche, est pratiquement intransmissible. Il est difficile de transmettre à quelqu'un le résultat de ce contact car si vous me demandez « qu'est-ce que vous découvrez chez tel individu ? », tout ce que je pourrai vous répondre, c'est qu'il est semblable à moi. [...] Il ne s'agit pas de découverte. Il s'agit d'un choc, d'un moment où l'on comprend et cela ne se rend pas avec des mots. Un peu comme la foi.³⁵

³⁵ Entretiens avec André PARINAUD, *Connaissance de Georges Simenon*, Paris, Presses de la Cité, 1957, p. 393.

Léon-François HOFFMANN

**Georges Simenon
et *La Prêtresse des Vaudoux***

1.- Introduction

SIGNÉES Christian Brulls, les 192 pages in-8° de *La Prêtresse des Vaudoux* ont été publiées à Paris chez Tallandier en 1925 dans la Collection Bleue du Livre National, sous la rubrique Bibliothèque des Grandes Aventures. Cette collection bon marché à large diffusion, qui a paru pendant plusieurs années au rythme étonnant d'un roman par semaine, constituait un excellent exemple de ce qu'on appelait jadis littérature de quai de gare, ou de salle d'attente.

L'intrigue de cette œuvre de jeunesse est compliquée à souhait. Dans *L'Autre Univers de Simenon*¹, Michel Lemoine en donne un résumé succinct que je me permettrai de vous rappeler :

Georges Servan et sa sœur Hélène arrivent en Haïti dans le but d'aider leur oncle, Hector Bourrage, à retrouver le trésor des Bourrage, caché par des ancêtres à la fin du XVIII^e siècle. Une ambiance hostile les entoure dès leur débarquement à Jérémie où ils apprennent la mort de leur oncle. Ils décident néanmoins de s'enfoncer eux-mêmes dans la forêt profonde à la recherche du trésor. Ils sont aidés dans leur tâche par le vicomte d'Estars, amoureux d'Hélène, par leur vieux serviteur noir John Bird et par une jeune Haïtienne amoureuse de Georges, Takita. Leur chemin est parsemé d'embûches dues à la nature inhospitalière et au chef de district Boukala, Noir haïtien qui voudrait lui aussi s'emparer du trésor. Cet homme cruel et cupide, qui ne recule devant aucune vilénie pour satisfaire ses passions, est aussi le grand-prêtre du culte vaudou et, comme tel, jouit de la dévotion de la population insulaire. La quête du trésor est marquée par de

¹ Liège, Éditions du C.L.P.C.F., 1991, 508 p.

multiples aventures au cours desquelles les héros sont plusieurs fois bien près de perdre la vie. Chemin faisant, ils découvrent la grande-prêtresse des Vaudoux, une Blanche qui n'est autre que la fille d'Hector Bourrage, laquelle avait été enlevée dès sa prime enfance à l'affection de sa famille par l'infâme Boukala. Ils découvrent aussi l'oncle Hector qui n'est pas mort, mais qui erre dans la forêt et a perdu la raison à la suite des tortures que lui ont infligées Boukala et ses sbires. Ils découvrent enfin le trésor après avoir été les témoins horrifiés des rites cruels du sanguinaire culte vaudou. Takita et Boukala sont tués dans l'aventure. Les survivants se retrouvent riches sur la Côte d'Azur : Hector a recouvré la raison, Georges épouse la fille d'Hector et le vicomte d'Estars épouse la belle Hélène. (pp. 37-38)

Il aura fallu l'heureuse initiative d'un congrès consacré à l'exotisme chez Simenon pour tirer *La Prêtresse des Vaudoux* d'un oubli dans l'ensemble bien mérité. Pour rester dans l'optique qui est la nôtre aujourd'hui, il m'a paru que l'on pourrait lire le texte en s'arrêtant sur deux thèmes : l'image qu'y donne Simenon d'Haïti, et celle qu'il y donne du vaudou. Mais avant cela, nous pourrions remarquer rapidement à quel point cet ouvrage alimentaire relève de l'esthétique du mélodrame.

Ce genre théâtral, on le sait, a connu ses plus belles heures pendant les trente premières années du XIX^e siècle. Essentiellement populaire, le mélodrame était destiné à des spectateurs à peine ou pas du tout lettrés, qui se pressaient en quête d'émotions fortes au poulailler des théâtres de boulevard, comme le feront plus tard leurs descendants au balcon des salles de cinéma.

Quatre rôles principaux se retrouvaient de manière pratiquement obligatoire dans tout mélodrame digne du nom : ceux du héros, de l'héroïne, du traître et du comique.

Le héros, toujours jeune et beau, était invariablement paré de toutes les qualités : généreux, honnête, ingénieux, courageux, chevaleresque, il correspond tout à fait aux personnages de Georges Servan et du vicomte d'Estars, qui se partagent le rôle dans *La Prêtresse*.

L'héroïne, jeune également, et belle, comme il se doit, incarne la femme idéale telle que la concevait l'idéologie bourgeoise de l'époque : d'une chasteté à toute épreuve, d'une douceur inébranlable, incapable de prendre une initiative qui ne lui soit pas suggérée par le héros qu'elle adore, elle tremble pour un rien, pleure facilement et réalise bien l'idéal de la femme enfant que notre civilisation commence à peine à mettre en question. Telles sont à peu de choses près Hélène Servan et sa cousine Jeanne Bourrage dans le roman de Simenon.

Comme son nom l'indique, le rôle du comique de mélodrame est de détendre périodiquement le public tenu en haleine par les péripéties de l'action. Une fois de plus, le rôle est partagé dans notre roman par le vicomte d'Estars, que les dangers les plus épouvantables n'empêchent jamais de plaisanter, et le dévoué mais perpétuellement terrorisé John Bird, superstitieux serviteur noir venu du Canada avec ses maîtres les Servan.

Si le héros de mélodrame n'a aucun défaut, le traître les accumule tous. Boukala, cupide, cruel, libidineux, perfide et doté de « la face de nègre la plus sournoise que [nos héros] eussent vue jusqu'alors » (p. 12), ne recule devant aucun crime pour arriver à ses fins. Comme dans la plupart des mélodrames, il a un complice, en l'occurrence l'espagnol Gonzalés y Mérar. Boukala n'hésitera pas à abattre cet autre parfait scélérat dès qu'il soupçonne, avec raison d'ailleurs, que celui-ci projette de l'assassiner pour s'approprier le trésor.

Le mélodrame se caractérisait par le rythme endiablé d'une intrigue aux péripéties multiples et aux constants rebondissements. De ce point de vue aussi, *La Prêtresse* est bien dans la ligne : les protagonistes n'échappent de justesse à un danger que pour se retrouver confrontés à un autre tout aussi mortel. Ils manquent à chaque page d'être lapidés par des singes, mordus par des vipères, engloutis par des sables mouvants, empoisonnés par des flèches, trucidés par les séides de Boukala, enterrés vivants dans des cavernes sans issue, et j'en passe.

Le mélodrame ne se soucie guère de vraisemblance. *La Prêtresse* non plus. C'est à chaque page une rencontre providentielle en pleine forêt vierge, l'arrivée fortuite de renforts qui redressent *in extremis* les situations les plus désespérées, les conversations surprises par hasard, les allumettes, couteaux, cordes, lampes de poche, balles de revolver et autres accessoires indispensables à la survie dont nos héros se trouvent opportunément munis sans qu'on comprenne comment. Un exemple particulièrement tiré par les cheveux : Georges Servan remarque dans sa poche un lingot d'or de près d'une demi-livre et se demande perplexe comment ce trésor a bien pu y pénétrer. Il finit par comprendre : il avait passé la nuit précédente à ramper dans un souterrain :

C'est là sans doute, tandis que je me traînais sur le sol,
s'écrie-t-il, que ce lingot sera entré dans ma poche... Il n'y a pas
de doute possible ! Tout devient très clair ! (p. 137)

Et voilà comment nos héros trouvent le trésor. Car il importe de savoir qu'ils étaient en possession d'un plan malheureusement incomplet qui n'en indiquait que l'emplacement approximatif. Autre parallélisme, pourrait-on

remarquer, avec le mélodrame, dont les documents de toutes sortes (actes de naissance égarés, titres de propriété subtilisés, confessions et testaments providentiellement découverts, etc.) sont des accessoires privilégiés.

Comme il est de rigueur dans tout mélodrame, *La Prêtresse* se termine sur une *happy end* : les méchants trépassent tandis que les justes convolent en justes noces et jouissent des millions que leur accorde la providence. On imagine le jeune Simenon ricanant d'être obligé, pour gagner sa vie, d'illustrer une moralité aussi sirupeuse.

Marcel Proust faisait justement remarquer que le sadisme constituait le seul fondement du mélodrame dans la réalité. En fait, le mélodrame a survécu au théâtre sous forme de Grand Guignol jusqu'après la deuxième guerre mondiale, et continue à s'incarner de nos jours dans les films d'épouvante. À vrai dire, la dimension érotique reste discrète dans *La Prêtresse* : Simenon n'écrivait pas pour les lecteurs de Gérard de Villiers, mais pour ceux, moins émancipés, de 1925. Certes, Boukala désire Hélène et médite de la forcer à l'épouser, mais ça ne va guère plus loin. Par contre, le romancier n'hésite pas à décrire avec une complaisance suspecte les tortures raffinées qui ont fait perdre la raison à Hector Bourrage. Le passage du roman où le malheureux les revit dans son délire pourrait être transposé tel quel sur les planches du Grand Guignol.

Enfin, et nous entrons à présent dans le vif du sujet, le mélodrame a rempli en son temps une importante fonction didactique. Faisant feu de tout bois, ses praticiens n'hésitaient pas à puiser leurs intrigues dans l'histoire ancienne et moderne. Grâce à eux, le spectateur qui n'avait peu ou pas fréquenté l'école pouvait apprendre l'existence de Ramsès II, Jules César, Jeanne d'Arc ou Louis XIV, en les voyant évoluer sur les planches. De même, le mélodrame le transportait à travers le monde et lui montrait, dans des décors souvent ingénieux, des danseuses espagnoles, des grands-prêtres aztèques, la tour de Londres ou la forêt sibérienne. Cela sans préjudice du fait que les dramaturges n'hésitaient pas à violer allègrement la vérité historique ou la couleur locale. Le roman d'aventures, qui continue à obéir à l'esthétique du mélodrame longtemps après sa disparition, et dans la tradition duquel s'inscrit *La Prêtresse*, en fait de même. Combien de Français ont tiré des *Trois Mousquetaires* l'essentiel de leurs connaissances sur la Fronde ? Que savait d'Haïti le Français moyen en 1925 ? Certainement encore moins que son compatriote d'aujourd'hui (ce qui n'est pas peu dire).

2.- Simenon et Haïti

L'IMAGE D'HAÏTI que propose *La Prêtresse des Vaudoux* est entièrement péjorative. Le ton est donné dès le premier chapitre alors que « l'île d'Haïti allongeait sa masse sombre dans le scintillement de la mer » ; nos héros n'ont pas encore débarqué mais Hélène Servan a déjà conclu : « Quel horrible pays ! » Pour les besoins de l'intrigue, Simenon va dépeindre Haïti comme plongée dans la barbarie primitive, comme un lieu d'horreur, au climat oppressant, à la nature hostile. Il n'hésitera pas à accumuler les détails les plus incongrus afin de renforcer l'atmosphère angoissante où se déroule l'action. Nous sommes loin des Antilles accueillantes appelées à un bel avenir touristique. Ici pas le moindre coucher de soleil tropical, pas de brises marines, pas d'élégants palmiers, pas de fruits savoureux. Pour qualifier les hommes et les choses d'Haïti, l'auteur a épuisé la liste des adjectifs propres à inspirer le mépris et le dégoût. Leur passage par la République noire sera, pour d'Estars, les Servan, les Bourrage et John Bird un cauchemar que seules les délices de la Côte d'Azur leur permettront d'oublier.

De la géographie d'Haïti, le lecteur de *La Prêtresse des Vaudoux* n'apprendra pratiquement rien : les Blancs débarquent à Jérémie, qui est effectivement un port de la côte sud, et il est question à un certain moment de rallier Port-au-Prince, la capitale. Ni l'une ni l'autre de ces villes n'est décrite et aucun autre nom de lieu n'est mentionné.

En 1925, Haïti était occupée par les troupes des États-Unis, et le restera jusqu'en 1934. Simenon ne le signale pas. Allusion est faite à deux ou trois reprises à des « autorités » et une fois au « gouvernement », mais il n'est précisé nulle part qu'Haïti est une république indépendante. Rien ne nous est dit non plus de son glorieux passé. Ou plutôt si, l'oncle Bourrage écrit, dans la lettre qui appelle ses neveux au secours et leur apprend l'existence du trésor : « en 1793 [...] le terrible Mayaca envahit Haïti avec ses hordes de nègres sanguinaires et mit à mort tous les blancs » (p. 5). En l'occurrence, d'abord, personne n'a envahi Haïti en 1793. Ensuite, il n'y eut jamais de chef Noir nommé Mayaca². Enfin, si tous les Blancs qui restaient dans l'île furent effectivement massacrés après l'anéantissement des 40 000 hommes envoyés par Bonaparte rétablir la traite et l'esclavage, ce fut en 1804, et par l'ordre de Jean-Jacques Dessalines. Bref, la pauvre vingtaine de mots qui ont trait à l'histoire d'Haïti ne contiennent pas moins de trois erreurs.

² Notons pour mémoire que la plus haute montagne d'Haïti est le pic Macaya, et que Mayaca le massacreur imaginaire est de nouveau mentionné à la p. 57.

Si nous passons à présent à la flore et surtout à la faune que Simenon donne pour haïtiennes, on reste perplexe. N'insistons pas sur le fait qu'il n'y a plus de forêts vierges en Haïti depuis au moins deux siècles, si toutefois il y en eut jamais. Simenon confond semble-t-il avec l'Amazonie, de même que Boukala se croit sans doute dans les Andes lorsqu'il conseille à Gonzalés épuisé de mâcher quelques feuilles de coca qui lui rendront l'énergie nécessaire (p. 150). Si, n'en déplaise au romancier, l'on a jamais signalé en Haïti de sables mouvants, il est par contre exact qu'il existe des mancenilliers dans l'île, et que la sève de cet arbre est extrêmement toxique. Boukala et son complice s'en servent au chapitre XVI pour empoisonner la troupe de serviteurs noirs dont ils n'ont plus besoin.

Il n'y a jamais eu de singes dans les Antilles. Les « boggos » (entendez mandrills) qui attaquent la petite troupe sont tout aussi imaginaires que la forêt vierge simenonienne qui leur sert d'habitat. Elle est infestée d'énormes boas (p. 26), de vipères tachetées (p. 30) et d'autres serpents venimeux. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que les seuls ophidiens que l'on trouve dans l'île sont en fait d'inoffensives petites couleuvres vertes dites couleuvres madeleine. Pas de vipères et donc, *a fortiori*, pas de *djongs*, fidèles du vaudou supposément chargés d'en faire l'élevage (p. 99). Lorsque nos héros sont en pleine forêt vierge, « de loin leur arrivaient le hurlement des fauves » (p. 84) ; de très loin sans doute, puisqu'ils entendent des hyènes pousser « leurs épouvantables hurlements » (p. 144) : ces carnassiers ne se trouvent qu'en Afrique et en Asie, ou encore du Mato Grosso brésilien, puisque John Bird est attaqué par un jaguar (p. 88).

On peut donc conclure que, lorsqu'il composa *La Prêtresse*, premier de ses romans exotiques d'aventure (pour reprendre la terminologie de Michel Lemoine³), le jeune Simenon négligea de consulter quelque encyclopédie, comme il affirmera plus tard l'avoir fait pour évoquer les pays qu'il ne connaissait pas⁴.

³ Dans « Aventures exotiques dans les romans populaires de Georges Simenon », *Les Cahiers des paralittératures*, Liège, Éditions du C.L.P.C.F., n° 2, 1990, pp. 31-111.

⁴ En 1938, dans une interview citée par Michel Lemoine, *op. cit.*, pp. 36-37.

3.- Simenon et le vaudou

SIMENON désirait, son titre le montre bien, attirer l'attention du lecteur moins sur la République d'Haïti que sur le vaudou que l'on y pratique. Pour broser le paysage haïtien, il a laissé libre cours à son imagination. Par contre, en ce qui concerne la religion vaudou, il semble avoir utilisé des renseignements tirés de quelque ouvrage spécialisé. Peut-être, plus précisément, des souvenirs de la lecture de cet ouvrage hypothétique, et non pas de sa consultation au moment de composer *La Prêtresse* : en effet, la terminologie liturgique qu'il fournit est parfois exacte (ainsi l'un des esprits du panthéon vaudou s'appelle bien *Cimbi-Kita*), mais plus souvent déformée, comme par le passage du temps. En voici quelques exemples : un temple vaudou est un *hounfò* et non pas un *bonfoù* comme l'écrit Simenon. De même il existe effectivement un esprit représenté par un serpent, mais il s'appelle *Damballah* et non pas *Damtala* ; et celui que Simenon appelle *Hongonbadagri* est sans doute *Ogoun Badagri*. Il donne ce dernier pour le dieu suprême du vaudou, alors qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les esprits de la religion populaire. L'hypothèse soit d'une transcription hâtive, soit d'un déchiffrement défectueux du manuscrit par le prote et d'une correction négligée des épreuves n'est pas exclue, surtout que Simenon transcrit presque mot pour mot un chant incantatoire dans une langue africaine non identifiée, que Médéric Moreau de Saint-Méry avait publié pour la première fois en 1796 dans sa fameuse *Description [...] de la partie française de l'isle Saint-Domingue*. Simenon n'a très probablement pas consulté la *Description...*, qui n'avait pas encore été republiée depuis l'édition originale, mais le chant en question se retrouve dans grand nombre d'écrits postérieurs sur Haïti ou sur le vaudou⁵. Le voici, à titre de curiosité :

Eh! Eh! Bomba, hen, hen!
Cango bafio té,
Cango mounè di té
Cango do ki la
Cango li.

Quoi qu'il en soit, un *verver* n'est pas, comme le veut Simenon, un plat rempli de maïs mélangé de sang de poules blanches (p. 67), mais le dessin mystique emblématique d'un esprit, que l'on trace sur le sol avec un filet de farine pour l'inciter à se manifester en possédant un des assistants. Il est d'ailleurs curieux que Simenon n'ait pas décrit une crise

⁵ Comme, encore en 1960, dans la biographie de Toussaint Louverture par Aimé Césaire.

de possession, épisode dramatique généralement obligé des descriptions de services vaudou.

Il est exact que les cérémonies se déroulent au son d'une batterie de trois tambours, comme dans *La Prêtresse*, mais que ceux-ci soient, comme le prétend le romancier, tendus de peau humaine relève de la plus malsaine fantaisie. Il est également vrai qu'une prêtresse peut être appelée *mamaloï*, et que *cabri sans corne* est un euphémisme pour une personne immolée rituellement : les fidèles pensent que des adeptes de la magie noire sont capables de sacrifier des êtres humains ; ce genre d'aberration, si toutefois elle se produit dans la réalité, est aussi rare que les messes noires en pays catholiques. Cela n'empêche nullement notre auteur, se croyant peut-être chez les Mohicans, d'affirmer que « les sacrifices humains n'ont lieu que toutes les cinq lunes » (p. 78), et qu'un enfant de cinq ans une fois égorgé par la *mamaloï*, « les nègres dévoreraient cette chair comme ils avaient dévoré tantôt la viande de bouc » (p. 68). Il est par contre exact que l'on offre aux fidèles du sang d'animaux sacrifiés (quoique je ne l'aie jamais vu mélangé de rhum) et que, comme l'écrit joliment notre auteur, « chacun boit de larges lampées de ce breuvage immonde » (p. 67).

Les *hounci bossales* ne sont nullement « des nègres appartenant à une secte implacable » (p. 32), mais bien des fidèles n'ayant passé que par le premier degré d'initiation. Simenon décrit une cérémonie qu'il donne pour l'initiation « de nouveaux adeptes sans doute » (p. 67), qui sont obligés de sauter dans le feu et de plonger le bras dans l'eau bouillante. Dans la réalité, au cours de la cérémonie appelée *boulen zen*, qui fait des *hounsi bosal* des *hounsi kanzo*, les impétrants doivent plonger la main dans une bouillie de maïs en ébullition et la sortir indemne. Simenon définit *ao bo bo* comme le « cri de l'ivresse, de la furie qui s'empare peu à peu des nègres au cours de ces horribles cérémonies » (p. 68). C'est beaucoup moins dramatique que cela : il ne s'agit en fait que du répons des fidèles aux prières ou invocations de l'officiant. Dans les églises, le créole *ao bo bo* tend à remplacer de nos jours le latin *amen* et le français *ainsi soit-il* pendant les messes célébrées en vernaculaire.

Vous me pardonnerez d'avoir prolongé cette exégèse pédante d'un texte qui ne mérite sans doute pas tant d'honneur. Retenons que Simenon a dénigré systématiquement la religion populaire des Haïtiens, insistant sur les aspects qui risquent d'inquiéter les profanes, et les inventant au besoin. Que les chants vaudou puissent être mélodieux, les danses rituelles élégantes, les décorations et costumes attrayants ne l'intéresse pas. Certes, ses lecteurs attendaient qu'il les fasse frémir et non pas qu'il les informe. Mais le fait reste que le lecteur moyen n'avait guère la possibilité de faire la part de

l'invention dans le récit, et risquait fort de prendre tout ce que le romancier disait d'Haïti et de ses habitants pour argent comptant.

Je n'ai pas parlé de ce qu'il faut bien appeler le racisme délirant de Christian Brulls, qu'ont déploré Michel Lemoine et plusieurs autres critiques. Que le préjugé de la couleur soit propre au roman d'aventure exotique où la barbarie indigène souligne, par effet de contraste, la supériorité de la culture occidentale, et que le racisme blanc se soit exprimé à l'époque avec une bonne conscience de nos jours un peu ébranlée explique peut-être mais n'excuse pas. Les Haïtiens de Christian Brulls, étant noirs, sont laids, lâches, cruels, stupides, superstitieux. Il les traite sans complexe au mieux de « pauvres sauvages crédules » (p. 16), au pire de « macaques imbéciles et superstitieux » (p. 11). Seuls Takita et John Bird font exception : la jeune Haïtienne comme le Noir canadien compensent leur infériorité congénitale par leur fidélité canine à leurs maîtres blancs. Takita, amoureuse de Georges Servan, meurt en lui sauvant la vie. Il ne viendrait pas à l'idée de notre héros que la jeune femme puisse mériter de sa part, outre la reconnaissance de ses bons et loyaux services, la dignité d'objet de désir.

Parce que tout en étant Noirs les Haïtiens ont osé être les premiers à vaincre les soldats de Bonaparte (exploit soigneusement passé sous silence, encore de nos jours, par tous les manuels d'histoire de France), les premiers après les citoyens des États-Unis à s'affranchir du colonialisme européen, les seuls esclaves dans l'histoire de l'humanité à s'être émancipés eux-mêmes, et par la force, les Blancs en général et les Français en particulier se sont toujours employés à dénigrer systématiquement Haïti et les Haïtiens. Les intellectuels haïtiens ont beau, depuis bientôt deux siècles, protester contre l'image tendancieuse et mensongère que les plumitifs étrangers donnent de leur pays, rien n'y fait. Avec *La Prêtresse des vaudoux*, le jeune Simenon s'inscrit hélas dans une tradition de dénigrement systématique qu'il importe de dénoncer. En effet, et contrairement à ce qu'affirment certains, la littérature n'est pas simple jeu formel et délassement de l'esprit : peu ou prou, elle est et ne peut être que défense ou atteinte à la dignité humaine.

Pierre DELIGNY

« Un exotisme qui vient du froid »

[...] Le froid s'annonce depuis quelques jours. Le soleil brille presque chaque après-midi mais ne réchauffe guère, et les montagnes, autour de Lausanne, commencent à se couvrir de neige. Déjà, on a sorti les manteaux. D'un jour à l'autre, il se peut qu'on sorte les fourrures.

J'ai toujours aimé l'hiver... J'aime marcher dans la neige. J'aime, lorsque je me promène, sentir les flocons fondre doucement sur mon visage rougi.

Georges SIMENON, *Quand vient le froid*, 24 octobre 1978.

À l'ami Paul-Émile Victor

POUR VOUS bien sûr, qui maîtrisez la langue française et consultez volontiers les dictionnaires¹, l'adjectif **exotique**, selon son étymologie, signifie bien « qui vient de l'extérieur, qui provient de contrées lointaines [denrées exotiques], qui n'appartient pas à nos climats [plantes exotiques],

¹ Pour le « Grand Robert » (*Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*), l'adjectif **exotique**, attesté dès 1548 (chez Rabelais), vient du grec tardif ἐξωτικός, étranger, extérieur (racine ἐξω, en dehors) : « qui n'est pas naturel ou n'appartient pas à nos climats, à nos civilisations de l'Occident ». Pour le *Grand Larousse encyclopédique* de 1961, est **exotique** ce « qui appartient aux pays étrangers » (avec une citation d'Alphonse Daudet : « Pas un arbre du pays, pas une fleur de France, rien que des plantes **exotiques**, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers »); et l'**exotisme**, c'est le « caractère d'une œuvre qui évoque les mœurs ou les paysages des pays étrangers / ensemble des êtres et des choses ayant ce même caractère, par opposition aux gens et aux productions nationales » (puis l'abondante rubrique encyclopédique de la notice cite pêle-mêle l'Orient, la Compagnie des Indes, la Chine et le Japon, les pagodes, magots et autres « chinoiseries », les Syriens et les Turcs, l'océan Indien et l'Amérique, l'Afrique, les arts « mélanésien »... sans manquer d'appeler à la rescousse le Persan de Montesquieu et le Huron de Voltaire !)

Ajoutons que, si la définition du *Petit Larousse illustré* reste fort orthodoxe et fidèle à la seule étymologie, la fin de celle d'un récent *Petit Dictionnaire Hachette* tombe dans le piège (ou rend compte du glissement moderne de sens) : « qui provient de contrées lointaines, et notamment des régions équatoriales et tropicales »!

à notre civilisation [arts exotiques] ». Il n'y a, n'est-ce pas, dans les termes de cette définition, nulle notion de thermométrie ou de latitude, pas plus que de localisation d'origine ou de provenance. Or, si vous faites l'expérience de poser à dix, à cent personnes au hasard la question : « Le mot **exotisme**, ça vous fait penser à quoi ? », vous verrez que 90 pour cent sinon davantage vous répondront, au petit bonheur : des palmiers, une forêt tropicale, une oasis dans le désert, les îles Maldives, un lagon dans le Pacifique, ou encore une pagode japonaise, des bibelots chinois, ou bien l'art nègre ou mélanésien... et personne ou presque, je suis prêt à le parier, ne pensera aux icebergs et aux banquises, aux pingouins, ou à l'art eskimo... C'est étrange mais c'est ainsi : pour la plupart des gens, il semble que l'exotisme ne commence qu'**au-dessus d'une certaine température** !

Ici, permettez-moi d'évoquer un adolescent de quinze ans qui, en 1922², avait à Lons-le-Saunier tapissé tous les murs de sa mansarde, sa tanière à rêver, de cartes de deux régions du globe, deux océans : le Pacifique Sud et l'Arctique. Car ses deux rêves majeurs — et Paul-Émile Victor les a réalisés tous les deux³, vous le savez — étaient déjà : « être explorateur polaire » et « vivre en Polynésie » ! Voilà des projets qui, au fin fond d'une famille jurassienne, étaient authentiquement exotiques, l'un comme l'autre... Et c'est en songeant au premier, le « rêve du froid », que j'ai décidé de vous emmener dans ma quête de « l'exotisme qui vient du froid chez Simenon ». Alors, si vous le voulez bien, laissons là ces gens qui ne rêvent que de moiteurs tropicales et de luxuriances équatoriales, et suivons « une autre route qu'eux », comme aurait dit un autre Georges de ma connaissance. Mais attention ! Au long de ces chemins de glace et de neige, tout ce que je vais vous raconter risque de... jeter un froid, et du coup la température de cette digne salle pourrait bien descendre de quelques bons degrés ! S'il vous plaît, surtout ne vous découvrez pas, et bouclez bien vos anoraks⁴...

² Cette même année 1922, en fait d'exotisme, notre petit Sim, Liégeois de dix-neuf ans, n'avait connu que celui des mois passés à la *Rote Kaserne* d'Aix-la-Chapelle... mais il s'apprêtait à partir à l'assaut de la jungle parisienne !

³ Ces deux rêves d'adolescent, Paul Eugène Victor (c'est son vrai nom) les a bel et bien réalisés tour à tour. Le premier au Groenland puis en Laponie d'abord, en Terre Adélie ensuite, à la tête des Expéditions polaires françaises jusqu'en 1976. Son second rêve, il le savourera en passant les vingt dernières années d'une vie bien remplie sur le Motu Tane, son îlot posé dans le lagon de Bora-Bora (lire notamment *La Mansarde. Vents du Nord, vents du Sud*, de Paul-Émile VICTOR, Stock, 1981 ; et aussi *L'Iglou*, Stock, 1987).

⁴ *Anorak* : mot de la langue inuit, utilisé dès 1905 en français par Charcot, puis mis à la mode par P.É.V. à son retour du Groenland en 1937, et définitivement popularisé et entré dans la langue en 1945 avec la vogue des sports d'hiver.

*

* *

ÊTES-VOUS d'accord pour que, sur cette route du froid, nous parcourions chronologiquement tout l'œuvre simenonien? Nous commencerons donc, à la fin des années vingt, par les **romans d'aventures exotiques**, écrits sous pseudonymes; je puis vous dire tout de suite que ce sera le secteur le plus riche de tous en icebergs et en froids polaires, et nous y consacrerons le plus clair de notre expédition. Puis viendront les **reportages**, *Escales nordiques* et *Pays du froid*. Il nous restera alors, si le temps nous le permet, à survoler l'**œuvre romanesque et autobiographique**, où les glaces se font rares...

Au commencement donc étaient les romans populaires : cent quatre-vingt-dix environ, écrits en sept ans, eh oui! de 1924 à 1931, sous dix-sept pseudonymes différents. Vingt-sept d'entre eux sont des romans d'aventures exotiques⁵, de *La Prêtresse des Vaudoux* à *Seul parmi les gorilles*⁶. Et parmi ces vingt-sept, sept, soit un bon quart, se déroulent essentiellement dans les régions arctiques ou antarctiques, ou à tout le moins boréales ou australes⁷.

Mais avant de chausser nos raquettes ou nos skis, et de lancer nos traîneaux et nos chiens sur les pistes du froid, je tiens à vous rappeler que tous ces romans exotiques, les « froids » comme les « chauds », ont été écrits exclusivement à coups de consultations de dictionnaires, d'encyclopédies et d'atlas, et que bien sûr — et contrairement à la règle des futurs romans signés Simenon — notre auteur ne connaissait personnellement aucun des lieux où il allait nous entraîner. Et l'on ne peut s'empêcher de faire ici le rapprochement avec Jules Verne, qui agissait de même, nous embarquant dans tant de fabuleux voyages... sans jamais (ou presque⁸) quitter sa bonne ville d'Amiens! Simenon, quant à lui, aura écrit ses romans d'aventures tous

⁵ Cf. Michel LEMOINE, « Aventures exotiques dans les romans populaires de Georges Simenon », *Les Cahiers des paralittératures*, n° 2, Liège, C.L.P.C.F., 1990, pp. 31-111.

⁶ Ce dernier titre, probablement écrit en 1928 et signé Christian Brulls, ne paraîtra — chose extraordinaire — qu'en 1937 (chez Ferenczi, coll. « Le Petit Roman d'aventures », 93)... Oui, fin 1937, alors que quarante romans signés Simenon sont déjà publiés!

⁷ Ces sept « romans froids » ont tous été écrits place des Vosges, autour de l'année 1928 : le premier (*Les Voleurs de navires*) au printemps de 1927, le dernier (*L'Île des maudits*) à la fin de 1929. Cinq d'entre eux sont signés Georges Sim, les deux autres Christian Brulls.

⁸ Cet « écrivain-voyageur en chambre » a toutefois, une fois devenu riche, « beaucoup voyagé, à bord de ses yachts de plus en plus somptueux » (*dixit* Marc Soriano, *Encyclopædia Universalis*, Corpus vol. 23, 1990).

azimuts, calfeutré dans son appartement du 21 place des Vosges. En 1973, dès sa première dictée, il se souviendra de ces temps lointains. Je lui laisse la parole :

J'écrivais vite. Je pouvais abattre mes quatre-vingts pages par jour quand je le voulais. C'était souvent un enchantement. Surtout les romans pour les jeunes, c'est-à-dire les romans d'aventures [...] Je m'étais offert le Grand Larousse et, pour écrire *Se Ma Tsien le Sacrificateur*, par exemple, il me fallait lire tout ce qui était dit sur le Tibet et sur les contrées voisines. Huit jours après, je me trouvais en plein Congo, notant le nom des plantes, des animaux, des différentes tribus. Venait le tour de l'Amérique du Sud, de l'Amazonie.

J'ai voyagé ainsi dans le monde entier, assis devant ma machine, dans un rayon de soleil que dispensaient généreusement nos hautes fenêtres.⁹

Dans une conférence donnée en novembre 1945 à l'Institut français de New York, Simenon avait déjà évoqué cette période « encyclopédique » :

Romans d'aventures ? J'ouvrais l'Encyclopédie Larousse, un peu au petit bonheur. Voici le triangle massif, quasi inhumain, de l'Afrique. Voici, presque en son centre, la région des cataractes... les Hottentots... les Pygmées [...] Le roman est tout trouvé : il s'intitulera *Les Nains des cataractes* [...] Je vis dans le merveilleux, et c'est justement du merveilleux que réclament les enfants jeunes ou moins jeunes pour qui je vais écrire [...] Je raconte des histoires et je me les raconte à moi-même, comprenez-vous ? Si, demain, l'Asie me tente, j'écrirai *Le Secret des lamas* ou *Se Ma Tsien le Sacrificateur*. Après quoi, j'irai dans le Pacifique, j'irai partout où le Larousse me permet d'aller [...] **J'ai fait ainsi le tour du monde, sans bouger.** Et je vous jure que ce monde-là était beau. Parce qu'il était artificiel. Parce qu'il était bâti de toutes pièces pour des lecteurs qui n'admettaient pas les désillusions.¹⁰

Dès 1937, dans une conférence donnée au moment de la publication du *Testament Donadieu*, Simenon évoquait déjà ses souvenirs d'aventures, ses « tours du monde » de la place des Vosges :

Pourquoi je garde surtout un souvenir d'hiver ? Je l'ignore. Toujours est-il que je me levais avant l'aube. Il fallait allumer la lampe, et le brouillard se dissipait lentement sur la place, laissant des traînées de givre et d'humidité. D'autres fenêtres s'éclairaient par-ci par-là, et des gens partaient vers leur autobus ou vers le métro

⁹ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, in *Tout Simenon*, t. 26, p. 461.

¹⁰ Georges SIMENON, *Le Romancier* (conférence), in *Œuvres complètes*, t. 17, pp. 289-291.

tandis que, le dos au poêle, je faisais tourner une mappemonde. Car, avant tout, il fallait trouver un pays de mystère, comme le désert de Gobi, la région des cataractes [...] Et, dans une odeur rassurante de pipe et de café, tandis que le jour se levait peu à peu sur la place des Vosges, et ne m'interrompant que pour recharger le poêle, il me restait à ouvrir une encyclopédie, au mot « Pygmée » d'abord, puis à « Cataracte », à « Congo », à « Afrique », que sais-je ? [...] Qu'importait, dès lors, que la place des Vosges fût sous la pluie du matin au soir, avec ses grilles plus noires, ses arbres dessinés à l'encre de Chine et sa fontaine qui faisait un bruit de robinet déréglé... Je vivais, moi, cinq ou six jours durant, dans un paysage merveilleux. Avec mes personnages [...] j'étais parmi les singes verts, les perroquets, les palétuviers, les Pygmées et les Zoulous, et je racontais, en deux cents pages de roman, tout ce que les encyclopédies contiennent d'Afrique. Je crois même, Dieu me pardonne, que j'en remettais un peu!¹¹

Bon ! Assez parlé d'Afrique, mon cher Sim ! Ce qui nous intéresse aujourd'hui, nom d'une pipe ! c'est le froid polaire...

Ah ! Une dernière recommandation avant de nous mettre en route : notre mission n'est pas de traiter de l'aspect sentimental, romanesque¹² des aventures que nous allons vivre, aspect certes très important — comme toujours dans les romans populaires — mais qui aujourd'hui nous laissera... de glace. Notre attention devra rester focalisée sur le seul exotisme des décors, des rigueurs de la température, de la faune, et accessoirement des autochtones rencontrés.

*

* *

COMMENÇONS par *Les Voleurs de navires*¹³, roman publié dès le printemps de 1927, et le tout premier des sept « romans du froid » écrits par Georges Sim ou Christian Brulls. L'auteur nous y emmène à la Terre de Feu. La première partie porte un titre prometteur : « Le cap des

¹¹ Georges SIMENON, *L'Aventure* (conférence), in *Œuvres complètes*, t. 8, pp. 20–22.

¹² Michel LEMOINE, *art. cit.*, p. 63 (où l'on voit que tous ces romans populaires s'achèvent immanquablement par le triomphe de l'amour et le mariage du héros et de l'héroïne !)

¹³ Georges SIM, *Les Voleurs de navires*, Paris, Tallandier, « Grandes Aventures et Voyages excentriques », coll. bleue, 153, avril 1927 ; cf. Michel LEMOINE, *L'Autre Univers de Simenon. Guide complet des romans populaires publiés sous pseudonymes*, Bibliothèque des paralittératures de Chaudfontaine, Liège, C.L.P.C.F., 1991, pp. 118–122.

tempêtes et de la mort». Au chapitre III, après une escale aux Canaries, le *Santiago* sur lequel nous avons embarqué touche les « îles Malouines [les Falklands], où une bourrasque terrible donna aux passagers un avant-goût de ce qui les attendait à la Terre de Feu »¹⁴. Puis il pénètre « dans le fameux et sinistre détroit de Magellan », à l'entrée duquel est située « Punta Arenas¹⁵, la ville la plus importante de la Terre de Feu (20 000 habitants au plus) », non loin « des îles sinistres dont le réseau serré s'étale jusqu'au cap Horn, cap des tempêtes, pierre tombale du cimetière des marins »¹⁶.

Le chapitre V (« Mer de tempêtes, terres de désolation ! ») s'ouvre par une de ces descriptions géographiques dont on devine que notre Sim les a puisées dans un dictionnaire encyclopédique :

Sans doute la Terre de Feu est-elle la partie la plus âpre du continent américain, plus âpre même que ce Groenland glacé et désertique, mais empreint quand même de poésie.

L'extrémité sud, au contraire, où vient mourir la Cordillère des Andes, est un chaos étrange, presque désert, où les glaciers voisinent avec des forêts inextricables, où les îles s'enchevêtrent, peuplées seulement de quelques bandes d'hommes primitifs et peureux, rebelles à toute civilisation, et où la pluie et les vents, qui soufflent avec une intensité inconnue ailleurs, rendent la vie pénible et sombre.

Parfois l'eau du ciel tombe pendant des semaines entières, sans un moment d'accalmie, en véritable torrent, et l'humidité des forêts inondées ne s'est pas dissipée encore que pareil déluge recommence.

[...] La partie continentale seule est habitée par les blancs [...] Mais les îles restent désolées. Leurs côtes, où les épaves viennent

¹⁴ *Id.*, p. 20.

¹⁵ Punta Arenas, chef-lieu la province Magellane et Antarctique chilienne (auj. 114 000 hab.), n'est, par 53°09' de latitude sud, « la ville la plus australe du globe » que si on oublie Ushuaïa (11 000 hab.), chef-lieu de la province argentine de la Terre de Feu (54°48' S), et la petite localité chilienne de Puerto Williams (55°02' S, à moins de 120 km du cap Horn).

N.B. Les diverses coordonnées géographiques figurant dans ces notes sont toutes extraites de l'Index du *Grand Atlas Universalis de géographie* (cartographie et calculs Rand McNally), 1992.

¹⁶ Georges SIM, *Les Voleurs de navires*, *op. cit.*, pp. 20–21.

échouer, ne sont guère hantées que par les phoques et les pingouins¹⁷ qui, peu accoutumés aux hommes, se laissent approcher par eux sans manifester de crainte.¹⁸

C'est alors que le *Santiago* essuie une véritable tempête : le plus angoissant, « c'étaient les éclaircies soudaines d'une partie du ciel, qui permettaient d'apercevoir la cime blanche de glaciers contre lesquels il semblait que le bateau devait fatalement se briser »¹⁹.

Un peu plus loin, au chapitre VII, nous faisons la connaissance des indigènes de la Terre de Feu, ces « sauvages blancs » que sont les Fuégiens (qu'il ne faut surtout pas confondre avec les Alakaloufs, qui « ont le teint plus bronzé et portent généralement des tatouages sur la poitrine »²⁰)... Et je ne puis résister au plaisir de vous donner, à la suite de Sim, une petite leçon d'ethnographie, qui pourrait s'intituler « les pêcheuses de moules » :

Les jeunes filles pénètrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, voire jusqu'au cou, pour pêcher les moules qui, dans ces parages, atteignent des dimensions phénoménales et pèsent souvent plus d'une livre [...] Cette pêche se pratique avec les pieds. Chaque pêcheuse porte un panier sur la tête. Parfois elle se baisse, retire un coquillage d'entre ses orteils et continue de s'avancer dans la mer, tâtant le fond, cueillant ainsi les mollusques.

Durant ce temps, les hommes restent inactifs, couchés dans leur hutte, ou encore réunis en petits groupes silencieux et mornes.²¹

¹⁷ Le jeune Sim commet là une erreur commune à bien des Français et autres francophones : ses « pingouins » de la Terre de Feu sont en fait des **manchots** ; quant aux vrais pingouins, on n'en rencontre que dans l'hémisphère nord. Comme le précisait déjà Buffon, « on a donné indistinctement le nom de *pingouin* ou *pinguin* à toutes les espèces de ces deux familles (*pingouins* et *manchots*), et c'est ce qui les a fait confondre ». À signaler que, contrairement à la plupart des pingouins boréaux, le manchot austral, avec ses membres antérieurs transformés en nageoires écailleuses, **est bien incapable de voler** (en revanche, c'est un grand marcheur, et surtout un admirable plongeur et nageur). Buffon signale aussi une différence essentielle entre les deux familles : « dans les espèces des oiseaux du Nord [les pingouins] le bec est aplati, sillonné de cannelures par les côtés et relevé en lame verticale, au lieu que dans celles du Sud [les manchots] il est cylindrique, effilé et pointu [...] Ainsi, tous les « pingouins » des voyageurs au Sud sont des manchots » (*Histoire naturelle, Animaux*, « Pingouins et manchots »). Voir aussi les notes 23 (p. 128) et 114 (p. 152).

¹⁸ Georges SIM, *Les Voleurs de navires*, *op. cit.*, pp. 37–38.

¹⁹ *Id.*, p. 39.

²⁰ *Id.*, p. 57.

²¹ *Id.*, p. 60.

Que nous offre la deuxième partie, outre des aventures assez délirantes que nous tairons ici ? Chapitre II, j'aperçois « une bande de phoques s'ébatant sur un banc de cailloux, et tous [de plonger] à la vue du navire »²²... « Les pingouins [*sic*] font, eux aussi, leur apparition, à la fois comiques et touchants, avec leur démarche de petits bonshommes obèses, confiants au point que rien ne les fait fuir »²³... « Souvent d'importantes bandes de lions marins²⁴ apparaissaient parmi les vagues, s'éloignaient, revenaient curieusement vers l'île flottante et inaccessible qu'était pour eux le navire »²⁵... Plus loin, on les retrouve : « Des lions marins s'ébattaient, [certains] d'une grosseur invraisemblable, lançaient des gerbes d'eau, montrant des dos luisants, des têtes moustachues et surmontées d'une véritable crinière »²⁶.

Et voici que la masse imposante du cap Horn se découpe en noir d'encre sur le ciel gris. Nous n'allons pas tarder à basculer en plein Jules Verne : une des îles toutes proches, « un immense rocher de deux cents mètres de haut »²⁷, est *creuse* : « Un des versants de l'île était percé d'une sorte de tunnel, dans lequel le gros cargo s'engagea, voguant près de dix minutes, à une allure ralentie, dans l'obscurité absolue »²⁷. Et, au cœur de l'île, on arrive dans un port ; à l'ancre s'y trouvent toutes sortes de navires mystérieusement disparus depuis des années, y compris un sous-marin et un contre-torpilleur ! Près du port, une ville miniature, peuplée d'anciens

²² *Id.*, p. 83.

²³ *Id.*, p. 84. Rappelons-le (*cf.* note 17, p. 127), il s'agit en fait de manchots. Pingouins et manchots n'ont en commun que d'appartenir tous deux à l'ancien ordre des Palmipèdes (mais il est vrai que les anglophones les désignent tous deux sous le terme générique de *penguin*). Contrairement au jeune Sim, nous distinguons donc bien :

- les *pingouins stricto sensu* (petit pingouin [*Alca torda*], 0,40 m de long ; grand pingouin [*A. impennis*], 0,80 m, espèce impropre au vol, éteinte au milieu du XIX^e siècle), qui forment la famille des **Alcidés** (hémisphère nord) ;
- les *manchots, gorfous* et *sphénisques*, qui forment la famille des **Sphéniscidés** (hémisphère sud) ; pour plus de détails, voir la note 114, p. 152.

²⁴ Peut-être s'agit-il de l'otarie à fourrure (*Arctocephalus gazella*) ou « lion de mer » ? ou, plus probablement vu la description qui en est faite, de *Mirounga leonina* ou « éléphant de mer », le plus grand de tous les phoques (les mâles adultes peuvent atteindre 4,50 m de long et un poids maximum de 4 tonnes). Otaries, phoques et morses (ces derniers exclusivement arctiques) forment l'ordre des **Pinnipèdes**.

²⁵ Georges SIM, *Les Voleurs de navires*, *op. cit.*, p. 85.

²⁶ *Id.*, pp. 102–103.

²⁷ *Id.*, p. 86.

forçats évadés... Maxan²⁸, le maître de cette forteresse secrète, est décidé à mettre à sac le monde entier, grâce à sa flotte de bateaux piratés ! Je vous l'avais dit, et pour notre bonheur, nous sommes en plein délire vernien, et je vous invite à découvrir vous-mêmes la fin de ce roman fabuleux. Bien que le récit soit passionnant, moi, je m'en vais, car **il n'y fait pas assez froid à mon goût !**

*

* *

AFFRONTONS maintenant *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*²⁹, signé Georges Sim, qui paraît un an plus tard, en mai 1928, chez Ferenczi, dans la collection « Les Romans d'aventures » (cette collection vient de publier en février *Le Désert du froid qui tue*, signé Christian Brulls... nous le traverserons tout à l'heure).

Avec ce *Monstre blanc*..., nous ne quittons pas les parages du cap Horn. Au chapitre I^{er}, nous nous retrouvons d'abord à « Punta Arenas, la ville des vents » ; il y tombe une pluie torrentielle, mais je trouve qu'il n'y fait pas assez froid (forcément ! la latitude n'est que de 53°09' Sud). Voyons plus loin... Jérôme Dantan, le héros de cette histoire, évoque ses chasses à l'ours blanc en Alaska, et le temps où il partait, avec pour toute fortune son chien et une paire de raquettes, à travers les glaces du Groenland³⁰.

Mais nous sommes en Terre de Feu, et en voici une bonne description géographique (toujours grâce aux encyclopédies de la place des Vosges !) :

Au loin, par-delà la mer aux vagues d'un gris d'acier, des formes noires s'allongeaient : les îles du sud, qui étalaient leur chapelet jusqu'aux régions glacées du cap Horn [...] C'est la grande chaîne de montagnes américaine, la Cordillère des Andes, qui vient s'achever

²⁸ Selon Michel LEMOINE (*L'Autre Univers de Simenon*, p. 119), « le personnage de John Maxan a peut-être été inspiré à Simenon par l'histoire réelle d'Antoine de Tounens qui, en 1861, s'était proclamé roi d'Araucanie et de Patagonie sous le nom d'Orélie-Antoine I^{er} » (né et mort en Dordogne, 1820-1878).

²⁹ Georges SIM, *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*, Paris, Ferenczi, « Les Romans d'aventures », 51, avril-mai 1928 (rééd. en 1933 sous le titre *L'Île de la Désolation*). Cf. Michel LEMOINE, *op. cit.*, pp. 94-98.

³⁰ Ces glaciers du Groenland me font penser à Paul-Émile Victor et à ses compagnons Robert Gessain, Eigil Knyth et Michel Perez qui, en 1936 (huit ans après la parution de ce roman), ont traversé avec leurs trente-trois chiens de traîneaux l'inlandsis groenlandais d'ouest en est : 800 kilomètres à la hauteur du 67^e parallèle de latitude nord en quarante jours.

là [...] dressant dans le ciel de majestueux glaciers à côté de ravins insondables.

Peu de mers sont balayées par des vents aussi divers et aussi violents que celle-là, recevant à la fois le souffle du Pacifique et celui de l'Atlantique, véritable carrefour où toutes les tempêtes viennent éclater, parfois en véritables tornades.³¹

Les vents d'accord, et les «soixantièmes grondants» (pires que les quarantièmes rugissants), mais le froid, où est le froid? Nous l'avons cherché dans tout le reste du roman sans le trouver vraiment. Alors, la faune? (Mais, je vous préviens, du rôle-titre, l'énigmatique «monstre blanc», je ne vous dirai rien : ça n'est pas dans nos conventions!)... Tiens! Près de l'île Santa Inés, revoici des lions marins³², que Sim décidément aime bien :

[...] On vit soudain de longs corps noirâtres et luisants émerger de la surface liquide. Il y en avait vingt, trente, cinquante... Il y en eut cent [...] L'eau était agitée de remous blanchâtres. Parfois une tête se dressait, moustachue; on apercevait une sorte de crinière rude... Et des mugissements semblables à celui du taureau emplissaient l'air.³³

Au chapitre VII, «Le cimetière des navires», nous arrivons en vue de l'île Clarence³⁴, à la côte étrangement découpée. «Des oiseaux des terres antarctiques s'envolaient par bandes si nombreuses que le ciel en était obscurci. Sur une pointe avancée, on apercevait des pingouins³⁵ marchant gravement, pareils, de loin, à de petits bonshommes faisant la promenade dominicale et devisant paisiblement»³⁶... Tiens! un requin? Non, un sous-marin «dont la tourelle à demi renversée se dressait encore»... Et, pour faire bonne mesure, celui-ci est rempli de cadavres «ou plutôt de squelettes, qui vont, qui viennent, au gré des flots... qui m'ont heurté cent fois [...] Il y en

³¹ Georges SIM, *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*, op. cit., pp. 36 et 38.

³² Cf. note 24, p. 128.

³³ Georges SIM, *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*, op. cit., p. 47.

³⁴ Île Clarence (61°09' S-54°06' W). Comme le fait remarquer Michel Lemoine dans son *Autre Univers de Simenon*, «le cadre spatial du roman est ici plus caractérisé et plus réaliste que dans *Les Voleurs de navires*; les îles de la Terre de Feu sont notamment citées sous leur nom exact»: ainsi, au nord de Clarence, l'île Hoste (55°15' S-69° W), l'île Santa Inés (53°45' S-72°45' W), l'île de la Désolation (isla Desolación 53° S-74°10' W). Toutefois, «une heure» de navigation entre Clarence et Hoste — comme il est dit p. 59 — ne me semble pas une durée très réaliste!

³⁵ Cf. notes 17 (p. 127), 23 (p. 128) et 114 (p. 152).

³⁶ Georges SIM, *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*, op. cit., p. 49.

a peut-être vingt... Pensez!... Ces hommes qui ... là-dedans... des jours et des jours... »³⁷ Brrr! le coin est plutôt macabre! Voyons plus loin...

Chapitre III de la 3^e partie : « Parmi les phoques et les pingoins [*sic*] » (tiens? chez Ferenczi, ce n'est plus le même correcteur, et celui-ci écrit avec constance « pingoin » sans « u »!) Nous sommes sur un îlot proche de l'île Hoste et du cap Horn :

L'îlot était inhabité, ou plutôt inoccupé par les humains. Mais que d'habitants ailés! On ne pouvait faire dix pas sans marcher parmi des pingoins [*sic*] qui s'effarouchaient à peine, se contentant de reculer de quelques pas et de regarder avec gravité les nouveaux venus.

D'autres oiseaux perchaient sur les plus hauts rochers, criant, piaillant, croassant sans trêve, ajoutant un vacarme de plus au vacarme de la tempête.

Enfin, des phoques de toutes les espèces, des ours marins³⁸ surtout, grisâtres, balourds, se traînaient péniblement à travers les roches dès qu'ils apercevaient des hommes et plongeaient à la mer.³⁹

Bon, eh bien! puisque le froid ne sévit toujours pas — enfin, pas assez —, changeons résolument de roman... et d'hémisphère.

³⁷ *Id.*, p. 50.

³⁸ Ces « ours marins » (ou ours de mer) forment un des deux groupes de la sous-famille des otaries (*Arctocephalinæ*), l'autre groupe étant les *Otariinæ* ou « lions de mer » (selon R. Manaranche, art. « Pinnipèdes », *Encyclopædia Universalis*).

Quant aux « phoques de toutes les espèces », c'est vrai qu'elles sont nombreuses et variées, les espèces antarctiques (et subantarctiques) de phoques... Ah! que n'avait-il à sa disposition, notre Sim des années vingt, une riche documentation sur le sujet, par exemple *L'Antarctique et son environnement. Présentation et conseils à ses visiteurs* (Scientific Committee on Antarctic Research, Paris, 1982) : grâce à cette brochure, il aurait pu nous présenter, outre le phoque crabier qui montre son museau dans *Un Drame au pôle Sud* (cf. note 97, p. 149), le « Léopard de mer » (*Hydrurga leptonyx*), de fort grande taille; le phoque de Ross (*Ommatophoca rossii*), moins souvent observable car familier de la banquise soudée inaccessible aux navires; le phoque de Weddell (*Leptonychotes weddelli*)... Il nous semble avoir aperçu l'éléphant de mer (*Mirounga leonina*), le plus grand de tous les phoques, dans les parages du cap Horn (*Les Voleurs de navires*, note 24, p. 128).

³⁹ Georges SIM, *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*, op. cit., p. 60.

*

* *

C'EST DANS le Grand Nord canadien que nous emmène à présent *Le Roi des glaces*⁴⁰, publié au début de l'été 1928⁴¹ par Tallandier dans la même collection que *Les Voleurs de navires*, «Grandes Aventures et Voyages excentriques».

Au début de l'action, à Chicago, l'aviateur français Jean Nogaret s'apprête à effectuer un raid vers le pôle Nord. Mais son appareil lui est volé et il va lui arriver, bien sûr, dans des circonstances mystérieuses, toutes sortes d'aventures romanesques. Pour en savoir plus, lisez le roman; moi, vous savez, je me contente de planter quelques décors et de ... «fabriquer des glaçons»! Voilà Nogaret volant tout de même vers le pôle, aux commandes d'un autre appareil, et nous voici entre Fort-Churchill⁴² et la Terre du Prince-Guillaume⁴³ :

C'était bien le Nord maintenant qu'on survolait, le Nord sinistre, avec ses immenses plaines glacées sur lesquelles des forêts de sapins se découpaient en noir. Parfois, un lac reflétait, telle une surface d'acier, le jour glauque.

⁴⁰ Georges SIM, *Le Roi des glaces*, Paris, Tallandier, «Grandes Aventures et Voyages excentriques», coll. bleue, 215, juin 1928 [attention! dans les notes 45-55, les folios mentionnés sont ceux de la réédition de 1954]. Cf. Michel LEMOINE, *op. cit.*, pp. 124-127.

⁴¹ Au moment où paraît ce roman, le jeune Paul Victor, 22 ans (de trois ans le cadet de Simenon), passe à la mi-juin l'examen d'élève officier de la marine marchande, puis embarque à Marseille, le 28 juillet, pour le tout premier périple de sa vie, à bord du steamship *Canada*, de la Compagnie Cyprien Fabre (un mois et demi de navigation, avec escales à Valence, Lisbonne, Ponta Delgada et Heurta aux Açores, Providence et New York, les Açores à nouveau, Tanger, Marseille, Alexandrie, Beyrouth, Jaffa). Quand il débarque à Marseille à la mi-septembre, notons que le «capitaine» Sim est sur le point d'achever un périple fluvial de six mois à bord de son canot *Ginette*.

⁴² «Fort Churchill (à un peu plus de mille kilomètres de Chicago), qui n'est qu'un village plutôt qu'une ville, à l'embouchure de la rivière du même nom»... Recherches faites dans nos atlas les plus détaillés, nous n'avons pu y découvrir aucun Fort Churchill. Mais il semble bien s'agir de **Churchill**, dans le Manitoba canadien, à l'embouchure de la rivière homonyme dans la baie d'Hudson (58°46' N-94°10' W), et qui se trouve en fait à près de 2 000 km de Chicago à vol d'oiseau.

N.B. Michel Lemoine nous précise qu'effectivement, bien des toponymes de ce type au Nouveau Monde ont vu leur «Fort» officiellement supprimé... du fait de la disparition des forts eux-mêmes.

⁴³ Il s'agit de King William Island (69° N-97°30' W), une des îles de l'archipel arctique canadien (Territoires du Nord-Ouest), au nord de la péninsule Adélaïde. L'île du roi Guillaume se trouve à quelque 800 km au nord de Churchill, et à 1 000 km environ de l'actuelle position du pôle magnétique terrestre (77°19' N).

Et le vent soufflait de l'ouest, toujours de l'ouest, violent, chargé de neige. L'avion avait peine à garder sa direction, et il plongeait souvent, se redressait pour plonger encore à des profondeurs insensées, comme un navire sur une mer furieuse. On voguait au-dessus des nuages et on s'en apercevait à peine, tant tout était partout et toujours uniformément gris [...]

La nuit vint cependant, et il fut plus difficile de se diriger. On avait survolé le lac Baker⁴⁴, aux dernières lueurs du crépuscule. Le cercle polaire n'était plus loin, mais encore fallait-il, à l'aide de la seule boussole, ne pas dévier de la route [...] Quatre heures s'écoulèrent dans le noir. Une sorte d'angoisse naissait peu à peu, angoisse de l'inconnu, angoisse de sentir qu'on pénétrait de plus en plus avant dans une région maudite où l'on ne pouvait plus compter sur l'aide des hommes.

Le thermomètre marqua trente degrés au-dessous de zéro et il devint impossible de laisser la moindre parcelle de chair à nu.⁴⁵

Deux chapitres plus loin, et après d'autres mésaventures que je vous tairai, nous voici toujours en direction de la Terre du Prince-Guillaume, mais en traîneaux à chiens cette fois :

[...] Nogaret, qui était novice dans le maniement des raquettes, devait faire des efforts multiples pour suivre le train. C'était son apprentissage du Nord, apprentissage fait dans d'excellentes conditions d'ailleurs, en dépit du bras cassé, car la température était relativement douce et le groupe imposant. Passé le cercle polaire, n'est-ce pas le nombre qui compte ? À dix, on est fort. À quatre, on se défend. À deux, on s'empêche mutuellement de mourir. Et, seul, on n'a plus qu'à s'ensevelir sous la neige⁴⁶.

⁴⁴ Baker Lake (64°10' N-95°30' W), à 2°23' de longitude du cercle polaire arctique (66°33' N).

⁴⁵ Georges SIM, *Le Roi des glaces* (rééd.), pp. 20-21.

⁴⁶ Non, pas toujours, et plus maintenant... Il y a dix ans, grâce à son exceptionnelle résistance physique, grâce aussi au secours des technologies modernes (vêtements et aliments spéciaux, balise Argos-Sarsat, etc.), c'est **seul, absolument seul** que le D^r Jean-Louis Étienne a marché, dans l'axe du 74° degré de longitude ouest, de Ward Hunt Island (83°04' N) au pôle géographique Nord : plus de mille kilomètres en 63 jours, du 9 mars au 11 mai 1986 (lire *Le Marcheur du pôle*, Robert Laffont, 1986).

N.B. (dernière heure !) Christine Janin, médecin, alpiniste et fondatrice de l'association « À chacun son Everest », vient tout juste de réaliser, quant à elle, l'exploit d'être la première femme au monde à avoir « atteint le pôle Nord à skis, sans moyens mécaniques ni chiens de traîneau ». Détails de l'opération : 1 000 km en 62 jours, du 3 mars au 5 mai 1997, du cap Arktitcheskii (Russie, 81°15' N/95°45' E) au pôle Nord sur une banquise à la dérive parsemée d'embûches ; assistée du Sibérien Sergueï Ogorodnikov (poids moyen de chacun des deux traîneaux : 70 kg) ; trois déposes de vivres par hélicoptère (le récit de cet exploit vient de paraître chez Albin Michel sous le titre *Objectif pôle Nord*).

On rencontra d'abord une bande de loups, mais ceux-ci, après avoir suivi quelque temps les hommes avec l'espoir qu'on leur laisserait quelque proie, s'éloignèrent rapidement. Des maigres sapins paraissaient encore de-ci de-là, et le sol était par endroits couvert d'un livide lichen. C'était tout pour la flore et pour la faune !

Par contre, tout était déjà gelé, sauf quelques sources jaillissant du roc, qui gardaient leur limpidité et leur chant.

« Dans un mois, nous ne nous serions pas aventurés jusqu'ici ! grogna Jef. Ceci, c'est le beau temps ! C'est le rêve ! » Nogaret n'en avait pas moins le nez à peu près gelé et ses doigts étaient gourds, dans les épaisses mitaines de fourrure.

[...] Au matin, on s'engageait sur l'étroit bras de mer qui sépare le continent de la Terre du Prince-Guillaume, et dont la surface est gelée à n'importe quelle époque de l'année.⁴⁷

La deuxième partie du *Roi des glaces* s'ouvre avec la description d'un somptueux lever de soleil sur l'éblouissante blancheur du royaume de Ti-Hoo :

Le ciel s'était rapidement éclairci. Le bleu sombre avait fait place à une teinte indéfinissable, où se mariaient l'azur et l'or de l'opale.

Puis brusquement, le soleil avait éclaté à l'horizon et le paysage n'avait plus été qu'une apothéose. Alentour, la glace scintillait à perte de vue, au point que les prunelles étaient comme blessées par l'éclat ambiant. C'était loin d'être une surface unie et monotone [...] Des blocs de glace s'élevaient soudain, épousant les formes les plus inattendues, comme les rochers des grottes et les stalactites [...]

Le sol lui-même parvenait à être sans cesse divers : ici, poli comme un miroir, et, là, ondulé légèrement, ou encore irisé, ou piqueté de véritables aiguilles transparentes.

Partout, le soleil, se décomposant parfois et inscrivant dans un cristal son prisme admirable et coloré.⁴⁸

Et la faune arctique ? me demanderez-vous. Patience ! Et, tenez, justement :

[...] Une masse énorme profilait son ombre sur la glace. L'ours blanc parut soudain, marchant à pas lents, avec le dandinement habituel à sa race. Il avait senti une présence étrangère. Il fixait les deux hommes de ses petits yeux luisants, cependant que son nez,

⁴⁷ Georges SIM, *Le Roi des glaces* (rééd.), pp. 30–31. Le bras de mer évoqué dans le dernier paragraphe de cette citation est Simpson Strait (68°27' N–97°45' W), entre Adelaide Peninsula et King William Island.

⁴⁸ *Id.*, p. 42.

tordu de travers, reniflait d'une façon peu amicale. Il n'était pas à cinquante mètres. Il paraissait n'avoir envie ni de fuir, ni d'avancer, mais seulement désirer prendre de plus amples renseignements sur les intrus.⁴⁹

Je ne vous raconterai pas comment Ti-Hoo, le roi des glaces, tua l'ours d'un habile coup de son couteau à manche d'or, ce qui fournit du même coup le dîner du soir et un costume polaire à Nogaret.

Et c'est peut-être le moment de révéler — mais c'est Michel Lemoine qui le fait mieux que moi dans son *Autre Univers de Simenon*⁵⁰ — comment Nogaret « reconnaît avec stupeur en Ti-Hoo un ancien camarade [Thibaut] avec lequel il a effectué ses études à Nancy ! Dans le Grand Nord, Ti-Hoo est le “roi des glaces” et il conduit Nogaret dans son domaine où l'or abonde à un point tel que les maisons sont recouvertes du précieux métal. Le peuple de ce fascinant royaume nordique [quelque part au nord-ouest de la Terre du Prince-Guillaume] descend de Français qui ont fait naufrage au XVIII^e siècle, et Ti-Hoo, approuvé par sa sœur Di-Nâh, veut les préserver des influences néfastes de la civilisation ». (Question subsidiaire : qui la charmante Di-Nâh va-t-elle épouser à la dernière page du roman ?)

Le royaume de Ti-Hoo — qui n'est qu'un village, mais quel village ! — est difficile à décrire, nous dit Sim :

Qu'on s'imagine des rues régulières, assez étroites, mais au sol fait de glace unie, polie comme un miroir, où le soleil, qui déclinait à l'horizon, mettait des reflets orangés. Aux deux côtés de ces rues, des constructions étranges, presque hallucinantes, s'alignaient très exactement, toutes pareilles, sans qu'une seule fût plus grande ou plus petite, ou plus large ou plus haute.

On pensait d'instinct aux rayons d'une ruche ! *Et ces maisons étaient en or !* [...] Constructions à peu près carrées, mais surmontées d'un toit légèrement bombé, formant coupole. Bien entendu, il ne s'agissait pas de murs en or massif, mais de plaques de métal posées sur des cloisons de bois garnies intérieurement de peaux de bête...⁵¹

(et veuillez noter ce détail d'un idéal urbanistique dont devraient bien s'inspirer les responsables de la voirie liégeoise) :

Une propreté méticuleuse régnait dans ce village de rêve, malgré la présence des chiens qui vivaient là en plus grand nombre

⁴⁹ *Id.*, p. 47.

⁵⁰ Michel LEMOINE, *L'Autre Univers de Simenon...*, op. cit., p. 125.

⁵¹ Georges SIM, *Le Roi des glaces* (rééd.), p. 55.

encore que les humains. Nulle part un déchet quelconque. La même surface de glace unie ...⁵¹

Et, bien sûr, dans la maison de Ti-Hoo comme dans toutes les autres, les moindres instruments ménagers étaient en or. Depuis qu'il avait mis les pieds dans le village, Nogaret était accoutumé à voir le précieux métal à profusion. Déjà, il le considérait avec les yeux indifférents des indigènes.⁵²

Ce thème utopique de l'or comme métal d'usage courant scintillant comme la glace loin de toute pollution monétaire, c'est évidemment le pôle fantastique de cet attachant roman ... Le triomphe de l'or propre sur l'argent sale, en quelque sorte.

Revenons à nos valeurs plus concrètes d'exotisme climatique. Que diriez-vous d'un bon coup de vent glacial ... et encyclopédique ?

Dâb, c'est le [vent du] Nord. Il a des noms multiples. Chaque tribu d'Esquimaux l'appelle différemment⁵³. Les indigènes des côtes de la mer Blanche l'ont baptisé aussi, chacun selon leur langage. Mais tous également, tous ceux qui vivent à l'intérieur du cercle arctique, se prosternent devant lui et le considèrent comme l'incarnation même de Dieu, comme sa manifestation immédiate et terrifiante.

Car *Dâb* sème la souffrance, la mort ... *Dâb* bouleverse tout ce qui existe. Parfois, il écrase des villages. D'autres fois, il fait s'entrechoquer des montagnes de glace.

Dâb, c'est le vent du Nord, le vent qui vient du pôle et devant lequel tout ce qui vit et tout ce qui est inerte doit s'incliner.⁵⁴

Et nous refermerons ce roman sur une évocation saisissante du « froid qui tue » :

La dernière bûche du foyer s'éteignait ... Et dans le Nord, le feu qui s'éteint, c'est la mort ! Si nos deux personnages eussent possédé

⁵² *Id.*, p. 56.

⁵³ Ainsi, pour les Inuit (Eskimo) de la côte orientale du Groenland, « la famille des vents est constituée du père, *Negqajaq* (le vent du nord-est) ; de la mère, *Pitaraq* (le vent du nord-ouest) ; du fils, *Kalanneq* (sud-est) ; et de la fille, *Puvajerteq* (sud-ouest). Et l'on raconte que, lorsque *Pitaraq* a soufflé, en général violemment, *Negqajaq* prend sa revanche, puis le vent finit par s'apaiser et le calme revient (et avec lui les phoques). Pour calmer les éléments déchaînés, les êtres humains peuvent "coucher" avec les vents en mimant dehors l'accouplement : ce sera une femme pour modérer *Negqajaq*, un homme pour maîtriser *Pitaraq* » (Joëlle ROBERT-LAMBLIN, in Paul-Émile VICTOR, *La Civilisation du phoque. Légendes, rites et croyances des Eskimo d'Ammassalik*, Éd. R. Chabaud, Bayonne, 1993).

⁵⁴ Georges SIM, *Le Roi des glaces* (rééd.), p. 68.

un thermomètre, celui-ci eût marqué cinquante-deux degrés sous zéro. Il fallut quelques minutes pour qu'ils s'en aperçussent [...] Ils se sentirent soudain transis, au point qu'il leur devint pénible de parler, de donner plus de prise au froid en ouvrant la bouche.

Nogaret fut le premier atteint par les symptômes avant-coureurs qui figent les explorateurs de terre. *Il eut envie de s'étendre et de dormir!* Et pas une envie passagère, contre laquelle on lutte aisément. Non! Un sommeil de plomb s'empara de lui. Son esprit cessa de penser selon la logique [...]

Ah! le Nord possède des armes formidables, et ce n'est pas sans raison qu'il est presque inviolé. Devant les fauves, l'homme peut lutter. Il lutte même victorieusement contre la faim ou la soif. Mais le froid le prend en traître. Il s'insinue d'une façon sournoise, *sans douleur* [...] De vieux coureurs de steppes, même, s'y laissent prendre, alors qu'ils étaient prévenus, tant l'engourdissement du cerveau se fait d'une façon insensible.

C'est pourquoi on rencontre tant de cadavres au visage serein, couchés dans des attitudes paisibles...⁵⁵

*

* *

NOUS RESTERONS dans le Grand Nord canadien avec *Le Lac d'angoisse*⁵⁶, publié à la fin de 1928 dans cette collection des « Romans d'aventures »⁵⁷ qui en est à son 57^e numéro et à qui Sim (ou Brulls) a déjà donné *Le Cercle de la soif*, *Le Désert du froid qui tue* (que nous traverserons bientôt) et *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*.

Mais comme *Le Roi des glaces* nous a retenus assez longtemps — et puis je vois que vous vous refroidissez dangereusement —, nous ne nous éterniserons pas sur ce *Lac d'angoisse*... un titre et un site bien peu engageants! Juste le temps de faire nos quelques relevés météorologiques de routine.

⁵⁵ *Id.*, pp. 74-75.

⁵⁶ Georges SIM, *Le Lac d'angoisse*, Paris, Ferenczi, « Les Romans d'aventures », 57, novembre 1928 (rééd. en 1933 sous le titre *Le Lac des Esclaves* de Christian Brulls). Cf. Michel LEMOINE, *op. cit.*, pp. 230-233.

⁵⁷ Cette collection a publié, entre autres, cinq romans de Fenimore Cooper et un de Walter Scott.

Au chapitre v, brève escale aux îles Féroé : « un petit port⁵⁸, là-bas, dans le nord gris balayé par les vents »⁵⁹ ... Chapitre vi, le *Cormoran* cingle vers l'extrême nord. Quelques jours plus tard, les glaces flottantes commencent à nous entourer d'une façon menaçante et le *Cormoran* a de la peine à se glisser entre de véritables icebergs. Jim Sweets daigne nous éclairer sur notre route :

Nous avons déjà doublé le cap Farvel, au sud du Groenland. Un mois plus tard, nous n'aurions pas pu atteindre la Terre de Baffin, comme nous le faisons maintenant, car les glaces bloqueront le détroit. Demain, nous voguerons dans la baie de Hudson et, si tout va bien, dans quarante-huit heures nous mettrons pied à terre.⁶⁰

Nous serons donc en plein nord américain. (Au détour d'une page, on apprend que le chien danois de Jim Sweets, « à l'air calme et féroce », s'appelle Olaf... comme celui de Simenon à l'époque). Je poursuis mon journal de bord, qui devient un journal de route car, chapitre vi, une fois débarqués sur une rive de la baie d'Hudson, c'est en traîneaux à chiens que nous nous enfonçons vers le Nord inhospitalier : près de dix heures de marche par jour, cap nord-ouest ... Chapitre vii, nous sommes dans les parages du 56° degré de latitude nord ... Chapitre viii, « le thermomètre marque 45° »⁶¹, des degrés en dessous de zéro bien entendu ! Marchant vers l'ouest, nous atteignons la Chesterfield River et faisons route vers « le Grand Lac des Esclaves ». C'est justement le titre de la deuxième partie.

Au chapitre i^{er}, nous sommes attaqués de nuit par une meute de loups, et sauvés par le feu et par nos chiens ...

[...] Puis ce fut soudain le jour. À peine une lueur blanchâtre avait-elle paru à l'horizon que le soleil jaillissait en une aurore rapide, brutale, semblable à une apothéose.

Il est vrai qu'il se ternit avec la même rapidité et ne fut plus, durant le reste du jour, qu'un globe jaunâtre, à peine lumineux, qui nageait dans le blanc du ciel nuageux sans réchauffer la terre.

[...] L'époque n'était plus loin où durant des mois ce même soleil ne se lèverait plus sur les terres maudites où nous nous trouvions ... Ce serait la nuit polaire, la nuit sinistre qui dure des jours et des jours, des semaines, et qui ancre si bien le désespoir dans les cœurs ...⁶²

⁵⁸ Probablement Tórshavn (62°01' N-6°46' W).

⁵⁹ Georges SIM, *Le Lac d'angoisse*, op. cit., p. 16.

⁶⁰ *Id.*, p. 19.

⁶¹ *Id.*, p. 25.

⁶² *Id.*, p. 31.

Quelques jours plus tard, chapitre II, nous atteignons le grand lac des Esclaves⁶³... Quelques jours de pirogue et puis, chapitre III, voici le lac entièrement gelé, les pirogues inutilisables, et nous bien forcés de reprendre les traîneaux... Chapitre V, il est question, au sud-est, du lac Athabasca⁶⁴... puis d'un troisième lac, dans les territoires du Nord [-ouest], le lac de l'Ours⁶⁴. Ce serait le bon, le plus au nord aussi, celui au bord duquel se situerait la caverne, repaire de Sweets et de son trésor. « Le lac de l'Ours se trouve dans une partie extrêmement froide et tout à fait désertique. Les Indiens eux-mêmes ne s'y aventurent guère... Seules des bandes d'Esquimaux hantent ces parages de mort... »⁶⁵ Chapitre VI, nous faisons la connaissance du Wild, « cette morne plaine inhabitée où le froid règne comme ailleurs règne le soleil [...] d'où l'on revient rarement, les membres gelés, les yeux brûlés par la réverbération de la lumière sur la glace »⁶⁶. Les nuits vont se faire de plus en plus longues à mesure qu'on va vers le nord et vers l'hiver, ne permettant plus que deux à trois heures de progression par jour.

Seuls les chiens ne subissaient pas l'effet déprimant de l'hiver. Ils avançaient vaillamment et [à l'étape], eux qui n'étaient pas admis dans les tentes, selon la coutume indienne, ils creusaient leur trou dans la neige, s'y tapissaient, à l'abri des morsures du froid. C'était un spectacle émouvant de les voir sortir de leur prison blanche, le matin, secouer leur épaisse toison et s'en aller, la queue frétilante, vers les traîneaux qui les attendaient.

Braves chiens du pôle, sans lesquels la vie là-bas serait rigoureusement impossible pour les hommes ! Quelle douceur dans leurs yeux ! Et quelle intelligence !...⁶⁷

« Le thermomètre consulté, l'hiver était là, avec ses cinquante-trois degrés sous zéro. Maintenant, si l'on crachait, c'était une sorte de caillou dur qui rebondissait sur le sol, durci lui-même comme de l'acier »⁶⁷... Chapitre VII : encore dix jours de marche forcée, et le lac de l'Ours n'est toujours pas en vue.

⁶³ Le lac Athabaska (59°07' N-110° W) est en effet situé au sud-est du Grand lac de l'Esclave (Great Slave Lake, 61°30' N-114° W). Quant au Grand lac de l'Ours (Great Bear Lake, 66° N-120° W), il est situé au nord-ouest des deux premiers, et à l'est-sud-est de l'embouchure dans la mer de Beaufort de la rivière Mackenzie (elle-même émissaire du Grand lac de l'Esclave).

⁶⁴ Voir note 63.

⁶⁵ Georges SIM, *Le Lac d'angoisse*, op. cit., pp. 44 sq.

⁶⁶ *Id.*, p. 45.

⁶⁷ *Id.*, p. 46.

Il est vrai que nous n'avions plus rien pour nous diriger car, à une certaine distance du pôle, la boussole n'est plus d'aucun secours, l'aiguille tournant en tous sens avec la plus libre fantaisie [...] Qui sait si nous n'avons pas dépassé le lac à l'est ou à l'ouest? Dans ce cas, nous entrerons bientôt dans la région des glaces éternelles où rien ne vit, sinon les ours, les phoques et les pingoins [*sic*].⁶⁸

Et puis, le lac, enfin!... Chapitre VIII : « vers le nord-est, là où les rives du lac sont les plus découpées »⁶⁹, nous découvrons la fameuse caverne aux multiples ramifications où Jim Sweets est censé avoir entreposé tout son or, et qui se prolonge *jusque sous le lac*!

J'arrête là mon « journal »... Il vous restera à lire la troisième partie, « Un drame de l'or », où l'on bascule en plein Jules Verne et où, plus d'une fois, on songe au *Voyage au centre de la Terre*!

*

* *

L'ACTION de *L'île des maudits*⁷⁰, située dans les parages du Groenland et de l'Islande, est résolument maritime, mais ne nous dépaysera pas trop.

« Trois hommes dans un bateau » (c'est le titre du premier chapitre) : eh oui! nous voici dans un doris exigu, naufragés en plein Atlantique Nord, enveloppés d'« un brouillard épais, glacial », avec « mer houleuse »⁷¹... Sept jours que cela dure... Et puis — ce qui n'arrange rien — voici

le dernier quignon de pain, dont il fallait gratter la moisissure. Plus d'eau. Mais, en se penchant, on léchait la rosée qui se posait sur les bancs [...] « Nous devons être déportés vers le nord! »... Vers le Nord!... C'est-à-dire vers les glaces flottantes, vers les icebergs qui, à cette saison, commencent à descendre et dont le moindre briserait

⁶⁸ *Id.*, p. 48.

⁶⁹ Selon nos cartes, la fameuse caverne du roman se situerait donc dans les parages de Dease Arm (66°52' N–119°37' W) et Hornby Bay (66°35' N–117°50' W), quelque part au nord-est du Grand lac de l'Ours.

⁷⁰ Georges SIM, *L'île des maudits*, Paris, Ferenczi, « Le Livre de l'aventure », 14, novembre 1929 (rééd. en 1935 [texte abrégé] sous le titre *Naufrage du « Pélican »*, Cf. Michel LEMOINE, *op. cit.*, pp. 372–373.

⁷¹ *Id.*, p. 3.

le doris comme une coque de noix pourrie. Vers le Nord [...] et vers le froid intense !...⁷²

Et puis, dans le brouillard dense, c'est la collision avec l'étrave d'un brick, sur le pont duquel un violon joue ... la *Marche funèbre* de Chopin ! Voilà que notre exotisme vire au fantastique ... Lord Arthur, l'homme au violon, amoureux des tempêtes, ne tarde pas à révéler que son brick, le *Pélican*, dont la cale est bourrée à craquer de vivres luxueux (?)⁷³, fait route vers « l'île des pirates », qu'on appelle aussi « l'île inabordable, à cause des écueils et de la tempête qui souffle dans ses parages trois cent soixante jours par ans »⁷⁴.

« Parmi les glaces », annonce le chapitre VI : les glaces flottantes se font plus épaisses ... On approche de l'endroit où, sur les cartes, la fameuse île est signalée comme un simple récif dont les bateaux doivent éviter d'approcher ... Le chapitre VIII, « L'île inabordable », nous offre de belles pages sur les tentatives désespérées de franchissement de la terrible barre ... Les titres des chapitres suivants parlent d'eux-mêmes : « À la dérive », « Vers les écueils », « Panique » ... Mais trop de pluies et de bourrasques, pas assez de grands froids à notre goût ! ... Ah ! si ! voici une terrifiante tourmente de neige, exotique à souhait :

On ne voyait rien du décor, ou presque, tant les flocons s'abattaient, serrés, non pas avec la lenteur habituelle à la neige dans nos régions, mais en véritable rafale, à cause du vent violent qui soufflait du nord. En même temps, le froid cinglait le visage [...] Jamais [on] n'avait vu un ciel aussi gris. C'était d'une tristesse infinie, cela mettait dans l'âme une désolation sans borne, au point qu'on en arrivait à douter que le soleil pût briller à nouveau [...]

⁷² *Id.*, p. 6.

⁷³ Signalons au passage que le steward du *Pélican* est un Chinois du nom de Li. Or, ce Li sera plus tard un familier du jeune Marc Simenon, comme on peut le lire dans *Quand j'étais vieux* : « À Marc, j'ai raconté un soir, alors qu'il avait deux ans, une histoire de petit Chinois qui s'appelait Li. Et pendant des années, j'ai dû, chaque soir, inventer de nouvelles aventures de Li » (in *Tout Simenon*, t. 26, p. 307) ... Et, dans *Mémoires intimes*, s'adressant à Marc : « Le soir, pour t'endormir [à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson], tu réclamais "ton" histoire, une histoire à rebondissements multiples que j'avais improvisée alors que tu avais moins de deux ans. Son héros était Li, un jeune Chinois, à qui arrivaient, selon l'inspiration du moment, les aventures les plus inattendues [...] Li était gai, insouciant, comme toi, et comme toi ses meilleurs amis étaient les animaux, comme toi encore il voyageait beaucoup, tentant de se faire comprendre dans les pays les plus divers » (in *Tout Simenon*, t. 27, p. 868) ... Et Li réapparaîtra en 1947 dans *Le Passager clandestin*, comme steward chinois à bord du cargo mixte *Aramis*. Ajoutons qu'il est aussi question de Li, le petit Chinois de Marc, dans les *Mémoires* (inédits) de Tigy.

⁷⁴ Georges SIM, *L'Île des maudits*, *op. cit.*, p. 40.

Le vent empêchait la neige de former une couche épaisse sur le sol rocailleux. Le tapis blanc était balayé sans cesse. Une sorte de nuage neigeux courait au ras des rochers, à une allure folle, donnant au paysage quelque chose de fantomatique...⁷⁵

Puisque nous voilà perdus dans ce linceul de neige, quittons subrepticement cette île maléfique et télétransportons-nous dans l'un des deux romans suivants... Car nous restent à parcourir les deux «romans du froid» signés Christian Brulls.

*

* *

D'ABORD *Le Désert du froid qui tue*⁷⁶ — un titre prometteur! — où nous revoici dans le Grand Nord canadien, que nous connaissons bien, n'est-ce pas! Le temps fraîchit (et l'autre temps, celui des horloges, passe), aussi n'allons-nous pas nous attarder. Traversons ce désert meurtrier à grandes enjambées.

Il faut dire — et Michel Lemoine le souligne dans son *Autre Univers de Simenon* — que le cadre spatial et l'atmosphère du *Désert du froid qui tue* ressemblent énormément à ceux du *Lac d'angoisse* : «Les mêmes dangers dus au froid et à une nature inhospitalière guettent les protagonistes des deux romans. Certaines scènes, même mineures, sont reprises d'une œuvre à l'autre, comme celle où l'on éprouve les plus grandes difficultés à manier des allumettes, les doigts étant engourdis par le froid. Sont à nouveau présents ici la caverne périlleuse et le chien danois⁷⁷, nommé une fois de plus Olaf et rappelant donc le chien de Simenon»⁷⁸.

⁷⁵ *Id.*, pp. 132 sq.

⁷⁶ Christian BRULLS, *Le Désert du froid qui tue*, Paris, Ferenczi, «Les Romans d'aventures», 48, janvier-février 1928 (rééd. en 1933 sous le titre *Le Yacht fantôme* de Georges Sim). Cf. Michel LEMOINE, *op. cit.*, pp. 91-94.

⁷⁷ Comme on l'a vu déjà dans *Le Lac d'angoisse*, Simenon introduit malicieusement le nom d'Olaf, son propre chien, dans ce roman où le danois joue un rôle considérable : «N'étant pas admis par les chiens de traîneaux, Olaf assied sa supériorité en tuant l'un d'entre eux, de la même façon qu'il arrivait parfois au chien de Simenon de le faire» (Michel LEMOINE, *op. cit.*, p. 93). De fait, on peut lire dans *À quoi bon jurer?* : «Olaf, grand danois puissant, ne s'attaquait jamais à un autre chien [...] Pendant longtemps, il se laissait mordre, mais si l'autre insistait, il le prenait délicatement par le cou et le secouait jusqu'à ce que mort s'ensuive» (in *Tout Simenon*, t. 27, p. 74).

⁷⁸ Michel LEMOINE, *op. cit.*, p. 232.

Quant aux seuls passages suivants, ils vous rappelleront immanquablement des considérations sur le froid déjà citées tout à l'heure dans *Le Roi des glaces* :

C'est un des premiers résultats du froid extrême d'exalter les cerveaux. Une sorte de fièvre intense s'empare des hommes qui s'aventurent par de pareilles températures. Et souvent la folie, sinon la mort, est le résultat de leur imprudence [...]

C'est une caractéristique du Nord que la mort n'y soit pas douloureuse, ni la maladie. Le froid est tel qu'il engourdit, et souvent le moribond se croit jusqu'au bout en pleine force.⁷⁹

Ce roman, donc, ne nous apprend rien de neuf. Soit ! Mais ne quittons pas ce désert tueur sans une petite pause exotico-gastronomique (attention ! ne le dites pas à Brigitte Bardot !)

Les Indiens Athabascas leur firent même manger des pattes d'ours qui, si au premier moment elles provoquent le dégoût, constituent un mets d'une extrême délicatesse, que des milliardaires de New York ou de Chicago font venir à grands frais à leur table.⁸⁰

*

* *

CETTE FOIS, nous allons abandonner définitivement les contrées arctiques et piquer plein sud, vers l'Antarctique, pour y vivre *Un Drame au pôle Sud*⁸¹. J'ai choisi de terminer en beauté cette odyssée du froid avec cet étonnant roman qui — j'aimerais le leur faire lire — intéresserait bigrement bien des membres des Expéditions polaires françaises (Missions Paul-Émile Victor) !

Résumons d'abord le résumé qu'en fait Michel Lemoine dans son incontournable *Autre Univers de Simenon* : « Une expédition quitte Le Havre pour le pôle Sud. À bord du *Quand Même !*, explorateurs, savants et matelots

⁷⁹ Christian BRULLS, *Le Désert du froid qui tue*, op. cit., pp. 59 et 33.

⁸⁰ *Id.*, p. 27.

⁸¹ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, Paris, Fayard, « L'Aventure », 4, juillet 1929 (cette nouvelle collection avait été inaugurée un mois et demi plus tôt avec *Les Bandits de Chicago* de Georges Sim). Cf. Michel LEMOINE, op. cit., pp. 314-317.

Paul-Émile Victor, quand ce roman paraît (peut-être l'a-t-il lu ?), effectue son service militaire dans la Marine nationale, à bord du *Voltaire* et de *L'Impétueuse*..., ce qui lui apprend à naviguer, mais ne lui fait guère voir de pays lointains. Simenon, quant à lui, navigue en eau douce sur son cher *Ostrogoth* et va en septembre écrire aux Pays-Bas son tout premier « Maigret ».

dirigés par Jean Saint-Luce, dont c'est le deuxième voyage dans l'Antarctique, forment une équipe soudée [...] Dans l'Antarctique, un camp est dressé et les travaux scientifiques se multiplient, rendus néanmoins pénibles par le froid et les tempêtes de neige. Pour les mêmes raisons, les reconnaissances aériennes s'effectuent difficilement...»⁸². Ceci ne couvre que la première moitié environ du roman, et notre « radar à citations » ne portera guère plus loin, laissant ainsi dans l'ombre la partie la plus romanesque de l'action. Eh oui ! vous le savez bien maintenant, l'exotisme seul me fait vibrer, et encore, seulement en dessous d'un certain degré de température ! Ici m'ont frappé aussi les extraordinaires similitudes géographiques et techniques avec les missions antarctiques des E.P.F., qui — elles — n'ont commencé qu'en 1950 !

Dès les toutes premières lignes — le *Quand même!*, qui vient d'effectuer durant quinze jours des essais au large, est amarré à un des quais du Havre⁸³ —, on participe à cette fièvre très spéciale de l'Aventure qui commence :

Comment décrire cette fièvre-là ? Pour la comprendre, ne faut-il pas avoir participé soi-même à la préparation d'une expédition comme celle qui allait commencer ? Ne faut-il pas avoir vécu, heure par heure, ces années pendant lesquelles on doit tout prévoir et pendant lesquelles surtout on doit lutter avec des difficultés matérielles, parfois mesquines ou dérisoires, avec la force d'inertie de certains, avec le mauvais vouloir ou l'apathie d'autres ?⁸⁴

(Vous aurez noté l'amertume contenue dans ces derniers mots... Moi, je connais bien des chefs de mission en Terre Adélie à qui une telle rancœur rappellerait tels ou tels souvenirs personnels... Paul-Émile Victor ne m'a-t-il pas confié un jour quelles montagnes d'obstacles et d'indifférence il avait

⁸² On pourra lire la totalité de ce résumé in Michel LEMOINE, *op. cit.*, pp. 314–315. Peut-être est-ce le moment de présenter l'Antarctique en quelques chiffres : un continent d'une surface de 14 millions de kilomètres carrés (dont 98 % couverts de glace), surface portée l'hiver à 35 Mkm² (de quoi loger 64 France ou plus de 1 000 Belgique !); l'épaisseur de la glace y est de 2 000 à 4 000 mètres; et le volume total de la glace antarctique est estimé à 30 Mkm³, soit 90 % des réserves d'eau douce de notre planète !

⁸³ Dans la réalité, c'est toujours du Havre qu'appareillent chaque année les navires de relève affrétés par les E.P.F. à destination de la Terre Adélie... navires de relève qui furent successivement le *Commandant-Charcot*, le *Toitan*, le *Norsel*, le *Magga Dan*, le *Thala Dan*, le *Lady Franklin*, le *Polar Bjorn*; l'actuel *Astrolabe*, en service depuis la campagne 1988–1990 (TA 39), porte le nom d'un des voiliers de Dumont d'Urville.

⁸⁴ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, *op. cit.*, p. 3.

dû soulever avant de pouvoir enfin créer, en 1947, les « Expéditions polaires françaises »⁸⁵ !)

Mais retournons en 1926, année du début de notre action. Treize ans plus tôt, en 1913, Saint-Luce a fait partie de l'expédition du docteur Morton au pôle Sud, et fut le seul rescapé d'un « groupe de trois hommes qui, à pied, sans vivres, survécurent trois semaines perdus sur la banquise »⁸⁶. Six ans plus tard, « l'armistice à peine signé, il s'envolait vers le Spitzberg et, de là, tentait l'assaut du pôle Nord en avion, [mais] une panne l'obligea à atterrir dans les glaces [d'où] il ne fut sauvé que deux mois plus tard »⁸⁷.

C'est, je crois, le moment de présenter le programme de la mission Saint-Luce et les motivations de ses membres :

Cingler vers le pôle Sud [lire : le continent antarctique] et s'y avancer aussi loin que possible pour y prendre ses quartiers d'hiver et, éventuellement, y rester un ou deux ans. Le *Quand Même!* emportait deux avions à skis qui serviraient à faire de nombreux vols au-dessus d'une région dont on ne connaissait, après avoir sacrifié pourtant tant de vies, qu'une infime partie.

Programme simple en apparence. Préparation terrible en réalité. D'abord il fallut faire construire un navire tout en bois, capable de résister à la formidable pression des glaces [...] Faire construire les avions, effectuer des vols d'essai. Et enfin, procéder à l'équipement de l'expédition. Le profane peut difficilement se faire une idée de ce que cela représente : ne s'agit-il pas d'emporter assez de vivres pour nourrir une trentaine d'hommes pendant deux ans, sans que ces vivres puissent s'avarier ? [...] Il fallait aussi grouper les instruments nécessaires aux travaux de physique, de géologie et de météorologie qui s'effectueraient au Pôle et qui constituaient le vrai but de l'expédition.

Il fallait découvrir les hommes aptes à ces travaux, depuis les savants jusqu'aux plus humbles matelots. Choix important, difficile : dans une expédition de ce genre, tout le monde est à la merci de la faute ou de la défaillance d'un seul.

⁸⁵ Les E.P.F. / Missions P.É.V. ont été créées par décision du Conseil des ministres du 28 février 1947. La première base antarctique française ne peut être installée à Port-Martin qu'en 1950 (11 hivernants). L'actuelle base (depuis 1956) est « Dumont-d'Urville », sur l'île des Pétrés, archipel de Pointe-Géologie (66°40' S-140°01' E), à l'endroit même où, le 21 janvier 1840, Jules-Sébastien Dumont d'Urville planta le drapeau tricolore sur une terre glacée qu'il baptisa aussitôt « Adélie », du prénom de son épouse Adèle.

L'actuelle campagne antarctique annuelle (novembre 1996 – mars 1998) porte le nom de code « TA 47 ».

⁸⁶ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 3.

⁸⁷ *Id.*, p. 4.

Il fallait des traîneaux, des chiens [...]

Il faut des hommes jeunes et robustes pour supporter les rigueurs du Pôle [...] Rien que des enthousiastes aussi! Pas un n'avait hésité. Pas un non plus qui partît pour l'argent. C'était l'aventure, c'était la gloire qui les tentait.⁸⁸

Et c'est le départ du Havre, un beau matin de septembre... Il ne faut pas croire que la première partie de l'expédition, l'étape France – Nouvelle-Zélande, sera une période de repos ou d'ennui :

Chacun à bord avait une tâche importante et complexe à accomplir. Le propre des expéditions de ce genre est de comporter une partie technique qui doit toujours être au premier plan des préoccupations [...] : mise au point de tous les instruments du bord, de la vérification et de la correction des compas [...], de l'étude de l'observatoire magnétique installé à bord [...] De la précision des instruments emportés dépendaient le succès de l'expédition et son utilité scientifique⁸⁹ [...] Le docteur Baraud, passionné de zoologie, avait emporté des filets spéciaux, à mailles de soie très serrées, avec lesquels il comptait recueillir des échantillons de la faune marine...⁹⁰

Le *Quand Même!* avait quitté Le Havre le 1^{er} septembre 1926... Brève escale aux Açores, puis à Punta Arenas, « petite ville pluvieuse, venteuse, qui

⁸⁸ *Id.*, pp. 4–5. Il est question ici de «vivre pour nourrir une trentaine d'hommes pendant deux ans». Dans la réalité et à titre de comparaison, on compte chaque année à Dumont-d'Urville une trentaine d'hivernants (et une centaine de personnes en tout durant la campagne d'été de décembre à fin février). L'essentiel de leur alimentation provient de métropole (conserves, produits surgelés, viandes séchées...); les produits frais, fruits et légumes, sont achetés en Tasmanie. La totalité du matériel transporté par mer du Havre à Dumont-d'Urville est d'environ 800 tonnes annuelles.

⁸⁹ ... Et la réalité actuelle rejoint et dépasse la fiction simenonienne des années vingt. Le programme de recherche scientifique couvre aujourd'hui de fort nombreuses disciplines : les laboratoires polaires français s'intéressent à l'étude de l'**environnement planétaire** (champ magnétique terrestre, ionosphère, rayonnements cosmiques, aurores, météorites...), du **globe terrestre** (gravité, sismologie, tectonique des plaques...), de l'**atmosphère** (météorologie, climats, aérosols, contexte physico-chimique, «trou» d'ozone...), des **glaces** (la glaciologie permet notamment de reconstituer l'évolution du climat de milliers de siècles passés), des **êtres vivants** (botanique et zoologie, adaptations physiologiques et comportement, inventaire des populations animales...), mais aussi à l'**Homme** (résistance au froid et à l'isolement; sans oublier les études des peuples autochtones des zones boréales)... Il faut y ajouter, dans l'océan Indien austral, les campagnes **océanographiques** (géophysique, biologie marine, géologie, hydrologie...).

⁹⁰ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 5.

commande le détroit de Magellan ». Nous la connaissons bien... Arrivée le 3 octobre à Dunedin, en Nouvelle-Zélande⁹¹.

Le *Quand Même!* y resta quinze jours en rade, faisant son plein de combustible, embarquant de la viande fraîche et du beurre en caisses.

Le 17 septembre [*sic!* lire : 17 octobre], deux bateaux de guerre escortaient le *Quand Même!* jusqu'au large de la Nouvelle-Zélande et l'expédition proprement dite commença enfin [...] Vingt-quatre heures plus tard, le *Quand Même!* voguait tout seul vers l'extrême-sud, ballotté par les houles de la mer la plus tempétueuse du globe.⁹²

Au chapitre II, je passe sur une tempête de près d'une demi-journée (« véritables montagnes d'eau » et « creux de plus de dix mètres »⁹³) pour en arriver au 20 octobre, jour où l'on aperçut par tribord le premier iceberg, « de trente milles de long sur six ou sept milles de large », avec une hauteur d'environ dix mètres au-dessus de niveau de la mer⁹⁴... une véritable île flottante !

[...] On fit connaissance [aussi] avec les premiers pétrels à gorge blanche, à ailes rayées de brun, qui volaient en troupe nombreuse dans le sillage du navire. Dès lors, celui-ci fut escorté par une nuée d'oiseaux, pétrels, albatros géants atteignant près de deux mètres d'envergure, fulmars au plumage gris bleu qui planaient,

⁹¹ On notera que le *Quand Même!* de la fiction fait route **d'est en ouest**, par l'Atlantique, le détroit de Magellan et le Pacifique, pour atteindre en à peine plus d'un mois Dunedin en Nouvelle-Zélande (le choix de cette escale technique, à 170°30' E de longitude, est fort logique, l'expédition Saint-Luce projetant de toucher l'Antarctique à la « Grande Barrière » : voir note 103, p. 150)... Alors que l'*Astrolabe* de la réalité, un peu lent (un mois et demi), fait route, lui, **d'ouest en est**, par la Méditerranée, le golfe de Suez, la mer Rouge, le golfe d'Aden et l'océan Indien, jusqu'à Hobart en Tasmanie australienne (147°20' E, longitude en rapport avec celle de Dumont-d'Urville : 140° E).

⁹² Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, *op. cit.*, p. 7.

⁹³ De même, Raphaël ESPIN se souvient de l'*Astrolabe* « traçant sa route parmi les creux et les crêtes d'un océan déchaîné, sous des latitudes aux noms effrayants, baptisées quarantièmes hurlants, cinquantièmes rugissants, voire "soixantièmes vomissants" pour ceux qui n'ont pas le pied marin ! » (*Terre Adélie. Chroniques d'une année polaire*, préf. de J.-L. Étienne, Romain Pages Éditions [BP 5, F—30250 Sommières], 1995, p. 5... Un « journal » attachant, illustré de photos superbes de l'auteur).

⁹⁴ Claude LORIUS, dans son *Antarctique, désert de glaces* (Hachette Réalités, 1981), mentionne des icebergs de 45 × 100 et de 70 × 100 km. « Un des plus gros icebergs jamais signalés (1956), avec un volume de 31 000 km³, mesurait 335 km de long sur 97 de large, soit la taille de la Belgique ! » (J. MAX, *Antarctique, à la découverte du septième continent*, Souffles, 1989).

s'élevaient, rasaient les crêtes blanches, se battaient pour quelques poissons.⁹⁵

Et puis, c'est le pack! «Mot magique pour tous ces hommes dont l'ambition était d'atteindre le pôle Sud!... le premier ennemi à vaincre! l'un des plus traîtres aussi! Et celui qui prend la forme la plus séduisante...»

[...] Des cristaux transparents bruissaient le long de l'étrave du *Quand Même!* Puis, comme par enchantement, le navire se trouva entouré de fleurs blanches du plus ravissant effet. C'étaient des fleurs de glace qui affectaient toutes les formes, posées sur les flots comme des nénuphars. Le navire les brisait et on voyait longtemps son sillage se dessiner en noir au milieu de ce parterre scintillant.

Dès lors, le décor changea avec une rapidité incroyable, sans qu'on pût jamais sentir la transition entre deux spectacles différents. Aux fleurs de glace succédèrent de véritables gâteaux de glace, qui devinrent de plus en plus épais, de plus en plus serrés les uns contre les autres. Et c'était un magnifique spectacle que celui de ces gâteaux que l'étrave soulevait, bousculait, et qui se brisaient non sans lancer de fins nuages de poudre blanche.

* * * * *

Il restait au *Quand Même!* à affronter le pack. Le choc eut lieu, effrayant : le navire frémit de la quille à la pomme des mâts [...]. Mais en même temps le bloc de glace se couvrait de minces sillons zigzagants qui le faisaient ressembler à une carte géographique sur laquelle se dessinent les rivières. Et quand l'étrave attaqua à nouveau, la glace se démembra, s'ouvrit comme un fruit trop mûr, cependant que mille morceaux se chevauchaient avec bruit aux deux côtés de la coque [...]. On était en plein pack. On naviguait dans une véritable mer de glace où, nulle part, on ne pouvait apercevoir la surface de l'eau. Mais il y avait quelques traits plus sombres, qui étaient comme des fêlures. C'est là qu'on attaquait. Et lentement on pénétrait de la sorte dans cette matière opaque qui, à première vue, paraissait infranchissable...⁹⁶

⁹⁵ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 8. On recense dans l'océan Austral, chez les Procellariiformes, 25 espèces de pétrels et fulmars [ces «fulmars au plumage gris bleu» sont des fulmars antarctiques (*Fulmarus glacialis*), et le «petit pétrel des neiges au plumage immaculé» cité plus loin par Christian Brulls est le *Pagodroma nivea*] et 6 espèces d'albatros [l'envergure du grand albatros, *Diomedea exulans*, dépasse les trois mètres]; et, chez les Charadriiformes, deux espèces de cormorans, une mouette, deux chionis, deux skuas et deux sternes.

⁹⁶ *Id.*, pp. 9–10. Dans la fiction de 1929 comme dans la réalité contemporaine, la traversée de Nouvelle-Zélande (ou Tasmanie) en Antarctique devrait demander moins d'une semaine... quand les dieux du Vent et surtout du Froid sont favorables! Mais c'est loin d'être toujours le

Je pense que les connaisseurs de la Terre Adélie à qui je ferai lire ce texte apprécieront cette magnifique description du pack, porte d'entrée obligatoire du continent antarctique... Et je passe sur la rencontre avec nos premiers phoques (« des phoques blancs, appelés plus communément "crabiers", parce qu'ils se nourrissent de petits crabes très communs dans le pack »⁹⁷)... Et j'en arrive au chapitre suivant, entièrement consacré à la « Grande Barrière ». Pendant la traversée du pack, qui devait durer jusqu'au 3 novembre⁹⁸, Saint-Luce avait demandé au docteur Baraud de faire désormais passer à tout l'équipage une visite médicale hebdomadaire (« C'est extrêmement important. J'ai besoin de savoir comment chaque homme supporte le climat et le régime. Il faut éviter le scorbut [...] Alors, pression artérielle ! Valeur du sang en globules rouges ! Puissance musculaire, même. J'ai besoin de savoir tout cela ! Faute de ces précautions, des expéditions ont échoué, ou bien ont été décimées par des épidémies... »⁹⁹). Au fait, cette première visite médicale sera le déclencheur d'un rebondissement romanesque... dont vous ne saurez rien aujourd'hui¹⁰⁰, car ce n'est pas notre propos ici !

cas. Ainsi, en 1994, l'*Astrolabe*, parti de Hobart le 6 décembre, s'est présenté devant les glaces le 12 décembre et a erré dans le pack jusqu'au 6 janvier ! Le 7, le bateau ayant pu s'approcher à 45 km de Dumont-d'Urville, un échange de personnel put se faire par hélicoptère ; le 10, il sortait des glaces et devait regagner Hobart sans avoir pu décharger ni matériel ni carburant... Reparti de Hobart le 19 janvier, l'*Astrolabe* se présentait le 27 devant un pack infranchissable à une quarantaine de kilomètres de la base française, qu'il ne parvint à atteindre le lendemain que tiré, non sans difficultés, par le brise-glaces russe *Kapitan Kblebnikov*. L'hivernage de TA 45 était sauvé, mais la campagne d'été sérieusement écourtée et compromise !

⁹⁷ Non, M. Simenon ! En dépit de son nom français, la nourriture de *Lobodon carcinophagus*, qui vit sur les glaces flottantes, est composée à 90 % de krill (*Euphausia superba*), ces fameuses « fausses crevettes » de l'Antarctique, si prisées aussi des Japonais (les autres phoques se sont rassemblés à la note 38, p. 131).

⁹⁸ Eh bien donc, le *Quand Même!*, parti de Dunedin il y a 17 jours et qui certes n'est pas encore arrivé, aura finalement rencontré moins de difficultés que, dans la réalité, l'*Astrolabe* en 1994-1995 (cf. note 96).

⁹⁹ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 12.

¹⁰⁰ Mais dans cette note je peux bien vous le révéler : Philippe Torn, le cinéaste de l'expédition, se révèle être une femme, Monique Morton... ce qui ne manquera pas de déclencher le drame-titre du roman !

Précisons pour la petite histoire que, dans sa grande sagesse, P.É.V. qui au demeurant n'avait rien d'un misogyne, a toujours proscrit les femmes des longs hivernages antarctiques... Alors, la seule possibilité qui restait aux Françaises était... la conquête solitaire du pôle Sud, exploit que vient d'accomplir le 19 janvier 1997 l'alpiniste Laurence de la Ferrière : 1 300 km en 57 jours, en tirant un traîneau d'un poids de 150 kg au départ, le 24 novembre 1996 (son *Journal de marche* doit paraître en librairie au mois d'octobre 1997). Laurence de la Ferrière est la première Française (et même le premier Français !) à réussir un tel exploit : « atteindre le pôle Sud en solitaire » ; précisons toutefois que, sur à peu près le même itinéraire, la Norvégienne

Après le pack et quelques heures dans des eaux libres, c'est le vent, « presque toujours chargé de petits cristaux durs qui pénètrent partout »¹⁰¹ ; le thermomètre oscille entre -21 et -30 degrés, et le ciel reste « d'une pureté extraordinaire, d'autant plus extraordinaire qu'au ras de l'eau la tempête fait rage »¹⁰²... Et voilà que la vigie, du haut de son nid-de-pie, nous crie « Terre ! » et qu'on ne tarde pas à découvrir « une longue ligne étincelante, semblable à une falaise » :

Cette ligne qui barrait tout l'horizon n'était autre que la Grande Barrière¹⁰³, qui constitue le plus troublant des mystères du pôle Sud. C'est en effet un immense plateau de glace, qui semble barrer complètement le passage au navigateur et lui interdire l'accès des terres du Pôle. La muraille a parfois vingt mètres de haut, parfois trois ou quatre seulement. Des morceaux s'en détachent et se transforment en icebergs. En outre, elle est très découpée, forme des golfes et des presqu'îles, tandis que les parcelles récemment détachées du bloc s'éparpillent alentour comme autant d'îlots.

Le spectacle est féérique, car cette falaise de glace miroite de tous les feux du soleil, comme un monstrueux diamant [...] Cela ressemble à un monde de rêve, où on n'aperçoit nulle part la tache sombre de la terre. Rien que de la glace et de l'eau ! Et, à cette saison, le jour perpétuel, sans que jamais l'obscurité tombe !¹⁰⁴

Et cette grande barrière semble vraiment infranchissable : ce n'est qu'après deux jours de recherches que nous trouvons un étroit passage

Liv Arnesen l'a devancée il y a deux ans, avec un traîneau de 100 kg, en 50 jours et sans aucune dépose de ravitaillement. Mais, comme le souligne Jean-Louis Étienne, « le sage des aventures polaires contemporaines » : « Les détails de la compétition sont sans importance. Le dénominateur commun, ce sont les conditions difficiles, personne n'y échappe. Dans ces régions, tu as le temps pour dilater ton esprit, tous les faux mobiles te sautent à la figure. On ne peut pas vraiment tricher avec soi-même... » (*L'Événement du jeudi*, 17 avril 1997).

¹⁰¹ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 13.

¹⁰² *Id.*, p. 14.

¹⁰³ Découverte en 1841 par sir James Clarke Ross, qui lui donna son nom : Barrière de Ross (Ross Ice Shelf, 80° S-175° W). Cette immense falaise de glace en bordure de la banquise de Ross, qui s'allonge sur plus de 700 km et occupe à peu près la surface de la France, engendre de gigantesques icebergs.

Quand on approche de Dumont-d'Urville (à 2 000 km plus à l'ouest), c'est le glacier de l'Astrolabe, beaucoup plus modeste, qu'on aperçoit : « Depuis le navire enfin stable sur des eaux plus calmes, nous découvrons le glacier de l'Astrolabe crachant vers la mer une multitude de dents de glace hautes comme des immeubles. En partie dissimulé par les grands icebergs tabulaires, l'archipel de Pointe-Géologie ressemble à une poignée de cailloux éparpillés au pied de l'immensité éclatante du continent. Tandis que le navire se fraie un chemin entre les blocs de glace, la base Dumont-d'Urville apparaît enfin... » (Raphaël ESPIN, op. cit.)

¹⁰⁴ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 14.

entre elle et la Terre Victoria¹⁰⁵... Et voilà qu'on aperçoit, se profilant au loin dans le ciel, la masse grise du mont Erebus¹⁰⁶ et la fumée qui s'échappe de son cratère volcanique. Parmi tous les icebergs entre lesquels il louvoie, le *Quand Même!* vu du ciel ressemble à une « mouche minuscule ».

La Grande Aventure est vraiment commencée ! N'ayant plus le temps aujourd'hui de la vivre ensemble de bout en bout, nous ne pourrions qu'en citer quelques épisodes caractéristiques.

Nous voici fin février [1927]. Plus qu'un mois pour établir la base de l'expédition. Et d'abord, l'installation des quartiers d'hiver : outre un hangar pour les deux avions, une vaste construction capable de servir à la fois de magasin et de gîte à toute l'expédition... Mais voici la première rude épreuve, un violent chasse-neige :

En moins d'une heure, le décor changea. L'obscurité fut presque complète et les hommes se trouvèrent entourés d'une véritable mer de neige qui déferlait à une vitesse prodigieuse. C'est à peine s'il était possible de se tenir debout [...] Le chasse-neige continuait avec plus de force que jamais [...] L'expédition de secours avait emporté une corne de brume et ce fut grâce à elle que, quinze heures plus tard, on retrouva le groupe des physiciens, dont deux des membres étaient à moitié morts.¹⁰⁷

Mais en profitant des belles journées, « on préparait l'hiver qui allait commencer et pendant lequel on ne verrait pas une seule fois le soleil »¹⁰⁸. Quelque temps plus tard, effectivement, « ce fut la grande nuit du Pôle, et avec elle le grand froid. Il ne fut plus question de circuler dehors, où le thermomètre accusait -56° »¹⁰⁹.

¹⁰⁵ Terre Victoria, à l'ouest de la mer de Ross (75° S– 163° E), découverte par Ross en 1841.

¹⁰⁶ Mont Erebus (alt. 3 743 m; $77^{\circ}32'$ S– $167^{\circ}09'$ E), volcan sur l'île de Ross, à l'extrémité occidentale de la Grande Barrière. Découvert par J.C. Ross en 1841, il fut escaladé par des membres de l'expédition Shackleton en 1908 (et beaucoup plus récemment par Jean-Louis Étienne). Sa plus forte éruption date de l'été austral 1984–1985.

¹⁰⁷ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 16. L'Antarctique est le continent non seulement le plus froid, mais également le plus venteux. Les tempêtes peuvent y durer des jours, voire des semaines, sans aucune accalmie. Le record de vitesse des rafales de vents catabatiques a été enregistré en Terre Adélie (juillet 1972) : 91 m/s, soit 327 km/h !

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.* En Antarctique, les températures moyennes des mois les plus froids (juillet et août) oscillent entre -25 et -70°C (record enregistré à la base soviétique de Vostok le 21 juillet 1983 : $-89,2^{\circ}\text{C}$) ; celles des mois les plus chauds (décembre et janvier), entre -10 et -35°C ... Raphaël Espin nous signale le record historique du 29 janvier 1991 avec une température « caniculaire » de... $+9,6^{\circ}\text{C}$ à Dumont-d'Urville !

L'hiver passe... Le printemps approche... « Fin août¹¹⁰, le soleil réapparut quelques heures par jour, ou plutôt quelques heures par jour une lueur vague éclaira le ciel »¹¹¹. Et c'est alors la construction du terrain d'atterrissage, et là, j'aimerais bien savoir ce que pensent de cette technique polaire de travaux publics les actuels responsables des E.P.F.¹¹² !

Il s'agissait d'établir une piste d'où les avions pussent prendre leur vol sans danger. Les surfaces rocheuses étant beaucoup trop accidentées et en outre se trouvant toutes sur la colline, on n'eut que la ressource de fabriquer de toutes pièces un champ d'aviation en blocs de glace.

On découvrit à proximité ce qu'on appelle « la carrière », à savoir un endroit où la glace était dure et d'où il était possible d'extraire des blocs considérables [...] Pendant quelques jours, on désagrégea la « carrière » à coups de dynamite, puis on installa un petit moteur à huile lourde qui vint actionner une scie rudimentaire dont la lame avait près de quatre centimètres d'épaisseur. Ce fut la scie à glace, qui fonctionna trois semaines durant, débitant de véritables pavés qui étaient posés sur les traîneaux et tirés par les chiens jusqu'à pied d'œuvre [...] Pour la pose de ces dalles immenses, il n'était pas besoin d'asphalte, ni de rouleau compresseur. Quand on avait réalisé une surface suffisante, on se contentait de souder les morceaux de glace avec de l'eau qui gelait immédiatement [...] Et cela devint une distraction, aux heures de repos, de se livrer sur cette piste idéale au patinage. On organisa même des « jeux d'hiver » !¹¹³

À présent, un peu d'ornithologie, voulez-vous, avec l'étude des « pingouins » [*sic*]¹¹⁴ :

¹¹⁰ Inutile de rappeler que, dans l'hémisphère sud, les saisons sont inversées : le printemps y commence à la mi-septembre, l'été à la fin de l'année, l'automne en mars et l'hiver en juin.

¹¹¹ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 19.

¹¹² À Dumont-d'Urville, dans la réalité, un projet de piste d'atterrissage était né dès le milieu des années soixante-dix, projet auquel P.É.V. était très favorable, car la desserte aérienne de la Terre Adélie donnerait une plus grande souplesse aux rotations des personnels et du matériel (un avion lourd, type C 160 Transall, touchant la base dès le mois d'octobre, permettrait d'allonger les campagnes d'été de deux bons mois). « Une piste de neige sur le continent étant une vue de l'esprit », c'est un troisième projet qui connaît un début de réalisation en 1983, par enrochement et remblai reliant entre elles les îles Cuvier, du Lion, Pollux, Zeus et Buffon (piste nord-ouest-sud-est, longueur 1 100 m, largeur 30 m)... Las ! les coûteux travaux, ralentis par ailleurs par la trop grande brièveté des étés, avaient de surcroît le tort de troubler la quiétude de quelques couples de manchots Adélie casaniers : la piste presque achevée en 1993 vient d'être abandonnée, sacrifiée sur l'autel de la Phynance et de l'Écologie réunies (mais que les philatélistes se consolent : le timbre commémorant son inauguration a bel et bien été émis !)

¹¹³ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 19.

¹¹⁴ On peut distinguer trois genres de manchots dans l'Antarctique et sa couronne :

La colonie de pingouins [*sic*] était extraordinairement nombreuse, puisqu'elle comptait plusieurs milliers d'individus, dont les nids se trouvaient à quelques centimètres à peine les uns des autres sur une plage de galets.

Les pingouins impériaux sont les plus grands et les plus vigoureux. Certains d'entre eux pèsent jusqu'à quarante kilos et sont capables de renverser un homme. Mâle et femelle couvent les œufs avec beaucoup de sollicitude et il ne fait pas bon, à cette époque, s'approcher de la colonie sans précautions.

Ces oiseaux ne prennent pas la fuite. Ils regardent venir l'étranger avec stupeur. Ils le laissent [approcher] et alors, l'entourant d'une troupe compacte, ils l'assaillent à coups de bec et à coups d'ailes...¹¹⁵

Un premier vol d'exploration ayant lieu le 2 novembre, cela nous offre une intéressante découverte aérienne du continent antarctique :

Une caractéristique de ces parages est que les étendues glacées y ont beaucoup moins de régularité que dans le Nord. Le désert de glace, même vu de haut, présente une surface extrêmement

-
- les **pygoscèles**, dont les trois espèces sont le manchot Adélie (*Pygoscelis adeliae*), espèce la plus abondante et la mieux distribuée [hauteur moyenne 70 cm, poids moyen 5 kg] ; le manchot à jugulaire (*P. antarctica*, 68 cm, 4,5 kg) ; et le manchot papou (*P. papua*, 76 cm, 5,8 kg).
 - les **eudyptiques**, dont le manchot Macaroni ou gorfou doré (*Eudyptes chrysolophus*, 70 cm, 4,2 kg) et le gorfou sauteur (*E. chrysocome*, 55 cm, 2,5 kg).
 - enfin, les **aptenodytides**, dont les deux principales espèces sont le manchot royal (*Aptenodytes patagonica*, 95 cm, 15 kg) et le manchot Empereur (*A. forsteri*), le plus grand et le plus lourd de tous (jusqu'à 120 cm de haut, de 30 à 40 kg). Les Empereurs se reproduisent pendant l'hiver, au cœur de la nuit polaire. La ponte a lieu en mai/début juin ; c'est le mâle seul qui se charge de l'incubation, tandis que la femelle retourne à la mer pour se nourrir ; deux mois plus tard, le retour de ces dames coïncide avec l'éclosion, et c'est alors au tour des maris, qui ont perdu plus de la moitié de leur poids au cours de ce long jeûne forcé, de partir vers l'océan, à plusieurs jours de marche, pour y reconstituer leurs réserves...

Raphaël Espin (*op. cit.*, pp. 12-13) nous décrit l'étonnante procession automnale de « ces drôles d'oiseaux à l'allure bonhomme » : « Ils ont débouché du chenal. La démarche chaloupée, la route à suivre inscrite depuis des millénaires dans leur mémoire, ils n'hésitaient plus et avançaient d'un bon pas, formant une colonne de près d'un kilomètre de long [...] Ils étaient maintenant plus de sept cents, superbes de prestance, imperturbables, absolument indifférents à notre présence. Dans la lumière oblique, le plumage de leur ventre avait des reflets dorés, et la tache de couleur vive ornant leur tempe resplendissait au soleil. Parfois, en arrivant sur des zones enneigées, certains se laissaient aller sur le ventre et poursuivaient leur chemin en se poussant avec les pattes. Il se dégageait d'eux une expression de sérénité et de détermination tandis qu'ils slalomaient ainsi entre les replis du terrain, et les icebergs environnants répercutaient dans le silence le bruit feutré de leur glissade sur la croûte de neige durcie par le gel de la nuit ».

¹¹⁵ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, *op. cit.*, p. 23.

tourmentée, coupée de crevasses profondes, de monticules et même de véritables pics.

On a donné à ces ondulations le nom de «vagues de glace», mais ce terme donne une idée absolument fautive de la réalité, car le mot «vague» suppose une certaine régularité, tandis qu'on ne trouve aucune trace de celle-ci dans le Sud. Le mot «chaos» conviendrait beaucoup mieux.¹¹⁶

(Là, on a vraiment l'impression que le jeune Sim revient en personne d'une mission d'observation polaire. Dieu! que les encyclopédies de la place des Vosges sont précieuses!)

Un peu plus loin, de bonnes notations sur la dangereuse euphorie, voire la folie que peut engendrer le froid¹¹⁷ : «un rôle de délire... une sorte de cauchemar qui ne ressemble pas aux autres cauchemars...» On sent ses «membres devenir de plus en plus lourds»... «quelque chose de spécial, d'hallucinant... le froid qui vous prend en traître, qu'on ne sent pas et qui agit sur le cerveau...»¹¹⁸

*

* *

OH! BIEN SÛR, un esprit chagrin — ou plutôt scientifique, donc peu sensible aux charmes des romans d'aventures — aura tôt fait de relever dans celui-ci des invraisemblances techniques, climatiques aussi... Ainsi, les biplans à cabine découverte¹¹⁹. Eh oui! et l'on nous explique qu'«une cabine hermétique rendrait les observations météorologiques impossibles; sans compter que la glace voilerait les vitres et qu'on ne pourrait plus gouverner»¹²⁰!

Et puis, comment Saint-Luce et Derain peuvent-ils revenir d'un vol de «seize heures», de la côte sud à la côte sud, après avoir «survolé le pôle une bonne dizaine de fois» au moins?! La consultation de la moindre carte de l'Antarctique et surtout de son échelle montre qu'un tel périple est

¹¹⁶ *Ibid.* Cette «mer» aux formes irrégulières et chaotiques, créées par la violence des vents, est connue sous le nom de «sastruggi».

¹¹⁷ Nous connaissons déjà cette trompeuse et mortelle euphorie (cf. notes 55 et 79).

¹¹⁸ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 26.

¹¹⁹ Gino Starace a représenté l'un de ces biplans, le S-2, sur la couverture en couleurs du volume n° 4 de la collection «L'Aventure», pour illustrer *Un Drame au pôle Sud*.

¹²⁰ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 25.



hautement invraisemblable en si peu d'heures avec un avion volant à une moyenne de 135 kilomètres/heure ! Voilà qui est pour le moins... exotique, voire excentrique !

Plus fort encore : alors qu'avec ces avions les raids étaient « limités à vingt heures de par la provision d'essence », voilà que l'un d'eux revient d'un vol de « trente heures », dont une bonne partie avec vent contraire dans la tempête, et petit détour imprévu en prime par la Terre du Roi Édouard VII¹²¹... trente heures pendant lesquelles — soit dit en passant — les deux aviateurs n'ont ni bu ni mangé !

Pendant ce temps — et cela au moins est climatiquement plus réaliste —, « le *Quand Même!* avait davantage l'aspect d'un iceberg que d'un bateau » :

Non seulement toutes les surfaces planes étaient encombrées de neige, mais encore les embruns gelaient dès qu'ils touchaient un corps quelconque. Le beaupré, le premier, fut frangé de longues stalactites, qui devinrent de plus en plus épaisses à mesure que la tempête se prolongeait. Le bastingage disparut, du côté au vent, sous une épaisse couche de glace.¹²²

Quant au docteur Baraud, imperturbable, il découvrait « une nouvelle espèce de poisson d'une trentaine de centimètres et d'une conformation absolument inattendue », et recueillait aussi « de nombreux échantillons de "plankton"¹²³, sorte de végétation sous-marine microscopique qui varie selon les régions et qui donne des indications précieuses sur les courants marins, sur les marées et sur la température des diverses eaux traversées »¹²⁴.

¹²¹ Edward VII Peninsula (77°40' S-155° W).

¹²² Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 29.

¹²³ Il s'agit là du **phytoplancton**, formé de microorganismes végétaux flottants et dérivants (Diatomées, Dinoflagellés, Silicoflagellés), qui constituent le premier maillon de la chaîne alimentaire : ils fournissent leur nourriture au krill et autres innombrables animalcules flottants (ou **zooplancton**), qui seront eux-mêmes consommés par les carnivores.

Quant au poisson à la « conformation absolument inattendue », il s'agit sans doute de l'un de ces « poissons des glaces » de l'Antarctique, les seuls Vertébrés au sang totalement dépourvu d'hémoglobine, et dont le corps peut contenir jusqu'à huit molécules antigél diffèrentes (glycopeptides)... Peut-être le fameux *Chaenocephalus aceratus* à sang blanc ?

N.B. Nous tenons à remercier ici le professeur Jean-Claude Hureau, docteur ès sciences, spécialiste de biologie marine au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, qui a bien voulu relire toutes ces notes et y vérifier le bon aloi des mentions taxonomiques.

¹²⁴ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, op. cit., p. 31.

Quelques pages plus loin, c'est une colonne de secours qui se met en route¹²⁵, avec deux traîneaux et dix chiens, pour tenter de retrouver l'avion disparu avec Saint-Luce et « Philippe »... Ici, impossible de faire de citations : il nous faudrait citer deux chapitres entiers, à vrai dire passionnants, et pour lesquels le jeune Sim s'est sans doute inspiré de récits publiés par des explorateurs polaires du début du siècle¹²⁶. Au quinzième jour de marche, la moyenne quotidienne, des 14 milles du début (environ 26 km), était tombée à 8 milles (14,8 km)... Il ne reste que trois chiens !... Le 17^e jour, 7 milles... « Nous apercevons des montagnes sur notre gauche, nous supposons que ce sont les monts Elliot, baptisés par Scott en 1902 »¹²⁷... Au 22^e jour, enfin, la colonne de secours (cinq hommes et le seul chien survivant) découvre « un grand oiseau noir sur le sol : le S-2, l'avion de Saint-Luce et Philippe, intact, [avec] un tiers de la provision d'essence dans les réservoirs »¹²⁸. Mais l'appareil est vide... et le suspense continue !

.....

Pour vous, le suspense durera, car je me vois contraint de laisser mon récit en suspens, au seuil de la troisième partie du roman, là où il plonge dans le romanesque le plus débridé, ce romanesque qui bien sûr était

¹²⁵ Voici quelle était la liste de charge de chaque traîneau : « Une tente en peau de renne et ses piquets ; quatre pelles et deux pioches ; cinq paires de skis de rechange ; cinq piolets ; de la corde de chanvre ; des bottes de rechange ; cinq sacs de couchage en peau de mouton avec le poil à l'intérieur ; une boussole et divers instruments électro-magnétiques ; la nourriture des chiens, à savoir 200 livres de phoque congelé et de la farine de seconde qualité ; trente litres de pétrole ; 100 livres de viande pour les hommes ; 100 livres de farine d'orge ; une provision de pemmican et de chocolat ; du café en poudre ; deux litres de rhum ; une boîte à pansements et quelques produits pharmaceutiques ; six couvertures de laine ; une lanterne tempête » (*id.*, pp. 35-36). Voilà qui va sûrement faire sourire Jean-Louis Étienne... Et il peut être curieux de comparer cette liste avec celles des vivres et du matériel emmenés par P.É.V. et ses trois compagnons pour leur « expédition française Transgroenland » de 1936 : « 1 500 kg de matériel répartis sur trois traîneaux, à savoir : sept semaines de rations pour les hommes (pemmican, gruaux d'avoine et céréales, sucre, biscuits, chocolat, beurre, thé) ; sept semaines de rations pour les chiens (460 g de pemmican par chien et par jour) ; le matériel de campement (une grande et une petite tente, des primus, le matériel de cuisine, la pharmacie, la boîte d'outillage, etc.) ; le matériel cinématographique et photographique [tout ce matériel, ainsi que les images ramenées, sera perdu dans le naufrage du *Pourquoi-Pas?* en septembre] ; les instruments de navigation et de météorologie (poste de T.S.F., théodolite, sextant à bulle, chronomètres, etc.) et... un canot pliant pour l'arrivée sur la côte est » (Paul-Émile VICTOR, *Boréal*, Grasset, 1938).

¹²⁶ Il serait intéressant de comparer de tels récits du début de siècle avec ceux, plus récents, de Jean-Louis ÉTIENNE par exemple : *Le Marcheur du pôle* (Robert Laffont, 1986) et *Transantarctica, la traversée du dernier continent* (Robert Laffont, 1990), etc.

¹²⁷ Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*, *op. cit.*, p. 39.

¹²⁸ *Id.*, p. 40.

recherché et apprécié par les lecteurs de la collection « L'Aventure » ! Cela ne va-t-il pas jusqu'à l'évocation d'un cas possible d'anthropophagie de survie ? ! Voilà bien de l'exotisme extrême !!!

Puisque je vous abandonne — le roman le précise¹²⁹ — par 84° de latitude et 173° de longitude, vous savez ce qu'il vous reste à faire : soit rejoindre le *Quand Même!* à la Barrière de Ross¹³⁰ (vous connaissez le chemin, cap au nord) ; soit poursuivre jusqu'au Pôle, cap plein sud évidemment : dans ce cas, courage ! Après tout, il ne vous reste plus que quelque 650 kilomètres ! Mais je vous préviens — c'est Jean-Louis Étienne qui me l'a dit¹³¹ —, la base américaine Amundsen-Scott, installée au pôle géographique même, n'est guère hospitalière pour les expéditions non gouvernementales !...

*

* *

J'AVAIS PRÉVU d'aller à la recherche du **Froid** dans les **reportages** de Simenon aussi. Mais l'horloge implacable ne me le permet pas ! Je dois donc me contenter de citer ces deux reportages : *Escales nordiques*¹³²

¹²⁹ Oui, les coordonnées indiquées p. 41 sont textuellement « 84° de latitude [sud], 173° de longitude environ [est ou ouest, Kergorec ne le précise pas, mais à une telle latitude, une différence de 14° de longitude ne représente pas une bien grande distance, guère plus de cent kilomètres] ». Or, ce point où notre colonne de secours a retrouvé le biplan abandonné, c'est très exactement là où l'expédition du D^r Morton a échoué en 1913, là où Morton est mort (voir la première page du roman). Étudions une bonne carte de l'Antarctique : si nous sommes à 173° Ouest, nous ne sommes pas loin du mont Wade, 4 084 m (84°51' S-174°15' W).

¹³⁰ Non loin des actuelles bases Scott (Nouvelle-Zélande) et McMurdo (U.S.A.) [77°51' S-166°40' E].

¹³¹ Jean-Louis ÉTIENNE, *Transantarctica, la traversée du dernier continent*, op. cit. Y lire, au chapitre 11 (« Ici, tous les vents viennent du nord »), l'accueil plus que « guindé » fait par les officiels américains, le 11 décembre 1989, aux membres sino-nippo-anglo-soviético-américano-français de l'expédition privée « *Transantarctica* » (traversée du continent antarctique d'ouest en est, du 27 juillet 1989 au 3 mars 1990 ; 6 hommes, 3 traîneaux et 36 chiens ; 6 300 km en 220 jours).

¹³² Georges SIMENON, *Escales nordiques*, in *Le Petit Journal*, du 1^{er} au 12 mars 1931 (on peut trouver ce reportage in *Œuvres complètes*, t. III, pp. 577-627)... On y accompagne Simenon à bord du vapeur de la ligne régulière norvégienne qui, en huit jours, va de Bergen à Kirkenes (69°40' N-30°03' E, à la frontière soviétique), en passant par Trondheim et, au-delà du cercle polaire arctique, Bodø, les îles Lofoten, Tromsø et les deux cap Nord, le vrai et le faux (71°11' N-25°48' E).

(12 articles parus en 1931) et *Pays du froid*¹³³ (un article écrit en 1933, non paru, et tardivement publié en 1976).

Ma foi, consolons-nous. Après tout, si parfois dans ses reportages on rencontre l'exotisme, Simenon ne le recherchait pas. Ce qu'il recherchait dans ses voyages, c'était plutôt et au contraire les ressemblances, les points de convergence entre peuples et gens, l'unicité de l'homme quels que soient les lieux où il vit, quels que soient les climats et les régimes, les conditions sociales... Notez bien qu'on pourrait en dire autant du corpus sous patronyme (Maigret comme non-Maigret) : l'auteur, loin de tout effet d'exotisme, y sondera les cœurs et les reins, y traquera « l'homme nu », l'homme universel, débarrassé des oripeaux de la civilisation et des us et coutumes, des masques des races. Bref, vous le voyez, tout l'opposé des proclamateurs de « l'inégalité des races » ! Tant il est vrai que Le Pen Club, si je puis dire, et Simenon sont aux antipodes des pensées et des sensibilités. Et, en dépit de l'homophonie de leur nom de famille qui m'agace si fort, prière instante de ne pas confondre Jules **Maigret** et Bruno **Mégret** ! Ces deux [megrè]-là ne jouent pas dans la même classe, ils n'ont pas la même conception de l'exotisme extra-national, ils ne traquent pas les mêmes « indésirables » ou suspects, les mêmes « délits de sale gueule »... Mais je m'énerve, je m'égare et — par Toutatis ! — je suis en train de tout mélanger : Clovis et les Gaulois, racisme ordinaire ou ost-racisme spécial, compréhension et appréhension de l'Autre, introspection simenonienne et proscription nationaliste... Pardonnez-moi ce mouvement d'humeur !

*

* *

ENCORE UN MOT, ou plutôt quatre : parmi « les Contes vrais de Georges Sim » publiés dans les années 1927–1929, donc rigoureusement contemporains de nos sept « romans du froid », il s'en trouve quatre consacrés à de *vrais* explorateurs polaires.

Dans *Un Noël du capitaine Scott*¹³⁴, vous vous retrouvez, au début du siècle, quelque part dans l'Antarctique, marchant vers le pôle Sud en compagnie des Anglais Robert Falcon **Scott** et Ernest Henry **Shackleton**...

¹³³ Georges CARAMAN, *Pays du froid* : court texte écrit pour l'hebdomadaire *Police et reportage*, mais non paru du fait de la disparition de ce magazine à l'automne 1933 ; publié in Georges SIMENON, *À la recherche de l'homme nu*, Paris, U.G.É., 1976.

¹³⁴ Georges SIM, *Un Noël du capitaine Scott*, in *L'Aventure* (hebdo. A. Fayard), n° 27, 22 décembre 1927.

Dans *Amundsen l'inlassable*¹³⁵, vous participez, en 1926, à la première expédition polaire dans l'Arctique en dirigeable, menée par le Norvégien Roald **Amundsen** et l'Italien Umberto **Nobile**. (Quand ce « conte vrai » paraît en janvier 1929, cela fait six mois qu'Amundsen, parti l'été précédent au secours d'une autre expédition polaire Nobile, a tragiquement disparu dans l'Arctique à bord de son *Latham*).

Dans *Byrd au pôle Sud*, vous voici avec Richard **Byrd**, chef de l'expédition antarctique américaine de 1929. Veinards ! Avec lui déjà vous aviez été les premiers à survoler le pôle Nord en avion le 9 mai 1926 (ce jour-là, je n'avais que trois jours, et je ne m'en souviens donc pas personnellement !) Et c'est le 29 novembre 1929, huit mois après la parution de ce conte, que Byrd en fera autant au-dessus du pôle Sud...¹³⁶

Avec *Terre Charcot*¹³⁷, enfin, nous remontons à janvier 1909. Jean Charcot est de retour en Antarctique, et cette fois à bord du *Pourquoi-Pas?*, son beau trois-mâts flambant neuf. Ce *Pourquoi-Pas?* qui, lorsque Georges Sim publie ce conte en mai 1929, a devant lui encore sept ans de navigation... Et voilà qui me permet de boucler la boucle, en évoquant, comme je l'ai fait en commençant, mon ami **Paul-Émile Victor**. Car, lorsque le 16 septembre 1936 le *Pourquoi-Pas?* disparaîtra corps et biens sur les récifs de la côte ouest de l'Islande, Jean **Charcot** venait le mois précédent de déposer le jeune Paul-Émile **Victor** à Kangerdlugssuatsiaq¹³⁸, sur la côte est du Groenland, où il allait vivre un long hivernage au sein d'une famille eskimo. Mais ceci est une autre histoire¹³⁹... tout aussi exotique !

Merci de votre attention¹⁴⁰

¹³⁵ Georges SIM, *Amundsen l'inlassable*, in *L'Aventure*, n° 81, 3 janvier 1929.

¹³⁶ Georges SIM, *Byrd au pôle Sud*, in *Ric et Rac* (hebdo. A. Fayard), n° 3, 30 mars 1929. C'est en ULM que Nicolas Hulot et Hubert de Chevigny se sont posés au pôle Nord le 4 mai 1987, avec l'assistance radio de P.É.V. resté à la base arrière de Resolute Bay (74°41' N-94°54' W).

¹³⁷ Georges SIM, *Terre Charcot*, in *Ric et Rac*, n° 9, 11 mai 1929.

¹³⁸ ... un lieu-dit situé à environ cent kilomètres de tout groupement habité, au nom bien difficile à prononcer et qui, dans la langue inuit du Groenland oriental, signifie — humour eskimo ! — «Le Pas-tout-à-fait-très-grand Fjord» ! (66°14' N-35°30' W).

¹³⁹ Le jeune ethnologue aura passé tout juste un an et une semaine à Kangerdlugssuatsiaq, puisque, déposé par le *Pourquoi-Pas?* de Charcot le 10 août 1936, il a rembarqué à bord du *Quest* le 17 août 1937.

On pourra lire le journal complet et passionnant de cette « année eskimo » de Paul-Émile Victor dans *Boréal* et *Banquise*, « la plus belle aventure de ma vie » (Grasset, 1938-1939 ; récemment réédités).

¹⁴⁰ Le temps nous a manqué au Colloque (et la place nous manque ici) pour poursuivre notre quête du FROID dans l'œuvre sous patronyme et dans les écrits autobiographiques.

N.B. Vous avez lu cet « **Exotisme qui vient du froid** » et vous intéressez donc, comme le jeune Sim des années vingt, aux pôles extrêmes de notre planète et à ceux qu'ils ont fascinés ? Apprenez donc qu'à l'occasion du cinquantenaire des Expéditions Polaires Françaises / Missions Paul-Émile Victor, 1997 a été déclarée « **Année polaire française** »... Et sachez qu'une très passionnante exposition, « **L'Aventure polaire** », s'est tenue du 29 mars au 26 mai au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, puis sera visible de juillet à septembre à la Corderie Royale de Rochefort (Charente-Maritime) ; on pourra la retrouver à Paris en octobre pour les journées de la « Science en fête », puis à Strasbourg de novembre à avril 1998... « L'Aventure polaire » est ensuite demandée à Munich, Copenhague et bien d'autres villes d'Europe.

Faute de mieux, puis-je donner quelques conseils, indiquer quelques pistes à qui voudrait se lancer dans cette recherche du froid, de la neige aussi, chez Simenon. D'abord, qu'il se méfie de la « méthode par les titres » : certes, il y a bien *Le Docteur de Kirkenes* (Tout Simenon, t. 12) qui exerce dans un pays quasi polaire (cf. note 132, p. 158) ; mais *Pietr-le-Letton* n'est qu'un surnom, et *Le Petit Homme d'Arkhangelsk*, quant à lui, a quitté sa ville sur la mer Blanche pour émigrer en France, et dans son Berry d'élection c'est lui l'exotique ! *Un Noël de Maigret* et *La Neige était sale* sont des titres trompeurs, *Novembre* et *Le Voyageur de la Toussaint* des indices saisonniers trop fragiles... Alors, il faut TOUT relire... Et, au hasard des pages, en suivant le fil chronologique de l'œuvre, que le Guetteur de Froid s'embarque donc en compagnie du *Passager du « Polarlys »* (Tout Simenon, t. 17) et il connaîtra les rigueurs de l'hiver nordique, jusqu'à... Kirkenes ! Près de *La Maison du canal* (Tout Simenon, t. 18), il pourra pratiquer quelques sports d'hiver belges (luge et patinage dans le Limbourg)... Avec *Les Pitard* (Tout Simenon, t. 19), le vieux cargo *Tonnerre-de-Dieu* l'emmènera jusqu'en Islande sur une mer déchaînée... Kuperus *L'Assassin* (Tout Simenon, t. 20) rôde dans sa ville de Sneek enneigée aux canaux gelés... *Un Nouveau dans la ville* (Tout Simenon, t. 4), aux États-Unis cette fois, commence sous une neige de novembre... Si ce n'est que de la neige fondue qui tombe sur le Paris de *Maigret au Picratt's* (Tout Simenon, t. 5), il fait particulièrement froid dans *Les Scrupules de Maigret* (Tout Simenon, t. 9) ; et notre commissaire connaît d'autres rudes hivers parisiens quand il enquête sur... *le Voleur paresseux* (Tout Simenon, t. 11),... *l'Affaire Nabour* (Tout Simenon, t. 13) et... *le Marchand de vin* (Tout Simenon, t. 14). Dans le Connecticut, c'est sous une violente tempête de neige que s'ouvre *La Main* (Tout Simenon, t. 14), et on s'attend même au blizzard.

La neige et le froid que Simenon a toujours aimés n'étaient-ils pas gravés dans ses souvenirs d'enfance ! Nul de ses lecteurs n'a oublié la Saint-Nicolas à Liège et les belles scènes de neige, place du Congrès notamment, dans *Je me souviens...* (Tout Simenon, t. 26, pp. 120 sq.)... Mais la neige, au fait, est-elle vraiment exotique pour des Liégeois ?

Et ceci nous amène aux autobiographiques. La neige tombe ici et là sur les *Dictées*, et, pour ne parler que du volume 27 de *Tout Simenon*, dans *Le Prix d'un homme* (p. 173), dans *Quand vient le froid* (p. 405), dans *Les Libertés qu'il nous reste* (p. 410)... sur les *Mémoires intimes* (pp. 737, 859, 1028...).

Dans le titre même de cette Dictée de 1978 : *Quand vient le froid*, ne peut-on voir le symbole du froid de la mort qui vient de frapper, de la mort qui approche ? C'est donc aux portes de l'Au-delà que, tel un Charon infernal, je vous laisse, aux frontières de ce non-pays si exotique que nul n'en est jamais revenu pour le raconter...

Bernard ALAVOINE

Le bateau, lieu exotique privilégié?

DEPUIS le *Ginette* jusqu'à l'*Ostrogoth*, des cargos aux paquebots luxueux, Georges Simenon n'a jamais cessé d'être fasciné par la mer et les bateaux : présents dans la vie de l'homme, ces derniers sont fortement récurrents dans l'œuvre et représentent une invitation au voyage, un appel au départ, parfois un désir de fuite ou une sortie hors du cadre familial. En ce sens, le bateau est une composante de l'exotisme, espace privilégié qui permet la rupture avec le quotidien, tout en conservant un minimum de repères. Lieu inquiétant car soumis aux caprices de la mer, lieu rassurant qui recrée aussi le nid ou le terrier, le bateau de Simenon est plus qu'un simple moyen de transport.

Dans *Long Cours sur les rivières et canaux*, textes réunis récemment par Alain Bertrand, Simenon faisait déjà part des émotions que le *Ginette* lui procurait :

Les bateaux, on ne les appelle pas n'importe comment. On les appelle du nom de son village, ou de sa femme, ou de sa maîtresse, ou encore on les appelle *Les Deux-Frères* ...

Les bateaux ne devraient jamais être des jouets parce que ...

Je ne sais pas pourquoi. Je le sens, mais je suis incapable de le dire. Parce que ce sont des bateaux, voilà!

Et vous le comprendrez comme moi quand vous ne jouerez plus dans un bief, quand dans un paysage nouveau, dans un climat nouveau, ces quatre mètres cinquante de bois constitueront tout votre home en même temps qu'un moyen de transport, en même temps qu'un ...

Qu'un bateau, quoi! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus?¹

¹ Georges SIMENON, *Long Cours sur les rivières et les canaux*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1996, p. 69.

Ces quelques lignes qui évoquent le *Ginette* peuvent paraître loin de notre sujet ! En fait, ce premier bateau est la réalisation modeste d'un rêve d'adolescence. En outre, le titre *La France inconnue ou l'aventure entre deux berges* nous indique sans ambiguïté que Simenon vit à bord du *Ginette* une véritable aventure ! Dans l'ouvrage cité, il raconte à plusieurs reprises tel passage d'écluse à risques, la descente du Rhône en crue ou encore la terrible traversée de la voûte de Langres... Simenon se fait peur et persuade ses lecteurs qu'il a vécu une réelle aventure ! Dans cette perspective, l'épisode du *Ginette* nous révèle l'importance du bateau, objet symbolique chez Simenon, chargé des rêves les plus fous, instrument d'une aventure exotique, et en même temps moyen de transport banal et familier.

En fait, ce qui est à la fois un objet et un lieu de vie exprime les contradictions du romancier : l'appel du large auquel il est sensible, mais aussi le désir de retrouver un havre, un goût pour le voyage aux antipodes issu des lectures de l'adolescence et un anti-exotisme devenu son cheval de bataille, notamment dans ses reportages. Contradictions, complexité, ambivalence, autant de raisons qui me poussent à vous proposer ce voyage en bateau qui semble traduire trois aspirations profondes de Simenon : l'appel du large, le désir de fuite et la quête du refuge. Mais le caractère parfois antinomique de ces aspirations m'incite à rester prudent dans la formulation : le bateau de Simenon, lieu privilégié dans la mesure où il constitue un thème récurrent, est-il réellement un lieu exotique, et dans l'affirmative, comment expliquer alors ce foisonnement de motifs parfois contradictoires ?

L'appel du large

LAISSONS définitivement le *Ginette* et embarquons-nous sur un des bateaux qui partent de Liverpool, du Havre ou encore de Bordeaux. La destination est toujours lointaine : l'Amérique du Sud, l'Afrique, l'Asie, les îles du Pacifique... Avant de montrer un anti-exotisme conforme à l'air du temps, Simenon a souscrit en effet à l'héritage de Stevenson ou de Conrad : dans un entretien, il avoue d'ailleurs à André Parinaud puis à Francis Lacassin cette influence littéraire déterminante².

² On peut se reporter à l'ouvrage collectif *Simenon* dirigé par Gilbert SIGAUX et Francis LACASSIN, Plon, 1973 ou au plus récent ouvrage de ce dernier, *Conversations avec Simenon*, Genève, La Sirène/Alpen, 1990, pp. 92-93.



(Coll. Cl. Menguy.)

C'est à bord de ce bateau que Simenon entreprit son tour du monde de 1935.

Le jeune romancier est donc sensible à l'exotisme de pacotille avant d'être déçu par la quête illusoire d'un paradis perdu. Les romans populaires traduisent bien sûr ce goût pour le voyage en bateau, étape obligatoire avant la découverte de la contrée exotique. Étape obligatoire et souvent suffisante. En effet, Simenon consacre plus de temps au déplacement proprement dit qu'au but du voyage qui se révèle parfois décevant. Il faut dire que notre romancier n'est pas un aventurier, ni un touriste (au sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot) : il est un peu des deux, véritable précurseur d'une forme moderne de voyage.

Autrement dit, son bateau devra être à l'image de cette conception personnelle qui réunit un certain goût pour l'aventure mais aussi un minimum de confort et de sécurité. D'où son penchant pour des bateaux robustes et sa préférence pour le cargo mixte qui donne l'image de l'authenticité et n'exclut pas de faire un voyage dans de bonnes conditions matérielles.

Les romans d'aventures exotiques, publiés sous pseudonymes, fourniront, bien sûr, bon nombre de voyages, le plus souvent périlleux, comme il se doit dans ce genre de récit fortement stéréotypé. Un exemple nous est fourni avec *Les Voleurs de navires*, dont le titre est sans équivoque. Dans ce roman populaire de 1927 signé Georges Sim, le jeune héros Albert Viel nous

entraîne de Liverpool jusqu'à l'extrémité du continent sud-américain : c'est au large de la Terre de Feu que le cargo *Santiago* va affronter tous les périls de la mer, mais aussi des pirates redoutables et des indigènes hostiles...

Au-delà des stéréotypes classiques (et notamment la destination du cargo, le mythique cap Horn...), il est intéressant de noter l'importance du bateau dans cet univers romanesque : le *Santiago* « est un lourd cargo sans élégance, sans confort, au pont encombré de balles de coton, aux cabines étroites et mal aménagées »³. Pourtant le jeune télégraphiste qui est le héros de ce roman a la passion de la mer et de ces rudes bateaux, et préfère l'inconfort du *Santiago* à la routine des lignes régulières. Albert Viel est donc sensible avant tout à l'appel du large qui suppose une bonne part d'aventure : le bateau est pour lui l'instrument indispensable de cette quête.

Simenon, qui n'a pas encore eu l'opportunité de naviguer sur les mers, est encore influencé par ses rêves et ses lectures de jeunesse. Sa fascination pour les bateaux fait songer à Conrad, notamment dans son roman autobiographique *La Ligne d'ombre* :

Dès le premier coup d'œil je vis que c'était un navire de grande classe, une créature harmonieuse par les lignes élancées de son corps, par la taille proportionnée de sa mâture. Quels que fussent son âge et son histoire, elle avait conservé la marque de son origine. C'était l'une de ces embarcations qui par l'excellence de leur conception et l'exactitude de leur finition ne prendront jamais une ride...⁴

Sans être le capitaine au long cours que fut Conrad, Simenon partage avec l'un de ses modèles littéraires un respect et une admiration pour les bateaux. Tantôt féminin, tantôt masculin, le navire établit avec son propriétaire ou son capitaine une relation privilégiée. On observe la même relation affective dans les phrases de Simenon (à propos des noms des embarcations) que dans ce texte de Conrad où le bateau est assimilé à un être humain, et précisément à une femme.

Il convient en effet de rapprocher ce goût pour les bateaux des lectures avouées ou non de notre romancier. Même s'il est peu bavard sur les écrivains qui pourraient l'avoir influencé, Simenon lâche quand même quelques noms à Francis Lacassin qui insiste sur le sujet. C'est bien sûr Stevenson et Conrad, mais aussi Jack London et un disciple un peu oublié de Pierre Loti, Claude Farrère. Comme l'atteste une correspondance, et même

³ Georges SIM, *Les Voleurs de navires*, Tallandier, 1954, p. 8.

⁴ Joseph CONRAD, *La Ligne d'ombre*, GF Flammarion, 1996, pp. 93-94.

une visite à Fontenay-le-Comte, Simenon appréciait ce romancier maritime qui a navigué sur toutes les mers comme officier avant de recevoir le prix Goncourt en 1906⁵.

Admirateur et ami de Claude Farrère, Simenon partage avec ce marin écrivain la passion des bateaux et choisira d'ailleurs bon nombre de ses héros parmi des gens de mer : le capitaine Lannec dans *Les Pitard*, Pierre Le Clinche, télégraphiste sur le cargo d'*Au Rendez-vous-des-Terre-Neuvas* ou encore le médecin navigant Donadieu dans *45° à l'ombre*. Issu probablement des lectures d'enfance ou d'adolescence, l'appel du large est donc la première aspiration de Simenon qui se réalise grâce au bateau : en ce sens, le lien entre ce moyen de transport et l'exotisme paraît évident.

Le désir de fuite

CEPENDANT l'appel du large, tel qu'il peut apparaître dans les romans populaires, lié à l'exotisme livresque de Simenon, va laisser la place à des motivations plus ambiguës. Après l'acquisition de l'*Ostrogoth* qui marque une nouvelle étape dans la réalisation des rêves marins de Simenon, et surtout les grands voyages qu'il entreprend grâce au succès des *Maigret*, le romancier va découvrir la vie à bord d'un vrai bateau. Peu à peu, la réalité du voyage et surtout les déceptions liées à la découverte des faux paradis vont changer sensiblement l'atmosphère des romans exotiques de Simenon. Il s'agit à présent des textes écrits sous son patronyme de 1932 à 1947, d'abord chez Fayard, et surtout ensuite chez Gallimard.

Un peu en marge, *Le Passager du «Polarlys»* et *Les Pitard* racontent des aventures qui se passent sur la Manche et en mer du Nord à bord d'un cargo. Dans les années 1929-1930 en effet, le capitaine Simenon et son équipage avaient navigué dans les contrées septentrionales sur l'*Ostrogoth*, puis découvraient à bord d'un navire régulier le cap Nord et Kirkenes. De cette expérience sont nés les deux romans cités plus haut, reflets fidèles de la vie sur un bateau⁶. À présent Simenon donne une consistance à ses rêves

⁵ Francis LACASSIN, *op. cit.*, pp. 94-97.

⁶ La description que Simenon fait du bateau dans *Le Passager du «Polarlys»* montre bien qu'il apprécie «en connaisseur» ces cargos :

Le navire n'avait rien de prestigieux. C'était un vapeur d'un millier de tonneaux, sentant la morue, le pont toujours encombré de fret, qui faisait le service de Hambourg à Kirkenes en longeant la côte norvégienne, dont il desservait les moindres ports.

de jeunesse et traduit dans ses romans une approche moins conventionnelle de l'exotisme.

Pourtant, si les rêves d'adolescent devenus réalité ont modifié la représentation que Simenon se fait du bateau, cet objet continue à traduire les aspirations du romancier, et notamment le désir de fuir. Les romans exotiques parus chez Gallimard de 1934 à 1947 accorderont une place prépondérante à ce moyen de transport, la fuite étant souvent un thème dominant. Ainsi dans *Quartier nègre*, Joseph Dupuche, débarqué à Panama après une traversée remplie d'espoirs, ne trouve dans cette contrée hostile que désillusion : la société qui devait employer le jeune ingénieur des mines a fait faillite. À chaque escale d'un navire, le héros rêve à nouveau en espérant trouver l'argent nécessaire pour le retour, et ne cache pas son amertume :

À Amiens aussi tout le monde l'enviait parce qu'il partait pour l'Amérique du Sud. Tahiti, ce devait être le même mirage. N'empêche qu'il avait mal au cœur chaque fois qu'un *bateau* partait dans n'importe quelle direction. Cela lui faisait surtout mal de voir les passagers...⁷

Et le premier travail qu'on lui propose pour payer son prochain passage à bord du *Ville de Verdun*, c'est précisément de « faire les bateaux », c'est-à-dire de repérer les clients intéressants aux escales et les conduire en ville pour percevoir la commission des bazars⁸. Le contact permanent avec les paquebots ne fait donc qu'exaspérer l'impatience et la déception de Dupuche, qui finira cependant par renoncer définitivement à un retour au pays. Dans ce récit écrit au retour du tour du monde en bateau, celui-ci apparaît bien comme la seule possibilité de fuir un univers hostile, mais c'est en même temps l'aveu d'un échec, celui d'une aventure avortée.

Bateau mixte. Il y avait place pour cinquante passagers de première classe et autant de passagers de troisième... (Rencontre, t. 1, p. 196)

Quant au *Tonnerre de Dieu*, le bateau du commandant Lannec dans *Les Pitard*, il donne la même impression d'authenticité :

Le *Tonnerre de Dieu* était un bon bateau, tout le monde, la veille, avait été d'accord pour le déclarer, un bateau comme on n'en fait plus parce qu'à présent on regarde aux matériaux... (Rencontre, t. 2, p. 149)

On sent bien le lien qui existe entre l'*Ostrogoth* et les deux navires des deux romans cités : mis à part la différence d'échelle — le bateau de Simenon est plus modeste —, on retrouve la même robustesse, la même adéquation à la navigation en mer du Nord, la même authenticité.

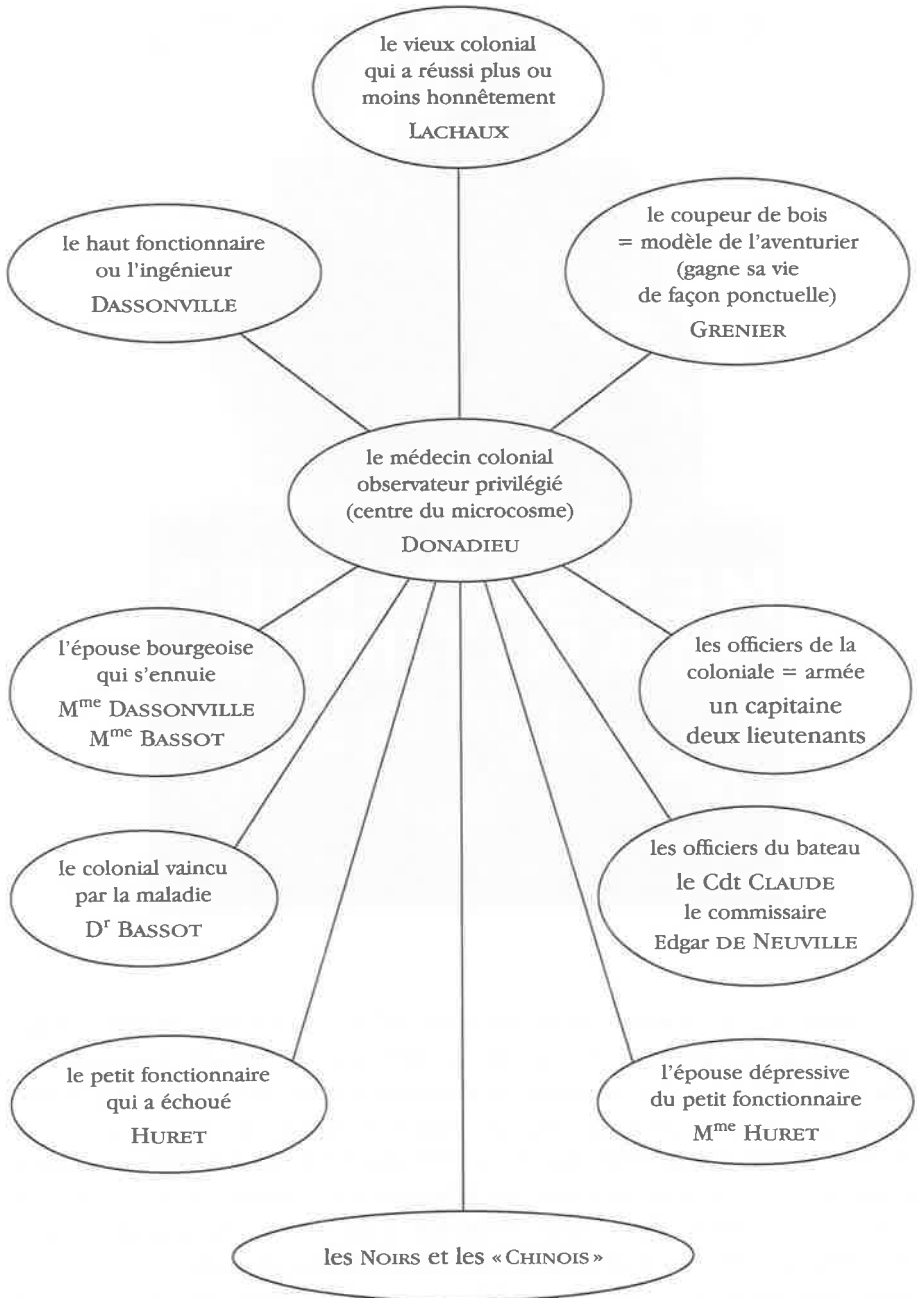
⁷ Georges SIMENON, *Quartier nègre*, Rencontre, t. 5, p. 232.

⁸ *Id.*, p. 226.



(Coll. B. Alavoine.)

Avec *45° à l'ombre*, écrit en juin 1934 à bord de l'*Araldo*, nous découvrons un véritable roman de la mer qui fait songer à nouveau à Joseph Conrad. Le récit se passe entièrement à bord de l'*Aquitaine*, navire mixte qui relie le port africain de Matadi et Bordeaux dans les années trente. Le personnage principal de ce récit maritime est le médecin navigant Donadiou, qui observe au cours des traversées un véritable microcosme de la société coloniale. En ce sens, Simenon nous livre ici sa nouvelle vision de l'Afrique, celle qu'il dénonçait déjà dans *L'Heure du nègre*, article paru dans *Voilà* en 1932. En effet, cette Afrique des petits employés, des coupeurs de bois, des fonctionnaires, des jeunes ingénieurs, des militaires et bien sûr des Noirs, cette Afrique de Simenon est contenue tout entière à bord



de l'*Aquitaine*. Dans *45° à l'ombre*, le petit fonctionnaire qui a échoué, c'est Huret accompagné de sa femme et de son fils malade; le coupeur de bois, c'est l'aventurier Grenier. Il y a aussi le vieux colonial qui a réussi plus ou moins honnêtement, l'antipathique Lachaux, et bien sûr les officiers de l'armée coloniale qui rentrent temporairement ou définitivement en métropole. Sans compter les épouses de ces messieurs qui, la plupart du temps, s'ennuient et trompent leurs maris : ce sont Mesdames Dassonville et Bassot. Enfin, à fond de cales, les indigènes — jaunes ou noirs — voyagent dans des conditions déplorables. L'*Aquitaine* est donc bien le reflet de l'Afrique de Simenon, à travers le regard désabusé du docteur Donadiou qui, après cette traversée difficile, « refera » de nouveau les Indes, éternel fugueur cherchant son salut dans cette errance avec le soutien, il est vrai, de l'opium...

Cette nouvelle qualité qui est attribuée au bateau — celle d'être un microcosme — est particulièrement intéressante. Le bateau, instrument traditionnel de l'exotisme, devient lieu exotique : inutile à présent de débarquer et de s'enfoncer au cœur du continent africain puisque le bateau offre une vision grossissante de la population coloniale presque aussi laide que celle qui apparaît à bord de l'*Amiral-Bragueton* dans *Le Voyage au bout de la nuit* :

Repus, vautrés, ils se ressemblaient tous à présent, officiers, fonctionnaires, ingénieurs et traitants, boutonneux, bedonnants, olivâtres, mélangés, à peu près identiques...⁹

Même si la rancœur de Bardamu-Céline dépasse le simple désenchantement de Simenon, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement entre le microcosme de l'*Amiral-Bragueton* où climat, maladie et passagers hostiles sont à l'unisson, et le microcosme de *45° à l'ombre*. Plus pessimiste que Simenon, Céline fait aussi l'amalgame entre l'Afrique qu'il a connue — les dix mois de vie au Cameroun — avec ses moustiques, ses épidémies, la rivalité des civils et des militaires et, d'autre part, la vie à bord du bateau anglais qui inspirera l'*Amiral-Bragueton*. La même chaleur étouffante, la fièvre qui le saisit, les morts qui imposeront la quarantaine, et enfin l'hostilité des passagers dont les nerfs sont à bout assureront la continuité entre l'Afrique et le bateau.

Moins hostile que la traversée du *Voyage au bout de la nuit*, celle de *45° à l'ombre* est cependant inquiétante. En effet, l'*Aquitaine* a un

⁹ Louis-Ferdinand CÉLINE, *Le Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », t. 1, p. 124.

arbre de transmission faussé et un ballast crevé qui provoqueront une gêne et une menace tout au long du voyage tandis que le fils du petit employé est gravement malade et que des indigènes mourront de dysenterie. Cette mauvaise santé du navire est sans doute révélatrice de l'état d'une société coloniale en déclin. Pour traduire cet anti-exotisme qui s'est révélé notamment en Afrique, Simenon utilise le bateau comme miroir et comme symbole.

Cette atmosphère proche de Céline rappelle aussi les romans de Conrad qui sont d'ailleurs la lecture favorite du docteur Donadieu dans *45° à l'ombre* :

Tout cela ne le regardait pas. Il en profita pour lire, assis sur sa couchette. C'était un livre de Conrad dont l'action se passait à bord d'un cargo...¹⁰

Effectivement, le voyage sur un navire français le long de la côte d'Afrique est une première initiation à la découverte du continent noir : le docteur Donadieu fait le même trajet, mais en sens inverse, que le narrateur du roman *Au Cœur des ténèbres*.

L'Aquitaine est donc une synthèse de sa propre expérience et de ses lectures de jeunesse, ce qui explique l'atmosphère particulière qui s'en dégage : c'est un lieu exotique dans la mesure où ce bateau porte en lui tout ce que l'Afrique a montré au romancier voyageur. Reflet d'une contrée, contaminé en quelque sorte par l'Afrique des coloniaux, *L'Aquitaine de 45° à l'ombre* est probablement l'un des bateaux les plus atypiques que Simenon nous ait décrits.

Écrit en 1935, *Long Cours* est également un roman de mer qui raconte une fuite à bord d'un bateau : c'est à présent Joseph Mittel et sa compagne Charlotte, meurtrière et recherchée par la police, qui vont alterner les déplacements en bateau et les éphémères lieux de séjour. Dans ce roman, les fuyards vont naviguer d'abord sur un cargo pour une longue traversée de Dieppe à Panama : si le *Croix-de-Vie* représente le salut, c'est pourtant une déception, surtout pour le jeune homme qui n'a jamais embarqué :

C'était partout le même univers de tôle froide et mouillée [...]. Il se retrouvait avec des vêtements qui n'étaient pas à lui sur un bateau visqueux et froid, plein d'embûches, d'objets méchants, d'odeurs écœurantes.¹¹

¹⁰ Georges SIMENON, *45° à l'ombre*, Rencontre, t. 5, p. 37.

¹¹ Georges SIMENON, *Long Cours*, Rencontre, t. 6, pp. 27-28.

Dans cet univers hostile, qu'il qualifie d'« inhumain », Joseph apprendra la vie difficile du bateau. Ne bénéficiant d'aucun confort, le cargo, qui se livre en outre à la contrebande, est plutôt mal en point et rappelle celui du capitaine Allan dans *Le Crabe aux pinces d'or* ou *Coke en stock* d'Hergé¹². Mais le climat d'illégalité n'est rien en regard de l'atmosphère lourde et humide qui règne à bord, notamment au large de Buenaventura. Comme dans *45° à l'ombre*, le bateau est le reflet de la destination : l'hostilité du cargo traduit celle de la Colombie toute proche. Après le départ du *Croix-de-Vie*, Mittel a, comme Dupuche, l'espoir d'un nouveau départ, qui est en réalité une nouvelle fuite :

À chaque bateau, il avait le même serrement de cœur,
éprouvait ensuite le même cafard qui durait plusieurs jours...¹³

Après avoir rêvé de trains qui partent lorsqu'il était adolescent, Mittel croit encore aux bateaux et lorsque se présente l'opportunité d'un départ vers Tahiti sur un yacht, il n'hésite pas : commence alors une autre fuite, dans un luxe impersonnel qui s'oppose à l'inconfort du *Croix-de-Vie* et une sérénité liée au climat qui s'améliore de jour en jour :

Comme pour accroître cette impression, la nature se mettait
de la partie et le Pacifique devenait vraiment un océan de rêve
où le ciel et l'air étaient pleins de bienveillance...¹⁴

Et effectivement, le décor de Tahiti « répondait exactement à ce qu'il avait rêvé en lisant les récits des voyageurs... »¹⁵ Même si l'euphorie de Jef est de courte durée, le bateau préfigure bien la contrée que l'on

¹² Les amateurs de bandes dessinées auront sans doute remarqué l'importance du bateau chez Hergé. Objet lié à l'exotisme, nécessaire au déplacement du héros dans les premiers albums (*Tintin au Congo*, ...), le bateau prend une place déterminante par la suite, notamment avec l'entrée en scène du capitaine Haddock... Le sympathique ivrogne commande un navire dans *L'Étoile mystérieuse*, épisode qui se passe presque intégralement sur le cargo *Aurore* en compétition avec l'équipage du *Sirius*. Dans *Les Cigares du pharaon*, nos deux héros évoluent sur un paquebot, puis sur un boutre de la mer Rouge dans une atmosphère digne d'Henri de Monfreid.

Il y a aussi *Tintin au Pays de l'or noir*, épisode qui débute par une traversée mouvementée sur le *Speedol Star*, navire sur lequel le jeune reporter remplit les fonctions de radio-télégraphiste comme Pierre Le Clinche dans *Au Rendez-Vous-des-Terre-Neuvas*...

Le bateau est d'autant plus important chez Hergé qu'il est renforcé par le choix d'un marin comme compagnon de Tintin : le capitaine Haddock, éternellement coiffé de sa casquette à ancre de marine, même à terre, est tout à fait révélateur.

¹³ Georges SIMENON, *Long Cours*, Rencontre, t. 6, p. 232.

¹⁴ *Id.*, p. 251.

¹⁵ *Id.*, p. 257.

cherche à atteindre. La double symétrie cargo/Colombie et yacht/Tahiti est remarquable dans ce roman qui se termine en outre par une troisième fuite, cette fois à bord d'un bateau pour l'Australie, fuite à laquelle le héros malade échappera, délivré par la mort.

Fuite encore que celle d'Oscar Donadieu dans *Touriste de bananes*, à bord de l'*Île-de-Ré*, cargo mixte qui refait un itinéraire bien connu de Simenon : Marseille–Panama–Tahiti. Fuite tragique qui se termine par le suicide du héros sur le faux paradis qu'est Tahiti à l'image d'un voyage long et ennuyeux. À bord de ce navire de second ordre régi par la stricte séparation entre les premières et les secondes, le héros souffre en effet de la torpeur des dimanches et redoute la violence des tempêtes à l'approche de l'archipel. On retrouve ici une variante du microcosme : la différence essentielle étant que le bateau ne reproduit pas la société coloniale, mais une société européenne ou américaine qui veut garder ses prérogatives et ses habitudes, même en voyageant.

Avec ces trois romans, *45° à l'ombre*, *Long Cours* et *Touriste de bananes*, on voit bien à quel point le bateau est important dans la thématique de la fuite et de l'exotisme. Doublement important, puisqu'il est l'objet, le moyen de la fuite et en même temps représentation du pays que l'on veut atteindre ou auquel on veut échapper.

La quête d'un refuge

LE BATEAU traduit ainsi les sentiments du romancier à l'égard de l'exotisme : la désillusion, le désenchantement expliquent ces connotations négatives liées à un mode de transport pourtant apprécié par Simenon. Il semble que le romancier, éternel nomade en quête d'un refuge, se rapproche de ses personnages par cet attrait-déception à l'égard des bateaux. Mais, si on a pu établir un parallèle entre la contrée exotique et le bateau, il faut reconnaître que ce dernier possède l'avantage d'être un lieu de vie, un recours possible, une base arrière.

Plus qu'un objet, le bateau est un lieu symbolique chez Simenon. Depuis le *Ginette* et surtout l'*Ostrogoth*, Simenon se sent bien sur un canot, un cotre ou un cargo mixte parce qu'il trouve un refuge dans ce « bateau qui est un *nid* où, par mauvais temps, quand l'orage éclate, quand la mer se démonte, on a sa place sèche et chaude, intime »¹⁶. Les dernières lignes

¹⁶ Georges SIMENON, *Long Cours sur les rivières et les canaux*, op. cit., p. 45.

d'*Une France inconnue ou l'aventure entre deux berges*, écrites à bord de l'*Ostrogoth* en juin 1931, sont particulièrement révélatrices. Et l'on retrouve le même motif dans *Long Cours sur les rivières et canaux* lorsque Simenon conçoit le bateau au milieu de l'élément liquide comme un « coin sec et chaud de chaleur animale, une tanière, en somme »¹⁷.

Dès lors, on comprend mieux l'attitude des personnages du romancier : par exemple, la première activité de Joseph Mittel dans *Long Cours*, c'est de trouver un refuge sur le cargo, malgré le bruit des machines et l'inconfort :

Depuis une demi-heure, il cherchait un *coin*, sur le pont, s'adossait tantôt à une cloison, tantôt à une autre...¹⁸

Nous retrouvons ici une illustration du chapitre de Gaston Bachelard sur les coins dans *La Poétique de l'espace* :

Tout *coin* dans une maison, tout espace réduit où l'on aime se blottir, est, pour l'imagination une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison¹⁹.

Bachelard aborde d'ailleurs en compagnie de Sartre et de Huges le coin dans le bateau pour montrer que cette quête de l'intimité est inséparable de la conscience d'exister : « le recoin du bateau n'est-il pas un coin d'être ? »²⁰ Sans prêter systématiquement les mêmes aspirations au héros simenonien, il est certain que celui-ci a besoin du coin pour se souvenir et pour rêver. Joseph Mittel est hanté par une enfance tumultueuse qu'il revit dès qu'il peut s'isoler sur un coin du cargo, pourtant hostile. « Le coin devient une armoire de souvenirs », écrit encore Bachelard dans *La Poétique de l'espace* : c'est particulièrement vrai dans la vie à bord, le plus souvent oisive pour les passagers des romans de Simenon²¹.

Mais pour l'homme occupé en mer, le marin professionnel, c'est la même quête du coin rassurant. Le capitaine Lannec, dans *Les Pitard*, aime se retrouver dans le carré « parce c'était un rite » et « à ce moment-là, il voguait encore à mi-chemin du sommeil et de la veille [...]. Il n'aurait jamais osé l'avouer à quelqu'un mais, en s'étendant pour la sieste, il renifflait l'odeur de la couchette avec plaisir, tel un cheval qui retrouve son *écurie*... »²²

¹⁷ *Id.*, p. 68.

¹⁸ Georges SIMENON, *Long Cours*, *op. cit.*, p. 27.

¹⁹ Gaston BACHELARD, *La Poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/PU.F., 1992, p. 130.

²⁰ *Id.*, p. 132.

²¹ *Id.*, p. 135.

²² Georges SIMENON, *Les Pitard*, Rencontre, t. 2, p. 166.

L'écurie avec toutes ses odeurs et sa chaleur, c'est encore le rêve de hutte de Bachelard qui correspond à un souhait de vivre loin des soucis, dans une zone de protection majeure. Or la vie sur le *Tonnerre-de-Dieu* est de plus en plus difficile à cause du froid et de la pluie, et la recherche du coin protecteur est le souci de chacun. Ce dernier passage des *Pitard* est révélateur :

À présent, chacun avait pris malgré soi la place pour chaque heure de la journée [...] et c'était d'autant plus sensible que la vie sur le pont était impossible et qu'il fallait trouver un *coin* pour se *terrer*²³.

Se terrer, se blottir, pour retrouver les repères nécessaires lorsque l'on vit une aventure difficile : à bord d'un bateau, cette démarche apparemment contradictoire est finalement assez logique. Comme ses personnages, Simenon est ainsi partagé entre deux tentations, celle de l'exotisme qui le pousse à aller ailleurs pour découvrir ou pour fuir, et en même temps celle de retrouver la maison primitive. Le bateau apparaît ainsi comme un objet privilégié puisqu'il permet l'une et l'autre de ces tentations dans les romans de Simenon. Enfin, grâce à son caractère propice à l'intériorité et à la méditation, le bateau-refuge permet toujours un voyage, cette fois imaginaire. En ce sens, il ne perd pas tout lien avec l'exotisme.

*

* *

IL EST TEMPS à présent de rassembler ces éléments qui peuvent paraître un peu disparates. Le bateau de Simenon n'est pas un simple objet nécessaire au déplacement sur les mers, objet qui nourrit certes l'imagination des adolescents imprégnés des lectures de De Foe ou de Stevenson. Si cette composante de l'exotisme existe bien, l'objet mythique est devenu réalité, perdant ainsi une bonne part de ses charmes. Après Conrad, Gide et Céline, Simenon va faire l'expérience du voyage exotique, voyage décevant dans sa destination qui du même coup contamine la traversée en bateau. Continuité thématique assimilant le bateau à un lieu, véritable microcosme de la société coloniale, rendant presque inutile la visite de la contrée exotique. À tel point que l'un des personnages secondaires de *45° à l'ombre*, l'énigmatique Barbarin, rejoint les passagers de *l'Aquitaine* en cours de route après un demi-voyage aller à bord du *Poitou*. Ce curieux personnage aux pieds sensibles a horreur du mouvement, mais veut connaître l'Afrique sans même

²³ *Id.*, p. 206.

descendre aux escales... Au fond, ce passager insolite pourra se vanter d'une expérience coloniale par la seule vie à bord de deux bateaux qui font la ligne Bordeaux-Matadi.

À la fois moyen et but de l'exotisme, le bateau est un lieu exotique au sens étymologique du terme — ἑξωτερικός — c'est-à-dire extérieur, au-dehors. Il s'agit bien de pouvoir fuir vers cet ailleurs que beaucoup de poètes ou de romanciers ont recherché, qu'ils s'appellent Baudelaire ou Mallarmé. Le bateau permet à Simenon comme à ses personnages de fuir, pour le meilleur et surtout pour le pire dans le cas de ces derniers. Instrument de la fuite, le bateau conservera toujours un *a priori* favorable, même dans l'adversité, ultime recours pour l'homme en quête d'ailleurs. Le bateau rassure car au milieu de l'univers le plus hostile, il permet de retrouver un refuge, un coin intime nécessaire à un voyage dans le passé, mais aussi à une projection dans l'avenir. Simenon, qui n'est pas un aventurier, a probablement aimé les bateaux pour cette possibilité de fuite qui permet paradoxalement de ne pas couper définitivement les amarres. Dans cette perspective, le bateau n'est pas un artifice de l'exotisme, sauf dans les romans populaires, mais un véritable thème qui éclaire la création romanesque en dépit du foisonnement apparent de ses motifs.

Et pour terminer sur une note moins sérieuse, je ferai à nouveau référence à Hergé et à son personnage fétiche, Tintin. Le jeune reporter de la B.D. est toujours un homme en partance, comme le jeune Simenon. Son amour des voyages en bateau correspond à une promesse d'aventures : Pol Vandromme avait bien noté que ce n'est pas le décor pittoresque ou exotique qui intéresse le petit reporter de la B.D., mais cette espèce de jeu procuré par les incertitudes du voyage²⁴. Tintin prolonge son enfance dans ces grands déplacements en bateau et Simenon la retrouve. Le dépaysement, la liberté de circuler à sa guise, le jeu : voilà les motivations d'Hergé et de son personnage. Il y a aussi quelque chose d'enfantin dans la passion de Simenon pour les voyages en bateau : comme les enfants, il veut vivre une aventure, s'échapper du monde organisé qui est celui des adultes, mais en même temps notre reporter-romancier a besoin de quelque chose qui le rattache à la terre ferme. En bateau, Simenon ne coupe jamais vraiment les ponts, et comme Tintin, il garde un petit coin de Belgique dans son imaginaire.

Même dans l'album atypique *Les Bijoux de la Castafiore*, qui constitue une véritable halte dans les déplacements de Tintin, le jeune reporter est

²⁴ Pol VANDROMME, *Le Monde de Tintin*, La Table Ronde, 1994, pp. 253-262.

flanqué d'un marin. Le capitaine Haddock « commande » à présent le château de Moulinsart, sorte de vaisseau aussi statique que ce vingtième album de la série. Simenon a connu, comme Tintin et Haddock, la période « châteaux » après avoir épuisé les possibilités offertes par les bateaux. Avec Moulinsart et Échandens, les personnages de la B.D. et notre romancier semblent rechercher le même équilibre sur le plan spatial : le château, c'est une maison dans la nature, et le bateau, c'est une maison qui vogue comme la maison roulante dont rêvait déjà Vigny dans *La Maison du berger*²⁵. Autrement dit, le bateau-château qu'ont connu à la fois Tintin, Haddock et Simenon réalise une sorte d'équilibre idéal après les déceptions liées au but du voyage. Avec l'exotisme, c'est le dehors qui s'exprime ; avec le bateau, on réduit la dichotomie dehors/dedans en associant le coin, la maison, l'intériorité à la composante extérieure.

Le bateau, lieu exotique privilégié ? Certes, mais peut-on être aussi affirmatif quand on observe l'évolution de cette thématique au fil de l'œuvre ? À la fois objet stéréotypé inséparable d'un genre littéraire, lieu exotique conçu comme microcosme, mais aussi ultime refuge du héros, le bateau est particulièrement complexe. En dernière analyse, avec la quête du refuge qu'il traduit, ce moyen de transport privilégié a vu réduire sensiblement sa capacité à traduire l'exotisme, il faut bien le dire. On se trouve une fois de plus devant une de ces contradictions dont Simenon a le secret : attrait du dehors et quête du dedans, que l'on peut rapprocher, me semble-t-il, des lieux de vie qui évoluent de la demeure somptueuse à la petite maison rose de l'avenue des Figuiers... La contradiction n'est pourtant qu'apparente. Le bateau de Simenon, à la fois représentation et négation de l'exotisme, est finalement assez cohérent du seul fait de sa continuité : avec le bateau en effet, Simenon ne cesse de courir à la recherche de son enfance, de même que Tintin, le héros d'Hergé. Sous ce dernier éclairage, en mettant — si je puis dire — *dans le même bateau* un personnage de bandes dessinées et notre authentique romancier, j'ai cependant le sentiment de vous avoir entraînés dans une aventure un peu improbable, mais assez séduisante : j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

²⁵ Alfred DE VIGNY, *La Maison du Berger*, in *Les Destinées* :

Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.
Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux...

Pierre PETIT

Vu des Antipodes : versions africaines de l'exotisme

LA LITTÉRATURE exotique et l'anthropologie sont deux sœurs jalouses nourries au même sein : celui des horizons lointains. Si la première est une des principales fenêtres du monde occidental sur les autres civilisations, l'anthropologie reste un domaine d'initiés, dont les tentatives de vulgarisation sont rares. L'ouverture sur l'ailleurs entretenue par la littérature exotique fut sans doute à l'origine de bien des vocations d'anthropologues, et ceux-ci, durant leurs recherches, sont régulièrement confrontés à cette littérature qu'ils dépouillent à la recherche d'informations anciennes sur les sociétés qu'ils observent au présent. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les sources sur le monde non occidental se résumaient presque aux seules relations de voyage, genre majeur de la littérature exotique. Les passerelles étant ainsi éclairées, on ne s'étonnera pas que l'écriture ethnographique moderne trahisse parfois ces accointances. Malinowski introduisit *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, un des grands classiques de l'anthropologie de ce siècle, par une réminiscence de Bougainville ou de Defoe : « Imaginez-vous soudain, débarquant, entouré de tout votre attirail, seul sur une grève tropicale, avec, tout à côté, un village d'indigènes, tandis que l'embarcation qui vous amené cingle au large pour bientôt disparaître »¹.

Malgré leurs rapports généalogiques et leur source d'inspiration commune, littérature et anthropologie adoptent des démarches inverses dans

¹ B. MALINOWSKI, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963, p. 60. Une autre monographie célèbre (R. FIRTH, *We, the Tikopia*, Londres, George Allen & Unwin Ltd., 1957, pp. 1-2) commence aussi par la description romanesque du débarquement de l'auteur.

Les liens entre l'écriture ethnographique et la littérature exotique ont notamment été analysés par M.L. PRATT, « Fieldwork in common places », in J. Clifford et G.E. Marcus (éds.), *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.

leur approche des éléments exotiques. La littérature procède par une décontextualisation de ces éléments, qui, ainsi libérés du système qui leur donne un sens, peuvent être réaffectés à différents usages dans le récit. L'anthropologie vise au contraire à toujours replacer ces éléments au sein de leur contexte culturel global, postulant que l'on ne peut appréhender les faits sociaux que dans leur rapport à la société qui les a générés.

Les reportages africains de Simenon illustrent bien le processus littéraire, par opposition à celui de l'ethnographie. Dans *L'Heure du Nègre*, il rapporte le déroulement de palabres portant sur des litiges matrimoniaux, dont il fut le témoin oculaire en 1932, dans un poste du Haut-Uele². Il décrit avec une ironie féroce ces séances où un administrateur européen préside un tribunal indigène : sa présence est grotesque, et le minutieux archivage administratif auquel il procède est parfaitement incongru. Simenon en vient même à penser que ces palabres tiennent de la farce, et que le but des Africains qui soumettent leurs problèmes à l'autorité coloniale est de la tourner en ridicule : « Je parierais que la plupart de ces affaires sont purement fictives, que des Noirs s'entendent entre eux pour se payer une bonne palabre et rigoler ! »³ Ou encore : « Les Nègres s'amuse. Ils se marient, renvoient leurs femmes, versent des dots qu'ils réclament ensuite, se trompent mutuellement et arrivent du fond de la brousse pour expliquer tout ça au Blanc, qui les regarde avec de gros yeux ennuyés »⁴.

Ces réflexions n'ont rien d'une analyse ethnographique. L'étude du mariage dans les sociétés africaines démontre au contraire le grand sérieux dans lequel on tient cette institution, qui est le principal lien unissant les groupes familiaux entre eux, et constitue dès lors la clé de voûte du système des alliances. Les transferts de biens qui accompagnent le mariage doivent être replacés dans cette perspective : ces biens ne sont généralement pas destinés à circuler dans la sphère économique commune, mais bien dans celle des paiements de nature sociale. Les biens obtenus lors d'un mariage sont ainsi souvent réutilisés pour permettre au frère de la jeune mariée d'obtenir à son tour une épouse : il ne s'agit donc pas de transactions marchandes prosaïques, et il n'est pas fondé de parler d'« achat » de femme, comme le fait Simenon⁵. Remettant en cause cet édifice

² G. SIMENON, *L'Heure du Nègre*, s.l., DLM Éditions, 1996, pp. 39-48. À Faradje, plus exactement, précise P.P. GOSSIAUX (« L'Afrique nue de Simenon », in *Traces*, n° 1, 1989, pp. 97-122).

³ G. SIMENON, *op. cit.*, p. 46.

⁴ *Id.*, p. 45.

⁵ *Id.*, p. 108.

d'alliances savamment construit, les procès matrimoniaux n'ont absolument rien de ludique. L'ironie que Simenon prête en cette matière aux Africains est une projection de son propre sentiment, non du leur.

L'anthropophagie constitue un autre élément culturel que Simenon traite sans égard pour son contexte. Elle trouverait sa raison d'être dans le besoin alimentaire : « c'eût été idiot de laisser perdre cette belle viande »⁶. Or, là où elle est avérée, l'anthropophagie est pratiquée dans des contextes rituels extrêmement précis, dont peuvent rendre compte des recherches d'anthropologie religieuse. La référence à l'anthropophagie n'a d'autre utilité pour Simenon que de renforcer sa principale thèse à propos du continent africain, à savoir qu'il est tout entier, avec les populations qui l'habitent, voué à l'empire de la nature. Les « vrais Noirs de la forêt [...] sont naturellement doux et cruels, comme la nature elle-même »⁷. Les Pygmées « vivent dans les arbres » et sont « apprivoisés » depuis peu seulement⁸. Les Noirs ne connaissent pas la notion de bonheur, mais « Ils mangent. Ils boivent. Ils font l'amour »⁹, activités qui les situent dans le seul ordre de la nature. Même la tristesse qu'on croit parfois lire sur leurs visages n'est pas le fait de sentiments : « C'est la tristesse de toute l'Afrique, des arbres, des fleuves, des bêtes, la tristesse qui se dégage même de la vue du continent monstrueux reproduit sur une carte »¹⁰.

L'utilisation très opportuniste que Simenon fait de ses souvenirs de voyage n'est pas sans rappeler la démarche du « bricoleur » telle que l'a définie Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage*¹¹. Sur base de principes pragmatiques (« ça peut toujours servir »), le bricoleur amasse une collection d'objets hétéroclites qu'il utilisera plus tard à différentes fins. Alors que l'ingénieur travaille avec des moyens précis, « conçus et procurés à la mesure de son projet », le bricoleur utilise des éléments qui ne sont qu'à demi particularisés et qui ne peuvent donc être assignés à une application unique :

⁶ *Id.*, pp. 71-72; cf. aussi pp. 77, 80.

⁷ *Id.*, p. 104.

⁸ *Id.*, p. 108.

⁹ *Id.*, p. 54.

¹⁰ *Id.*, pp. 54-55. Quelque dépréciatives que soient ces remarques pour les Africains, remarquons qu'un destin similaire attend les Blancs qui séjournent dans le même milieu physique. « Le maître, le vrai maître, celui qui conduit le troupeau à peau noire et à peau blanche, les bêtes et les plantes, c'est l'Afrique » (*Id.*, p. 55). C'est donc le continent lui-même qui est en cause.

¹¹ Cl. LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1985, pp. 30-36.

« ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type ».

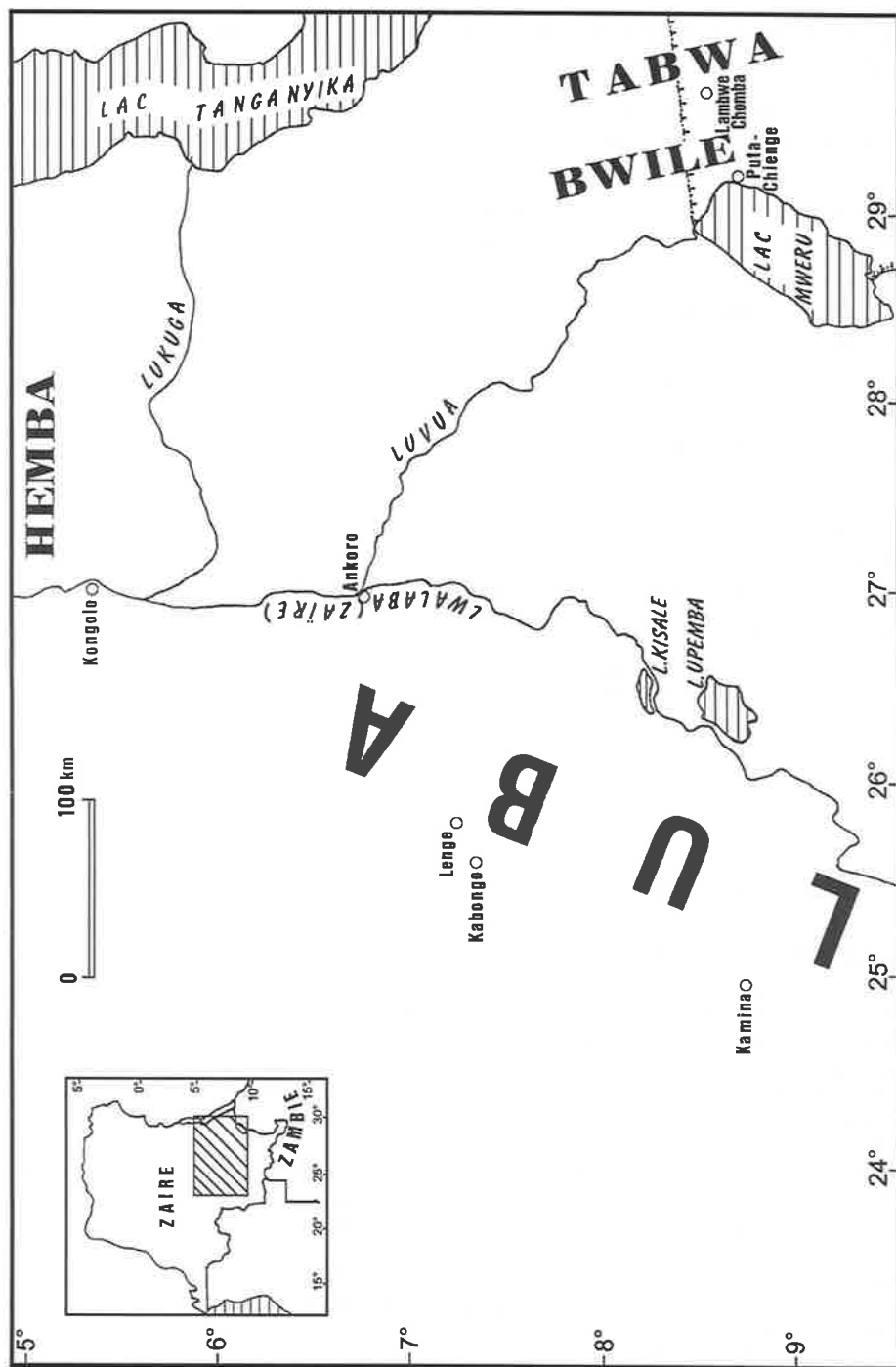
Tout auteur — qu'il traite de thèmes exotiques ou non — opère lui aussi, lors de la rédaction, un bricolage d'éléments puisés dans ses expériences et dans ses lectures. Mais l'univers exotique fournit des matériaux fort proches, par leur nature, de ceux du bricolage : ils sont peu particularisés, à coup sûr moins que ceux empruntés à l'univers quotidien. Les usages que l'on peut leur assigner sont multiples car le lecteur moyen, privé de toute expérience directe des populations d'outre-mer, n'émettra aucune objection à ce propos, surtout si l'auteur peut se prévaloir d'un voyage dans le pays qu'il décrit. À l'inverse, une scène culturellement familière comme la consommation en famille d'un fromage se prêterait rarement à cette utilisation « sauvage » chez un auteur occidental ; mais un écrivain africain, dont la culture associe cet aliment à la pourriture, voire aux matières fécales, pourrait y trouver la base de bien des intrigues romancières ou le point de départ d'une réflexion sur la nature de l'homme blanc.

La plasticité des faits exotiques n'inspire pas les seuls auteurs littéraires. Les sociétés de l'oralité ont elles aussi élaboré un discours sur l'ailleurs et les hommes qui le peuplent ; son étude pourra, je l'espère, aider les philologues à mieux comprendre les rouages de notre propre littérature exotique.

Les matériaux ethnographiques sur lesquels je baserai cette discussion proviennent de recherches de terrain menées parmi les populations de la savane orientale de l'Afrique centrale, tant au Zaïre qu'en Zambie¹². Il s'agit de sociétés de langues bantu, qui tirent l'essentiel de leurs ressources de l'agriculture et de la pêche. Beaucoup d'entre elles se sont constituées en

¹² Les données de première main ont été récoltées lors de quatre séjours d'étude chez les Luba du Zaïre et d'un cinquième chez les Bwile de Zambie. Elles ont été recueillies lors d'interviews avec les personnes suivantes, ou lors de rituels dirigés par celles-ci :

- Kyonu Kumwimba (dignitaire *mfumu*), à Kabongo (Zaïre), le 30/9/91 et le 6/8/96.
- Denise Mumba (médium *kilumbu*), à Puta (Zambie), le 8 et le 18/10/93.
- Musanda (ritualiste de la contre-sorcellerie *kamuchape*), à Lambwe Chomba (Zambie), le 30/10/93.
- Kafwa Nkumba (ritualiste de la contre-sorcellerie *kamuchape*), à Lambwe Chomba (Zambie), le 18/11/93.
- Bwana Jean-Pierre (médium *kilumbu*), à Chienge (Zambie), le 5, le 11 et le 12/12/93, et à Lubumbashi (quartier Ruashi), le 1/9/96.
- Sendwe wa Mwangile Mywanda (prêtre *kitobo* de l'Église néo-traditionnelle Bakishila), à Lenge (Zaïre), le 19/7/96.
- Kibwe (médium *mufumu*), le 29/8/96, à Lubumbashi (quartier Ruashi).



grands États à l'époque précoloniale, dont le plus célèbre fut le royaume luba.

L'on sait depuis longtemps que l'ethnocentrisme, loin d'être le seul fait des Occidentaux, est universel¹³. Celui-ci débouche parfois sur une expression ouverte de mépris pour les autres populations. Dans la région entre Kongolo et Ankoro, les communautés de chasseurs-cueilleurs « pygmées » Tembo ou Twa font les frais de cette discrimination. Les Luba émettent, dès qu'ils en croisent sur leur route, des onomatopées normalement destinées à rabattre le gibier lors de la chasse. Plus au nord, les Hemba méprisent aussi les Twa, qu'ils tiennent pour des êtres à peine supérieurs aux animaux ; ils disent les avoir « apprivoisés », reprenant l'expression que Simenon utilisait à leur propos¹⁴. On retrouve ici la perspective de naturalisation de l'Autre, qui sous-tend le discours de Simenon sur l'Afrique et les Africains.

Cependant, l'ailleurs et les populations qui l'habitent sont souvent décrits en termes plus nuancés que ceux de la relégation dans un statut naturel et inférieur¹⁵. Ainsi, les épopées des royaumes de la savane orientale attribuent toutes la fondation de leurs États à des héros venus d'au-delà de leurs frontières.

Selon la légende, le héros fondateur luba, Mbidi Kiluwe, venu de terres lointaines situées à l'est du fleuve Zaïre, traversa ce fleuve et se dirigea vers le cœur du pays luba, dans les

¹³ Cl. LÉVI-STRAUSS, *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1961.

¹⁴ KAZADI NTOLE, « Méprisés et admirés : l'ambivalence des relations entre les Bacwa (pygmées) et les Bahemba (bantou) », in *Africa*, 51 (4), pp. 836-847.

¹⁵ Ceci s'applique aussi aux relations entre populations de « pygmées » et celles d'agriculteurs : elles sont plus ambivalentes que ne le laissent supposer les expressions de mépris signalées plus haut, même si cette nuance ne débouche pas sur une réhabilitation des pygmées dans les rapports sociaux. Ainsi, un informateur me rapporta-t-il que le fondateur du royaume luba, Mbidi Kiluwe, était lui-même un Tembo ; un village censément peuplé de descendants de Tembo, est, au cœur du royaume, le gardien du pouvoir royal, et le sacrifice d'un de ses habitants est nécessaire lors de l'intronisation d'un nouveau souverain (Sendwe, communication orale, 19/7/96 ; cf. aussi Pierre PETIT, « Au cœur du royaume. Réflexions sur l'ethnicité luba », *Bulletin de l'Académie royale des sciences d'outre-mer*, à paraître). De même, chez les Hemba, le discours public très méprisant à propos des pygmées cache une valorisation de ceux-ci dans le domaine mythique et rituel, puisqu'on les tient pour de grands initiateurs aux magies de la chasse et puisque les esprits de pygmées décédés sont à la base de phénomènes de possession dans le cadre d'une importante société religieuse (KAZADI NTOLE, *art. cit.*). R.R. GRINKER (*Houses in the rainforest*, Berkeley, University of California Press, 1994) a récemment décrit l'ambivalence des rapports entre pygmées et agriculteurs dans le nord-est du Zaïre.

environs de l'actuel centre administratif de Kabongo¹⁶. La région était alors gouvernée par un roi grossier, Nkongolo, qui ne respectait pas les multiples prescriptions de la royauté. Mbidi, au contraire, maîtrisait ces traditions royales, ce qui lui valut d'être apprécié par les sujets du roi en place et cordialement détesté par celui-ci. Agacé par les manières triviales de son hôte, Mbidi finit par regagner sa patrie.

Conçu de l'union entre Mbidi et la sœur de Nkongolo, Kalala naquit après le départ de son père. En avançant en âge, il reprit à son compte l'hostilité que ce dernier vouait à Nkongolo. Celui-ci essaya finalement de l'éliminer par un piège, mais Kalala déjoua ses plans, s'enfuit et rentra dans le pays de son père. Nkongolo le poursuivit mais ne réussit pas, malgré son acharnement, à traverser le fleuve Zaïre, qui engloutit la totalité de son armée. Kalala retraversa le fleuve et décapita Nkongolo. La disparition de ce souverain marqua le véritable avènement de la royauté luba.

C'est donc une terre lointaine, située à l'est du fleuve Zaïre, que les Luba valorisent dans ce récit, et non le cœur de leur royaume établi depuis le XVIII^e siècle aux alentours de Kabongo. Le beau rôle dans l'épopée ne revient pas au souverain autochtone mais au prince étranger, qui amène avec lui une culture raffinée.

Ce récit relate bien plus que le transfert d'une simple structure politique : Mbidi n'est pas un politicien de génie. Les épopées narrent l'origine du pouvoir, non pas du pouvoir politique qui accompagne l'exercice de l'autorité dans les États centralisés — comme l'ont cru, à tort, les premiers analystes de cette geste —, mais bien du pouvoir tout court, compris comme l'ensemble des forces capables d'agir sur le monde¹⁷. Malgré son apparence humaine, Mbidi se révèle être d'une nature fort proche de celle des esprits : certains informateurs le désignent expressément comme tel¹⁸ et on lui reconnaît communément un don d'invisibilité. La principale prescription qu'il

¹⁶ On trouvera de nombreuses versions de ce récit dans l'ouvrage que Luc DE HEUSCH consacre à son analyse (*Le Roi ivre ou l'origine de l'État*, Paris, Gallimard, 1972). Je rapporte ici un résumé du récit de Kyoni Kumwimba (30/9/91), davantage développé dans mon article «Les charmes du roi sont les esprits des morts. Les fondements de la royauté sacrée chez les Luba du Zaïre» [*Africa*, 66 (3), 1996, pp. 349–366].

¹⁷ Cette distinction, fort utile pour comprendre la culture politique des sociétés africaines, a été développée par W. ARENS et I. KARP dans leur introduction à l'ouvrage *Creativity of power. Cosmology and action in African societies* (Washington, Smithsonian Institution Press, 1989, pp. XII–XXIX).

¹⁸ Kyoni Kumwimba le considère comme un esprit (*mukisbi*) et le compare, quant à son immortalité, à Jésus-Christ (6/8/96).

établit est celle de manger dans un lieu rituel où l'on prend ses repas en communion avec les esprits. Bref, Mbidi amène bien plus qu'une nouvelle structure politique : il fonde une royauté sacrée, dont les assises reposent dans le monde invisible¹⁹.

L'institution de la royauté sacrée n'est pas la seule qui provienne d'ailleurs. Ainsi, les puissants esprits de la possession, censés investir le corps de médiums pour rendre la divination à travers eux, ne sont pas des esprits autochtones mais bien des esprits étrangers. Dès lors, ils s'expriment souvent en langues étrangères, ce qui nécessite la présence d'un interprète pour traduire les paroles du médium auprès du client. Ils résident, dit-on souvent, sur une terre au-delà du fleuve, variable selon les populations, et le processus divinatoire consiste à les induire à quitter leurs demeures lointaines, à traverser le fleuve pour investir enfin le corps du médium²⁰.

Les esprits de la possession proviennent parfois de régions plus lointaines encore, dont personne ou presque n'a jamais foulé le sol. Tel est le cas de Kilimandjano, célèbre parmi les populations du nord de la Zambie. Comme l'indique son nom, cet esprit provient du Mont Kilimandjaro, en Tanzanie. Un vieux devin tabwa, qui participa à la campagne militaire dans ce pays lors de la première guerre mondiale, déclare que l'esprit réside sur cette montagne²¹. D'autres ritualistes disent simplement qu'il vient de l'orient lointain²². Au XIX^e siècle, ni les Bwile ni les Tabwa ne pouvaient avoir une connaissance directe du Mont Kilimandjaro, situé à 1 200 kilomètres de leur pays, bien au-delà des routes commerciales qu'ils empruntaient alors. Néanmoins, des commerçants arabo-swahili venus de la côte orientale de l'Afrique avaient à cette époque installé plusieurs établissements chez les Bwile et les Tabwa, et il est vraisemblable que les légendes sur le Mont Kilimandjaro aient été diffusées par ces grands voyageurs. En 1868, des Arabo-Swahili résidant en pays bwile rapportaient à Livingstone que cette montagne abritait des momies semblables à celles de l'Égypte et que Moïse s'y serait rendu en son temps²³. Que les Arabo-Swahili soient à la base de ces

¹⁹ P. PETIT, « Les charmes du roi sont les esprits des morts. Les fondements de la royauté sacrée chez les Luba du Zaïre », *art. cit.*

²⁰ P. PETIT, « Le kaolin sacré et les porteuses de coupe (Luba du Shaba) », in L. de Heusch (éd.), *Objets-signes d'Afrique*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 1995, pp. 111-131.

²¹ Kafwa, communication orale, 18/11/93.

²² Denise Mumba, communication orale, 8/10/93.

²³ D. LIVINGSTONE, *The last journals of David Livingstone in Central Africa*, Londres, H. Waller, 1880, t. II, p. 280.

croyances ou non, les Bwile ont sans difficulté intégré dans leur panthéon cet esprit venu de bien au-delà des frontières du monde qu'ils connaissaient ; il compte même à présent parmi les esprits les plus populaires.

Invités par une devineresse bwile qui organisait une fête en l'honneur de ses esprits, mon épouse et moi-même eûmes l'occasion d'entendre Kilimandjano s'exprimer à travers sa bouche :

Moi, Kilimandjano, je viens de loin. Je suis à présent bien arrivé [...] Maintenant, nous sommes ensemble avec les esprits des Blancs, qui viennent de loin [...] Moi qui suis venu de loin, et les Blancs qui sont aussi venus de loin, allons nous réunir pour mieux travailler.²⁴

Tels Kilimandjano, les Blancs sont donc des êtres du lointain : ils appartiennent eux aussi à l'univers exotique. Les catégories de l'ailleurs évoquées jusqu'à présent restaient relativement proches, à l'échelle continentale, des personnes qui discouraient à leur propos. Mais l'imposition du régime colonial confronta les Africains avec une civilisation radicalement étrangère à la leur et singulièrement distante de celle-ci. Ils n'adoptèrent pas un rôle passif dans cette rencontre inter-culturelle : tandis que les Européens se penchaient sur l'« Âme noire », les Africains procédaient à l'observation, au décodage et à l'interprétation de la culture de leurs nouveaux maîtres. Les deux démarches ne furent pas rigoureusement symétriques, car si les Européens, venus en colonisateurs triomphants, tenaient le plus souvent un discours dévalorisant les cultures africaines²⁵, les Africains adoptaient le discours inverse, en associant les Européens et leur technologie à des manifestations des pouvoirs de l'ailleurs, pouvoirs dont ils situaient jusqu'alors l'origine dans les marches de leur pays. Néanmoins, si les Africains s'accordaient à reconnaître les énormes pouvoirs — au sens de forces — dont disposaient les colonisateurs, ils eurent un discours fort peu complaisant quant à l'usage que ceux-ci en faisaient, dénonçant leurs abus et usurpations, les accusant de pratiques anthropophagiques monstrueuses²⁶ ou de se servir de leurs

²⁴ Denise Mumba, communication orale, 18/10/96.

²⁵ Bien des auteurs allant à l'encontre de ce courant majoritaire pourraient être cités. Je parle ici du colon moyen, porteur d'un racisme ordinaire, tel que Simenon le décrit habilement dans *Le Coup de lune* (Paris, Presses Pocket, 1976). L'écrivain fut certainement meilleur « ethnographe » — quoique cette expression ne me semble pas adéquate — des Européens établis dans les colonies que des populations autochtones.

²⁶ Avec leurs « rabatteurs » (les fort craints *batumbula*), les colons auraient capturé et séquestré des Africains qu'ils gavaient de sel dans des geôles souterraines avant de les consommer lors de grands banquets, notamment lors du Nouvel An. Cette croyance fut extrêmement répandue, tant en milieu rural (Kabongo) qu'en milieu urbain (Lubumbashi).

pouvoirs pour asservir les esprits locaux, les emporter en Occident et les mettre à leur service²⁷. Mais l'efficacité de ces nouveaux pouvoirs — à défaut de leur moralité — ne faisait aucun doute, et par bien des voies, les Africains tentèrent de se les approprier.

Dans les années 1920 s'est développée dans tout le sud-est du Zaïre une association rituelle appelée Ntambwe Bwanga. Burton décrit ses manifestations en pays luba²⁸. Les loges de l'association possédaient chacune un charme censé provenir du pays des Blancs. Ce charme avait droit à des égards typiquement européens : une pipe et un livre étaient posés près de lui ; on l'exposait le dimanche — le jour sacré des Blancs ; il avait même droit, pour ses repas, à une table et à des couverts, alors que l'on mange avec les doigts dans cette région. Les membres de l'association étaient possédés par des esprits de Blancs : « Le Roi Albert », « Son Excellence le Gouverneur Général », et l'on pourrait poursuivre la liste en déclinant ainsi tous les statuts dans l'administration, dans l'armée et dans la société civile congolaises. Le Ntambwe Bwanga était donc organisé comme un duplicata de l'ordre colonial. Durant leurs crises de possession, les membres de la société adoptaient les comportements caractéristiques des Blancs : ils parlaient en swahili — la langue véhiculaire employée par l'administration —, réclamaient des œufs — alors que ceux-ci n'entrent pas dans leur régime alimentaire normal —, etc.

Le Ntambwe Bwanga consiste donc en une appropriation d'éléments de culture occidentale et en leur intégration dans des structures typiquement africaines : utilisation de charmes, phénomènes de possession, rituels de guérison... Cette société n'existe plus de nos jours, les associations religieuses étant des institutions fort labiles au Zaïre. J'ai néanmoins eu l'occasion de rencontrer — en Zambie rurale puis à Lubumbashi — un jeune médium, Bwana Jean-Pierre, qui se prévaut notamment du titre de *mureka* (ou *murega*). Ce titre correspond au troisième et ultime grade hiérarchique de l'ancienne société du Ntambwe Bwanga. Bwana Jean-Pierre dit tenir ce titre de son grand-père, qui était lui aussi *mureka*. Le nom même de Bwana Jean-Pierre correspond à ceux que se donnaient les membres de la défunte société, puisqu'ils recevaient le nom de l'Européen dont ils étaient possédés durant la transe, précédé par l'apposition « *bwana* » (maître).

²⁷ Au début des années 1990, les Américains de l'USAID furent crédités d'avoir volé le puissant esprit Kilumba qui protège toute la région de Kabongo. Heureusement, après sa capture et son transfert aux États-Unis, il réussit à s'enfuir et regagna sa patrie.

²⁸ W.F.P. BURTON, *Luba religion and magic in custom and belief*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 1961, pp. 174-177.

Un des principaux charmes utilisés par Bwana Jean-Pierre est la télévision, mot qui apparaît sur l'enseigne publicitaire qu'il plante devant les lieux où il officie. C'est ainsi qu'il nomme les miroirs qui lui servent à sonder le monde invisible²⁹. En état de transe, il scrute leur surface jusqu'à voir apparaître les victimes et les coupables de l'affaire pour laquelle on est venu le trouver. Le miroir sert aussi aux ritualistes pour repérer les charmes maléfiques enterrés par des sorciers ; ils les déterrent et les désactivent ensuite³⁰. Notons que l'utilisation de cet objet dans le cadre de la divination n'est pas sans antécédent : elle a sans doute remplacé une pratique plus ancienne qui consistait pour le devin à fixer l'eau ou l'huile contenue dans un récipient³¹.

Les esprits susceptibles de posséder un médium séjournent dans une (ou plusieurs) petite(s)alebasse(s). Pour les appeler afin de déclencher la possession, le médium agite des grelots, en frappe éventuellement laalebasse, touche parfois celle-ci avec les colliers de roseaux qui pendent à son cou. Bwana Jean-Pierre interprète ces pratiques en se référant à des objets modernes³². Les grelots sont comparés à un klaxon : ils servent à interpeller les esprits tout comme un klaxon sert à avertir les piétons du passage d'un véhicule. D'autre part, les colliers de roseaux dont on touche lesalebasses sont les antennes de celles-ci : c'est par eux que les esprits montent jusqu'à la poitrine du médium et pénètrent en lui.

Les trois cas évoqués jusqu'ici (télévision, antenne, klaxon) s'apparentent au modèle classique de la métaphore, figure permettant d'appréhender un élément abstrait (la communication avec le monde invisible) en fonction d'éléments plus concrets (les moyens de communication occidentaux). Ces métaphores relèvent principalement du domaine du langage. Mais les métaphores peuvent aussi se manifester de façon privilégiée au niveau de la pratique, comme c'est le cas dans les rituels³³. Comme les deux termes mis en relation par une métaphore ne se recouvrent jamais que dans une mesure très limitée — dans l'absolu, ils n'ont même aucun lien entre eux³⁴ —, leur confrontation dans la pratique déclenche un processus de

²⁹ Communications orales, 5 et 11/12/93.

³⁰ Musanda, communication orale, 30/10/96.

³¹ P. PETIT, (Notices), in *Trésors d'Afrique. Musée de Tervuren* (catalogue d'exposition), Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 1995, pp. 356-360, 365-366.

³² Communication orale, 11/12/93.

³³ G. LAKOFF et M. JOHNSON, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, 1985, p. 247.

³⁴ P. DE BOECK, « Of trees and kings: politics and metaphor among the Aluund of Southwestern Zaire », *American Ethnologist*, 1994, 21 (3), pp. 451-473.

création en série³⁵. En d'autres termes, une métaphore ne se limite pas à une simple opération de relecture, de décodage : elle peut aussi encoder de nouvelles pratiques, imprévisibles avant qu'elle ne soit constituée. Ainsi, inspiré peut-être par la floraison des antennes paraboliques dans les villas des familles fortunées de Lubumbashi, Bwana Jean-Pierre a fixé une croix au sommet d'un arbre de sa concession : c'est son « radar », qui lui permet d'entrer en communication avec les esprits vivant au loin³⁶. Un fil attaché à la croix descend le long de l'arbre, figurant sans doute le câble du radar.

Bwana Jean-Pierre utilise aussi un appareillage constitué d'un petit cône relié à la peau d'une genette (petit félin) par un cordon enfilé de perles. Il s'agit d'une « phonie », c'est-à-dire d'un poste de radio comme en utilisent les missionnaires ou les fonctionnaires de l'État. Il pose le cornet contre son oreille et énonce des paroles destinées à des forces invisibles. J'ai eu l'occasion d'observer cet appareillage à l'œuvre en Zambie, lorsque Bwana Jean-Pierre voulut, pour le compte de ses clients, entrer en contact avec le cimetière du village³⁷. Pour ce faire, il devait commencer par joindre un des principaux cimetières de Lubumbashi, le cimetière Dar-es-Salaam, qui le connecterait ensuite à ce cimetière local (remarquons ici l'idée tout à fait occidentale d'une centrale de *dispatching*). Mais les sorciers que cette opération mettait en péril empêchèrent cette communication, tant et si bien que Bwana Jean-Pierre put seulement contacter le cimetière de Lubumbashi, et non le cimetière local. Voici un extrait de cette communication, qui utilise un créole où les mots à caractère technique, y compris les chiffres, sont en français, les autres, en swahili³⁸.

[Bwana Jean-Pierre émet tout d'abord une série de vrombissements, ce qui signifie qu'il entre dans un état de transe].
« Vema... Wapi kinakangala? — (i) kafika Dar-es-Salaam iko na centrale. Adjo. Vema, wasema je (kanta?) kabisa, Bwana Jean-Pierre — tour contrôle? Iko ndani ya Dar-es-Salaam, boîte postale iko 007, matricule Kinshasa. 41 12 72, 41 12 72. Iko grand poste cimetière. Allo, Marishapi, Tabac-Zaire. Un grand maître, Madame Denis. [Il reprend quelques mètres plus loin :] 41 43.

³⁵ De Boeck a analysé avec bonheur les métaphores rituelles dans cette optique performative (*id.*, pp. 466–470).

³⁶ Communication orale, 1/9/96.

³⁷ Communication orale, 12/12/93.

³⁸ Remarquons qu'aucune de ces deux langues n'était comprise par ceux qui avaient sollicité les services de Bwana Jean-Pierre.

Analyse grammaticale. Tout à fait, justement, Jean-Pierre anasema iko juste. OK? Oui, 007. Boîte postale iko 007, matricule Kinshasa. Numéro 41 43».

« Bien. À quel niveau y a-t-il un problème? — si j'atteignais Dar-es-Salaam, je toucherais la centrale. Bien, que dites-vous exactement, Bwana Jean-Pierre — tour (de) contrôle? C'est (depuis) l'intérieur de Dar-es-Salaam, boîte postale 007, matricule Kinshasa. 41 12 72, 41 12 72. C'est le grand poste cimetièrre. Allo, Marishapi, Tabac-Zaire (un autre cimetièrre de Lubumbashi). Un grand maître, Madame Denis. 41 43. Analyse grammaticale. Tout à fait, justement, Jean-Pierre confirme que c'est juste. OK? Oui, 007. Boîte postale 007, matricule Kinshasa. Numéro 41 43».

Il est difficile de déterminer si les propos ici rapportés sur base de mes enregistrements sont les seules interventions de Bwana Jean-Pierre dans sa communication avec l'au-delà ou s'ils reproduisent l'intégralité du dialogue entre celui-ci et son correspondant invisible : certaines phrases semblent en effet se répondre l'une à l'autre. Quelque caricatural des conversations par radio que soit ce dialogue avec l'invisible, il n'est cependant pas dégagé de tout substrat traditionnel, puisque autrefois aussi, les médiums cherchaient par différentes techniques, notamment orales, à entrer en contact avec les esprits des morts. Mais la métaphore de la communication par les ondes a ici imprimé au rite une forme tout à fait différente de celle qui prévalait autrefois.

L'exotisme occidental a donc droit de cité dans les villes et les villages africains. Il y trouve facilement sa place puisque les traditions anciennes situaient dans l'ailleurs la source des véritables pouvoirs, comme la royauté ou les esprits de la possession. Dès lors, la société et la technologie occidentales fournissent une source d'inspiration considérable pour les ritualistes, qui peuvent appliquer à leur anciens paradigmes religieux de nouvelles formes, associées à des pouvoirs dont l'origine est plus reculée dans l'espace que celles évoquées durant les générations précédentes. Ces références exotiques ne rencontrent néanmoins pas un succès sans faille : un médium habitant le même quartier que Bwana Jean-Pierre à Lubumbashi dénonça toutes ces pratiques religieuses occidentalises, les accusant d'être interdites par la tradition et d'avoir pour seul but d'attirer les clients³⁹. Ces critiques sont assez semblables à celles que les puristes formulent, en Occident, à l'encontre de la littérature exotique.

³⁹ Kibwe, communication orale, 29/8/96.

En conclusion, j'espère avoir montré combien la rencontre entre deux cultures, exotiques l'une par rapport à l'autre, donne lieu à des phénomènes de réinterprétation «sauvage». Extraits du contexte qui les a engendrés, les faits de culture étrangère sont mis au service d'un discours qui ne se soucie guère de leur fonction première. Comme leur sens originel est largement méconnu du public auquel ils sont présentés, ces faits deviennent des «signifiants flottants», qui peuvent être utilisés à des fins multiples sans que le public — ni même l'auteur — ne se rende compte de la distorsion imposée à la culture qui les a générés. Les Occidentaux procèdent de la sorte à travers un discours littéraire, tandis que les Africains lui préfèrent un discours religieux, se prêtant à des applications pratiques, et dont le jeu de métaphores n'est pas sans rapport avec la création poétique.

Pierre HALEN

Propositions sur l'exotisme, avec une esquisse de Simenon en écrivain colonial

SIMENON accède à la notoriété, comme écrivain, durant la période de l'entre-deux-guerres qui est par ailleurs ce qu'on a appelé l'âge d'or de la littérature coloniale. C'est aussi, en France tout au moins, l'âge d'or de l'Empire, avec cette sorte de point culminant dans la communication entre la Métropole et les territoires d'Outre-Mer que constitue l'Exposition coloniale de 1931. Le fait qu'on songe, de divers côtés, à réformer la « Plus Grande France » est alors bien moins l'expression d'une contestation du système qu'un signe supplémentaire de l'intérêt qu'on lui porte, ou du moins de l'honorabilité qu'on trouve à en parler; le cas de Gide est exemplaire à cet égard. On ne peut certes parler d'unanimité, car il y a des opposants proclamés à l'Empire, mais tout de même d'un large consensus qui, dans le domaine de la reconnaissance littéraire, va balayer les quelques essais de positionnement autonome qu'avaient entrepris les écrivains coloniaux, dits « algérienistes ». Les littérateurs de la Métropole ne dédaignent plus de s'inspirer d'une manière ou d'une autre des matières coloniales, qui par un récit de voyage, qui par un essai, qui par un roman, au point que les écrivains coloniaux auront l'impression d'une concurrence déloyale : ne vient-on pas leur voler leur sujet, qui était leur seul avantage symbolique sur le marché de la reconnaissance ? Plus généralement, on sait que la forte présence des « tirailleurs sénégalais » durant la Grande Guerre et au sein du défilé de la Victoire, le 14 juillet 1919, a marqué les esprits au point qu'il est aujourd'hui possible d'y voir l'un des facteurs qui ont favorisé l'émergence de la littérature « négro-africaine » de langue française¹; mais la querelle de

¹ Cf. J. RIESZ et J. SCHULTZ, éd., *Tirailleurs sénégalais. Zur Bildlichen und Literarischen Darstellung Afrikanischer Soldaten im Dienste Frankreichs — Présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France*, Frankfurt a.M., etc., Peter Lang, 1989, 280 pp.

Batouala, « véritable roman nègre » de l'Antillais René Maran — ci-devant fonctionnaire de l'administration coloniale en Ubangi, qui obtint un prix Goncourt controversé en 1921 —, ne doit pas masquer une autre réalité, qui est celle d'un tissu continu de voix évoquant l'Empire. Vogue aussi, comme on le sait, de l'art nègre, du jazz et des « revues nègres ».

Voyageant ces années-là et négociant de la copie de voyage, Simenon suit le mouvement. Il emprunte les pistes africaines qui sont déjà devenues des routes mais qui, à cette époque, se souviennent encore un peu d'avoir été des pistes. L'automobile est le rouleau compresseur à bord duquel montent, dans une Afrique « pacifiée », écrivains métropolitains, ethnologues coloniaux et peintres « africanistes » ; y montent aussi les reporters et les amateurs de « raids » plus ou moins sportifs, à l'occasion desquels, significativement, les machines roulantes et volantes sont souvent mises à l'avant-plan (par exemple la « croisière Citroën »). Quant à la copie envoyée par les voyageurs patentés aux journaux de la Métropole, elle se partage forcément entre, d'une part, ce qu'il faut de psittacisme (ce qu'on a à dire vous a évidemment été dit par ceux que vous pouvez interroger, les coloniaux presque exclusivement, qui vous ont offert le gîte, le couvert et... les anecdotes de table ; mais il vous a aussi été dit par ceux à qui vous parlez, et avec qui vous ne cessez de prendre langue²) et, d'autre part, ce qu'il faut de réformisme plus ou moins aiguisé (pour justifier que vous preniez la parole et que les lecteurs vous lisent). La position rhétorique est donc particulièrement contrainte³.

En Belgique, le discours impérial n'a sans doute jamais connu le même développement, ni quantitativement ni qualitativement. Si les aspects missionnaires ont sûrement touché des couches très larges de la population catholique, il semble bien que les autres dimensions n'aient eu de véritable impact, avant 1945, qu'après de ceux qui étaient mêlés pratiquement à

² On ne répétera jamais assez qu'un certain discours sur l'Afrique prend d'abord son sens non par rapport à ce dont il parle, mais par rapport à ceux à qui il s'adresse, dans le contexte et dans la langue qui est la leur. Véronique Porra a par exemple bien montré comment les relations internationales intra-européennes, en l'occurrence la rivalité franco-allemande, avaient déterminé la réception et presque toujours l'écriture à propos de l'Afrique (*L'Afrique dans les relations franco-allemandes entre les deux guerres*, Frankfurt a.M., Iko-Verlag, 1994, 299 pp.).

³ N'en déplaise à d'aucuns, cette position, avec son axiologie bifide et en partie contradictoire (compliquée encore du fait qu'on peut s'adresser à plusieurs sensibilités métropolitaines tour à tour, au sein du même « reportage »), est particulièrement visible dans l'écriture de *L'Heure du nègre*, récemment réédité (cf. notre compte rendu dans *Textyles*, n° 13, 1996, pp. 255-257).

l'entreprise congolaise. Globalement, dans l'imaginaire métropolitain, le Congo n'est pas seulement un lieu parfaitement étranger au corps du Royaume, c'est une sorte d'exutoire pour « aventuriers », où l'on ne saurait envisager de se rendre que contraint et forcé, sous la pression de dettes ou par dépit amoureux, et en trahissant d'une manière ou d'une autre l'affection de la Mère-patrie⁴. Tous les efforts de la propagande ou des coloniaux pour assurer le contraire ne font que témoigner *a contrario* de cet état d'esprit qu'on retrouve inchangé de Max Waller à Jean Louvet, en passant par Franz Hellens, Charles Plisnier ou Renée Brock.

Mais, toutes proportions gardées, l'évolution a le même profil qu'en France⁵, avec une tentative d'affirmation des littérateurs coloniaux au début des années 1920 et, durant l'entre-deux-guerres, une pléiade de « reporters » métropolitains, dont Tintin, qui se fait passer à peu de frais, en Gare du Nord, pour un « vrai » personnage (à vrai dire, eu égard au positionnement du discours et du regard dans les énoncés, la fictivité de ses aventures ne change rien à l'affaire). Citons, de Chalux, *Un an au Congo belge*⁶, de Madeleine Migeon, *La Faute au soleil!*⁷, et bien sûr les ouvrages de Pierre Daye : *Aspects du monde*⁸, *Congo et Angola*⁹, etc. Par rapport à la France où œuvre Simenon, deux différences encore : d'abord le caractère plus feutré, escorté de moins de battage médiatique aussi, de la dimension réformiste ou critique des propos ; ensuite, le peu d'intérêt, avant 1945, des littérateurs de la place pour le Congo¹⁰. Sauf le cas très particulier de *Tintin au Congo*, pas de phénomène semblable au succès d'un ouvrage

⁴ Même si la raison évoquée de simplement gagner son pain est progressivement admise comme non entièrement déshonorante, c'est à la condition expresse d'un retour aussitôt que possible des personnes et des biens ; et même alors, une sorte de dédouanement moral doit être effectué : il faudra longtemps encore prouver que l'on ne s'est pas « ensauvagé ». Bien des romans en témoignent, par exemple : Roger RANSY, *Retour de brousse*, Bruxelles, L'Expansion belge, 1931, 204 pp. ; Louis ORDEN, *L'homme qui venait du Congo*, Bruxelles, Sté d'éditions périodiques, s.d., 218 pp.

⁵ On se reportera aux publications récentes de l'ACHAC, qui a organisé l'an dernier une exposition franco-belge assez réussie de ce point de vue : *Miroirs d'Empire*. Voir e.a. le récent numéro de la revue *Hommes et migrations* (Paris), n° 1207, mai-juin 1997 (*Imaginaire colonial et figures de l'immigré*), 166 pp.

⁶ Bruxelles, A. Dewit, 1925, 725 pp.

⁷ *Ève en Afrique*, Bruxelles, L'Expansion belge, 1931, 261 pp.

⁸ Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1935 (1934), 344 pp.

⁹ Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1929, 259 pp.

¹⁰ À la notable exception du *Bass-Bassina-Boulou* de Franz HELLENS (Paris, Rieder, 1922, 271 pp.), mais ce roman relève, à divers égards, de la sphère de production parisienne.

colonial comme *Mambu et son amour* de Louis Charbonneau¹¹, ou d'un roman métropolitain comme *La Randonnée de Samba Diouf* des frères Tharaud¹². Mais en dehors de ces deux aspects, l'heure est pareillement, en Belgique comme en France, à une rhétorique d'Empire¹³ : passé le temps des explorateurs, des pionniers, des conquérants, des scandales (du moins le voudrait-on ainsi), passée aussi la Guerre avec ses horreurs en Europe et ses combats en Afrique, voici venu le temps de l'administration, des travaux d'infrastructure, d'une exploitation plus raisonnée et, jusqu'à un certain point, d'une prise en compte sociale, dans une moindre mesure politique, du personnel colonial et des « colonisés ». Bref, une mise en ordre à laquelle les écrits réformistes participent plus qu'ils ne s'y opposent, une restauration qui passe aussi par un inventaire des biens, y compris ethnologiques. Entre autres aspects matériels, on notera la modernisation des moyens de transports — maritimes, ferroviaires et routiers —, qui assure à l'observateur de nouvelles conditions d'observation et d'énonciation ; comme toujours — *medium is message* —, le surcroît de possibilités apparemment offert par le développement technique s'assortit de contraintes qui limitent les contacts et canalisent l'appréhension générale, en fonction du moyen de locomotion et du média d'information qui sont empruntés. Conformément à l'organisation administrative, le discours des « envoyés » se partage entre les ethnologues (pour les milieux coutumiers) et les reporters (pour les milieux extra-coutumiers), scission qui amènera la vision récurrente d'une « Afrique à deux visages ».

Ce tableau global appelle sans doute des nuances, mais il est plus essentiel ici, dans la mesure où l'*écriture des colonies* se trouve déterminée de diverses façons par ces grandes tendances, d'en observer les conséquences rhétoriques globales. La référence lointaine reste Pierre Loti, dont on envie les tirages et le succès, et auquel on ne pourra s'empêcher d'emprunter ; mais dont on jalouse la réussite et qu'on rejette comme anachronique. Le

¹¹ Paris, Ferenczi et Fils, 1925, 261 pp.

¹² Paris, Plon, 1922, 313 pp. ; il est d'ailleurs significatif que l'on puisse disputer de la paternité de cet ouvrage, qu'un écrivain colonial mieux au fait des réalités ouest-africaines aurait pu avoir commis, en négro de ces écrivains à succès : l'anecdote, vraie ou fausse, mais rapportée, dit la proximité, même sous le signe de la concurrence, entre métropolitains et coloniaux.

¹³ L'utilisation du terme d'Empire fait évidemment problème, *a fortiori* pour la Belgique qui n'a qu'une colonie. Mais on cède à un engouement d'époque, porté qu'on est à certains rêves de grandeur et de restauration du prestige européen. Quelques titres : de Pierre DAYE, *L'Empire colonial belge* (1923), de Constant LECLÈRE, *La Formation d'un empire colonial* (1932), du D^r MEYERS, *Le Prix d'un empire* (1943), d'Albert FRANÇOIS, *Route impériale* (s.d.), etc.

vrai modèle est Kipling, et derrière lui l'enviable succès de la production anglaise en matière de littérature coloniale.

Une poétique contrainte

Peut-on, en quelques lignes, ramasser les éléments qui caractérisent la position des écrivains et qui agissent sur les formes de leur production ?

Une première donnée est assurément géographique. Devant parler *des* colonies, ou plus exactement des territoires de l'Outre-Mer administrés par la métropole sous différents statuts, l'écrivain doit parler d'un lieu, et celui-ci doit être « lointain ». D'un lieu tout d'abord : cette contrainte est fondamentale, qui détermine tout un programme de représentation naturaliste, avec une forte inclination pour les aspects documentaires. La référentialité prédomine, elle s'indique souvent dans les titres, elle structure aussi l'énonciation, qui est toujours une énonciation *de* quelque chose : un pays, une région, une « tribu » ou une société à telle époque. L'élaboration poétique, au sens que les structuralistes ont donné à ce mot, passe donc forcément à l'arrière-plan : le langage est censé constituer un moyen — et un moyen suffisant encore qu'on l'appuie souvent par la photographie en noir et blanc, qui est supposée avoir les mêmes vertus et qui est en tout cas régie, en ce contexte, par une sémiologie analogue —, de transmettre, de traduire un donné d'observations et d'expériences. Les codes naturalistes sont donc mis à profit. C'est la raison pour laquelle on observe si souvent une confusion des genres autobiographique, documentaire et romanesque : qu'il y ait ou non fiction, on veut surtout apprendre, ou avoir le sentiment d'apprendre du nouveau à propos d'un objet géographiquement localisé.

D'un lointain, ensuite. Le sens propre des mots « colonie » et « colonisation » est fréquemment oublié, en ce sens que nul ne songe à considérer comme de la littérature coloniale, par exemple, les récits de l'immigration au Far-West, dans une zone supposée naturellement « occidentale ». On réclame du « lointain », c'est-à-dire du non-occidental, de l'Autre, sans accorder de pertinence aux différentes situations, alors même que celles-ci ne sont pourtant pas toutes coloniales puisqu'il n'y a pas partout la même volonté d'implanter une « colonie » de « peuplement ». Si ces différences de situation et donc de projet s'avèrent déterminantes pour une analyse interne du corpus colonial¹⁴, elles sont peu significatives en Métropole, c'est-à-dire dans

¹⁴ Cf. notre ouvrage *« Le petit Belge avait vu grand ». Une littérature coloniale*, Bruxelles, Labor, 1993, 397 pp.

le lieu qui régit majoritairement la légitimation et la réception des œuvres. Ceci s'explique par la mainmise que les agents culturels métropolitains gardent sur les circuits de production et de légitimation : n'en déplaise aux coloniaux, à leur expérience et à leur critère de « véracité », rien n'empêche un Paul Bay de commettre en Belgique son délirant *Mélanophilos*, ni un Franz Hellens, dans *Bass-Bassina-Boulou*, de rêver à sa guise à propos d'un « fétiche nègre »¹⁵.

Énoncée à propos d'un lieu « lointain », la littérature coloniale procède dès lors toujours, dans son programme scripturaire, d'une volonté de représenter l'Autre et le contact avec l'Autre. Mais c'est là que les regards et les histoires divergent notablement, la notion d'*autre* recevant des acceptions très différentes selon les cas.

Cette représentation de l'Autre peut se faire sur le mode du simple pittoresque, d'ordre quasiment touristique : des signes romanesques assument cette tâche de produire de l'« effet de réel », un peu comme l'illustration et le cachet postal d'une carte-vue attestent que le destinataire a bien séjourné dans tel endroit, tandis que les textes manuscrit et imprimé apportent de l'« information ». Dans le roman, ce sont des signes descriptifs, qui renvoient à un paysage, à une ville, à une habitude locale, à un type de végétation ou de vêtement, à un usage linguistique ou folklorique ; ils sont de l'ordre du descriptif, dans la mesure où leur présence dans le récit n'interfère pas avec le raconté événementiel. On a beaucoup parlé de la triade du palmier, de la moukère et du chameau pour désigner ce phénomène, en le réduisant trop facilement à un stéréotype qui ne donnerait pas accès à une véritable connaissance de l'Autre. Il faudrait dire, plus précisément, que ce n'est pas le stéréotype qui, en soi, interdirait la connaissance (il ne marque qu'un palier, sur lequel on peut s'arrêter ou non, dans un processus d'appréhension) ; ce qui fait problème, c'est plutôt la non fonctionnalité de tels signes dans l'ordre de la fiction racontée. En faisant de l'Autre un décor, on l'exclut en effet de la quête et de ses enjeux, on le considère véritablement comme un Autre, extérieur à l'action, donc au « sens de l'histoire ». Forcément, c'est dans le récit de voyage — où la fiction, l'« action », est réduite — que ceci s'observe le plus fréquemment, mais pas uniquement. À noter que cette exclusion peut se faire pour des motifs apparemment généreux, comme le relativisme culturel, doctrine dont nous nous contenterons ici d'observer

¹⁵ *Mélanophilos*, Paris-Bruxelles, Éd. Gauloises, 1924, 283 pp. ; *Bass-Bassina-Boulou*, *op.cit.* ; sur ces enjeux, cf. « Longtemps la Belgique a boudé le Congo » : la littérature coloniale et les instances de légitimation métropolitaines », à paraître dans *Textyles*, n° 15, 1998.

qu'elle entretient une relation privilégiée avec le genre viatique, qui a ses contraintes propres, en même temps idéologiques et rhétoriques.

Les thuriféraires de la littérature coloniale « française » dans les années vingt, qui se revendiquaient d'un séjour prolongé dans les colonies, et parfois même d'une « autochtonie », *devaient* marquer leurs distances par rapport à ce genre d'approche ; s'érigeant contre Loti et son exotisme de carte postale¹⁶, ils invoquaient la pertinence d'une démarche qui eût consisté à véritablement « faire connaître et faire aimer » les colonies, y compris leurs populations. Pour eux, l'Autre ne peut plus être cette plaisante figure féminine qu'on se garde de faire plus qu'attoucher, selon le célèbre programme de Loti : *landing, loving, leaving*. Ce qui signifie que l'Autre, expulsé *de facto* par l'Histoire de son paradis perdu, va désormais interférer dans la quête ; la démarche est ici analogue dans le cas d'un documentaire ou d'une fiction naturaliste, puisqu'il va s'agir essentiellement de connaître et de supposer connaissable un certain objet du regard et du propos¹⁷.

Le voyage devient reportage : acquisition de savoirs documentaires qui vont, sinon faire entrer l'Autre dans l'espace juridique du Même, du moins le faire entrer dans son espace épistémologique. Quant à la fiction naturaliste, son cas est plus complexe, puisqu'elle met en jeu une certaine résistance à l'action du protagoniste : il y a de l'Autre en face de lui, dont en principe il doit conjurer l'altérité ; mais, contrairement à ce qui est normalement le cas dans l'enquête documentaire, rien n'assure qu'il y réussisse en définitive. Ce qui donne lieu, *grosso modo*, à trois cas de figure : ou le connaissable est finalement connu, ou le connaissable reste finalement inconnu, ou ce qui est à connaître s'avère plutôt fondamentalement inconnissable.

Ceci est le point le plus sensible dans l'analyse — le découpage — du corpus, qu'on veuille en donner une vision synchronique ou en décrire l'évolution historique. Mais c'est aussi une pierre de touche pour l'analyse des textes eux-mêmes, jusque dans la matérialité des énoncés.

¹⁶ Cf. M. et A. LEBLOND, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, Rasmussen, 1926, 64 pp. ; cf. aussi R. LEBEL, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Larose, 1931, 235 pp.

¹⁷ Peu important à cet égard la qualité épistémologique de cette connaissance, ou la détermination qualificative de son contenu. On est ici à un niveau plus abstrait. Il s'agit de savoir si je décrète que *x* est ceci ou cela, ou si plutôt je décrète que *x* est incompréhensible, inqualifiable, en me contentant de le situer simplement dans son lieu, comme paraissent le faire la peinture ou la photographie.

Exotismes

POUR ALLER plus avant, il est nécessaire de déblayer un tant soit peu le terrain théorique, ou plutôt conceptuel. D'abord, il faut rappeler que, fondamentalement, l'expansion de l'entreprise coloniale à la fin du XIX^e siècle s'opère à la faveur d'une conviction alors triomphante : le modèle de rationalité d'abord critique, ensuite expérimentale, que l'Occident a lentement forgé au fil des siècles a montré sa prodigieuse efficacité sur la Nature à travers la Révolution industrielle. La philosophie, les sciences humaines, et même, dans une certaine mesure, la théologie sont gagnées par le virus du positivisme. On peut croire que le modèle est universellement applicable, et que partout un *développement* est possible, qu'on appelle alors *mise en valeur*, car le commerce a suivi la production industrielle et le libéralisme triomphe. Quoi qu'il en soit de l'âpreté des conflits, les conquêtes du mouvement ouvrier sont moins ce qui s'oppose à la croissance que ce qui la couronne et, même, la pousse encore en avant en conduisant vers cette forme plus étendue de marché qu'est le consumérisme. L'Histoire est celle du Progrès, et sa représentation mythique est prométhéenne : n'a-t-on pas arraché aux dieux et aux forces obscurantistes de la religion une lumière, un flambeau grâce auquel les « pas en avant » sur la voie toute tracée du bien-être matériel et de la paix sont inéluctables ? On sait que Verhaeren, qui n'est pas pour rien né dans la puissance industrielle « neutre » qu'est alors la Belgique, se fera le chantre de cet optimisme historique, que d'aucuns jugeront sans doute ethnocentrique, mais qui n'en procède pas moins d'un internationalisme confiant dans l'Histoire.

Dès cette époque, comme on le sait, des voix se font pourtant entendre, qui ne partagent pas cet optimisme, et qui mettent en scène de diverses manières une crise de confiance à l'égard de l'Histoire et du Sujet de l'Histoire, sujet qui est aussi celui du langage et d'une certaine rationalité. L'illustrent par exemple le premier Verhaeren, celui de la *Trilogie noire*, mais aussi bien les régressions obscurantistes d'un Péladan ésotérique, les mises en questions « modernes » du symbolisme (quoi qu'il en soit des affinités pratiques des symbolistes belges avec la sensibilité progressiste) ; l'illustrent aussi les nostalgies mélancoliques de Loti, puis les propositions de Segalen, sur un chemin où ils seront rejoints jusqu'à aujourd'hui par une théorie d'amateurs de modèles anthropologiques autres que celui du « vieil » Occident rationaliste, desséché, puritain, et pour tout dire *désenchanté*¹⁸.

¹⁸ Sans suspecter la sincérité de ces curiosités et sans mettre en cause l'intérêt de telles démarches, on peut se demander tout de même si elles n'ont pas fonctionné comme idéologie

L'Afrique centrale est la *scène* par excellence où ces enjeux sont donnés à lire dans la mesure où on se la représentait comme la dernière *terra incognita*, et dès lors comme le lieu où serait le plus clairement effectuée, comme à partir de zéro, l'expérience de la « mise en valeur » par l'application d'un processus de connaissance-transformation selon le modèle du « développement ». Deux paradigmes discursifs se dégagent, dont la postérité sera pour le moins abondante. D'un côté, la confiance : c'est Stanley passant d'abord *À travers le continent ténébreux*, ensuite y revenant pour y « fonder » un nouvel État. De l'autre, la méfiance : c'est Conrad dont les anti-héros sont englués dans un *Avant-poste du progrès*¹⁹. Dans les deux cas, il y a bien mise en scène de l'altérité ; mais l'un triomphe de l'inconnu, même partiellement (historiquement), l'autre orchestre un échec dans la connaissance et dans l'avancée, celle-ci étant indissolublement topologique et historique.

L'appellation qu'on a parfois donnée à la « tradition conradienne », où l'on retrouve aussi l'épisode africain du *Voyage au bout de la nuit*, celle d'*exotisme critique*, me paraît donc excellente, à condition de ne pas se contenter d'y voir une critique du colonialisme qui aurait quoi que ce soit de progressiste. Luc Rasson²⁰ a bien montré ce qu'il entraine de complaisance, sinon de flagornerie, dans une telle appréciation : s'il y a bien une critique, et radicale, elle concerne plus profondément la représentation du Sujet et de l'Histoire.

De cet « exotisme critique », on peut passer à une définition plus générale de l'exotisme. Rappelons l'acception courante du terme : est exotique ce

pendant longtemps : pour un Loti qui prolonge son escale sur le Bosphore, cent bourgeois actifs produisent, six jours par semaine et en réservant le dimanche à la lecture de Loti, la socialité qui va emporter le vieil Istamboul. L'importance réelle de ces démarches est volontiers surestimée par les « culturels », à qui il arrive d'oublier qu'ils sont des Loti fonctionnant dans un système qui place ses soucis « sérieux » ailleurs, et qui les utilise comme une caution divertissante. Un homme d'affaires peut, voire doit consacrer aujourd'hui ses loisirs au hamman, à l'atelier de djembé, au restaurant japonais, à l'île exotique « où les gens savent encore vivre », à sa collection de masques africains, au cours de tai-chi ou aux écrits de Baudrillard : tout cela compose la sphère *dominicale* de ses activités, qu'une frontière bien marquée l'empêchera de confondre avec l'autre, quel que désir qu'il en éprouve éventuellement.

¹⁹ Cf. mon étude : « Stanley and Conrad, Founders of Alternate Discourses about Central Africa », dans *Metodi e percorsi comparatistici nelle lingue, culture et letteratura di origine europea*, a cura di G. MIGLIETTA e J. WILKINSON, à paraître, 1997. Pour une première approche : « La tradition conradienne et la perception du lointain », dans *Zaire-Afrique*, n° 298, octobre 1995, pp. 501–507.

²⁰ « Chacun sa place ». L'anticonialisme dans *Heart of Darkness* (1899) et dans *Voyage au bout de la nuit* (1932) », dans A. BUISINE et al. (éd.), *L'Exotisme*, Paris, Diffusion Didier-Érudition, 1988, pp. 267–280.

qui est relatif au « lointain », celui-ci étant par là même supposé « différent » par rapport aux sociétés occidentales. C'est une acception courante, mais dont on ne peut pas tirer grand-chose sinon pour délimiter conventionnellement le domaine « exotique » ; car, comme on l'a montré, la distance supposée par la notion de « lointain » peut aussi bien n'avoir aucune signification en termes d'espace : pour tel observateur, la classe ouvrière de sa ville ou l'univers de tel village peuvent faire l'objet, sémiotiquement, du même type de description que tel groupe de « sauvages » de la forêt tropicale ou de la banquise polaire. Par ailleurs, il nous faut aussi un modèle théorique qui permette de dépasser l'histoire du regard colonial européen et d'intégrer les « exotismes à rebours » et les « regards croisés » : pour un Africain ou un Indien, Berlin ou Grâce-Hollogne sont des zones potentiellement exotiques.

On en vient donc à une acception plus abstraite : est exotique ce qui est « différent », c'est-à-dire « pittoresque », notable. Aussitôt, on remarque que ce n'est pas tant l'objet du regard qui serait, en soi, « différent », mais plutôt que c'est le regard qui établit l'objet comme « différent » : non seulement le regard sélectionne les objets en fonction de leur *curiosité*, en ne s'intéressant pas à ce qui, n'étant pas nouveau pour le destinataire du message, ne titillera pas son goût pour l'étrangeté ; mais encore soumet-il chaque objet à une transformation exotisante.

Cette exotisation active, qui situe l'objet en dehors de l'enquête, avant l'enquête ou encore après l'enquête si elle a échoué, répond bien entendu à un souci identitaire : l'énonciation trace la limite entre le Même et l'Autre. D'où l'interférence inéluctable avec une problématique qui est à la fois politique et idéologique : le programme colonial était « civilisateur », donc anti-exotique par principe : il aurait dû, logiquement, inclure l'Autre dans l'espace du Même, en lui donnant les mêmes droits citoyens ; mais on sait qu'il n'a pas été constamment fidèle à ce principe : dans son application, il a exclu de diverses manières le colonisé, au mieux il a limité son inclusion, en inventant et en durcissant des « différences », bref en l'exotisant. L'ethnologie coloniale secrète donc le concept de « pensée primitive », ensuite celui de « culture ». Le fameux « respect de la différence » est d'abord une invention de l'indigénisme colonial, qui légitime ainsi la limite de l'entreprise « civilisatrice » en se donnant les gants d'une attitude morale, celle du « respect ».

Cette limite est ordonnée, sans doute, par des préjugés ethno-centristes, rendus plus vivaces du fait des anxiétés générées par un contexte où, devant l'ampleur de la nouveauté à affronter, le repli sur Soi est une réaction commune. Mais elle est ordonnée plus encore par trois facteurs matériels :

d'abord, le manque de moyens, donnée qui saute aux yeux lorsqu'on s'interroge un tant soit peu sur le rapport entre les objectifs grandioses de la colonisation et l'investissement qui fut réellement consenti en hommes, en formation, en vecteurs concrets ; ensuite, l'intérêt économique, fort peu civilisateur celui-là en dépit des proclamations sur les vertus du Saint Travail : la nécessité d'obtenir des plus-values aussi importantes et aussi rapides que possible, en partie d'ailleurs destinées à suppléer à la carence en investissement de départ, a forcément poussé à restreindre le partage des bénéfices avec le colonisé, donc à lui ôter les moyens d'accéder aux « bienfaits de la civilisation », ce miroir aux alouettes qu'on lui présentait sans cesse ; enfin, il faut rappeler que certains modes d'implantation coloniale répondaient à des fins purement géo-stratégiques, de sorte qu'on n'avait guère à s'y préoccuper des « populations », ni même de rendement économique. En traçant à son tour cette limite, en *illustrant*, le roman colonial réintroduit forcément de l'exotisme là même où son programme lui commandait un antexotisme de principe.

On sait qu'ultérieurement, la pensée décolonisatrice s'est opposée à ces inégalités, et a cherché à fonder les « jeunes nations » à partir d'un programme de prospérité nationale qui se voulait à la fois la réparation d'une injustice et le ralliement des décolonisés à une modernité débarrassée des oripeaux indigénistes. Le lumumbisme en est l'illustration exemplaire. Mais, comme on s'en aperçoit mieux aujourd'hui, cette pensée s'est paradoxalement nourrie — entre autres arguments, certes, mais celui-ci a connu un redoutable succès — de l'indigénisme colonial en travaillant à valoriser les « cultures », ensuite à « retourner » l'ancien mépris contre la « culture » européenne, enfin à chercher un mode d'existence au sein du « dialogue interculturel ». Il a fallu le génocide rwandais, application extrême de l'ethno-indigénisme, pour qu'on retourne à la source de l'invention des ethnies ; il a fallu la grande bousculade sociologique et conceptuelle des « banlieues » pour qu'on découvre que les « logiques métisses » présidaient à tout échafaudage identitaire ; il a fallu le syndrome iranien, suivi du sanglant marasme algérien aujourd'hui, pour qu'on dénonce cette *Imposture culturelle*, titre d'un essai récemment paru d'Hélé Béji²¹. Et force est simplement de constater que ce sont des penseurs issus de pays décolonisés (Béji, Mudimbe) qui en appellent aujourd'hui, contre un certain tiers-mondisme culturaliste et désormais bien-pensant, à un retour à l'idée de civilisation (sans pluriel), à

²¹ Paris, Stock, 1997, 164 pp. Je me permets de renvoyer à ma « chronique francophone » : « La culture contre la civilisation ? Repenser le "dialogue" », dans *Textyles*, n° 14, 1997.

des analyses sociétaires ainsi qu'à des déconstructions fécondes des « identités culturelles » dans le contexte de la globalisation du monde.

Penser l'exotisme aujourd'hui est donc une affaire délicate. La valorisation *a priori* du concept dans une phraséologie du « respect des différences » qui conduirait, par les vertus de la « reconnaissance » et du « dialogue », à quelque rencontre effective me paraît devenue impossible²². On ne peut plus se bercer de l'Esthétique du Divers en s'aveuglant sur les ambiguïtés très coloniales de Segalen lorsqu'il « dialogue » avec les « Autres ». Posons qu'un dialogue exige, au lieu de « différences », un « espace commun », une « identité » de langage. Qu'une place, mais de pure assignation dans la distribution de la parole, peut alors être laissée à la différence, sachant que celle-ci est toujours construite et provisoire. Que la culture, ainsi que la voit Béji, ne peut plus être le lieu de ma résistance ou de mon anxiété devant l'Autre, mais seulement le pont que je construis entre moi et lui, entre moi et le monde : c'est le langage historique, et toujours approvisionné à mille sources, de ma compréhension.

On peut donc faire l'histoire de l'exotisme colonial et post-colonial. On peut aussi en étudier les systèmes rhétoriques, soit de désignation conventionnelle (le palmier, la moukère...), soit de production de l'Autre, par des systèmes sémiotiques particuliers. Par exemple, dans le roman colonial, la scène de « danses lubriques », les échecs de l'enquête judiciaire ou du récit amoureux, ou encore l'opacification du paysage²³. Dans le roman post-colonial, l'exotisme a fait son grand retour du moment que l'Afrique cessait peu à peu d'être assumée par un tiers-mondisme militant et semblait sortir de l'Histoire : le Zaïre de Naipaul ou de Bolya, le Burundi d'Anna Geramys ou le Cameroun de Beyala sont des pays en folie, aliénés, des « restes du monde » retournés à l'incompréhensible, au magmatique.

Mais *The Bend of the River*, *Cannibale*, *Le Reste du monde* ou *C'est le soleil qui m'a brûlée* sont des romans qui ont aussi une autre portée que celle de leur rapport à l'histoire africaine récente. À force de décrire l'aliénation sociale, ils illustrent une autre acception de l'exotisme, qui procède d'un questionnement métaphysique ou spirituel. En dehors, donc,

²² Les notions d'Autre et d'altérité sont au cœur de l'embrouillamini terminologique... et idéologique. Pour un exposé de cette confusion et une tentative de solution conceptuelle, cf. J.-M. MOURA, *L'Image du tiers-monde dans le roman français contemporain*, Paris, P.U.F., 1992, 317 pp.

²³ Cf. « Paysage exotique et paysage colonial », dans *Le Paysage et ses grilles*, colloque de Cerisy, éd. F. Chenet, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1996, pp. 51-70.

des ambiguïtés qui sont le lot de ce concept lorsqu'il est mêlé à la perspective d'une rencontre entre les humains, M. Michel²⁴ a bien montré que, tout au long de son développement, l'Occident rationaliste avait, dans une sorte de débordement de lui-même, suscité des générations successives de ce que j'appellerais des *chercheurs d'envers*, en quête d'un mode alternatif de rapport à la Nature, en quête aussi d'une altérité radicale, en face de laquelle le sujet pourrait légitimement se démettre de son attitude de maîtrise critique, et ainsi réenchanter le monde (fût-ce dans l'horrible). D'où le désir, analogue à celui des mystiques, de renoncer à gagner quoi que ce soit, mais plutôt de se perdre. Ici aussi, le Visage du partenaire humain est dénié : on ne va rien bâtir avec lui, et pour cause ; il se prête seulement, malgré lui, à représenter l'ailleurs — terrifiant, paradisiaque ou seulement vide — dont l'Occident a la nostalgie. Cet exotisme-là hante paradoxalement aussi le roman colonial, comme l'a montré Alain Buisine à propos du désert²⁵, mais on peut faire la même démonstration pour l'*Urwald*, et sans doute pour d'autres lieux moins souvent fréquentés.

Un écrivain colonial ?

SIMENON, bien entendu, n'appartient pas au groupe des « écrivains coloniaux », en ce sens qu'il n'a jamais durablement séjourné aux colonies. Partant, il n'est pas lié non plus ni par l'obligation de les « faire connaître et faire aimer », ni par celle de justifier sa position dominante à l'intérieur des systèmes locaux par l'établissement d'une « différence » entre lui et l'Autre. C'est un Métropolitain qui se construit une position littéraire. De quelle Métropole, c'est plus difficile à dire. S'il est indiscutablement pris dans les sphères de production françaises à ce moment, il joue, comme Gide d'ailleurs, sur l'espèce de continuum sociétaire qui permet de passer sans difficulté de l'A.É.F. ou de l'Afrique orientale au Congo belge ; d'autre part, il subsiste toujours la dimension plus personnelle de sa relation avec son frère, employé au port de Matadi, dont on peut se demander jusqu'à quel point il n'est pas « derrière » certains portraits d'administrateurs ou de colons.

²⁴ « Figures de l'exotisme et désir d'au-delà », dans R. ANTONIOLI (éd.), *Exotisme et création*, Lyon, Publications de l'Université Jean Moulin - L'Hermès, 1985, pp. 345-355. Ce questionnement métaphysique peut être sincère lui aussi, il n'en est pas moins *a priori* redevable du même type d'analyse que les « curiosités culturelles » évoquées dans une note ci-dessus.

²⁵ Cf. les essais rassemblés dans *L'Orient voilé*, Paris, Zulma, 1993, 297 pp.

C'est aussi un voyageur, mais d'une sorte de voyage particulière — le reportage — qui exclut l'initiation personnelle aussi bien que la préservation du mystère ou de l'altérité : le reporter doit fournir, enfin, « la » vérité. Il a les moyens adaptés à cette vérité-là : le paquebot, l'automobile, le télégraphe, l'hôtel, le réseau des coloniaux — des colons, en français de France — établis le long des routes ou dans les agglomérations. C'est moins Simenon, à vrai dire, qui voyage, que ses lecteurs, qu'il représente et qu'il conforte dans leurs opinions contradictoires : chauvinisme de la « Plus Grande France », mais méfiance *a priori* vis-à-vis de l'« aventure » coloniale, et sourde conviction que la limite demeure, et demeurera toujours, entre « eux » et « nous ». Cette limite ne se superpose pas avec celle que trace le véritable écrivain colonial. Pour ce dernier, le « nous » désigne généralement les coloniaux, soit comme une partie soudée à la Métropole, soit comme une partie détachée ou détachable ; le « eux » désignera les colonisés, mais il y a potentiellement un autre « eux », constitué par les Métropolitains. Pour le reporter métropolitain, « eux » renvoie également aux colonisés, bien sûr, mais il s'applique par ailleurs fréquemment aux coloniaux. Cette dernière coupure est moins sensible dans le domaine belge, où elle se manifestera surtout après 1945, chez O. P. Gilbert, chez Fernand Demany, par exemple, ce qui indique qu'elle est fonction du réformisme inhérent à la situation d'énonciation en Métropole²⁶.

Au-delà, le fait que cette coupure est d'une manière générale moins sensible dans les reportages belges reflète aussi une différence sociologique importante entre les systèmes belge et français : dans le premier, tout ce qu'il était possible d'entreprendre pour éviter l'immigration de *poor whites* a été entrepris, de sorte qu'il existe *a priori* une plus grande homogénéité sociologique, donc, potentiellement, une plus grande connivence entre le bourgeois visiteur et le bourgeois visité.

Toute sécrétion d'un « eux » s'accompagne d'un processus d'exotisation qui, dans des énoncés à caractère documentaire et profane, conduit inmanquablement à figer les autres dans des images ; à cet égard, nulle différence entre des énoncés comme : les nègres sont paresseux (ou ont le sens de la fête), les coloniaux sont des brutes alcooliques (ou sont des bâtisseurs d'Empire), les belgicains, « pèlerins de la saison sèche », ne connaissent rien

²⁶ O. P. Gilbert et Demany appartiennent à la sensibilité « de gauche », qui s'intéressera fort tard à la colonie ; mais il faut entendre « réformisme » comme une valeur absolue : avant la guerre, Madeleine Migeon, *a fortiori* Pierre Daye, n'appartiennent pas à cette sensibilité, mais n'en tiennent pas moins un certain discours réformiste.

à l'Afrique (ou sont seuls capables d'une analyse objective). Les analyses qui ne tiennent pas compte de ces mécanismes différentiels complexes tombent elles-mêmes dans l'imagerie (Simenon témoin objectif, par exemple).

Cela dit, l'apport du romancier Simenon à l'*écriture des colonies* est singulier, dans la mesure où il a vu qu'il pouvait parfaitement déplacer outre-mer les milieux sociaux qu'il représente le plus souvent en Métropole. Cette possibilité de translation est en elle-même significative : il n'y a plus de différence, plus de Divers, plus d'exotisme, et tout sombre dans la banalité parce que tout est connaissable. En ce sens, rien de plus colonial et de plus désenchanteur. Non seulement il pouvait, mais il gagnait à le faire : dans un cadre où le romancier joue très modérément d'un exotisme pittoresque, mais dont il accentue la platitude, la médiocrité et la monotonie, décuplant par la distance géographique l'idée même de « province », les intrigues mini-sociétaires prennent une allure de thébaïde pauvre. C'est évidemment la recette du *Coup de lune* et de *45° à l'ombre*²⁷. Il est à mon sens le premier à avoir aussi nettement, aussi pesamment même, misé littérairement sur une évidence qui n'était peut-être pas encore très claire en son temps : le monde communique désormais avec lui-même et rien n'est plus semblable à un bistrot de Tahiti qu'un bistrot de La Rochelle. Les hommes, aussi, sont partout les mêmes.

Touriste de bananes est sans doute le roman qui éclaire le mieux cette position en narrant l'échec de Donadieu qui avait rêvé de recommencer sa vie *autrement*, à la manière des indigènes au bord d'un lagon idyllique ; il est inéluctablement ramené vers la ville, et non pour y faire l'expérience des « bâtisseurs d'empire ». L'exotisme colonial apparaît ainsi comme un double leurre, puisqu'il idéalise à la fois le sauvage et le héros occidental, « dans leur différence ». À suivre la leçon d'Hélé Béji, l'argument culturaliste qui fut brandi lors de la décolonisation nous a fait persister dans ce double imaginaire (les images ayant simplement des valeurs inversées). Dès lors, l'actualité des romans « coloniaux » de Simenon tiendrait dans cette compréhension humaniste des acteurs, réalistement fondée sur l'observation de la globalisation du monde à ses débuts. Et ses petits-bourgeois tragiques qui transpirent sous l'Équateur suent les imaginaires par tous leurs pores : ils sont décidément mal placés entre tous ceux qui sont bien chez eux dans leurs images ; c'est-à-dire qu'ils sont bien placés pour apercevoir l'inanité,

²⁷ Ce roman relève toutefois d'un genre particulier, sans rapport avec les colonies, et que j'appelle provisoirement le *roman de paquebot* ; il est caractérisé par les intrigues en vase clos, mais aussi par l'affleurement d'un questionnement théologique.

non seulement de cet aristocratism larvé qui hante la propagande coloniale, mais aussi de son avers culturaliste, idéalisant la primitivité ou l'authenticité de l'Autre. Et se dessine alors, dans le creux que laissent ces deux attitudes « religieuses », l'absence de ce que Béji appelle tour à tour la conversation, le spirituel, l'éthique, la douceur : la civilisation. Non pas l'Occident, mais l'intelligence de l'Homme à lui-même. Cette béance expliquerait qu'on s'occupe peu, dans *Le Coup de lune*, de savoir si la « vérité » révélée par Timar a permis de faire justice. Timar n'est décidément pas Tintin²⁸. Et son retour en Métropole, souhaité par les autorités qu'il cautionne en jouant les demi-fous, ressemble assez au repli frileux sur les « cultures » occidentales dont Béji fait reproche à l'Europe d'aujourd'hui.

²⁸ Il a par contre bien des affinités, qu'il faudrait analyser, avec les protagonistes des trois romans réédités dans *À travers le continent rétif. La littérature coloniale*, tome II : *L'Arrêt au carrefour* (Henri Kerels), *Blancs et Noirs* (Georges Duncan), *Kufa* (Henri Cornélus), édition et préface de P. Halen, Bruxelles, Le Cri, coll. « Les évadés de l'oubli », 1995, 392 pp., et spécialement avec celui de *Kufa*. Timar, comme ce personnage et comme le Donadiou de *Touriste de bananes*, relève d'une catégorie typique du roman colonial : le « décivilisé » qui, croyant que le colonisé est un Autre, échappant à l'Histoire et au matérialisme, et non son semblable humain, veut rejoindre son paradis ; dès lors, à moins d'un retour probant vers la société « normale », il s'aliène. L'horizon du « décivilisé » est toujours bouché, soit par la régression ou la déchéance, soit, plus souvent, par la dépression ou la folie, soit encore par la mort.

Danièle LATIN

Réflexions sur Simenon et l'exotisme : *Le Coup de lune* sur fond de discours historique

LE THÈME de l'exotisme traverse dans les années trente une crise de nature idéologique qui se répercute directement sur les textes littéraires de certains écrivains à la fois amoureux de l'aventure et lucides dans leurs opinions. On pourrait, avec Jacques Leehardt¹, considérer que chez Simenon, comme chez Céline, par exemple — et *Le Coup de lune* est précisément contemporain du *Voyage au bout de la nuit* (1932) —, cette crise est surtout celle du passage historique entre un colonialisme prestigieux et dépassé (militaire, de conquête : celui du XIX^e siècle) et sa forme moderne, dégradée, commerciale : la colonie des administrateurs. Cela nous vaut, certes, de découvrir chez des écrivains tels Simenon et Céline à la fois les traces d'un exotisme dans la ligne de la tradition littéraire du terme, et les symptômes d'un anti-exotisme très expressif, lequel prend la dimension d'une critique morale.

Chez le Simenon des années trente, l'on pourrait par ailleurs repérer des topiques, que l'on trouve également dans le Céline du *Voyage*, et qui sont directement repris à des textes précis de journalistes s'inscrivant dans le mouvement de protestation précurseur de l'anticolonialisme : nous pensons aux témoignages parus à la même époque dans le *Times* sur l'Afrique et, plus spécialement encore, au reportage d'Albert Londres² sur le travail forcé en Afrique occidentale, texte dont L.-F. Céline s'inspire littéralement pour certains motifs narratifs de son épisode africain du *Voyage* (la scène du jugement, notamment). L'on trouve des scènes équivalentes dans *Le Coup*

¹ Jacques LEEHARDT, *Lecture politique du roman «La Jalousie» d'Alain Robbe-Grillet*, Paris, Éditions de Minuit, «Critique», 1973.

² Les reportages d'Albert Londres paraissent dans *Le Petit Parisien* et font grand bruit (voir à ce sujet Yves LAVOINNE, «*Voyage au bout de la nuit» de Céline*, Paris, Hachette, «Poche critique», 1974, p. 2).

de lune, nimbées d'une coloration de violence et d'érotisme dont la teneur est originale, propre à l'imaginaire simenonien, mais conforme à ce malaise éthique qui s'exprime eu égard aux rapports sociaux entre Noirs et Blancs dans la colonie. Dans *Le Coup de lune*, ce texte en surimpression (ou ce « métatexte ») est celui-là même qui donne à l'univers romanesque sa coloration « lunaire » (donc autonymique par rapport au titre signifiant) et cette vision quelque peu surréaliste n'est pas sans rappeler l'atmosphère hallucinée du *Voyage*, reflet d'une lucidité nue : celle d'appartenir à la fin d'un monde (« bout de la nuit » et « Coup de lune » méritent à eux seuls le rapprochement). Nous sommes bien dans ce temps du mépris, celui de civilisations décidément « mortelles » et qui le savent.

Par-delà l'influence intellectuelle de certains textes-témoins (ceux de Gide principalement), cette perméabilité de la littérature à la presse d'opinion ouvre la voie à une nouvelle écriture qui n'aura bientôt plus rien à voir avec l'exotisme colonial (pensons à Malraux, écrivant à la fois *La Voie royale* et *La Condition humaine*, tout en fondant avec Clara le journal anticolonialiste *l'Indochine-enchaînée*).

L'étude de la langue (aspects lexicologiques) et du langage (aspects anthropologiques) de cette « écriture de l'exotisme » au début du xx^e siècle reste à faire. Elle permettrait sans doute dans le même esprit de repérer au niveau de la médiation symbolique un glissement correspondant à la mutation qui intervient, en épistémologie des sciences humaines, entre discours ethnographique et discours anthropologique à la même époque.

L'œuvre de Simenon tout entière, à cet égard, est une œuvre axée sur l'Autre. Dans le roman policier, l'intrigue est fonctionnellement fondée à travers le personnage de Maigret sur une phénoménologie intuitive de l'autre (procédure de l'enquête). Dans les plus grands romans psychologiques, une trouble attirance existentielle donne profondeur à des textes comme *La Neige était sale* ou *L'Homme de Londres* à partir de la problématique du double (c'est-à-dire de l'identité se découvrant à travers et par le regard de l'Autre).

L'on se trouve bien apparemment avec Georges Simenon dans le contexte inchoatif d'un discours d'avant-guerre qui, sur un autre plan, voit se développer en France l'accueil du mouvement de la négritude (le prix Goncourt *Batouala* est de 1921, la revue *L'Étudiant noir* de 1939) et qui sera intellectualisé ensuite pour donner expression à la phénoménologie existentielle de Sartre d'une part, aux rencontres et fusions artistiques entre cubisme et art nègre, d'autre part (avec les retombées littéraires que l'on sait).

Ce discours ouvrira, après la guerre, à l'interculturalité et aux travaux de l'anthropologie française en rapport avec la linguistique (Lévi-Strauss publie *Les Structures élémentaires de la parenté* en 1949, puis *Tristes Tropiques* en 1955).

La connaissance des pays et régions où se localise l'exotisme de Simenon permet par ailleurs de constater que nous sommes en présence d'une littérature qui n'a plus grand-chose à voir avec le récit ethnographique. L'on pourrait aller jusqu'à dire que cette littérature relève d'un impressionnisme abstrait (de la même manière que ce mouvement plastique se manifeste en Europe). Ici et là, l'on traite une matière (littéraire, ici ; picturale, là) et la vision est une vision européenne datée. S'y trouvent déjà les marques d'un discours nouveau pour lequel le concept d'exotisme ne peut plus servir³, et où s'exprime une écriture moderne.

³ À moins d'en user à l'instar de Francis Affergan dans son approche sociologique et philosophique (*Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, «Sociologie aujourd'hui», 1987). Mais, en dépit des ouvertures remarquables qu'offre cet ouvrage, la nouvelle définition qu'il propose du concept d'exotisme ne nous semble pas directement opérationnelle pour l'analyse littéraire dont il est question ici.

La récurrence lexicale dans *Le Coup de lune* : reprises et répétitions

DANS SA RÉFLEXION sur le mode de terminaison des textes ou fragments de discours, Philippe Hamon¹ souligne l'importance que revêt ce lieu stratégique aussi bien pour le contexte immédiat que pour l'ensemble dont il fait partie. « La clause d'un texte, nous dit-il, est [...] un endroit particulièrement surdéterminé dans la mesure où il est souvent un point d'embranchement, de mise en phase entre :

- a) les différentes isotopies du texte [...] isotopies sémantiques et phonétiques ;
- b) *texte* et *extra-texte* (la clause renvoie au contexte précédent *in praesentia* ; la clause renvoie au genre, à un ensemble de textes *in absentia*) ;
- c) énoncé et énonciation »².

Notre but, dans ce qui suit, n'est pas de nous arrêter sur cette notion de « clause » telle qu'elle a été examinée par Hamon. Nous voudrions nous interroger sur la fonction stylistique d'un segment achevant l'un des romans dits « exotiques »³ de Simenon : *Le Coup de lune*⁴.

Ce roman, écrit en 1933, raconte le séjour perturbé (et perturbant) d'un jeune Français (Timar) qui s'est trouvé en face de la réalité africaine dans toute sa cruauté.

Le texte, typographiquement ouvert (les points de suspension), prend fin sur une expression lourde de sens : « L'Afrique, ça n'existe pas !

¹ Philippe HAMON, « Clausules », in *Poétique*, 24, 1975.

² *Id.*, p. 513.

³ Il n'est pas dans notre intention de nous interroger sur la portée significative de ce concept. Nous l'employons dans son acception la plus générale comme étant une œuvre dont l'intrigue se déroule dans une colonie d'Afrique.

⁴ Pour tous les exemples, nous renvoyons à *Tout Simenon*, t. 18, Paris, Presses de la Cité, 1991.

L'Afrique... ». Cette phrase n'apparaît pas seulement à la fin du texte (avant le point final, ou pour être plus précis, avant les points de suspension). La concentration de douze occurrences dans le dernier chapitre n'est certainement pas arbitraire. Elle correspond, à nos yeux, au nombre des chapitres qui composent le roman. La treizième occurrence, «L'Afrique...», n'étant pas achevée, fait écho au dernier chapitre, dont la fin est symboliquement ouverte. Nous reviendrons sur ce point quand nous aurons traité d'un autre qui lui est souterrainement lié : il s'agit de la récurrence lexicale dans le roman qui nous sert de corpus.

Ce procédé est tellement présent dans le texte qu'il nous a paru pertinent de le mettre en rapport avec les reprises du dernier chapitre. Nous pouvons même risquer une interprétation qui consiste à voir dans ces répétitions une sorte de préparation à la fameuse expression «Ça n'existe pas», autour de laquelle s'organise le réseau stylistico-sémantique du texte.

1.- Les répétitions

NOUS AVONS RELEVÉ, dans ce roman, une centaine de séquences⁵. Chacune d'elles peut comporter une ou deux occurrences. Une occurrence peut être exploitée plus d'une fois en fonction de sa structure et du schéma dans lequel elle s'insère.

Pour mettre en relief l'aspect changeant de ce procédé, nous avons effectué un classement morphosyntaxique des différentes unités.

1.1.- Dét. indéf. + N. → Dét. déf. + N. (ou l'inverse)

Cette classe, relativement homogène, comporte des éléments auxquels la reprise confère un degré de détermination plus au moins approprié au contexte (reprise au moyen d'un article défini, d'un déterminant démonstratif ou possessif). Elle contient également deux occurrences entrant dans le même schéma syntaxique : **le N. de N.** qui s'apparente à la structure définitionnelle. Le dernier exemple se démarque légèrement des autres, du fait que le terme repris oppose l'unité à la diversité (des ombres/une ombre) :

⁵ Nous avons opté pour cette appellation du fait que séquence peut correspondre à un élément de la phrase, à une phrase ou à plusieurs phrases.

- 1) « *Un bras nu, le bras* d'un nègre l'avait happé. » (p. 263)
- 48) « Il était si furieux qu'il avait besoin de faire quelque chose, n'importe quoi, la tuer ou donner *des coups de poing dans le mur*. Ce furent *les coups de poing dans le mur* et Adèle tenta en vain de le calmer » (pp. 322-323)
- 52) « Devant lui, c'était l'océan, à droite des lumières en rang, *un quai comme tous les quais du monde, comme un vrai quai d'Europe* » (p. 338)
- 21) « C'était au cimetière que Timar fut envahi à l'improviste par une vague de *dépaysement*, submergé [...] *Ce dépaysement*, il l'avait cherché dans le pittoresque... » (p. 285)
- 43) « Ils parlaient *un langage* que Timar ne connaissait pas et Adèle employait *ce langage*... » (p. 285)
- 63) « ... sans que bougeât un seul trait *du visage*, et de plus en plus, à travers *ce visage*... » (p. 348)
- 47) « — Tu es *un vrai gamin, mon grand gamin*... » (p. 317)
- 16) « *Le boy* était *un nouveau boy*, tout jeune... » (p. 275)
- 8) « *Les bagages* de Timar étaient *des bagages* de jeune homme... » (p. 265)
- 23) « Il ne vit que *des ombres* dans *l'ombre*. *Une ombre* était assise... » (p. 287)

1.2.- — X —, X + (caractérisation, correction...)

Cette classe réunit des éléments repris dans une structure où ils reçoivent un degré de caractérisation qui les particularise et leur donne une signification plus précise.

1.2.1.- Adj./relative

- 24) « *Des bateaux* allaient et venaient, *des petits bateaux* comme celui du matin... » (p. 289)
- 25) « Il y avait *le cimetière, le faux cimetière* » (p. 289)
- 32) « Et maintenant c'était *une femme, une vraie femme* » (p. 298)
- 34) « Il avait un peu *peur, une peur superstitieuse* » (p. 307)
- 37) « *La lumière* n'était pas encore *la vraie lumière* du jour » (p. 308)
- 52) « Devant lui, c'était l'océan, à droite des lumières en rang, *un quai comme tous les quais du monde, comme un vrai quai d'Europe* et... » (p. 338)

- 54) « *son regard* revint vers Bouilloux, *un regard plus lourd* »
(p. 341)
- 56) « *Son visage* était tout près de celui de Timar. *Un drôle de visage* »
(p. 342)
- 58) « N'était-ce pas *le visage* de Timar qui l'effrayait, *un visage pâle...?* »
(p. 343)
- 33) « Enfin, il éprouvait le besoin d'*une explication* avec elle, *mais une explication qu'il n'oserait pas, qu'il n'oserait peut-être jamais...* »
(p. 298)

1.2.2.– Adverbes

- 13) « C'est *une sale affaire, une très sale affaire* » (p. 273)
- 14) « Il était midi et il était *seul, rigoureusement seul*, à suivre... »
(p. 275)
- 27) « *Comme en Europe!* Pour un peu, *comme en Europe aussi...* »
(p. 292)
- 30) « Elle semblait demander *un moment, un moment seulement* d'attention sérieuse... »
(p. 295)
- 31) « Les événements allaient *vite, trop vite.* » (p. 297)
- 75) « Et soudain Timar s'arrêtait *de penser* ou plutôt *de penser si vite.* » (p. 354)
- 77) « *Il n'avait besoin de personne! Il n'avait surtout pas besoin du médecin...* » (p. 356)
- 78) « *Le plus beau, oui, vraiment le plus beau* de tout... »
(p. 357)
- 68) « ... Timar *hurla, hurla littéralement.* » (p. 351)
- 2) « Plus tard, *peut-être* un quart d'heure, *peut-être plus...* »
(p. 263)
- 36) « Cela dura *longtemps, si longtemps* qu'il faillit... » (p. 308)
- 73) « Il y avait *beaucoup d'officiers, trop d'officiers...* » (p. 354)
- 76) « Il avait failli devenir fou. On le croyait fou. Mais cela ne durerait pas. *Il le sentait! Il le sentait même si bien qu'il reculait...* »
(pp. 354–355)

1.2.3.– Autres caractérisants

- 5) « Il y avait *quatre jours* de cela, *quatre jours que* Timar était en Afrique. » (p. 264)
- 11) « Déjà il *s'entendait très bien avec* la patronne, non comme un homme *s'entend avec* une femme, mais *comme des femmes s'entendent* entre elles. » (p. 267)
- 19) « Timar ne comprit que plus tard que c'était *le mari, le mari de Maria* » (p. 280)

- 26) «... ce fut celle de l'*inutilité*. *Inutilité* d'être ici! *Inutilité* de lutter contre le soleil qui pénétrait par tous les pores! *Inutilité* de cette quinine qui lui soulevait le cœur et qu'il devait avaler chaque soir! *Inutilité* de vivre et de mourir pour être enterré dans le faux cimetière par quatre nègres demi-nus!»
(p. 289)
- 28) «*Il ne pleuvrait pas! Il ne pleuvrait pas de six semaines au moins!*»
(p. 292)
- 62) «C'était une vraie buée qui montait *des corps, corps de blancs et corps de nègres*, sueur fade des uns et sueur âcre des autres.»
(p. 347)
- 45) «Il avait encore bien d'autres *questions* à poser! *Des questions? Plutôt un réquisitoire!*»
(p. 315)

Comme nous pouvons le remarquer, la répétition du terme s'accompagne d'une caractérisation qui consiste à attribuer au mot une valeur qui s'ajoute au sens initial. Ce procédé se réalise au moyen d'un adjectif qui vient préciser le sens du mot repris, comme si son évocation, à elle seule, ne suffisait pas à le camper dans son contexte.

La reprise peut se réaliser également au moyen d'une relative (variante syntaxique de l'adjectif), séquence (33).

L'élément repris peut s'accompagner d'un adverbe (d'intensité, de manière...) dont la fonction contextuelle est de compléter ou de modifier le sens du mot repris.

La reprise s'actualise aussi au moyen d'une expansion prépositionnelle (complément de nom...) dont le rôle, à l'image des autres termes accompagnateurs, sert, non seulement à délimiter la portée significative de l'élément repris, mais à apporter de fortes spécifications qu'il convient de mettre en rapport avec la tendance dominante que dégage le texte. L'exemple (26) offre un appui commode pour illustrer ces propos :

Alors, ce ne fut pas seulement l'angoisse de l'éloignement qui l'étreignit : ce fut celle de l'*inutilité*. *Inutilité* d'être ici! *Inutilité* de lutter contre le soleil qui le pénétrait par tous les pores! *Inutilité* de cette quinine qui lui soulevait le cœur et qu'il devait avaler chaque soir! *Inutilité* de vivre et de mourir pour être enterré dans le faux cimetière par quatre nègres demi-nus!
(p. 289)

Cette séquence reprend de façon originale la thématique du dépaysement et souligne les rapports motivés et la parfaite correspondance entre le plan de l'expression et celui du contenu. Ainsi la mobilisation de cinq formes nominales (répétition du même mot), pour évoquer, sous forme d'énumération, l'obsession de l'état d'âme de Timar, va-t-elle de pair avec

les moments forts du récit. L'emploi absolu du groupe nominal « l'inutilité » semble donner au sens du lexème une dimension tout à fait particulière (presque « existentielle »). La volonté d'estomper les contours de la réalité en question est manifeste. L'esprit n'a, dans un premier temps, qu'une aperception globale du mot qui s'impose à lui. Toutefois, cette généralisation se trouve réduite par le recours au développement prédicatif, aux différentes déterminations apportées au contexte. L'absence d'article (dans les quatre phrases qui suivent), considérée comme une absence d'actualisation sur le plan grammatical, est compensée par une détermination contextuelle :

- Inutilité + de + infinitif
- Inutilité + de + infinitif
- Inutilité + de + cette + N.
- Inutilité + de + infinitif.

Ces diverses spécifications sont à mettre en rapport avec les répétitions de la fin du texte où il est question également de « mort », de « médicament » et de terre d'« Afrique qui n'existe pas ».

Combinée avec les phrases nominales, qui rendent particulièrement sensible et douloureuse l'expansion de l'énumération, cette construction croissante est aménagée de façon à produire un effet majeur d'amertume et de désordre émotif intérieur :

- « ... ce fut celle de l'inutilité.
- Inutilité d'être ici !
- Inutilité de lutter contre le soleil
qui le pénétrait par tous les pores !
- Inutilité de cette quinine
qui lui soulevait le cœur
et qu'il devait avaler chaque soir !
- Inutilité de vivre et de mourir pour être enterré dans le faux
cimetière par quatre nègres demi-nus ! »

Le rapport entre le rythme et le sens exprimé (effet mimétique) est évident. La tendance à l'allongement progressif (cadence majeure), les phrases en escalier (2^e et 3^e phrases) et l'absence d'une articulation logique (succession asyndétique) sont le signal d'une perturbation qui sert à refléter l'état de crise psychologique que connaît Timar et, partant, à « fixer l'image de cette notion dans l'esprit du lecteur »⁶.

On peut noter aussi, dans la même inflexion, la structure de la phrase de la séquence (62) :

⁶ Nous avons l'impression que le contexte semble privilégier le dernier terme de l'énumération.

«La chaleur s'intensifiait. C'était une vraie buée qui montait des corps, corps de blancs et corps de nègres, sueur fade des uns et sueur âcre des autres se mêlant au relent des pipes et des cigarettes.»

(p. 347)

où le terme «corps», dans son emploi général, n'offre aucune particularité stylistique. Sa relance, sans article, au moyen de la reprise, donne à la phrase plus d'expressivité. Le parallélisme syntaxique,

corps de blancs	et	corps de nègres,	(N. de N.)
3		3	
sueur fade des uns	et	sueur âcre des autres	(N. Adj. des ...)
5		5	

associé aux sèmes péjorants que déploie le contexte (fade, âcre...), mime la progression fiévreuse de la phrase et crée une impression d'étouffement.

La reprise peut s'accompagner d'une touche corrective

«Il avait bien d'autres questions à poser! Des questions? Plutôt un réquisitoire!»

(p. 315)

où le mot «question» semble ne pas répondre à l'intention du «scripteur» qui le fait suivre d'un terme beaucoup plus précis.

1.3.- X .../X ...; X .../... X; ... X/X ...

Cette classe, intéressante à plusieurs égards, comporte quelques structures proches de celles que l'on rencontre en poésie (particulièrement sur le plan de l'organisation rythmique). Ce sont différentes figures dont l'emploi renforce l'idée de reprise et en accentue l'effet.

1.3.1.- X .../X ... (sorte d'anaphore)

- 6) «*Personne* n'y travaillait. *Personne* n'avait d'ordre à ce sujet»
(p. 264)
- 12) «*Toujours* en noir, *toujours* nue sous la soie, elle s'était approchée»
(p. 268)
- 39) «Ici encore, le calme était absolu et *l'échelle des choses, l'échelle des êtres*, toutes les proportions naturelles semblaient renversées.»
(p. 311)
- 57) «*C'étaient* des copains, tout ça, *c'était* la même bande dont il est devenu, lui, le gêneur!»
(p. 342)
- 60) «..., et il lui avait fallu longtemps pour s'habituer à l'atmosphère, *pour tout voir, pour tout comprendre.*»
(p. 345)
- 61) «Elle resta là où on l'abandonna, *sans rien dire, sans rien voir, et...*»
(p. 347)

- 68) « Alors, les nerfs à nu, *en dépit de* Bouilloux qui lui cassait le bras, *en dépit du* regard d'Adèle, *en dépit du* procureur qui lui adressait un sourire, Timar... » (p. 351)
- 80) « *Surtout* à son bureau de La Pallice! *Surtout* Blanche, qui était une jolie fille » (p. 357)
- 81) « Il y avait des moments, comme ça, où il était *tout à fait* calme, *tout à fait* froid, et où il voyait les choses sous un jour cru. » (p. 357)
- 42) « Et *tout tourna*, *tout bougea*, des objets montèrent... » (p. 314)
- 49) « *Jamais* Timar n'avait été aussi calme. *Jamais*, pourtant, il n'avait eu autant de raisons de s'affoler. » (p. 327)
- 77) « Il était *plus intelligent que* tous les médecins du monde! Et même *plus intelligent que* lui-même *avant!* » (p. 356)
- 62) « C'était une vraie buée qui montait des corps, *corps de* blancs et *corps de* nègres, *sueur fade* des uns et *sueur âcre* des autres... » (p. 347)
- 55) « *C'était* cela, *c'était* cette anémie, ce désarroi... » (p. 341)

Soulignons au passage les différentes symétries syntactico-rythmiques que dégagent certains de ces exemples :

39) N. de N. 4 + 4

57) 5 + 5

61) 3 + 3

68) Cet exemple présente une structure syntaxique où l'élément central est encadré par deux relatives traduisant, sur le plan stylistique, une sensation d'emprisonnement :

« Alors, les nerfs à nu,
 en dépit de Bouilloux **qui lui cassait le bras**,
 en dépit du regard d'Adèle,
 en dépit du procureur **qui lui adressait...** »

80) 10 + 10

81) 4 + 4

42) 3 + 3

1.3.2.- ...X/X...

Cette structure s'apparente à l'anadiplose qui, en rhétorique, sert à « dessiner une figure » où le premier terme de la reprise joue le rôle d'un point d'aboutissement et le second un point de départ (cela est particulièrement perceptible en présence d'une pause forte).

- 10) « ... peut-être avec une envie physique *de mordiller*.
De mordiller parce qu'il était différent des autres... »

(pp. 265-266)

- 68) « ... Timar *burla, burla* littéralement ... » (p. 351)
 76) « Mais cela ne durerait pas, *il le sentait. Il le sentait* même si bien qu'il ... » (pp. 354–355)
 79) « Il y avait sur la peau de nouvelles *perles de sueur* et des *perles d'eau* qui ... » (p. 357)
 64) « Elle voulait *tout dire! Tout!* » (p. 348)
 73) « Il y avait beaucoup d'officiers, *trop d'officiers*. — *Trop de galons!* grogna-t-il. Et *trop de fonctionnaires!* *Trop d'enfants!* ... » (p. 354)

1.3.3.– X .../... X (sorte de « répétition en parenthèse »)

- 40) « C'étaient des *blancs!* Ils faisaient ce qu'ils voulaient, parce qu'ils étaient des *blancs!* » (p. 311)
 69) « *Tout le monde* était contre lui? Il frappait *tout le monde* » (p. 352)
 82) « *Il ne le fallait pas!* Pas encore! Ou alors... Peut-être, par exemple, serait-il capable de se jeter par-dessus bord! Et *il ne le fallait pas* non plus! » (p. 357)

1.3.4.– ... X/... X (sorte d'épiphore)

- 22) « Plus loin, *la mer*. Et toujours *la mer*, pendant ... » (p. 286)
 66) « Il respirait mal, et pas plus qu'il ne pouvait *fixer son regard* il ne parvenait à *fixer sa pensée*. » (p. 349)
 71) « Cela l'ennuyait. Il se rendait compte qu'il avait l'air d'un *fou*, mais il avait conscience de ne pas l'être. Il esquissait des grimaces de *fou!* Parfois même, dans sa tête, se bouscullaient des pensées de *fou!* » (p. 353)
 76) « Il avait failli devenir *fou*. On le croyait *fou*. » (pp. 354–355)
 65) « *Toutes* les fatigues, sa maladie, *tous* les efforts, *toute* la chaleur, *tout*, absolument *tout!* ... » (p. 349)

Ce dernier exemple se démarque légèrement des autres. Outre la symétrie syntactico-métrique qu'il présente $4 + 4 + 4 + 4 + (1 + 5)$ (rythme quaternaire), l'énumération combine singulier et pluriel, ce qui donne à la phrase légèreté et souplesse et redouble son expressivité.

1.4.– Reprises avec variations morphologiques

- 4) « ... Timar se sentait *colon*.
 Quant à l'incident principal, il avait été plus drôle que dramatique. Bien *colonial* aussi! Or, Timar était enchanté par tout ce qui portait le cachet *colonial*. » (p. 263)

- 9) «... cette femme en robe de soie noire qui lui *souriait*, d'un *sourire* à la fois...» (p. 265)
- 11) «Déjà il *s'entendait* très bien avec la patronne, non comme un homme *s'entend* avec une femme, mais comme des femmes *s'entendent* entre elles.» (p. 267)
- 15) «*Timar n'en avait pas parlé. Il n'en parlerait pas.*» (p. 275)
- 20) «Ouf! *ça y est!*
Ça y était, en effet!» (p. 283)
- 29) «Cette pensée le faisait *sourire* d'un *sourire* résigné, ...» (p. 292)
- 33) «Enfin, il éprouvait le besoin d'une explication avec elle, mais une explication *qu'il n'osait pas, qu'il n'oserait* peut-être jamais entamer, ...» (p. 298)
- 35) «*Elle ne dit rien. Il ne dit rien* non plus.» (p. 307)
- 41) «Adèle continuait à *montrer* de la bonne humeur. Mais elle en *montrerait* trop et Timar ne trouvait pas cette bonne humeur naturelle.» (p. 313)
- 72) «... mais *il se comprenait!* De même *qu'il comprenait* que tout cela...» (p. 354)

Il va sans dire que cette classe ne se conforme pas à un schéma syntaxique bien précis. Elle est constituée d'éléments ayant en commun une variation morphologique qui affecte le radical du terme repris. Elle annonce déjà la dernière classe qui laisse apparaître une grande hétérogénéité.

1.5.- Les autres types de répétitions

- 3) «*Personne n'attendait personne.*» (p. 263)
- 7) «Aucune *raison* d'inquiétude? Mais si! *La raison*, il la connaissait, et s'il récapitulait ainsi toutes les mauvaises *raisons* c'était pour retarder le moment d'arriver à la bonne.» (p. 264)
- 17) «*Donc*, ces gens-là *savaient* qu'il *savait* quelque chose? *Donc*, ils *savaient* aussi?» (p. 276)
- 18) «Ils y *avaient pensé* aussi! *Tout le monde y avait pensé!* En somme, *tout le monde* "jouait le jeu" et *tout le monde* regardait Timar avec curiosité...» (p. 276)
- 38) «... malgré *la scène* de la nuit, peut-être, à cause de cette *scène* qui...» (p. 308)
- 46) «Par exemple, il avait *eu froid* comme jamais de sa vie il n'avait imaginé qu'on pût *avoir froid.*» (p. 316)
- 50) «Il les regardait, comme des *hommes*, en essayant de saisir leur vie d'*hommes*...» (p. 330)

- 51) «Timar en oubliait *de penser* à lui et même *de penser*...»
(p. 330)
- 53) «... la *conversation* n'était qu'un semblant de *conversation*.»
(p. 341)
- 59) «... rien de ce qui fait qu'un *tribunal* est un *tribunal*»
(p. 344)
- 67) «— Répétez-nous *en bref* ce qu'elle a dit. *En bref*! C'était magnifique! *En bref*!»
(p. 349)
- 74) «Seulement, elle n'avait pas d'enfants et elle *était nue sous sa robe*. Tandis que la négresse *était nue sans robe*!» (p. 354)

Loin d'être exhaustif, ce relevé met en exergue la prégnante présence de la reprise, en tant que figure de répétition, dans *Le Coup de lune*. Sa fréquence s'explique, nous semble-t-il, par le fait qu'elle inscrit son utilité dans l'organisation globale du roman. Elle se trouve, en effet, «sémantiquement» apparentée au thème général : celui d'un «rêve exotique» mis à nu par une réalité dépassant l'entendement du jeune Timar.

L'intention stylistique est évidente : elle correspond à un élan du sentiment et marque la fixité de l'idée (ou des idées) qui hante(nt) le personnage. Elle participe de ce fait à tisser un réseau de significations dans lequel s'impriment des échos, des appels dans différents lieux du texte.

Cette idée trouve sa justification dans les contextes qui accompagnent les différentes reprises. En effet, la dominante actantielle est essentiellement en rapport avec le personnage de Timar. Adèle et les autres (boys, coupeurs de bois, ...) ne sont là que pour servir cette composante.

Cela signifie que les répétitions en question entretiennent des liens avec le thème central du roman : «la désillusion» ; notion mise en relief par l'isotopie clausulaire «L'Afrique, ça n'existe pas!»

2.- La répétition finale

COMME il a été annoncé au début de cette étude, la présence, dans les dernières pages du texte, de l'expression «ça n'existe pas» est une marque essentielle du rôle «référentiel» qu'elle joue dans le roman. Elle constitue un «signal de la valeur du mot dans l'imaginaire de l'écrivain». Par ailleurs, elle marque l'insistance, le «tic» et le déjà-dit (le déjà-écrit). En fait, ces différentes expressions reprennent, en les amplifiant mais aussi en les niant (emploi de la structure négative), certains thèmes évoqués ou développés dans le corps du texte :

- 1) « Il ricana, dit à mi-voix :
— Évidemment ! Ça n'existe pas ! » (p. 351)
- 2) « Ça n'existe pas ! » (p. 353)
- 3) « ... et il proféra :
— Ça n'existe pas ! » (p. 354)
- 4) « Ça n'existe pas ! » (p. 354)
- 5) « Tuer ? Ça n'existe pas ! » (p. 354)
- 6) « La petite négresse était vierge.
— Ça n'existe pas ! » (p. 355)
- 7) « — Il est évident que si vous aviez besoin d'un médicament quelconque...
— Ça n'existe pas ! » (p. 356)
- 8) « Surtout à son bureau de La Pallice. Surtout Blanche, qui était une jolie fille.
— Ça n'existe pas ! » (p. 357)
- 9) « — Vous descendez à terre à Cotonou ?
— À terre ? Ça n'existe pas ! » (p. 357)
- 10) « — ... Le whisky, ça n'existe pas ! » (p. 357)
- 11) « — L'Afrique, ça n'existe pas ! » (p. 358)
- 12) « Pendant un quart d'heure encore, il répéta en arpentant le pont consciencieusement :
— L'Afrique, ça n'existe pas ! L'Afrique ... » (p. 358)

Il est permis de voir dans ce procédé un moyen d'assurer la cohésion du texte. Les différentes occurrences soulignent une progressive augmentation de l'intensité allant du général au particulier. On y note, en effet, en plus des premiers exemples où l'expression apparaît comme un élément de relance, des lexèmes qui, par rétrolecture, dégagent une tactique qui invite le lecteur à y voir un message de l'auteur, sa réflexion sur un certain nombre de faits rapportés : le verbe « tuer » est en rapport isotopique avec les différents crimes commis par les blancs ; la « virginité de la négresse » peut être associée à la terre d'Afrique (forêt vierge)⁷ ; « la terre » peut être comprise comme une étape intermédiaire entre le Gabon et la France ; le « médicament » est un moyen d'endurer la souffrance physique ; le « whisky » est « un remède » pour souffrir le dépaysement et vivre le mirage exotique. Dans ce sens, nous lisons sous la plume de Pol P. Gossiaux que les personnages du *Coup de lune* « se heurtent à un continent dont ils ne savent rien, qui rend leurs efforts dérisoires, absurdes, avant de leur révéler leur propre médiocrité, qu'ils

⁷ Nous lisons à la p. 350 : « Il rougissait maintenant à l'idée qu'elle était vierge et qu'il l'avait possédée quand même, rageusement, avec, l'espace d'une seconde, le sentiment qu'il se vengeait de l'Afrique entière ».

cherchent à oublier en se vengeant de leurs boys, en violant les négresses ou encore en se noyant d'alcool»⁸.

Cet emploi (sous forme de refrain) marque l'émergence d'une tonalité dysphorique qui envahit la fin du texte. Il résume et constitue une sorte de rappel de ce qui précède. Cette concentration de «L'Afrique, ça n'existe pas!», répété non deux fois de suite à la fin du récit mais en réalité «*n* fois»

Pendant un quart d'heure encore, il répéta en arpentant le pont consciencieusement :

— L'Afrique, ça n'existe pas ! L'Afrique . . . » (p. 358),

est en effet l'explication de ce qui, au début, a été dit au sujet de la fin des textes comme étant des lieux «surdéterminés» et «sémantiquement pleins».

L'effet produit (reprises et répétitions), outre l'élan du sentiment qu'il met en œuvre, souligne une intention dans l'écriture. Se mettent en place alors les mécanismes d'une finalité en rapport avec cette fin de texte. La reprise oriente l'attention, non vers le mot ou l'expression, mais vers les effets qu'il (ils) peut (peuvent) produire, en étroite relation avec les autres isotopies du texte.

Nier l'existence de l'Afrique, non en tant que réalité géographique, historique et «civilisationnelle», mais comme mirage exotique, comme représentation dans l'imaginaire populaire de l'Europe coloniale de l'époque, c'est remettre en cause la présence blanche sur cette terre et dénoncer, sous une forme ou une autre, l'entreprise coloniale dans sa globalité. C'est ainsi que l'aventure du jeune Timar débouche sur une impasse. Lui qui «était enchanté par tout ce qui portait le cachet colonial» (p. 265), connaîtra un «malaise» et une «angoisse» qui l'accompagneront le long de son séjour au Gabon. Il réalisera qu'il «était en quelque sorte en surnombre» (p. 264), qu'il était considéré «comme un objet encombrant» (p. 267). Il a connu «le dépaysement», non dans le «pittoresque, dans le panache des cocotiers, la chanson des mots indigènes, le grouillement de corps noirs» (p. 285), mais à travers la violation de certains espaces et de certaines pratiques culturelles (cimetière, tribunal, enterrement, . . .) :

Ce n'était pas un cimetière ! Ce n'était pas un enterrement ! Il n'était pas chez lui ! (p. 286)

Une symétrie aussi évidente ne peut être sans signification. Elle nous conduit à voir dans ce parallélisme, construit sur une reprise 8 + 8 + 6,

⁸ Pol P. GOSSIAUX, «L'Afrique nue de Simenon», in *Traces*, n° 1, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1989, p. 116.

la représentation d'une pensée angoissée et fiévreuse. Le fait qu'elle soit moulée dans une syntaxe figurative de l'instabilité (phrases exclamatives) accentue sa « tonalité pathétique ». La cadence mineure s'accompagne d'un glissement sémantique du général au particulier, du lieu de la transgression à l'impact de celle-ci sur la « conscience » du personnage : « Il n'était pas chez lui ! » En fait, il ne l'a jamais été. Son âge et son éducation (« peau de femme », « Il avait vingt-trois ans. Ses manières de jeune homme bien élevé faisaient rire jusqu'au boys... »), faisaient de lui un étranger (« Il était différent des autres colons », « il était un amateur, un passant »). La « fascination » du départ devient « répulsion »⁹ et le désir de possession se transforme en une dépossession de soi (la folie).

Le sentiment de rejet qu'éprouve Timar, sentiment qu'« il n'appartient à aucun clan », maintient présent en lui, particulièrement dans les moments de crises, ce besoin de quitter, ne serait-ce que par l'imagination, ce « continent monstrueux ». Le nombre élevé de fois que l'Europe (La Rochelle, Paris, ...) est évoquée montre combien est intense cette sensation de dépaysement¹⁰.

En conclusion, il est tentant de se poser la question de l'appartenance générique du *Coup de lune*. Est-ce un roman exotique ? Oui, si on se limite à l'espace dans lequel se tisse la trame du récit. Toutefois, « les sujets, nous dit F. Bresler, restent typiquement des histoires à la Simenon, de même que les personnages, des gens troublés, angoissés, complexes, que nous avons l'habitude de rencontrer dans les cafés et les ruelles de Paris ou de province »¹¹. Est-ce un récit de voyage ? Une inflexion réaliste s'y dessine en transparence, mais c'est beaucoup plus un souvenir de voyage¹², « souvenirs dictés par l'ennui et le dégoût »¹³. Est-ce un roman colonial ? Le discours qu'il y développe s'apparente à une définition que proposent M. et A. Leblond : « [...] il n'est plus seulement une machine à décors et une machine à aventure, il aborde les revendications et les grands problèmes sociaux ou spirituels qu'on ne trouvait jusqu'ici que dans les romans métropolitains de Balzac, de Zola ou de Bourget »¹⁴.

⁹ Jean Paul CHARNAY, *Les Contre-orientes ou comment penser l'autre selon soi*, Paris, Simbad, 1980.

¹⁰ Ce procédé (évocation de l'Europe) met l'accent sur le caractère hallucinant de cette Afrique qu'on ne peut quitter sans laisser une partie de soi-même : Eugène est mort d'une hématurie, un colon a été « décivilisé » parce qu'il a osé épouser une négresse, les coupeurs de bois sont des alcooliques, Timar a perdu la raison...

¹¹ Fenton BRESLER, *L'Énigme Georges Simenon*, Paris, Balland, 1985, p. 140.

¹² Nous faisons allusion au procès qui a accompagné la parution du roman.

¹³ Pol P. GOSSIAUX, *art. cit.*, p. 103.

¹⁴ Marius et Ary LEBLOND, *Le Roman colonial*, Éd. Vald Rasmussen, 1926, p. 8.

Peut-on affirmer qu'il s'agit de tout cela à la fois? que l'auteur «sonne le glas de l'exotisme»? qu'il semble nous dire que cette «Afrique profonde», «nue», longtemps «*terra incognita*» pour l'Européen, n'existe plus en tant que telle¹⁵? que, comme le dit J. P. Charnay, «La colonisation banalise l'exotisme»¹⁶ ou plus précisément encore, qu'elle le diabolise?...

¹⁵ Ne peut-on pas voir dans la phrase «L'Afrique, ça n'existe pas!» une variante de sa célèbre phrase «L'Afrique vous dit merde!» D'ailleurs, le segment inachevé «L'Afrique...» laisse entendre cette «réflexion».

¹⁶ Jean Paul CHARNAY, *op. cit.*, p. 45.

Jean-Louis DUMORTIER

Anticolonialisme patent et racisme larvé. L'effet idéologique de *L'Heure du nègre*

À Claude et Véronique,
ces quelques commentaires sur un « voyage de l'homme blanc ».

Introduction

JE ME PROPOSE, à l'occasion de cette rencontre consacrée à « Simenon et l'exotisme », de considérer *L'Heure du nègre*¹, un texte factuel relevant du genre (grand) reportage, composé d'une demi-douzaine d'articles parus dans l'hebdomadaire *Voilà*, un mois après le retour de l'écrivain en France en septembre 1932. Ce à quoi je m'attacherai exclusivement, c'est aux **facteurs de l'effet idéologique** de ce texte. L'abordant selon une **perspective pragmatique**, je m'intéresserai à son pouvoir d'agir sur le lecteur coopératif², en confirmant ou contestant un ensemble de représentations, de valeurs, de normes de comportement. Je crois bon de préciser que mon projet ne s'inscrit pas dans la mouvance de l'esthétique de la réception, que je n'entends pas définir, en admettant que cela soit possible, l'impact idéologique que cet écrit a **effectivement** eu, à l'époque de sa parution, sur le public de l'écrivain, ni celui qu'**effectivement** il a aujourd'hui, sur un lectorat que l'on peut supposer fort différent de celui des années trente, notamment quant aux idées sur l'entreprise coloniale, sur la question raciale, sur l'exotisme, etc., et qu'il me semble au demeurant fort difficile d'unifier.

¹ Disponible dans Georges SIMENON, *À la recherche de l'homme nu*, Paris, U.G.É., 1987, préface de Francis LACASSIN. Dernière réédition : Georges SIMENON, *L'Heure du nègre*, Pézilla-la-Rivière, Éditions DLM, 1996, préface et postface de Francis VALÉRY.

² J'entends par là celui qui respecte le protocole de lecture proposé par le texte lui-même.

J'ajouterai qu'à l'horizon de mon entreprise, je n'entrevois pas la possibilité de dire rien qui vaille ni sur l'idéologie de l'homme Simenon (ce qui, à mes yeux, est d'un mince intérêt), ni sur celle de l'auteur, ni même sur celle de son œuvre. Je considère un ouvrage, c'est infime par rapport à tout ce qu'a écrit Simenon, et même si tout ce qu'il a écrit présente une assez remarquable unité thématique, je ne doute pas que l'on y puisse trouver de quoi faire pièce à des généralisations imprudentes sur un sujet aussi sensible que celui de l'altérité, de l'altérité humaine en particulier, sujet au cœur de mon propos.

Est-ce ainsi reconnaître la marginalité de ce propos par rapport à l'intitulé de notre colloque ? Absolument pas. Je n'ai pas le sentiment d'intervenir en marge. Si, comme l'écrit Jean-Marc Moura³, « l'exotisme littéraire se caractérise par l'apparition de l'étranger dans une œuvre », si « l'inspiration exotique suppose une certaine attitude mentale envers l'étranger, une sensibilité particulière, développée dans le contexte d'un voyage », rien n'autorise à comprendre que la différence qui surgit, provoquant des réactions cognitives et affectives, est exclusivement — ou même principalement — celle d'un cadre spatial. Victor Segalen, dans son *Essai sur l'exotisme* (1904/1918)⁴, propose d'accroître au maximum l'extension du concept et d'assimiler l'expérience exotique à « la perception du divers, la connaissance que quelque chose est différent de moi »⁵, ou encore à « la réaction vive et curieuse d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la différence »⁶. Érigeant en art la pratique de l'exotisme, Segalen oppose le rapport au monde trivial, consistant en une assimilation/familiarisation progressive, et celui que s'attache à nouer « l'exote ». Ce dernier, conscient de sa propre identité, se garde pareillement d'absorber (de réduire l'objet en éliminant tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de l'expérience antérieure) et d'être absorbé (de se perdre comme sujet dans la radicale différence de l'objet). C'est l'absence de doute quant à son identité personnelle qui lui permet de découvrir dans l'objet, d'abord les similitudes fautes desquelles il n'y aurait pas de rencontre possible, ensuite les différences qui font toute la valeur de cette rencontre-là, différences d'autant plus irréductibles que l'autre est, lui aussi, un être humain. Considérant dans le cadre de ce colloque les facteurs de l'effet idéologique dans un texte qui thématise la présence des Européens

³ Jean-Marc MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 3.

⁴ Victor SEGALEN, *Essai sur l'exotisme*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.

⁵ *Id.*, p. 23.

⁶ *Id.*, p. 25.

en Afrique, un texte qui donne à connaître des jugements et des comportements relatifs à la différence du continent noir et de sa population native, des jugements aussi sur la présence, la mentalité et l'action des colons, je crois bien entrer dans le noyau dur de la problématique de l'exotisme.

La communication scripturale, lorsque le message relève du genre reportage, est fondée sur un contrat tacite qui pourrait, grossièrement, s'énoncer comme suit. L'auteur : « Je m'engage à dire ce que j'ai moi-même perçu (vu, entendu, respiré, goûté, touché) et compris. Je m'engage en outre à rapporter des témoignages fiables. Je m'engage enfin à faire une relation telle que le lecteur puisse partager mon expérience du terrain où je me suis rendu ». Le lecteur : « Je m'engage à faire confiance au reporter. Je n'exigerai de lui ni une enquête exhaustive, ni une explication détaillée. Je lui reconnais par ailleurs le droit de ne pas s'efforcer à l'objectivité »⁷. Par rapport au tout venant du reportage, le grand reportage (qui peut se ventiler en plusieurs articles) donne à connaître, selon les mêmes modalités, différents aspects de l'objet d'investigation. Il s'agit souvent (mais pas nécessairement) d'une région du globe dont les côtés pittoresques, d'une part, les manifestations de l'évolution politique, économique et sociale, de l'autre, sont mis en évidence.

Cela étant, je dirais volontiers que Simenon respecte assez bien sa part d'engagements et, quoiqu'ayant appris beaucoup plus de choses sur l'Afrique comme sur le colonialisme en lisant les carnets de route d'André Gide⁸, je m'en voudrais de comparer, pour exalter Gide et dénigrer Simenon, deux écrits qui ne relèvent pas du même genre, pas plus qu'ils ne s'adressent au même public. C'est un objet de comparaison moins contestable que le terrible reportage consacré par Albert Londres à la traite des Noirs⁹. Mais *Terre d'ébène* résulte d'une investigation entreprise avec un projet précis : s'informer sur les pratiques esclavagistes, interdites par la Société des Nations, et, sans pour autant dénoncer l'impérialisme français, stigmatiser les dérives du système d'exploitation colonial¹⁰. Simenon, lui,

⁷ Je me fonde, pour préciser quelque peu les termes de ce contrat toujours implicite, sur Philippe GAILLARD, *Technique du journalisme*, Paris, P.U.F., 1971, rééd. 1989, pp. 54-83, ainsi que sur Jean-Dominique BOUCHER, *Le Reportage écrit*, Paris, CEPJ, 1993.

⁸ *Voyage au Congo* (Gallimard, 1927) et *Retour du Tchad* (Gallimard, 1928), réédités ensemble en format de poche dans la collection « Folio » en 1995.

⁹ Albert LONDRES, *Terre d'ébène* (1929), dans A. LONDRES, *La Traite des blanches. La traite des noirs*, Paris, U.G.É., 1984.

¹⁰ Cf. Pierre ASSOULINE, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932*, Paris, Balland, 1989, pp. 376-391.

ne met pas le cap sur l'Afrique en brandissant l'oriflamme du journaliste redresseur de torts : s'il ne s'embarque pas en qualité de simple touriste, avide de pittoresque, s'il est vraisemblablement mû par le désir d'élargir son expérience de l'humain¹¹, si, non moins vraisemblablement, il est au courant de certains scandales colonialistes, il n'a pas d'intention bien arrêtée : on chercherait en vain dans son reportage la petite part d'enquête¹² que l'on trouve dans *Terre d'ébène*. Prenons donc *L'Heure du nègre* pour ce qu'il est, un reportage sans prétentions particulières, et considérons les facteurs principaux de son efficace idéologique.

À cette fin, j'envisagerai successivement les images de l'Afrique, en tant que cadre naturel, celles surtout des Africains et de leurs colonisateurs que propose le reporter, ainsi que les réactions à ces images-là que son texte peut induire dans le chef d'un lecteur « ordinaire », autrement dit d'un lecteur qui n'entreprendrait pas, comme je le fais moi-même, conscient des risques de mon entreprise (je ne me situe bien entendu pas hors idéologie), de mettre en question l'effet idéologique du reportage considéré.

Le cadre naturel

JE NE PENSE PAS devoir m'attarder bien longtemps sur les images du cadre naturel africain : Simenon, en effet, se montre singulièrement peu enclin à en détailler les caractéristiques, à en signifier la différence et la diversité en sacrifiant à la convention des descriptions pittoresques de paysages, ou à l'évocation de représentants typiques de la faune et de la flore locales. Les rares notations relatives à la nature, presque toutes concentrées dans le même fragment du troisième article (pp. 52-55), donnent un sentiment d'accablante monotonie :

[...] la nature est triste. Le soleil d'Afrique est un leurre. Il est aussi gris, aussi implacable qu'un ciel d'orage. La forêt vierge est grise, elle aussi, et grises, ternes en tout cas, les fleurs les plus colorées de la forêt équatoriale. (p. 52)¹³

¹¹ «Le reportage c'était pour moi un moyen de poursuivre une quête qui, en somme me hantait : trouver l'homme. Mes reportages n'étaient pas des reportages mais la recherche de l'homme tout nu : la recherche de l'homme tel qu'il est vraiment. Ma première préoccupation était de découvrir l'homme derrière le pittoresque qui le cachait» (Simenon, cité par Francis LACASSIN, «Préface» de *À la recherche de l'homme nu*, op. cit., p. 11).

¹² L'enquête est un autre genre du journalisme de terrain, où le souci d'expliquer, de donner à comprendre l'emporte sur celui de faire partager un vécu personnel, de donner à voir.

¹³ Je me réfère, pour toutes les citations, à l'édition la plus récente : Georges SIMENON, *L'Heure du nègre*, Pézilla-la-Rivière, DLM, 1996.

Elles laissent également une impression de gigantisme sinistre :

Ce sont les êtres vivants qui sont trop petits, ou l'Afrique qui est trop grande. Pour la peupler, il fallait des mammoths. Les nègres gravitent là-dedans en ne rencontrant que le vide et les termitières elles-mêmes les dominant d'un mètre au moins.

Vous voulez qu'ils soient gais, exubérants? Essayez de vous amuser, à quatre ou cinq, dans une salle de spectacle faite pour cinq mille personnes! (p. 53)

Elles incitent enfin à former la représentation d'une force agissante foncièrement brutale, cruelle et impitoyable :

Le maître, le vrai maître, celui qui conduit le troupeau à peau noire et à peau blanche, les bêtes et les plantes, c'est l'Afrique! L'Afrique qui, brutalement, à six heures du matin, allume un soleil implacable! L'Afrique qui, de telle à telle heure, interdit sous peine de mort de s'agiter. L'Afrique qui, à six heures du soir, vous plonge sans transition dans la nuit fiévreuse! L'Afrique et ses saisons rigoureuses qui assèchent les fleuves ou en fait (*sic*) des torrents, tue tant pour cent d'êtres vivants à l'équinoxe, écrase tout de son poids, de sa masse, de sa régularité mathématique, sans jamais permettre une détente, ni un semblant de libre arbitre. (p. 55)

Le reportage suscite ainsi une image très négative de la terre africaine, unifiée¹⁴, personnifiée, caractérisée par des traits effrayants, une image en total contraste avec celles de la propagande colonialiste et de la littérature exotique.

De cette redoutable Afrique, les Européens s'affairent néanmoins à modifier la physionomie. Sous la plume de Simenon, les résultats de leur effort apparaissent dérisoires. Le reporter se moque de l'importation de l'urbanisme européen créant des îlots d'ordre mesquin dans l'inquiétante immensité du continent noir :

Congo belge! Cela veut dire que le poste est une sorte de jardin public aux parterres impeccables et qu'à chaque tournant il y a des écriteaux impératifs : *Prendre à droite! Tournant dangereux! Passage interdit!*

Il ne manque que le *Sens unique!* (p. 32)

Il ridiculise le manque affligeant d'imagination architecturale et décorative dont font preuve les représentants de l'*establishment* colonial :

¹⁴ Simenon écrira, il est vrai : « Il n'y a pas une Afrique. Il y a une infinité d'Afriques » (p. 107), mais ce qu'il reconnaît ainsi, c'est la diversité des groupes humains (employés, coupeurs de bois, fonctionnaires, peuplades de la brousse) qui peuplent le continent.

[...] dans les maisons qui ressemblent aux villas *Mon rêve* du Vésinet, il y a d'autres blancs, les gens mariés, les officiels, le juge, le procureur, l'avocat, le médecin, l'administrateur et son adjoint, et tout ce qui prétend à une vie respectable. (p. 29)

Les meubles sont attendrissants de mauvais goût et viennent tout droit d'un grand magasin de Paris ou de Bruxelles. Il y a même sur le divan cet affreux coussin de soie or, orné d'un chat en velours découpé, qui a dû être confectionné à dix mille exemplaires.

(p. 36)

Ce sont, ces piètres manifestations de la civilisation blanche, sur la géante Afrique, sauvage et effroyable, des sortes de refuges lilliputiens, mais des refuges impropres à assurer la sécurité de la plupart des colons qui s'y attardent. Le climat délétère et les tâches d'administration absurdes, pour ne rien dire de l'alcool et de la syphilis, viennent à bout des constitutions les plus robustes.

Tenter de modifier la physionomie de l'Afrique, ce n'est pas seulement urbaniser, c'est aussi créer un réseau de communications, et c'est encore exploiter, selon les normes européennes du rendement économique, les richesses du sol. De ces aspects-là de la colonisation, Simenon fait un objet non de moquerie, mais de scandale, s'indignant du gaspillage financier et, surtout, du coût en vies humaines d'un vain combat contre une nature toute-puissante :

Les Blancs ont apporté des machines perfectionnées, tracé des routes, étiré des voies de chemin de fer et ensemencé des milliers d'hectares.

Or, un peu partout, on aperçoit, rouillées ou dans un hangar désolé, ces machines qui ont coûté des millions. Une trombe d'eau détruit cent kilomètres de routes. Une termitière fait s'effondrer le ballast.

On obtient des récoltes miraculeuses, des noix palmistes, du coton, du caoutchouc ? Il faut les acheminer à travers un continent trop grand et, quand elles arrivent en Europe, il est trop tard, ou bien le prix de revient est disproportionné avec l'effort.

Les nègres le savent depuis si longtemps, d'instinct, qu'ils n'ont jamais essayé de cultiver ou de bâtir.

Les Blancs arrivent et les emploient à ces tâches ? Tant pis pour eux !

Dans les plantations, la mortalité indigène est, annuellement, de quinze à trente pour cent. Dans les mines, elle monte jusqu'à quarante pour cent et plus [...]

Au Congo belge, le chemin de fer de Matadi à Léopoldville a coûté la population d'une province. Aujourd'hui, dans l'Afrique

équatoriale, le Congo-Océan tue en moyenne un nègre par traverse et un Blanc par kilomètre. [...]

Or, personne ne sait encore [...] ce que transportera le fameux chemin de fer. Le coton fait faillite, le café se vend à perte, le caoutchouc ne trouve pas acheteur, les touristes n'ont rien à faire là-bas et les indigènes n'ont pas d'argent pour payer leur place dans le train!

Il n'y a que l'Afrique qui rigole, en regardant ces insectes qui gravitent et crèvent sur son dos. (pp. 56-66)

Brossant ainsi à larges traits la toile de fond d'un combat inégal entre le myrmidon blanc et la colossale Afrique, Simenon dénigre l'entreprise coloniale, ou, plus exactement, il dénonce une forme de colonialisme officiel, à prétention civilisatrice, forme à laquelle — j'y reviendrai — il en opposera une tout autre, plus respectable à ses yeux (mais certainement pas aux miens).

La population

SI LE REPORTER, avare d'informations relevant de la géographie physique, résume la différence du continent, en tant que milieu naturel, dans la figure assez abstraite d'une démesure hostile, il manifeste beaucoup plus d'intérêt à la population des territoires qu'il a traversés. Aux populations, vaudrait-il mieux dire, en précisant tout de suite que cet intérêt est assez mal réparti entre les autochtones et les Européens. Ceux-ci retiennent plus l'attention de Simenon que ceux-là, mais les uns comme les autres sont presque toujours d'entrée de jeu répartis dans les cases d'une grille sociologique. Ce geste inaugural de discrimination manifeste — et invite le lecteur à partager — un mode de perception radicalement différent de celui de l'« exote », cher à Segalen.

À l'encontre de l'assimilateur qui, interprétant la différence comme un manque, s'attache à conformer l'autre à son propre idéal, à l'encontre du rapace qui ne voit en lui qu'une occasion de gain, à l'encontre du savant qui prétend l'instituer en objet d'étude, à l'encontre du touriste qui se dérobe au contact humain pour glaner des images, à l'encontre de l'exilé qui cultive un sentiment de non-appartenance, à l'encontre de l'immigrant qui s'efforce d'adopter la mentalité des autochtones, à l'encontre du désabusé incapable de s'étonner encore de rien, à l'encontre de l'allégoriste prompt à découvrir en terre lointaine l'image inversée de son monde familier, l'exote se tient sur la ligne de faîte où l'étranger est perçu comme un semblable

différent, approchable par sa nature humaine, gardé à distance étant donné les irréductibles spécificités de sa culture¹⁵. Telle n'est pas, me semble-t-il, la perspective que prend et propose Simenon dans *L'Heure du nègre*. La commune appartenance à l'humanité n'est pas ici ce qui fonde la saisie et l'appréciation des différences. Voyons cela de plus près en considérant les groupes humains dont il parle.

Les Noirs

LA FAÇON dont ils sont donnés à connaître dès les premières pages de l'article initial me paraît assez symptomatique d'une manière de voir assez constante et imprégnée, je n'hésite pas à l'écrire, par l'idéologie raciste.

Je cherchais quelqu'un à qui parler. Il n'y avait personne. Ou plutôt il n'y avait, sous un hangar, parqués comme des bestiaux, que cent ou cent cinquante nègres et négresses. Tous étaient à peu près nus. Une petite race difforme, aux gros yeux inquiets. (p. 17)

Le noir, c'est personne. À tout le moins personne à qui parler. Simenon ne connaît pas le dialecte local, soit, mais si l'on ne débarque pas à l'étranger imbu de la supériorité de sa propre culture, on déplore ce handicap-là, et l'on ne tient pas pour quantité négligeable ceux avec qui l'on se trouve dans l'incapacité de communiquer. Quant aux évaluations péjoratives du physique des indigènes, ne manifestent-elles pas que le reporter ne doute pas le moins du monde de l'universalité de ses critères de jugement ?

Sans doute Simenon donne-t-il à entendre qu'il s'indigne du sort de ces analphabètes ramassés dans la forêt et à qui on a fait signer un contrat de travail de trois ans. Mais cette indignation n'entraîne pas l'empathie, tant s'en faut ! Les détails qu'il donne encore sur les malheureux me paraissent plus de nature les uns à susciter une réaction paternaliste, les autres à provoquer un sursaut de dégoût qu'à inspirer la pitié :

Ils fumaient dans des boîtes de conserve auxquelles ils adaptaient un roseau ! Ils étaient couverts de plaies. On me dit qu'ils avaient mis dix jours, toujours en troupeau, pour descendre la rivière ! C'était la première fois qu'ils voyaient la mer, un cargo, et ils appelaient celui-ci la grande pirogue !

¹⁵ Je cite les principaux types de voyageurs distingués par Tzvetan TODOROV dans *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, 1989, pp. 376-386.

Du pittoresque, n'est-ce pas ? Beaucoup de pittoresque, comme on en met dans les livres et même dans les atlas ! Pittoresque de l'odeur aussi, âcre, écoeurante ! Et de la crasse ! Et de la déclaration que me fit un médecin.

— Il y en a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de syphilitiques ! À l'un il manque deux doigts de pied, à l'autre, toute une main.

(pp. 18–19)

Une des choses qui m'ont frappé d'entrée de jeu, et que j'ai trouvée de plus en plus choquante au fil de ma lecture, c'est la perception globale des indigènes par le reporter, et aussi cette oreille complaisamment prêtée aux propos généralisants — et généralement dépréciatifs — que tiennent les colons à leur sujet. Qu'on en juge sur ces quelques extraits :

Au fait, où sont ces négresses qu'il suffit de se baisser pour cueillir ?

— Toutes ! me répond-on. Vous pouvez choisir ! Du moment que vous donnez dix francs, le mari est content. Mais attention à la syphilis... (p. 22)

Les nègres ont le temps ! Ils sont là depuis toujours ! Depuis toujours, ils ont des palabres à propos du mari qui n'est pas assez costaud ou des houes qui n'ont pas été rendues¹⁶. [...]

Ils ne comptent pas les années. Ils ne savent pas leur âge. Et ils ne s'inquiètent pas de savoir combien ils sont à grouiller dans la brousse autour du Blanc [...]. (pp. 47–48)

[Un chauffeur de camion noir a écrasé son ennemi sur la route, profitant de la supériorité que lui assurait son véhicule.]

Évoque-t-on les années de prison qu'il devra faire ? Il répondra comme n'importe quel nègre :

— Est-ce qu'on ne mange pas en prison ? [...]

Ils sont des millions comme ça dans l'Afrique sans borne qui vivent parce qu'ils sont nés et qu'ils ne sont pas encore morts, sans jamais avoir eu l'idée de se demander s'ils sont heureux. Savent-ils seulement ce que cela veut dire ? (pp. 51–52)

Les empoisonneurs, c'est tout le monde : c'est votre boy qui a été élevé par les pères blancs, votre cuisinier qui est allé deux fois en Europe, votre marchand de poisson... (p. 71)

¹⁶ Simenon fait ainsi allusion à l'impuissance maritale, cause de « divorce », lequel entraîne la restitution, par le père de la jeune femme, des biens (les houes) constituant le « prix d'achat » de cette dernière par son époux.

Alain Ruscio, dans *Le Credo de l'homme blanc*¹⁷, une étude consacrée aux fondements idéologiques de la domination française Outre-Mer, énumère les stéréotypes physiques, comportementaux et moraux apparaissant dans la plupart des écrits, marqués au coin du racisme, qui justifient l'entreprise coloniale. Le Blanc, physiquement, intellectuellement et moralement supérieur, est le parangon de l'homme accompli ; aisément identifiable, il édicte la norme du savoir-faire, du savoir-dire, du savoir-vivre et du savoir-jouir¹⁸ ; il déchoit en consentant au métissage et, *a fortiori*, en s'assimilant aux indigènes. Le Noir, difficile à distinguer de ses semblables, a, comparativement, des traits grossiers, des yeux démesurés, des lèvres énormes ; à l'aune du Blanc, ses performances dans les quatre domaines susdits sont insuffisantes ; demeuré proche de la nature, il est parfois apparenté à l'animal, ou volontiers présenté comme un enfant ; sa paresse est quasi invincible et ses relations avec ses congénères se caractérisent, tantôt par une excessive et bruyante gaieté, tantôt par une violence amoral. Les femmes noires donnent tout particulièrement lieu à des caractérisations révélatrices des désirs et des hantises des colons : tentatrices et corruptrices, foncièrement lascives et intéressées, elles sont dociles au désir du Blanc, mais leur soumission n'a d'égaux que leur froideur et leur frivolité.

Bon nombre de ces stéréotypes se retrouvent dans *L'Heure du nègre*. Ainsi **toutes** les femmes sont-elles infidèles, vénales et porteuses de maladies redoutables ; ainsi encore **tous** les hommes sont-ils résignés, insensibles, dépourvus de sens moral. J'ai déjà épinglé un passage (pp. 17-18) où les Noirs étaient perçus comme des animaux ; il en est plusieurs autres (pp. 38, 55, 77, 96). Le cliché de l'Africain-enfant est lui aussi au rendez-vous, et l'enfant apparaît ici, selon la célèbre formule, comme un pervers polymorphe. Après avoir évoqué divers comportements (vain bavardage, chicane, meurtre de sang-froid, anthropophagie), tous condamnables selon la norme européenne, et qu'il considère comme typiques de la population indigène, Simenon conclut :

[...] toutes ces histoires, palabres, procès, empoisonnements et cannibalisme sont à base d'ingénuité, mais d'ingénuité féroce, qui est celle des enfants et des peuples enfants. (p. 80)

¹⁷ Alain RUSCIO, *Le Credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, pp. 25-76.

¹⁸ Ces quatre compétences sont, selon Philippe HAMON (*Texte et idéologie*, Paris, P.U.F., 1984, pp. 19-41), les principaux objets de l'évaluation normative, qui constitue elle-même le principal facteur de l'effet-idéologie dans un texte.

Et parce que les Noirs ne partagent pas les conceptions européennes du bonheur et du malheur de vivre, parce qu'ils ont d'autres modes de communication, parce qu'ils ne témoignent pas de la même sensibilité, le reporter estime qu'ils n'ont aucune idée du bonheur et du malheur, aucune aptitude à communiquer, nulle sensibilité personnelle :

Ils vivent, et ça leur suffit. Ils ont été esclaves et je ne pense pas qu'ils aient été plus malheureux. C'est une notion qu'ils n'ont pas. Ils mangent. Ils boivent. Ils font l'amour.

Et de temps en temps, autour du feu, ils se mettent à parler avec volubilité, en riant. Ils parlent pour ne rien dire, pour faire du bruit, et cela les amuse pendant des heures, tandis que la noire Afrique stagne autour d'eux. [...]

Ici, il n'y a pas de sentimentalité, peut-être parce qu'il n'y a pas de littérature. Et la tristesse que nous voulons à toute force lire dans les yeux des nègres n'est pas leur tristesse à eux : c'est la tristesse de toute l'Afrique [...].

Les Blancs n'y sont pour rien ou plutôt ils en sont les victimes, car, si les Noirs s'accommodent de cette passivité de bétail, les Européens en meurent. (pp. 54-55)

Cette dernière phrase, où, de manière particulièrement claire, se manifeste à mes yeux l'idéologie raciste dont procède et que concourt à reproduire *L'Heure du nègre*, donne aussi clairement à entendre que, sous la plume de Simenon en 1932, racisme ne rime pas avec colonialisme. Au contraire de Gide et de Londres qui ont stigmatisé les abus et les crimes dont se rendent coupables certains colons, mais qui n'ont jamais remis en question le bien-fondé de la politique coloniale elle-même, Simenon dénonce l'absurdité foncière de celle-ci et il est, en contrepartie — nous allons le voir bientôt — enclin à l'indulgence envers certaines exactions, voire certaines formes de criminalité. Sa vision et son raisonnement, que je trouve fort rudimentaires, pourraient se gloser ainsi : la terre africaine est un monstre d'une invincible sauvagerie, d'une cruauté de bête ; sur ce continent inhumain vivent des hommes proches de l'état bestial ; laissons-les y vivre tranquilles et ne nous exposons pas davantage au ridicule et aux risques divers que nous encourrons à vouloir, tout à fait inutilement, les faire profiter des bienfaits d'une civilisation là-bas incongrue :

Parce que l'Afrique n'a rien de commun avec vous ! Tout le bagage qu'on a amené est inutile ! Tous les souvenirs d'Europe ressemblent bientôt à une mauvaise plaisanterie. Les vérités de là-bas sont ici des stupidités. (p. 78)

S'il trouve pour le moins regrettable que l'Europe ait entrepris d'exporter en Afrique ses valeurs, ses normes de comportement, ses codes et ses lois,

s'il déplore qu'elle gaspille autant de forces vives à l'impossible entreprise de les faire adopter, Simenon ne reste pas aveugle aux modifications sociologiques qui affectent une partie de la population africaine. Mais de même qu'il tourne en dérision ou qu'il constitue en objet de scandale les tentatives des Blancs pour soumettre la nature, de même se montre-t-il fort critique et fort pessimiste quant aux résultats de ce qu'il nomme « évolution ». Simenon distingue trois « degrés d'évolution » :

Tout en bas, il y a le nègre de brousse ou de forêt, le nègre nu [...].

Ramassé par un recruteur, ce nègre-là devient un « travailleur », a droit à une case en briques et tôle ondulée et aux inspections des délégués de la Société des Nations. [...]

Reste le troisième, le clerc, qui a été à l'école chez les pères ou ailleurs. Il parle le français, parfois l'anglais, tape à la machine et certains sténographient à merveille. (p. 52)

Je n'insiste pas sur le fait que cette manière de voir le changement comme une évolution est révélatrice des préjugés du reporter : le modèle humain unique et indépassable, c'est le Blanc cultivé qui, à ses yeux, l'incarne. Nulle trace, dans *L'Heure du nègre*, d'un effort pour appréhender la culture indigène, au sens anthropologique d'« ensemble d'habitudes et de représentations mentales constituant, par rapport à d'autres, un système original et se communiquant, par des moyens divers mais relativement invariables, à tous les membres d'une certaine population »¹⁹. Simenon passe à côté des sociétés noires, ne manifeste aucun intérêt pour leur organisation, leur fonctionnement, leurs valeurs, ce qui le conduit constamment à... juger sans comprendre.

Pour leur prêter attention, il aurait fallu soit qu'il dispose d'un mentor susceptible d'une approche « culturaliste » avant la lettre²⁰, d'un mentor capable de lui faire connaître la différence des natifs sans rapporter leurs

¹⁹ Denis KAMBOUCHNER, « La culture », dans Denis KAMBOUCHNER (dir.), *Notions de philosophie III*, Paris, Gallimard, 1995, p. 447. Cette acception du mot culture est attestée dès le début des années 1870 : « Le mot *culture*, pris dans son sens ethnographique le plus étendu, désigne ce tout complexe comprenant les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres facultés acquises par l'homme dans l'état social » (E. B. TYLOR, *Primitive culture*, 1870, t. 1, p. 1).

²⁰ Le culturalisme, illustré notamment par M. Mead, A. Kardiner, R. Benedict, R. Linton et G. Bateson, est un courant de pensée anthropologique qui refuse de considérer les manifestations de la culture au sens classique (philosophie, arts, sciences) comme des productions culturelles supérieures aux croyances, coutumes, mœurs et techniques singularisant elles aussi la manière dont un groupe humain transcende l'animalité.

spécificités aux opinions et aux normes de comportement des colons, soit qu'il séjourne beaucoup plus longtemps dans cette Afrique profonde qu'il ne fait que traverser au pas de charge.

Ni Fenton Bresler²¹, ni Stanley Eskin²², ni Pierre Assouline²³ ne font preuve d'un grand souci de précision quant aux dates du voyage en Afrique. Bresler (p. 129) ramène à « plusieurs mois » la durée d'une expédition qui, aux dires de Simenon lui-même dans *Point-Virgule*, aurait duré « plus d'un an »; Eskin (p. 148), plus vague encore, parle d'un « long périple africain durant l'été 1932 »; pour Assouline (p. 256), on est déjà « au cœur de l'été 1932 » lorsque Simenon s'équipe, à Marseille, d'un casque colonial, avant d'embarquer pour l'Égypte. Par ailleurs, si l'on en croit Francis Valéry²⁴, en septembre de cette même année, Simenon s'est déjà attelé à la rédaction des six reportages composant *L'Heure du nègre*, articles qui seront publiés dans *Voilà* du 8 octobre au 12 novembre 1932. Au maximum, le voyage a donc duré trois mois. Or considérons l'itinéraire et les moyens de déplacement : Marseille–Le Caire (par bateau) ; Le Caire–Assouan (par train) ; Assouan–Khartoum–Juba (par avion) ; Juba–Stanleyville (un millier de kilomètres en voiture) ; Stanleyville–Matadi (1 700 kilomètres, sur un bateau à aubes qui descend le fleuve Congo) ; Matadi–Bordeaux (à bord d'un cargo qui fait escale à Port-Gentil, Libreville et Conakry et « met trois semaines à regagner la France »²⁵). Le moins que l'on puisse dire, c'est que Simenon n'a guère eu le temps de s'attarder. L'Afrique, où Gide a séjourné près d'un an (de juillet 1925 à mai 1926) avant de publier son *Voyage au Congo* (1927) et son *Retour du Tchad* (1928), l'Afrique qu'Albert Londres a sillonnée pendant quatre mois, mais avec le projet précis d'enquêter sur l'esclavage, l'Afrique, Georges Simenon la traverse en « homme pressé ». Et cet homme pressé se contente, me semble-t-il, de faire part d'impressions et d'opinions personnelles ou de témoignages et d'avis qui, tous, plus ou moins sensiblement, sont travaillés par l'idéologie raciste.

« Je suis un antiraciste convaincu et je ne connais pas de race supérieure ni de race inférieure », déclare Simenon à Francis Lacassin²⁶, dans une

²¹ FENTON BRESLER, *L'Énigme Georges Simenon*, Paris, Balland, 1985, pp. 129–132, 1^e éd. 1983.

²² STANLEY ESKIN, *Simenon. Une biographie*, Paris, Presses de la Cité, 1990, pp. 148–153, 1^e éd. 1987.

²³ PIERRE ASSOULINE, *Simenon. Biographie*, Paris, Julliard, 1992, pp. 256–265.

²⁴ FRANCIS VALÉRY, *Loc. cit.*, p. 11.

²⁵ GEORGES SIMENON, *Le Coup de lune*, Paris, Fayard, 1933, rééd. « Le Livre de Poche », p. 57.

²⁶ « Préface » d'*À la recherche de l'homme nu*, p. 16.

interview qu'il accorde au critique en 1975. Je m'en voudrais de laisser entendre qu'il n'est pas sincère, alors, en disant cela. Mais, comme l'écrit Paul Ricoeur, « l'idéologie opère dans notre dos »²⁷. Par ailleurs, je ne vois aucune raison de créditer le jeune reporter des idées sur la question raciale que le romancier a pu faire siennes une quarantaine d'années plus tard : la remarquable cohésion thématique de l'œuvre simenonienne est un fait attesté par les spécialistes, l'immutabilité de la personnalité de l'écrivain relève en revanche de la légende qu'il a forgée lui-même et qu'il est facile de dénoncer, notamment en pointant les contradictions entre les textes constitutifs de cette légende et ceux que l'écrivain a produits sans souci d'ériger sa propre statue²⁸. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, ce n'est pas ici l'auteur qui m'intéresse, c'est *L'Heure du nègre*, c'est l'un de ses écrits, dont je soutiens qu'il véhicule des représentations racistes. Si ce qui précède manque encore de force persuasive, ce qui suit constituera peut-être un argument décisif. Comment, en effet, Simenon caractérise-t-il, dans ce texte, le Noir à chaque étape de son « évolution » ?

Le « bassengi », l'homme de l'Afrique profonde ? Il est appréhendé selon des perspectives très réductrices. La première fois qu'il apparaît, c'est dans le deuxième article, relatant le séjour du reporter chez un administrateur belge, à l'époque des « grands palabres ». Ce que Simenon impose d'abord, c'est la vision contrastée, ridicule, des administrateurs « habillés avec une certaine solennité » et des « nègres tout nus », radicalement étrangers à l'esprit de rendement qui anime les Européens.

Les femmes portent en tout et pour tout une petite touffe d'herbes séchées sur le sexe, et les hommes, moins coquets, se contentent d'un bout de chiffon. Ils ne fabriquent rien ! Ils ne vendent rien ! Ils cultivent exactement les dix acres de terrain que les Blancs les obligent à cultiver. Cela veut dire qu'avec une pointe de fer, ils raclent la terre en surface, laissent tomber des graines et que, deux mois plus tard, par le travail d'une journée, il pousse de quoi nourrir une famille pendant une année. (pp. 32-33)

²⁷ Paul RICŒUR, « Science et idéologie », dans *Revue philosophique de Louvain*, n° 72, 1974.

²⁸ Par exemple, en 1975, à l'appui de son antiracisme, Simenon dira à Lacassin entre autres ceci : « Le Noir a fait le romancier bien avant que nous autres Blancs n'ayons pensé aux romanciers. Chaque tribu a son raconteur d'histoires, qui est lui-même fils de raconteur d'histoires. La fonction se transmet par filiation, parce que tout petit déjà le Noir apprend l'histoire de sa tribu, puis les légendes de sa tribu, qui s'accroissent sans cesse, car l'imagination y joue un rôle aussi » (p. 17). On chercherait vainement dans *L'Heure du nègre* les prodromes d'une telle reconnaissance de la culture des Noirs et de sa valeur spécifique. Ce que l'on y trouve, en revanche, c'est ce constat dénigrant : « Ici, il n'y a pas de sentimentalité, peut-être parce qu'il n'y a pas de littérature » (p. 54).

L'orientation argumentative du propos (indiquée notamment par la locution adverbiale dépréciative « en tout et pour tout », l'ironique groupe épithète « moins coquets », le verbe péjoratif « se contentent », la construction symétrique des deux exclamatives, l'adverbe limitatif « exactement », la paraphrase railleuse du verbe « cultiver ») me paraît assez sensible : les Noirs sont de bien piètres administrés. Il n'est au demeurant pas douteux que cette disqualification rejaillisse sur les administrateurs eux-mêmes dont, nous l'avons vu, le reporter satirise l'action.

Choissant avec soin les détails peu flatteurs (naïve fierté, désordre bruyant, accoutrement disparate), voire de nature à inspirer la répulsion (âcre odeur corporelle, lèpre), usant d'un vocabulaire souvent péjoratif (« une bande hurlante de noirs » [p. 35], « cela grouille » [p. 38]), Simenon propose des chefs indigènes et de leur nombreuse escorte venus aux palabres des images bien de nature à renforcer l'impression initiale. Davantage : dans sa relation des procès, il donne sans cesse à entendre que le « nègre nu » est radicalement dépourvu de sens moral et d'esprit de sérieux :

Les nègres s'amusent. Ils se marient, renvoient leurs femmes,
versent des dots qu'ils réclament ensuite, se trompent mutuellement
et accourent du fond de la brousse pour expliquer tout ça au Blanc,
qui les regarde avec de gros yeux ennuyés. (p. 45)

Toutes les « affaires de justice » dont le reporter fait état ont trait aux relations entre le code des rapports sexuels et celui des rapports économiques. Ces relations ne sont évidemment pas étrangères à Simenon qui les a déjà thématiques dans plusieurs *Maigret* (*Le Charretier de la Providence*, *Le Chien jaune*, *L'Ombre chinoise*, *Chez les Flamands*, etc.). Toutefois, on chercherait vainement un parallèle entre le mariage d'argent ou la liaison intéressée chez les Européens, et le troc dont les femmes font l'objet en Afrique. Sur l'un et l'autre continents, ce sont pourtant les mêmes calculs sordides, la même âpreté dans la recherche de dédommagements, le même mépris de l'être humain²⁹. Mais l'auteur de *L'Heure du nègre* se borne à énumérer sèchement les revendications des Noirs, et ces revendications-là ne peuvent manquer d'être perçues comme dérisoires par la majorité des lecteurs de *Voilà* aux yeux desquels une chèvre, une houe, une couverture, un pagne n'ont évidemment pas une grande valeur. Ne disant mot de ce que

²⁹ En posant cette similitude, je suis très conscient de manquer de sens du relatif. Aussi bien pensé-je que le relativisme doit céder le pas lorsque sont en jeu les quelques idées, les rares valeurs susceptibles de constituer un humanisme universel : l'égalité des femmes et des hommes, le refus de les traiter en monnaie d'échange font partie de ces idées-là.

ces biens peuvent représenter pour les Africains, Simenon laisse entendre (donne à entendre?) que ces derniers estent pour presque rien et font scandaleusement peu de cas de la personne humaine :

Une [...] femme, abandonnée par son amant qui se marie, demande une indemnité pour avoir vécu trois ans avec lui. Le tribunal lui accorde deux pagnes, une couverture et cinquante francs. [...]

Un mari renvoie sa femme parce qu'elle est lépreuse et réclame le remboursement de la dot : cinq houes et deux chèvres. Le père de la femme prétend qu'il n'y a que quatre houes, qu'il a apportées. On entend dix témoins. Il y avait bien cinq houes et le mari les emporte, bénissant la lèpre !

Ridiculement nus, inaptés au rendement (pp. 32–33), bruyants (p. 35), puants (p. 40), naïfs (p. 34), impressionnables (p. 38), procéduriers (pp. 40–45), dépourvus de sentiments (p. 44), superstitieux (p. 50), vindicatifs (p. 77), amoureux (p. 51), anthropophages (p. 72), résignés (p. 65), les Noirs de l'Afrique profonde sont dépeints comme des sous-hommes, « qui vivent parce qu'ils sont nés et qu'ils ne sont pas encore morts, sans jamais avoir eu l'idée de se demander s'ils sont heureux » (p. 52).

Et ceux qui en sont au deuxième degré de l'évolution, les « travailleurs » recrutés par les Blancs pour la mise en valeur de l'Afrique et au bénéfice desquels la Société des Nations a prévu divers « services sociaux » ? Tout ce que Simenon dit d'eux concourt à faire penser que soit ils refusent le confort et l'hygiène rudimentaires dont ils pourraient profiter (pp. 50 et 57), soit ils détournent de leur usage les inventions du « génie européen » pour assouvir leurs instincts primaires. On trouve ainsi dans le reportage l'anecdote de ces infirmiers qui couchent avec des malades syphilitiques, assurés qu'ils sont d'une injection salvatrice (p. 50), ou encore celle de ce chauffeur de camion qui utilise son véhicule pour éliminer un ennemi sans courir le moindre risque et qui, menacé de prison, envisage son avenir avec confiance : « Est-ce qu'on ne mange pas en prison ? » (p. 51)

Je ne soupçonne pas Simenon d'inventer quoi que ce soit, je crois volontiers qu'il se fait le rapporteur d'histoires vraies. Je fais seulement remarquer qu'il rapporte exclusivement ce qui contribue à faire admettre sa thèse explicite : la colonisation est une entreprise aberrante. Mais se bornant à ce rapport exclusif, renonçant à la moindre tentative d'explication, se dérochant à tout effort de comprendre la mentalité des Africains et les perturbations de cette mentalité provoquées par le choc des cultures, imposant le seul point de vue de l'Européen, évaluant les conduites des indigènes à l'aune de sa propre civilisation, il accrédite en même temps

une thèse latente : les Noirs sont inférieurs aux Blancs et la plupart d'entre eux, accoutumés à céder aux pulsions élémentaires, sont incapables de se hisser au niveau de ces derniers. Cette thèse-là est particulièrement perceptible dans la cinquième partie du reportage, où l'auteur brosse un portrait sommaire des Africains à chaque degré de leur évolution. Après avoir évoqué le « nègre de brousse ou de forêt [...] qui fera tout pour un morceau de sel ou une cigarette » (p. 92), Simenon caractérise le « travailleur » d'abord par les droits minables que lui vaut son statut, ensuite par les signes évidents de son élévation sociale, qui le ridiculisent aux yeux de l'homme blanc :

Il arbore alors des vieux pantalons, une chemise trouée qu'il lui arrive aussi bien d'accompagner d'un chapeau melon que d'un vieux casque, d'une casquette, ou d'une plume plantée dans les cheveux.

(p. 92)

Une fois de plus un rapide examen stylistique en dit long sur l'orientation argumentative. Le choix du verbe « arbore », compte tenu des deux compléments, l'emploi ironique de la locution adverbiale « aussi bien » et l'énumération des couvre-chef hétérogènes ne laissent planer aucun doute sur la conclusion implicite : ces gens-là n'ont aucun goût vestimentaire et sont assez stupides pour se parer de rebuts. La valeur symbolique qu'accordent les Noirs à ces oripeaux européens échappe-t-elle au reporter ou se garde-t-il d'en dire mot pour que chaque détail de sa relation contribue à une impression d'ensemble affligeante ? Je n'en sais rien. La seule chose sûre, pour moi, est que les Noirs font les frais de l'opération.

Reste le cas de ceux — rares et caractéristiques des zones de colonisation septentrionales — qui ont atteint « le troisième degré de l'évolution », les Africains scolarisés, les « clercs », ayant appris la langue des colons et à qui ces derniers confient volontiers les tâches administratives subalternes. Des « travailleurs » et des « bassengi », ils se distinguent par l'apparence, mais ils demeurent attachés à la sorcellerie ancestrale (p. 97). « Mélange d'ingénuité et d'orgueil » (p. 111), ce sont en somme, pour la plupart,

les mêmes âmes d'enfants, à la différence près qu'[...] on [leur] a laissé croire à leur importance et que, comme des enfants gâtés, ils ont pris de mauvaises habitudes.

(p. 110)

Comme il l'a fait pour donner à connaître les deux catégories sociologiques précédentes, Simenon recourt, pour évoquer les Noirs les plus « évolués », à deux techniques distinctes : celle du portrait de type et celle de l'anecdote. Un mot du portrait, tout d'abord, qui implique la caractérisation par l'aspect et par les mœurs. Pour ce qui est de l'apparence, le « clerc » s'empresse d'acquérir les biens matériels manifestant l'appartenance à l'élite sociale : l'uniforme vestimentaire de la classe moyenne, mais dans le style

tape-à-l'œil³⁰ (pp. 91, 93-94 et 111-112), indice d'un goût peu sûr ou résidu d'une attirance enfantine pour les couleurs voyantes, le véhicule personnel, de plus en plus impressionnant (vélo, moto, auto). En ce qui concerne la mentalité et les conduites, il apparaît comme « l'homme du ressentiment »

[...] pour qui c'est une volupté de bousculer un Blanc. (p. 91)

À son guichet, des Blancs font la queue et il savoure la volupté de les voir attendre. Il peut devenir sergent de ville, gendarme, et dresser des procès-verbaux aux Français. (p. 93)

Et voici l'anecdote, personnelle en l'occurrence. Simenon, à bord du bateau qui le ramène en Europe, longe la côte africaine, faisant escale dans plusieurs ports français, caractéristiques par un brassage racial qui ne laisse pas de l'inquiéter. Sur le pont des quatrième classe, il s'apprête à photographier — sans le moindre scrupule, notons-le — une famille de « nègres nus » lorsqu'il s'entend réclamer cent francs par le père. Il s'agit en fait d'un « clerc » et des siens qui débarqueront « en grande pompe, devant la famille émerveillée qui les attendait » (p. 94). De cette anecdote, le reporter s'empresse de donner lui-même l'interprétation qui convient. Opposant le comportement discriminatoire des colons belges et surtout anglais à celui des français, il écrit :

Les têtes froides, Anglais ou Belges, empêchent le pays d'exister par lui-même.

La France, elle, a créé de la Vie.

Mais un petit clerc noir, avec sa femme en robe rose et ses enfants en costume chasseur, m'a demandé cent francs en échange de la permission de prendre une photographie, ce qu'aucun paysan de chez nous n'aurait osé, n'aurait même eu l'idée de faire !

On remarquera le « mais » argumentatif³¹ qui réfute la conclusion implicite : la politique coloniale française est préférable à l'anglaise et à la belge. Elle a certes « créé de la Vie », cette politique, mais ce n'est pas une raison suffisante pour l'ériger en modèle, car elle a suscité également une insolente mentalité mercantile. Et c'est l'insolence bien plus que le mercantilisme qui choque le reporter, comme en témoignent le choix de la désignation « un petit clerc noir avec sa femme en robe rose et ses enfants

³⁰ Simenon précise qu'il « s'habille à la succursale des Nouvelles-Galeries » (p. 93). Dans le contexte, cette précision est grosse de sous-entendus : l'Africain évolué opte pour le prêt-à-porter petit-bourgeois. Comme s'il avait le choix !

³¹ Cf. Oswald DUCROT *et al.*, *Les Mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, ch. 3.

en costume chasseur» ainsi que le recours à la comparaison «ce qu'aucun paysan de chez nous n'aurait osé, n'aurait même eu l'idée de faire».

Bien d'autres réactions du reporter me paraissent tout aussi révélatrices de la profonde indignation que suscitent en lui les comportements égalitaires des Noirs. Qu'on en juge sur ces extraits :

La première personne qui vous bouscule est un nègre, que vous retrouverez tout à l'heure au guichet des chèques de la banque. Il vous bouscule parce qu'il est votre égal : il est en effet citoyen français. (p. 90)

Il y a des Noirs en moto et même des Noirs qui ont leur auto. Et cette auto qui passe plonge dans un nuage de poussière un pauvre Français qui n'est que capitaine d'infanterie. (p. 93)

J'ai souffert, chez les uns, de voir un grand chef traité comme un valet par un blanc-bec de Bruxelles. Mais j'étais mal à l'aise, chez les autres, quand des nègres plus agiles et plus forts que moi me bouscuaient pour entrer dans le tramway et que je risquais de rester sur le trottoir. (pp. 95-96)

N'est-on pas en droit de se demander si ce qui choque Simenon, ce n'est pas d'être bousculé **par un nègre**, de voir un officier blanc victime d'un chauffard **noir**, de faire les frais de la loi du plus fort lorsque le plus fort est **Africain**? À tout le moins peut-on s'étonner que l'écrivain ne trouve pas tout naturel, **lorsqu'il voyage en Afrique**, de voir des Africains prendre le pas sur des Européens. Mais je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'en tenir à cette réaction minimaliste : l'auteur de *L'Heure du nègre* ne perçoit pas l'indigène comme un égal et, à ceux qui ne l'auraient pas compris d'entrée de jeu ou au fil de la lecture du reportage, les ultimes paragraphes du dernier article le signifient sans laisser planer l'ombre du moindre doute :

Nous avons encore, dans la forêt et dans la brousse, le nègre-bébé, qui joue avec une vieille boîte à sardines et partage une cigarette entre tout un village.

Dans les villes, le nègre à l'âge ingrat joue avec des cravates, des machines à écrire et des souliers à tige de drap. Il commence même à jouer à la politique, puis s'en va bien vite montrer aux benjamins de son village ce qu'il sait et ce qu'il est devenu. [...]

Les nègres sont des gosses qui grandissent. Ceux de la brousse, les nègres nus, auront demain des pagnes et des culottes. Les travailleurs auront leur permis de conduire. Et les adolescents si gauches seront des adultes.

Le peuple-enfant grandit. Demain, il atteindra l'âge adulte. Mais en attendant, n'y a-t-il pas lieu de s'indigner qu'un «gamin mal élevé» vous bouscule? En 1932, en tout cas, Simenon ne doute pas le moins du monde

de s'indigner à bon droit, et par là il fait preuve de racisme vulgaire. Pour moi, sans nul doute, la jeune vedette littéraire des années trente n'a pas encore adopté les idées égalitaristes que proclamera l'auteur patriarche des années soixante-dix.

On pourrait, au demeurant, estimer incompatibles la vision qu'il donne d'un continent indomptable qui impose sa loi, qui « conduit le troupeau à peau noire et à peau blanche [...] sans jamais permettre [...] un semblant de libre arbitre » (p. 55), et celle de l'« évolution » des indigènes qui, au contact des Blancs, passent progressivement, pour reprendre les mots du reporter, du statut d'enfant à celui d'adulte. Ou bien il y a effectivement lieu de parler d'une **détermination** par le sol et le climat, qui maintiennent ou qui ravalent l'homme à l'état quasi bestial, ou bien l'on rompt avec la pensée déterministe et l'on admet cette **perfectibilité**, chère à Rousseau, cette capacité de transformation qui transcende les différences physiques et fonde l'humanité commune dans la liberté et la volonté. Simenon, lui, soutient à la fois que l'Afrique est toute-puissante, qu'elle voue les autochtones à un destin de bêtes, qu'elle ruine d'avance la tentative des Blancs s'efforçant d'y implanter leur civilisation, et que les Noirs, petit à petit, s'européanisent, quand bien même ne feraient-ils qu'adopter les comportements les moins estimables de leurs colonisateurs. Si un changement est constatable, fût-il lié à l'urbanisation et limité à une frange de la population africaine, c'est qu'une possibilité de changement existe et qu'il y a donc lieu de réfléchir aux conditions du progrès. Cette réflexion-là, le reporter l'évade, se bornant à l'affligeant constat de modifications qu'il juge tantôt dérisoires, tantôt outrageantes pour l'homme supérieur qu'incarne à ses yeux le Blanc.

Les Blancs

LES THÈSES fondamentales de l'idéologie raciste sont au nombre de cinq, selon Tzvetan Todorov³², et elles peuvent s'énoncer ainsi : 1°) Il existe des races, distinctes par des caractéristiques physiques ; 2°) à ces caractéristiques physiques sont liés des traits moraux, dont procèdent des différences culturelles ; 3°) le comportement de l'individu est déterminé par son appartenance racio-culturelle ; 4°) les races et les cultures afférentes ne se valent pas, mais forment une hiérarchie au sommet de laquelle se trouvent la race

³² Tzvetan TODOROV, *op. cit.*, pp. 113-119

et la culture du raciste ; 5^o) cette inégalité fondamentale fonde en raison toute politique de soumission — voire d'élimination — des races inférieures par les races supérieures. Cette dernière thèse est absente de *L'Heure du nègre*. Non seulement elle est absente, mais elle est remplacée par une thèse quasi inverse : il est déraisonnable de vouloir importer en Afrique la civilisation européenne. C'est, me semble-t-il, ce remplacement-là qui dissimule le racisme foncier de l'ensemble du reportage au lecteur pressé, et peut-être tout heureux de pouvoir dédouaner ses propres idées sur l'inégalité des races en avalisant une critique du colonialisme. Si face aux Noirs, tous puérilement amoraux, vindicatifs, naïfs, superstitieux, etc., Simenon avait campé des Blancs tous vertueux, généreux, lucides, raisonnables, *L'Heure du nègre* aurait pu figurer en assez bonne place au rayon des apologies du colonialisme. Mais ce n'est évidemment pas le cas : rares sont les Européens dont la conduite trouve grâce à ses yeux, et ceux qu'il considère avec une certaine aménité sont hélas ! selon moi, les pires.

En fait, je le répète, il est plus question des Blancs que des Noirs dans *L'Heure du nègre*. Le reportage, où l'intention persuasive prime constamment celle d'informer, tend à faire admettre la même conclusion : la présence blanche en Afrique est une monstrueuse incongruité. Elle apparaît d'ailleurs explicitement, cette conclusion, à deux endroits stratégiques du texte, la fin du premier article et celle du dernier ; elle apparaît sous une forme d'autant plus frappante qu'elle est vulgairement racoleuse, qu'elle parodie un slogan publicitaire à la mode (« L'Afrique vous parle »), et qu'elle est attribuée à un vieux colon parlant d'expérience : « L'Afrique vous dit m... ». Pour Simenon, tout dialogue avec le continent noir est impossible. Je dirais volontiers, quitte à ce qu'on me reproche un brin de malveillance, qu'il projette et généralise ainsi sa propre incapacité à prendre langue avec les indigènes.

Le reporter n'opère pas une stratification de la population blanche, ainsi qu'il l'a fait pour la noire ; en revanche, ici comme là, se manifestent le même empressement à allonger l'individu sur le lit de Procuste du type, et la même volonté de ne donner à connaître que ce qui peut avoir valeur d'argument à l'appui de la conclusion susdite. L'on pourrait m'objecter que le genre du reportage implique la recherche du typique, et qu'il n'impose pas celle de l'objectivité : comment, dès lors, reprocher à l'écrivain de se conformer aux règles du genre, et de profiter des libertés qu'il offre ? Je conviens volontiers du bien-fondé de l'objection. Mais, attentif à mettre en lumière les facteurs de l'effet idéologique, puis-je négliger ceux-là, très puissants, qui consistent à saisir l'individu comme représentant d'un groupe et à ne retenir de la mentalité et de l'action de ce groupe que ce qui prête

le flanc à la critique négative? Je ne dis pas que Simenon est un mauvais reporter, je dis qu'il est un pamphlétaire, un polémiste très avisé et qu'il use habilement des conventions et de la marge de manœuvre inhérentes au reportage pour accréditer une thèse que le genre ne présuppose pas³³.

Sur la terre africaine, il n'y a donc pas de Blancs discriminés sur la base du « degré d'évolution ». L'on pourrait d'ailleurs, soit dit en passant, interpréter cette absence de mise en parallèle comme un indice de racisme supplémentaire, la distinction entre civilisation et sauvagerie étant également applicable aux Européens, pour autant que l'on accepte comme critères de la civilisation autre chose que les coutumes vestimentaires ou hygiéniques, le souci du rendement, l'esprit de sérieux, la volonté de dominer les éléments naturels, la référence à des lois écrites, etc. Pas de Blancs plus ou moins évolués, dis-je, mais des Blancs occupant des places bien distinctes, à défaut d'être fixes, sur l'échiquier des relations socio-économiques. Simenon évoque ainsi les représentants officiels du pouvoir métropolitain, ceux qui gravitent dans la sphère commerciale, et les marginaux, épaves qui ont généralement fait partie du groupe précédent.

Plusieurs caractéristiques les apparentent. Tout d'abord le déclassement par le haut : à diverses reprises (pp. 28–29, 37, 85, 87) Simenon note qu'ils occupent sur l'échelle sociale une position à laquelle ils n'auraient généralement pas pu prétendre s'ils étaient restés en Europe. « Là-bas [*i.e.* en Afrique], le fait d'être un Blanc, le dernier des Blancs, est déjà une supériorité » (p. 29). Même le marginal n'est pas le réprouvé, l'exclu qu'il serait sans doute dans son pays d'origine : l'ex-bagnard Decoin, la première personne dont il est question dans *L'Heure du nègre*, vit d'expédients, mais en patriarche polygame, et il a toujours, si je puis dire, ses entrées dans le monde de ses compatriotes.

Cette promotion, l'idée confuse de prendre une revanche sociale, et la conviction largement partagée que les Noirs sont des sous-hommes inspirent aux colons un sentiment de supériorité et leur dictent des comportements au mieux condescendants, au pire criminels, avec entre ces deux extrêmes, tout l'éventail des mépris, des vexations et des violences.

Par rapport à ce sentiment et à ces comportements-là, l'attitude du reporter apparaît fort ambiguë. Ce qui l'affecte et ce qu'il stigmatise, c'est, exclusivement, l'arrogance — et la bêtise — des **jeunes** coloniaux (pp. 36–37 et 95–96). Si l'on se souvient que Simenon n'a lui-même pas trente ans

³³ « Le reportage n'est pas une leçon de morale illustrée par quelques exemples », écrit Jean-Dominique BOUCHER, *op. cit.*, p.16.

lors de son voyage en Afrique, on s'étonne un peu de le voir ainsi jouer à l'ainé réprobateur. Il s'indigne de la désinvolture avec laquelle un « bon petit jeune homme » « de vingt-cinq ans » qui « en Europe serait, dans une banque, employé au guichet des chèques, ou vendeur à un rayon sérieux, comme les chaussures ou les meubles d'un grand magasin » (pp. 36–37), un « blanc-bec de Bruxelles » (p. 95) traite un vénérable chef indigène. Ailleurs il dénoncera la prétentieuse inexpérience des « jeunes substitués, des licenciés ès de tas de choses » (p. 81) qui s'imaginent pouvoir régenter l'Afrique.

Il n'est pas interdit de penser que l'animosité ainsi manifestée par le reporter à l'endroit de cette jeunesse coloniale procède de l'exaspération provoquée par la conduite de son propre frère cadet et de sa femme qui jouent les importants à Matadi, la cité portuaire du Congo belge³⁴. Simenon passe cinq jours en leur compagnie et, de ce séjour-là, nulle trace explicite dans *L'Heure du nègre* : Christian, le fils préféré d'Henriette Simenon, est, pour une première fois — il y en aura bien d'autres ! — victime d'un règlement de compte littéraire. Mais je dirais volontiers que sa figure apparaît en filigrane du reportage, qu'elle est l'archétype de tous les blancs-becs auxquels ce dernier fait allusion et qu'elle autorise le reporter à adopter la pose, quelque peu ridicule en l'occurrence, de l'adulte désapprobateur.

Quoi qu'il en soit, la superbe et la sotte présomption inspirées aux colons nouveaux venus à la fois par l'idée de leur propre ascension sociale et par celle de l'infériorité des Noirs n'est pas tout ce qu'ils ont en partage. Simenon insiste également beaucoup sur le fait que la plupart d'entre eux sont les victimes d'une illusion, propagée par les affiches invitant à s'engager dans l'entreprise coloniale (pp. 22–24 et 29–30), par la littérature³⁵ et le cinéma³⁶ exotiques où miroitent paysages luxuriants, nature aussi généreuse qu'accueillante, indigènes peu farouches toutes à la dévotion du Blanc

³⁴ Fenton BRESLER, *op. cit.*, p. 130; Stanley ESKIN, *op. cit.*, p. 150; Pierre ASSOULINE, *op. cit.*, p. 259.

³⁵ Sur cette question cf. entre autres T. TODOROV (*op. cit.*, pp. 295–386), J.-M. MOURA (*op. cit.*, pp. 70–88; 95–106; 120–132) et A. RUSCIO (*op. cit.*, pp. 44–75; 149–226).

³⁶ Catherine COQUERY-VIDROVITCH et Charles-Robert AGERON (*Histoire de la France coloniale, III, Le déclin*, Paris, Armand Colin, 1991, rééd. coll. « Agora », 1996, pp. 136–140) dénombrent, au cours des années trente, 53 films d'aventures dont l'histoire a un cadre africain, mais six fictions seulement se déroulent en Afrique noire. « Ce qui ressort de cette filmographie, notent-ils, au-delà d'une image d'Épinal toujours présente, c'est le sentiment d'une situation inextricable, faite d'attraction et de répulsion, mais désormais suffisamment installée pour que l'on pressente le moment où la complexité des échanges interculturels, seul problème abordé faute d'oser affronter celui des conflits politiques et sociaux, commençait d'interpeller sérieusement le colonisateur sur la situation du colonisé » (p. 140).

(pp. 25–26 et 30), par le discours mensonger, « frimeur », des rapatriés (pp. 27–28), et par celui, aussi fallacieux qu'exaltant, des promoteurs de la civilisation en terre africaine (p. 65).

Victimes d'une illusion, qu'est-ce à dire? D'abord que la réalité du continent noir se révèle toute différente des représentations attirantes qui, entre autres raisons³⁷, les ont décidés à s'expatrier. La chaleur est accablante (pp. 19, 59); le climat, débilitant (pp. 25, 46, 101); l'odeur, insupportable (pp. 18, 40); la faune et la flore, décevantes (pp. 27, 52–53, 65), sinistres même (p. 55); les amours coloniales sans joie (pp. 23, 28), sources de tracasseries (pp. 23, 86) et causes de maladies vénériennes (pp. 25, 29). Ensuite que le travail est peu exaltant (pp. 25, 39) et ses conditions extrêmement pénibles (pp. 61, 64), voire meurtrières (pp. 57, 65), tant à cause de l'ignorance (pp. 59–60), de l'incurie (pp. 64–65) et des exigences paperassières (pp. 44–45, 48, 63) des pouvoirs métropolitains qu'à cause du milieu naturel (pp. 56, 59) et de la mentalité de la population indigène qu'il faut utiliser comme main-d'œuvre (pp. 56, 59). Victimes d'une illusion veut dire encore que l'Afrique, affligeante et hostile, prédispose à la fuite dans l'alcool (pp. 17, 26–27, 78) et à l'endettement (p. 28), que non seulement elle ruine la santé physique mais qu'elle finit par altérer plus ou moins gravement le mental (pp. 61–63, 75–78). Victimes d'une illusion veut dire enfin — et c'est sans doute le pire — que, même dessillé, le colon n'est pas moins soumis à « une intoxication progressive » (p. 110) : de retour au pays, aussi déçu, aussi dégoûté soit-il, il ne songe qu'à retrouver « l'arrière-goût de la faim, de la soif, de la fatigue, de cet effort physique et intense, du contact avec ce qu'il y a de plus poisseux mais de plus fort dans la nature » (p. 100). Et si ce n'est pas cette aspiration-là qui le pousse, il repartira quand même :

Par orgueil d'abord. Ensuite parce qu'il a pris des habitudes qu'il ne pourrait garder en France. [...]

Il repartira aussi parce que là-bas, il a un boy qui lui cire ses chaussures et qu'il a le droit d'engueuler! Il repartira surtout parce qu'il n'a pas d'autre avenir, parce que les places sont rares en France, et qu'il a des dettes chez son patron de Port-Gentil, chez le bistrot, partout. Et qu'on l'a obligé à signer un nouveau contrat. (p. 28)

Dans son livre intitulé *L'Effet-Personnage dans le roman*³⁸, Vincent Jouve note que l'investissement du lecteur dans tel ou tel personnage

³⁷ Au nombre desquelles, en ce début des années trente, la crise économique qui frappe l'Europe de plein fouet.

³⁸ Vincent JOUVE, *L'Effet-Personnage dans le roman*, Paris, P.U.F., 1992.

dépend de trois facteurs : 1^o) le partage, par le lecteur et le personnage, d'un même savoir sur le monde ; 2^o) la connaissance qu'a le lecteur de la vie intérieure du personnage, et, tout particulièrement de ces zones de l'intime que sont le désir, le rêve et la souffrance ; 3^o) la correspondance entre l'axiologie du lecteur et celle du personnage. *L'Heure du nègre* est un reportage, pas un roman, mais, pour autant que le lecteur ne soumette pas le discours du reporter à une analyse critique comme celle que je pratique ici même, et qui relève de l'étude de texte bien plus que de la lecture « ordinaire », l'écrit est susceptible non d'« effets-personnages », mais d'« effets-personnes » déterminés par les facteurs que distingue Jouve et dont on aurait bien tort — c'est en tout cas une des thèses que je soutiens — de sous-estimer la puissance.

« Je m'identifie à qui occupe dans le texte la même position que moi », écrit Jouve³⁹, qui distingue deux types d'identification : l'identification au narrateur et l'identification aux personnages. « Le lecteur, dès la première ligne, s'identifie au sujet de la narration, à cette voix qui, selon une trajectoire précise, le conduit à travers une succession d'événements »³⁹. Et d'ajouter : « Lorsque le narrateur est en outre un personnage de l'histoire [...] le phénomène est encore plus évident »⁴⁰. Autant cette opinion sur l'« identification lectorale primaire » ou « identification narrative » me paraît discutable, dans le cas du récit fictionnel⁴¹, autant elle me le paraît peu dans celui du reportage, l'une des conventions du genre étant que le reporter fasse partager son expérience du terrain. Il me semble ainsi indéniable que le commun des lecteurs de *L'Heure du nègre* adopte le point de vue de Simenon, qu'il partage sa représentation du monde africain.

L'identification est-elle renforcée du fait qu'il ait accès, ce lecteur, à l'intimité de son mentor en terre d'Afrique ? Simenon ne cache pas ses réactions personnelles, ses sentiments : « J'ai quitté l'Afrique en la haïssant » (p. 101), écrit-il dans son dernier article, en manière de résumé de ses émotions propres, et nous l'avons vu mettre beaucoup de soin à épingler tout ce qui peut la rendre également haïssable aux acheteurs de *Voilà* : ses

³⁹ *Op. cit.*, p. 124.

⁴⁰ *Id.*, p. 125.

⁴¹ Où, à mon avis, le lecteur prend plus spontanément la place du narrataire — de celui à qui l'on raconte une histoire — que celle du narrateur, l'identification au narrateur-personnage dépendant elle-même très fort des caractéristiques de ce dernier. En d'autres termes, si je m'identifie à lui, c'est moins parce qu'il raconte qu'en raison, d'une part, de sa manière de raconter, d'autre part des traits qui le singularisent en tant que personnage, dans l'histoire qu'il raconte.

inhumaines proportions, l'irréductible sauvagerie de la plupart des autochtones, la dérisoire évolution de quelques-uns, l'agitation absurde — quand elle n'est pas criminelle — des colons sur cette immensité réfractaire à la civilisation.

Mais le reportage ne convie pas seulement le lecteur à faire sienne cette haine : il l'invite également à partager des affects moins forts et plus mitigés, l'un des principaux étant la pitié teintée d'indignation qu'éprouve l'auteur pour les Blancs victimes du mirage africain, nonobstant l'irritation que lui causent leur opiniâtreté aveugle et leur suffisance. J'insiste : la pitié de Simenon n'est pas sans mélange, et, par ailleurs, elle n'est pas exclusive : la façon dont les indigènes sont parfois traités par les colons ne le laisse pas indifférent⁴². Toutefois, l'Européen apparaît, dans *L'Heure du nègre*, bien plus à plaindre que l'Africain. Si le reporter « se met à la place » de quelqu'un et, *ipso facto*, incite son lecteur à « s'y mettre » avec lui, c'est à la place de celui-là, non de celui-ci : sa commisération pour les autochtones est plus distanciée (cela se manifeste, notamment, par le fait que ce sont des groupes, non des individus-types qui la suscitent), et elle est tempérée par son refus de voir en eux tout à fait des semblables⁴³ : ne leur a-t-il pas dénié la conscience de vivre et la capacité de souffrir ?

Ils vivent, et ça leur suffit. Ils ont été esclaves et je ne pense pas
qu'ils aient été plus malheureux. C'est une notion qu'ils n'ont pas.
Ils mangent, ils boivent, ils font l'amour. (p. 54)

Et puis, ces nègres, dont l'existence se réduit à la satisfaction des instincts fondamentaux, ils sont faits à l'Afrique, ils « s'accommodent de cette passivité de bétail » (p. 55), si funeste aux colons, qu'impose le continent noir. Ils savent « voir mourir et mourir, que ce soit en posant une voie Decauville ou de la lèpre, de la maladie du sommeil, de la dent d'un crocodile ou d'un léopard » (p. 58). C'est l'homme blanc et lui seul qui « se débat, lutte désespérément pour sa vie » (p. 58), c'est lui et lui seul que

⁴² L'écrivain, note P. ASSOULINE (*op. cit.*, p. 262), entonne ici « ce qui deviendra son antienne : la dignité, seule qualité vraiment universelle, est une nécessité pour chaque homme, quelle que soit la couleur de sa peau ».

⁴³ C'est toujours subrepticement, au détour d'une phrase, que se manifeste le racisme du reporter : « [...] j'étais gêné quand, dans certaines villes, je voyais des Blancs, *mes pareils*, exercer, par exemple, au vu et au su de tous les indigènes, le métier de souteneur » (p. 96 ; c'est moi qui souligne). Dans un commerçant de chair humaine, Simenon persiste à voir son semblable, et ce qui le gêne, c'est qu'un Blanc puisse se couvrir d'opprobre aux yeux d'un Noir. Le double sous-entendu ne me paraît pas sujet à discussion : le Noir n'est pas mon semblable, et sa différence est une infériorité.

meut la meurtrière « conscience professionnelle » (p. 64), c'est lui et lui seul que frappe « le coup de bambou » (pp. 58, 75) ou quelque autre forme de maladie nerveuse (pp. 61–63 et 77–78), c'est lui et lui seul qui conçoit une Afrique de rêve et débarque dans un pays de cauchemar (pp. 22–25), dans un royaume d'absurdité (pp. 40–47). S'il n'est pas le seul à plaindre, il est incontestablement le premier. Et le reporter fait ce qu'il faut pour que le lecteur ne se trompe pas de priorité.

Ainsi donne-t-il à voir ce jeune homme qui a quitté son Loiret natal dans l'espoir d'un emploi qui n'existe plus (pp. 21–22), ce « gosse » que la littérature exotique a fait fantasmer et qui « a envie de pleurer » (p. 25) tant la déception est terrible. Et ce « garçon bien élevé » (p. 36) d'administrateur qui « fait pitié » (p. 43) à consigner scrupuleusement les plaintes et les jugements dérisoires qu'il rend au nom de l'État belge. Ou encore ces jeunes ingénieurs qui, dans des conditions affreuses que leurs employeurs ne peuvent même pas soupçonner, se ruinent à respecter un calendrier de travail, et se heurtent à une bureaucratie obtuse (pp. 58–66). Il s'agit là, je le redis, de types et non de personnes humaines que l'auteur s'attacherait à saisir dans leur singularité, mais ces types sont plus proches de ce dernier que ne le sont les Noirs, le plus souvent perçus en tant qu'entités collectives. L'on ne saurait affirmer que Simenon donne à connaître la vie intérieure de ces personnes typiques comme il le fera dans ses romans pour le protagoniste, invitant ainsi son lecteur à s'identifier à lui, mais l'on ne saurait dire non plus qu'il opte pour cette distance critique que facilite une évocation radicalement comportementaliste. Le petit gars du Loiret, le bon jeune homme de Bruxelles, et ces ingénieurs sacrifiés à l'Afrique, entre autres, nous savons un peu ce qu'ils pensent, nous partageons un peu leur souffrance, nous sommes un peu « de leur côté ».

Nous sommes un peu de leur côté même si, idéologiquement, nous ne leur ressemblons pas, même si nous partageons les idées du reporter, qui ne sont pas les leurs, et même encore sans doute si nos vues sur l'Afrique, les Africains et le colonialisme diffèrent radicalement de celles de Simenon. Nous sommes un peu de leur côté tout bonnement parce que le texte du reportage nous y met. L'auteur utilise à cette fin les procédés qu'il emploie, en tant que romancier, pour favoriser l'identification au protagoniste, procédés consistant à rendre momentanément indistinctes la voix de l'auteur-narrateur⁴⁴ et celle d'un personnage, à passer subrepticement du récit non

⁴⁴ Du narrateur hétéro- et extradiégétique, dans la terminologie de Gérard GENETTE (*Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972; *Nouveau Discours du récit*, Paris, Le Seuil, 1983).

focalisé au récit en focalisation interne, autrement dit à adopter sans crier gare la perspective d'un personnage et à créer une certaine confusion quant aux instances de perception. Considérons ce passage, par exemple :

[...] un jeune homme vient d'arriver pour le compte d'une factorerie. On l'a engagé en France. Le temps d'arriver et la factorerie, elle aussi, était en faillite.

Il y en a du Quercy, de l'Allier, du Périgord et des Charentes.

5 Ils sortent presque tous de petits villages comme celui que je m'obstine plus que jamais à évoquer [...]. En face de l'église, il y a la mairie, toute blanche, et le café à côté. La gendarmerie est à cent mètres, blanche aussi. Et sur cette blancheur tranchent deux affiches officielles, cernées de couleurs tricolores.

10 *Jeunes gens, engagez-vous dans l'armée coloniale.*

On a fait appel à un artiste. Il y a un cocotier dans un coin, un sous-officier bien habillé et une négresse nue, qui semble tendre vers lui un sein lourd comme un fruit.

15 Au fait, où sont ces négresses qu'il suffit de se baisser pour cueillir ?

Toutes ! me répond-on. Vous pouvez choisir ! Du moment que vous donnez dix francs, le mari est content. Mais attention à la syphilis...

20 Elles passent, indifférentes, baragouinant leur dialecte et éclatant de rire entre elles. Des Blancs qui n'ont pas leur femme avec eux en achètent deux, trois ou quatre, comme les Noirs achètent leur femme. Le prix varie entre cinq cents et mille francs. C'est de la chair bronzée, drue et souple.

25 — Malheureusement, cela ne bronche pas ! Du moins pas avec le Blanc ! Et, chez nous, elles ne travaillent plus ! Elles se chamaillent ! Elles exigent des pagnes et les pagnes coûtent cent cinquante francs... Sans compter qu'elles continuent à s'offrir tous les Noirs du pays...

Le sein de l'affiche est vrai. Il en défile d'admirables devant moi.

30 Ce qui n'est pas vrai, c'est que ce sein soit pour nous ! (p. 23)

D'abord (l. 1-10) la voix et la perception du narrateur (dans ce cas indissociable de l'auteur) sont bien distinctes : c'est lui qui résume la mésaventure du jeune colonial et c'est lui qui évoque le village dont provient ce dernier, à ceci près qu'il s'agit d'un village imaginaire, d'un village typique qui fait partie des propres souvenirs du narrateur et qu'il attribue à une personne rencontrée, perçue elle aussi comme typique. Dans le paragraphe suivant (l. 11-13), le brouillage commence : l'affiche a pareillement retenu l'attention du jeune homme, qu'elle a séduit et poussé à s'expatrier, et celle du reporter, qui a remarqué sa force de séduction. C'est toujours ce dernier

qui énonce (ainsi qu'en témoigne le pronom « lui » de la l. 13). Mais quelle vision est proposée au lecteur ? Il me paraît difficile de soutenir que ce soit celle du narrateur. Qui apprécie l'affiche en tant qu'œuvre d'art ? Qui a l'impression que la négresse nue lui tend « un sein lourd comme un fruit » ? Voix du reporter et perception de son « personnage » vont ici de pair.

La confusion s'accroît dans la question qui suit (l. 14-15) : elle pourrait aussi bien, cette question, être celle que se pose le petit provincial débarqué en Afrique et celle que formule l'auteur du reportage. La réponse, anonyme, oratoire (l. 16-18), pourrait également valoir pour les deux⁴⁵. Et ce seraient encore les deux mêmes qui percevraient pareillement le va-et-vient indifférent des négresses, leur baragouin incompréhensible, leurs surprenants éclats de rire (l. 19-20), les deux mêmes qui seraient informés, par leurs compatriotes, du commerce truqué des femmes (l. 20-22, 24-28), les deux mêmes qui envisageraient spontanément les Noires comme des objets ou qui, sans résister, feraient leur cette représentation de la femme africaine comme « de la chair bronzée drue et souple » (l. 22-23).

Le dernier paragraphe (l. 29-30) résume à lui seul tous les glissements qui se sont opérés dans le passage considéré : du sein représenté qui tente le petit provincial au sein réel qui fascine Simenon lui-même, du reporter frustré au jeune colon qui inmanquablement le sera, de l'un et l'autre enfin au lecteur lui-même, qui peut se sentir interpellé par le pronom final « nous ».

Des blancs-becs arrogants, dépourvus de la plus élémentaire lucidité, mais, en même temps, de pauvres garçons, victimes à la fois du mirage exotique, d'un continent irréductible pour la férocité duquel ils ne sont pas taillés, et d'un système colonialiste mis en place par des décideurs inhumains : telle est, en résumé, l'image de la plupart des colons que propose *L'Heure du nègre*. C'est une image ambiguë, ambivalente, foncièrement — quoique peut-être naïvement — retorse, une image qui sollicite, de la part du lecteur, des réactions affectives contradictoires. Autant le reporter ne laisse pas planer le doute quant à l'attitude qu'il souhaite voir son public adopter envers l'entreprise coloniale, autant il louvoie s'agissant des hommes de terrain engagés dans cette entreprise-là. Sont-ils, tout compte

⁴⁵ En dépit du pronom première personne de la l. 16 (« me »). En effet, le référent de ce « me » est forcément le même que celui du « je » qui interroge. Or, on vient de le voir, le questionneur est soit le reporter, soit le colon nouveau venu, celui-là ayant assez de points communs avec celui-ci (la race, le statut de novice, la fascination par l'Afrique imaginaire) pour « se mettre dans sa peau » — et inviter le lecteur à s'y glisser également.

fait, autre chose que de pitoyables lampistes, des exécutants naïfs dont l'action répréhensible inclut sa propre punition ?

La plupart des colons, ai-je dit. C'est que certains d'entre eux sont dépeints d'une tout autre façon. C'est qu'une tout autre image fait pendant à celle, peu glorieuse, dont je viens d'accuser les traits. Au portrait du colon nouveau venu, animé d'illusions funestes, d'un esprit d'entreprise et d'un sens du devoir incongrus en terre africaine, s'oppose celui de l'aventurier, bâti à chaux et à sable, d'une âpreté égale à celle du continent farouche où il se risque, brute qui s'affronte à la sauvagerie de l'Afrique et que ne meut nul espoir de la civiliser. Ce « personnage »-là apparaît à plusieurs reprises dans le reportage, parfois de manière très furtive.

La première fois, c'est sous l'aspect de Decoin, ex-bagnard, ex-coupeur de bois, ex-entrepreneur en maçonnerie, désormais pêcheur, commerçant avec les navires de ligne. L'individu n'est pas flatté : en guenilles, maladif, alcoolique, mais malgré tout impressionnant par son énergie, son agressivité, son quant-à-soi farouche (pp. 16-17). Cette apparition inaugurale du Blanc assez fort pour s'adapter à l'Afrique, quitte, à la longue, à y sombrer dignement, c'est l'ébauche du trio d'anciens coloniaux, plus imposants encore, qui surgissent tout à la fin du reportage.

J'y reviens tout de suite, le temps de signaler, entre l'ébauche et le tableau de groupe, remarquables parmi une série d'anecdotes et de jugements sur l'« empoisonnement » (p. 77) des Européens par l'Afrique, l'esquisse de ce « vieux colon, [...] brute qui a résisté à tout, au climat, aux fièvres, à la syphilis », en violent contraste avec ces « jeunes ingénieurs à peine sortis de l'école, farcis d'idées généreuses, imprégnés de conscience professionnelle » auxquels on l'adjoint (p. 58), et, un peu plus loin, celle des « vieux coloniaux, qui ne sortaient pas toujours des écoles, mais qui ont quand même bâti tout ce qu'il y a de bâti en Afrique », et cela précisément parce que, au contraire des nouveaux arrivants, ils « n'ont jamais essayé de comprendre » (p. 81).

Les trois figures positives du colon mises en vedette dans le dernier article sont des images de personnes que le reporter dit avoir personnellement rencontrées, comme il dit avoir rencontré Decoin lors d'une escale à Port-Gentil. Il s'agit d'un recruteur de main-d'œuvre noire pour les mines, d'un ingénieur-prospecteur et d'un *self made man* devenu propriétaire terrien. Quelles caractéristiques de ces Blancs-là propose-t-il à l'admiration du lecteur ? Autrement dit quelle image du colon digne de respect construit-il en opposition à celle du blanc-bec comme à celle du nègre enfant ou traversant l'âge ingrat de la puberté ?

Le premier trait qu'il impose à l'attention est la **force**. Le cadet du trio est « un magnifique garçon d'un mètre quatre-vingt-dix, aux épaules puissantes, aux traits durs », que les Noirs surnomment le Costaud (p. 99). Ses aînés, arrivés en Afrique à une époque « où il n'y avait ni quinine, ni médecin, ni piqûres antitétaniques et antisommeilleuses » (p. 102), ont résisté à toutes les agressions du continent. Cette force n'est cependant pas l'invulnérabilité : le plus jeune « est marqué par l'Afrique [...], c'est un géant mou, au sang appauvri » (p. 101) ; le plus vieux est boiteux, « pourri » (p. 103).

Mais cela n'empêche pas l'un de mener l'existence dure des broussards (p. 102), ni l'autre de visiter lui-même « les moindres postes de sa concession, suivi d'un cuisinier et de quelques jeunes négresses ». Leur force va de pair avec l'**énergie**, cette énergie qui permet à quelqu'un « arrivé sans le sou, sans culture » (p. 103), de s'accommoder de tous les métiers, de s'appropriier toute une province de l'A.É.F. et d'accumuler des millions.

Dans force et énergie, entre l'idée de **puissance sexuelle** : Decoin avait quatre ou cinq femmes indigènes (p. 16), l'ingénieur-prospecteur — qui n'est plus un homme dans la force de l'âge, puisqu'il « a trente-cinq à quarante ans d'Afrique » (p. 102) — est nanti d'une soixantaine d'épouses « sans compter celles des autres » (p. 103).

Ces hommes, **opiniâtres** (p. 16) et **courageux** (p. 104), **méprisant le confort** dont cherchent à s'entourer les nouveaux arrivants (pp. 102–103) **et la civilisation** qu'ils tentent d'importer (pp. 81, 102), n'ont pas été façonnés par la culture européenne (pp. 81, 103–104) ou ils ont rompu avec elle (pp. 102–103). **Immergés dans l'Afrique profonde, épris de sauvagerie** (p. 104), « **conquérants** » **solitaires**, qui n'hésitent pas à « tuer quand il le faut », ils entretiennent avec les Noirs des rapports typiquement **paternalistes** : ils « aiment » leurs Noirs. « *Leurs* Noirs ! Pas ceux qu'on a fabriqués ensuite à coups de règlements, d'écoles, de tribunaux, d'argent et d'alcool » (p. 104).

D'un côté des hommes, de vrais hommes, des hommes dont la virilité se décline en force, énergie, puissance sexuelle, opiniâtreté, courage, etc., pas ces mauviettes infatuées et imbues d'idées civilisatrices dont l'Afrique ne fera qu'une bouchée. De l'autre, des enfants, des enfants « alliant le meilleur et le pire », qu'il s'agit d'abord de « mater » et qu'on aimera ensuite (p. 104). Voilà les bons Blancs et les bons Noirs selon l'auteur de *L'Heure du nègre*, voilà ces espèces en voie de disparition dont le reporter a encore pu rencontrer quelques représentants et qu'il évoque *in fine* avec une « nostalgie » (pp. 100–101) donnant à penser qu'il a personnellement connu l'époque héroïque, celle des aventuriers, celle où le vieux continent envoyait

en Afrique «de bonnes brutes capables de [...] rosser et d' [...] aimer» les Noirs «candides et pervers» (p. 104). Voilà, autrement dit, la seule forme de colonialisme qui, en 1932, trouve grâce aux yeux de Simenon : c'est une **entreprise individuelle, mais légitimée par la supériorité de la race blanche sur la race noire**, supériorité d'autant moins contestable que «les vrais Noirs de la forêts, ceux qui sont naturellement doux et cruels, comme la nature elle-même [...], d'instinct, ont accepté les premiers Blancs pour dieux» (p. 104).

Conclusion

FACE À *L'Heure du nègre*, je ne me suis évidemment pas conduit en lecteur-amateur de reportage, c'est-à-dire comme celui qui lit ce genre d'écrits dans les magazines tout bonnement parce qu'il aime ça. Ce que recherche un tel lecteur, c'est, me semble-t-il, le savoir et le dépaysement à relativement bon compte, le savoir et le dépaysement qui ne se paient pas du temps et de l'effort exigés par la lecture d'un essai ou d'un roman. Le lecteur-amateur de reportage n'adopte généralement pas face au texte qu'il parcourt, mais ne scrute guère, l'attitude critique du récepteur soucieux des possibilités de vérification qu'offre un écrit scientifique. Il n'adopte pas non plus l'attitude critique de cet autre, attentif à la manière dont la matière s'informe, ou aux manifestations d'un intertexte qui ferait révoquer en doute la fiabilité de celui qu'il a sous les yeux. Le lecteur-amateur ne s'interroge pas davantage sur la vertu pragmatique du reportage, sur son pouvoir de lui faire tenir certaines choses pour vraies, pour compréhensibles, pour admissibles. Il fait confiance au reporter, il le tient pour un témoin lucide, d'autant plus lucide qu'averti, et de bonne foi, il ne le soupçonne *a priori* ni de mal connaître ce dont il parle, ni de vouloir le tromper sur la réalité du terrain.

Laissant à d'autres le soin d'envisager *L'Heure du nègre* en tant que structure formelle et que suture de discours hétérogènes, plus ou moins littéraires, à d'autres encore celui de prouver, en admettant que cela se puisse, l'infidélité du reportage, la crédulité ou tout au moins le manque de sagacité du reporter, je me suis personnellement attaché à cerner les contours des images que Simenon a rapportées de son périple africain et qu'il a éparpillées dans sa relation. Me refusant à les prendre, ces images, pour des fragments du réel, ainsi qu'ont dû le faire, d'une parution à l'autre, la plupart des acheteurs de *Voilà*, j'ai tenté de voir quel tableau d'ensemble elles formaient et quelles réactions l'écrivain s'efforçait de provoquer en composant ce tableau-là.

Une vieille convention veut que le lecteur critique adopte un profil bas et donne à entendre qu'il n'a rien fait d'autre que mettre son savoir-faire au service du texte. Les textes n'en demandent pas tant, qui s'offrent au premier venu. Les textes ne demandent rien : leurs virtualités sémiotiques rencontrent, en des circonstances déterminées, les compétences d'un lecteur particulier ; en résulte quelque compréhension, quelque production de sens, toujours relative, mais susceptible de s'offrir à un assentiment plus ou moins large. Du moins est-ce ainsi que je vois les choses, avec quelques-uns dont la lucidité est moins contestable que la mienne⁴⁶. Cela m'ôte tout scrupule à parler d'idéologie : je ne prétends pas dire une vérité qui échappe nécessairement à ceux qui ne partagent pas mes idées et mes valeurs, je sou mets à l'approbation d'autrui des arguments à l'appui d'une opinion (de lecteur).

En l'occurrence, il serait, je crois, particulièrement inopportun de laisser croire que le reportage de Simenon demandait la lecture que j'en ai faite. Je pense avoir trouvé dans le texte suffisamment de données — et suffisamment peu de données contradictoires — pour soutenir une thèse que j'énoncerai ainsi : *L'Heure du nègre* est un ouvrage imprégné d'idées racistes qui dénonce une entreprise coloniale collective, institutionnalisée, mais exalte l'âge d'or des conquérants solitaires dont les exactions sont absolues et le paternalisme exalté. On trouvera peut-être ce jugement sévère, voire excessif ; je ne doute pas que ceux qui l'estimeront tel s'attacheront à l'édulcorer. Peut-être même se rencontrera-t-il des simenolâtres pour en entretenir d'autres dans l'illusion que les textes de l'écrivain sont toujours en parfaite concordance avec ses professions de foi. Mais ceux-là, avec *L'Heure du nègre*, auront fort à faire !

⁴⁶ Entre autres Jocelyne GIASSON, *La Compréhension en lecture*, Boucherville, Gaëtan Morin, 1990 ; Guy DENHIÈRE et Serge BAUDET, *Lecture, compréhension de texte et science cognitive*, Paris, P.U.F., 1992 ; Michel FAYOL, Jean-Émile GOMBERT, Pierre LECOCQ, Liliane SPRENGER-CHAROLLES et Daniel ZAGAR, *Psychologie cognitive de la lecture*, Paris, P.U.F., 1992.

Benoît DENIS

L'Heure du nègre : L'Afrique recomposée de Simenon

PUBLIÉ EN 1932 dans l'hebdomadaire *Voilà*, *L'Heure du nègre* est sans doute le plus célèbre des reportages que Simenon écrit entre 1931 et 1935. Il faut d'ailleurs noter que cette période, durant laquelle le romancier semble avoir voulu se lancer dans cette forme de journalisme, est très brève et correspond, à peu de chose près, à la période Fayard, c'est-à-dire à la première série des *Maigret*. *L'Heure du nègre* est donc, par certains aspects, un texte marginal dans la production de Simenon, qui a finalement peu pratiqué d'incursions hors du territoire du roman. Conséquence peut-être de ce statut excentrique, ce reportage en six livraisons a régulièrement suscité depuis quelques années l'intérêt des éditeurs¹ et des critiques², et cela en des sens très divers, comme on l'aura constaté au cours de ce colloque. Au-delà cependant des polémiques auxquelles pourraient conduire les différences d'interprétation ou d'appréciation à propos de ce texte éminemment idéologique, un constat s'impose : chez un auteur qui s'est beaucoup tenu à l'écart du monde littéraire et de la vie intellectuelle, qu'il considérait avec méfiance, *L'Heure du nègre* constitue une prise de position singulièrement en phase avec les débats de l'époque. Cette urgence du sujet abordé transparaît d'ailleurs dans le ton souvent agressif, à la limite du pamphlet, qui caractérise la prose africaine de Simenon, qui ne nous a guère habitués à s'engager de la sorte.

¹ C'est à Francis Lacassin que l'on doit la première réédition du reportage dans : Georges SIMENON, *À la recherche de l'homme nu*, Paris, U.G.É., 1987. Très récemment encore les éditions DLM ont fait paraître ce texte, dans une présentation contestable par la forme comme par le fond, à laquelle se référeront pourtant nos citations (Georges SIMENON, *L'Heure du nègre*, Pézilla-la-Rivière, Éditions DLM, «Afriques», 1996).

² Voir par exemple Pol-P. GOSSIAUX, «L'Afrique nue de Simenon», dans *Traces*, n° 1, Liège, 1989, pp. 97-122. Cet article a remarquablement balisé le terrain sur lequel nous entendons ici nous situer.

L'Heure du nègre s'insère en tout cas dans un ensemble hétérogène de textes, allant du journal de voyage au roman, du reportage au pamphlet, qui tous ont en commun de procéder à une réévaluation déceptive de l'exotisme et de dénoncer les abus ou l'incurie de l'entreprise coloniale. Proches de Simenon, on trouve : *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* de Gide (1927 et 1928), *Terre d'ébène* d'Albert Londres (1929), l'épisode africain du *Voyage au bout de la nuit* de Céline (1932)³, ou encore *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris (1934). Situés dans une autre aire géographique, mais animés d'enjeux comparables, on citera les récits de voyage de Michaux (*Ecuador* et *Un Barbare en Asie*, 1929 et 1933) ou le violent pamphlet de Paul Nizan, *Aden-Arabie* (1931). En quelques années, à la charnière des années 1920 et 1930, se multiplient donc les textes désenchantés où sont confrontés l'Occident et l'ailleurs géographique et culturel, dans un mouvement qui tout à la fois remet en cause un modèle de pensée qu'on voulait croire universel et dénonce l'illusion du ressourcement exotique.

Plus largement, l'entre-deux-guerres est le moment d'un important renouvellement de l'ethnographie occidentale, qui modifie ses méthodes et son épistémologie, s'ouvrant au relativisme culturel et à l'observation participante. Ce mouvement va de pair avec un regard de plus en plus critique porté sur l'entreprise coloniale, ainsi qu'avec un intérêt accru pour l'Afrique, dont l'étude se constitue à cette époque en discipline à part entière (l'africanisme, sur le modèle de l'orientalisme). Aussi ne faut-il pas s'étonner que, comme le soulignait Jean-Marc Moura, la littérature exotique de l'époque subisse fortement « la tentation ethnographique »⁴ : témoignant de ce que James Clifford, paraphrasant Freud, a appelé le *Malaise dans la culture*⁵, l'ethnographie relativiste ou culturaliste, en interrogeant au premier chef le rapport entre l'enquêteur et ceux qu'il étudie, fragilise la position et l'autorité du sujet occidental ; elle offre en cela une image saisissante des enjeux qui sous-tendent la plupart des récits de voyage que nous avons cités.

À ce stade se pose évidemment la question de l'insertion de Simenon dans cette lignée. Comme la suite s'efforcera de le montrer, il n'est pas

³ Avec lequel la vision de l'Afrique proposée par Simenon entretient de troublantes similitudes, que soulignait notamment Jacques LECARME (« Les romans coloniaux de Simenon », dans *Textyles*, n° 6, 1989, pp. 179-189). Voir aussi, plus généralement, Jean FABRE, « Simenon, Céline et Borges », dans *Traces*, n° 3, pp. 121-131.

⁴ Jean-Marc MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, pp. 134-138.

⁵ James CLIFFORD, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, ÉNSB-A, « Espaces de l'art », 1996.

absurde d'avancer que *L'Heure du nègre* puisse se comparer sur certains points avec l'ethnographie qui lui est contemporaine. Reste que ce rapport, s'il existe réellement, ne se donne que sous une forme détournée et excentrique. En cela, le reportage de Simenon apparaît comme un texte à tous égards problématique, notamment parce qu'il est difficile de lui assigner d'emblée une place précise dans l'ensemble littéraire décrit plus haut. Si l'on prend en effet les cas de Gide et de Leiris comme exemples paradigmatiques de la littérature ici considérée, on est avant tout frappé par l'étroit ajustement qui existe entre leur propos sur l'Afrique et la position idéologique et esthétique dont ils sont les représentants.

Gide, qui visite l'Afrique pendant presque un an, y voyage avec un statut semi-officiel. Il se donne dans son journal comme une manière de représentant ou de garant de l'humanisme occidental et de sa visée universelle. Il est ainsi amené à dénoncer avec la dernière énergie tous les abus qu'il constate de la part des colons, comme autant d'infractions insupportables à la mission civilisatrice d'une entreprise coloniale qu'il ne conteste jamais en son fond. Son journal juxtapose les descriptions du paysage et des indigènes, les épisodes de chasse au papillon ou les comptes rendus indignés des exactions observées : en schématisant un peu, les préoccupations esthétiques du voyageur, la capture de spécimens rares pour les musées français et la dénonciation des dérapages de l'administration coloniale procèdent de la même vision humaniste d'un monde qui serait là pour l'homme, où il pourrait dignement s'épanouir et dont il disposerait pour sa jouissance esthétique (paysages) ou intellectuelle (papillons).

Michel Leiris, quant à lui, entame son long périple en Afrique à la suite de son éloignement avec le groupe surréaliste. Il fait fonction de secrétaire de l'importante mission Dakar-Djibouti dirigée par Marcel Griaule, première manifestation spectaculaire de la modernité ethnographique en France. Son journal est d'abord un adieu aux illusions modernistes sur l'art nègre et le primitivisme, telles qu'il a pu les partager avec les surréalistes et les peintres modernes, qu'il fréquentait assidûment chez son parent, le marchand d'art Kahnweiler. Mais, simultanément, ce journal se présente comme une critique déjà très dure de la nouvelle ethnographie dont Griaule est en France le représentant.

Le formidable impact qu'eurent de leur temps ces deux textes tient précisément à l'ajustement parfait que l'on signalait plus haut entre leur contenu et le public, extrêmement ciblé d'un point de vue esthétique et idéologique, auquel ils s'adressent. Dans le cas de Simenon, par contre, force est de constater qu'il n'est pas possible de trouver immédiatement la

cohérence que nous venons de pointer chez Gide et Leiris, dont on voit bien au nom ou à l'intention de qui ils parlent. Il y a au contraire dans *L'Heure du nègre* une manière, intentionnelle ou pas, de dérouter la lecture et d'exhiber une certaine excentricité qui est remarquable et que l'on voudrait souligner à travers deux exemples.

Le premier tient à la route qu'emprunte Simenon. Comme l'ont souligné Pol-P. Gossiaux et Francis Valéry, l'auteur choisit de suivre un itinéraire exactement inverse de celui que prennent habituellement les voyageurs ou les coloniaux francophones : il entre en Afrique par l'Est et les colonies anglaises (Égypte et Soudan) et suit ainsi une direction qui va à rebrousse-poil de l'itinéraire traditionnel. Il faut sans doute y voir de la part de Simenon une volonté délibérée de décentrement par rapport aux usages institués, ce qui revient aussi à affirmer la singularité de son expérience et à garantir « l'objectivité » de la vision qu'il a pu avoir de l'Afrique. Une manifestation de cette différence choisie est l'absence dans son reportage de référence à la traversée en bateau, qui est un des topos obligé de ce type de relations de voyage (on le retrouve presque systématiquement chez Gide, Leiris, Céline, Nizan ou Michaux) : ce n'est pas simplement une convention du genre que rompt ainsi Simenon ; c'est plus fondamentalement une première initiation à l'Afrique et à la vie coloniale qu'il refuse de la sorte.

Autre manifestation de la singularité de Simenon, la forme même que prend son reportage est en rupture avec certaines conventions du récit de voyage : non seulement, il n'y a pas chez lui d'enquête journalistique, au sens où on la trouve chez Albert Londres, mais le reportage ne se donne pas plus comme une série de notes prises sur le vif et de réflexions suscitées par l'expérience progressivement acquise comme c'est le cas chez Gide et Leiris. Les six volets qui forment *L'Heure du nègre* ont été rédigés après coup, alors que Simenon était de retour en France. Cette façon de procéder, qui va à l'encontre du dispositif crédibilisant du journal de voyage, justifierait à elle seule le titre de cette intervention : l'Afrique de Simenon est bel et bien recomposée *a posteriori*, sans même l'aide, semble-t-il, de notes prises en cours de route. Autre écart significatif par rapport aux topos du genre, l'absence de notations sur l'engagement des boys, sur la constitution de la caravane et les difficultés logistiques innombrables que suscite habituellement ce genre de périple. Simenon semble avoir traversé le continent en trombe et comme en solitaire ; il ne relate en tout cas pas ce type d'épisodes, moins anecdotiques qu'il n'y paraît, dans la mesure où les rapports avec le personnel indigène sont souvent pour le voyageur une manière de prendre pied dans la réalité locale et de se familiariser avec l'organisation sociale de la colonie.

Le reportage de Simenon paraît ainsi relativement décentré par rapport aux textes homologues que l'on rencontre à la même époque. Pour utiliser une terminologie aujourd'hui passée de mode, se pose constamment à propos de *L'Heure du nègre* la question de savoir « d'où ça parle », et par inférence « pourquoi ça parle ». Les hypothèses qui peuvent expliquer le voyage africain de Simenon, et surtout la nature du reportage qu'il en tire, sont multiples, et pas toujours satisfaisantes de ce point de vue.

La première consiste à dire que le reportage publié dans *Voilà* était pour son auteur un moyen de financer son périple : connaissant Simenon, elle est assez vraisemblable ; si ce n'est qu'elle explique mal la tonalité généralement agressive, voire subversive, du texte, là où le père de Maigret aurait pu se contenter d'une relation relativement lénifiante de son voyage, faite à partir de ce pittoresque facile et stéréotypé que le romancier populaire connaissait bien.

La seconde hypothèse, à laquelle Jean-Louis Dumortier a fait brièvement allusion, est biographique : au cours de son voyage, Simenon aurait rendu visite à son frère, et les relations tendues qu'il avait avec son cadet expliqueraient certaine image irritée qu'il donne du colon et de sa suffisance.

La troisième hypothèse, plus intéressante de notre point de vue, exige que l'on rompe avec la vision rétrospective que nous pouvons avoir de la carrière de Simenon, qui semble aujourd'hui foncièrement plane et rectiligne, l'auteur ayant très rapidement trouvé son style et sa place dans le monde littéraire. En 1932, Simenon est un jeune auteur en pleine ascension : il vient d'abandonner sa production populaire sous pseudonyme ; il a lancé avec succès la série des *Maigret* et il a déjà commencé à écrire des romans non policiers. Il semble donc qu'à l'époque de son voyage africain, Simenon ait pu se considérer comme un auteur en voie d'émergence, cherchant à acquérir une légitimité pleine et entière. Dans cette perspective, la publication d'un reportage aux accents scandaleux et prophétiques sur l'Afrique a pu lui apparaître comme une façon d'acquérir l'image d'un homme de lettres complet, capable, à l'instar de Gide, de sortir ponctuellement de sa réserve pour s'engager sur un sujet d'actualité. À bien des égards, la tentative était maladroite, notamment parce que Simenon n'avait pas le crédit de ses modèles, mais l'explication trouve néanmoins une ébauche de confirmation dans le fait que le reportage a été publié dans *Voilà*, hebdomadaire auquel était associé Gallimard, et qu'il s'est peut-être agi là pour Simenon d'un premier contact avec l'éditeur hautement légitime qu'il devait rejoindre dès l'année suivante.

Une quatrième explication vient compléter la précédente : de l'aveu même de l'auteur, ce voyage correspondait à une recherche obsédante,

celle de « l'homme nu ». Il faut certes se méfier de telles justifications, lorsque l'intéressé les propose après coup. Il n'en reste pas moins que cette hypothèse paraît très largement recevable si l'on accepte, avec Jacques Dubois et Jean Fabre⁶, de voir dans cet homme nu une construction idéologique spécifiquement simenonienne : l'homme nu, c'est littéralement, pour Simenon, l'homme en soi, tel qu'on peut l'appréhender dans sa généralité la plus grande, quand on l'a débarrassé de tous les habillages sociaux qui le travestissent. À l'analyse, il se révèle par contre que l'homme nu représente avant tout l'homme moyen, sociologiquement médiocre, le petit-bourgeois tel que Simenon s'efforce de le représenter dans une dénégation forcée des déterminismes sociaux. L'homme nu, c'est pour le dire en bref une représentation épurée du petit-bourgeois, élevé au statut de représentation universelle et abstraite de l'humanité tout entière ; les petites gens, comme Simenon aimait à les appeler, devenus la norme.

On entrevoit là comment *L'Heure du nègre* pourrait prendre place dans la série de textes décrite précédemment : il s'inscrirait dans une configuration sociologico-littéraire triangulaire, comme un troisième pôle faisant pièce tant à la position grande-bourgeoise et humaniste de Gide qu'à la position moderniste ou avant-gardiste de Leiris. De façon exactement similaire à Céline, le reportage de Simenon serait ainsi l'expression de la vision petite-bourgeoise et populaire (au sens de moyenne) de l'Afrique, du désenchantement exotique et de l'entreprise coloniale. De toute évidence, cette hypothèse possède la séduction d'une construction cohérente, et l'on verra dans la suite que de nombreux éléments viennent l'appuyer. Mais il faut aussi constater que *L'Heure du nègre* se dérobe d'abord à ce genre d'assignation sociologique et que le texte exhibe sans cesse une excentricité ou une marginalité sur laquelle on voudrait encore insister.

Dans sa construction même, le reportage fait en effet problème et paraît comme décousu. On peut par exemple s'interroger sur le sens du titre *L'Heure du nègre* à l'aune de l'ensemble du texte : pris isolément, ce titre aux accents provocateurs et visionnaires suggère une espèce d'épiphanie de l'homme noir, prochainement amené à paraître sur le devant de la scène. Force est pourtant de constater que le reportage fait très peu ou très discrètement droit à cette interprétation : il annonce certes une prochaine

⁶ Jacques DUBOIS, « Statut littéraire et position de classe », dans *Lire Simenon. Réalité-fiction-écriture*, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », pp. 53-81 ; Jacques DUBOIS, « Politique de Maigret », dans *Traces*, n° 2, 1990, pp. 7-23 ; Jean FABRE, *Enquête sur un enquêteur : Maigret. Essai de sociocritique*, Montpellier, Études sociocritiques, 1981.

expulsion du Blanc hors d'Afrique, mais bien plus à cause de l'impitoyable rigueur du continent que par la volonté ou l'action de ceux qui l'habitent.

La suite s'efforcera de nuancer cette interprétation, en essayant de montrer qu'il y a dans le texte de Simenon une représentation paradoxalement triomphale du Noir. Mais à ce stade, il suffit de marquer que la cohérence du reportage est souvent prise en défaut, y compris dans sa progression, dont il est parfois difficile de rendre raison au premier abord : le premier chapitre relate un dimanche à Port-Gentil, épisode situé à l'extrême fin du voyage de Simenon. Les trois chapitres suivants présentent une plus grande unité de ton et de propos, décrivant certaine gabegie coloniale dont ont à souffrir Noirs et Blancs ; surtout se construit rapidement une image mythifiée de l'Afrique, décrite comme une divinité cruelle dévorant ceux qui tentent d'y subsister. Le cinquième chapitre propose une comparaison assez caricaturale entre les systèmes coloniaux anglais, belge et français, sur laquelle nous reviendrons. Le dernier chapitre, enfin, constitue une conclusion plutôt malhabile, rassemblant non sans mal les divers morceaux d'une vision de l'Afrique qui semble s'effiloche à mesure que le texte avance, comme si la belle unité de la représentation fantasmatique qui se dégageait des premiers chapitres se déconstruisait sous le coup de l'analyse entamée au chapitre v.

En fait, tout se passe ici comme si ce texte se dérobaient sans cesse, n'offrant pas de ligne interprétative continue. On a en effet l'impression qu'il n'y a pas vraiment dans *L'Heure du nègre* de centre de gravité, de noyau de signification autour duquel s'organiserait le propos de l'auteur. On a plutôt le sentiment de voir plusieurs discours ou plusieurs propos s'entrelacer, produisant un effet d'ambiguïté qui rend le texte finalement inassignable (comme le suggère d'ailleurs la diversité des lectures qui en ont été faites). Il suffit pour s'en rendre compte de se reporter à ce qu'indiquait Pol-P. Gossiaux des soubassements idéologiques du texte : le reportage de Simenon est d'un côté traversé par un discours antérieur à la propagande coloniale, selon lequel l'Afrique serait un continent maudit et inexploitable ; de l'autre, il fait écho à bien des thèmes de la propagande coloniale, dont celui du Noir-enfant, destiné à évoluer vers l'âge adulte. L'entrecroisement de ces deux discours, issus d'horizons différents, reste problématique et ne permet pas, au premier abord, de cerner exactement la position du reporter. Notre propos sera précisément de tirer quelques-uns de ces fils, qui courent à travers le texte et s'entrelacent sans cohérence apparente, pour voir où ils mènent et s'ils ne sont pas susceptibles, dans un second temps, de produire une représentation plus stable de l'Afrique — recomposée — de Simenon.

*

* *

L'HEURE DU NÈGRE est-il, dans l'acception large du terme, un texte ethnographique ? On peut en douter si l'on considère la vision donnée du monde indigène : Simenon fait très peu de place aux contacts directs qu'il a pu avoir avec les Africains ; tout ce qui se rapporte à la réalité noire semble fait de discours rapportés, d'emprunts ou d'anecdotes de seconde main, que le reporter répercute plus qu'il ne veut les vérifier. Entre le reporter et les indigènes, tout se passe comme si un écran transparent s'interposait, qui laisse place à l'observation distante, mais jamais à la communication. Il faut par contre s'aviser de ce que l'objet d'attention le plus constant de Simenon est le monde colonial, qu'il observe avec un curieux mélange de commisération et d'irritation. Par une inversion paradoxale, il s'avère ainsi que si Simenon, dans son reportage, développe un certain regard ethnographique et curieux, c'est essentiellement vis-à-vis des coloniaux, et en particulier vis-à-vis de cette catégorie de colons appelés généralement les « petits Blancs ». Ceux-ci se présentent comme un groupe spécifique, à la fois proche de l'observateur, mais aussi radicalement exotique.

Pour tenter de décrire cette rencontre et ses enjeux, on voudrait ici postuler qu'elle est ethnographique, au sens où elle emprunte certaines de ses procédures aux méthodes de l'ethnographie moderne telles que les décrit James Clifford⁷. Ce faisant, il ne s'agit pas d'accorder à ces rapprochements une valeur probatoire, qui décernerait à Simenon un brevet de modernité ethnographique, ce qui serait un contresens. Il s'agit plutôt d'exploiter leur vertu herméneutique, aux fins de mettre en évidence certaines caractéristiques de la description que Simenon propose du « petit Blanc » et du rapport ambigu qui s'établit sur ce point entre l'observateur et son sujet.

1°) James Clifford, mettant à jour les présupposés de l'ethnographie du xx^e siècle, insiste sur deux de ses caractéristiques, d'ailleurs concomitantes : la première est que, dans sa volonté de décrire une culture donnée, l'ethnographe est toujours conduit à procéder de façon synecdochique, accordant à certains traits une valeur descriptive et explicative qui dépasse la seule sphère ou le seul cadre où ils sont observables (ainsi procède l'enquêteur se centrant sur le système de filiation) ; la seconde est que

⁷ James CLIFFORD, *op. cit.* : ces quelques descriptions sont empruntées à la première partie de son livre et, en particulier, à sa longue introduction (pp. 9-24).

le récit ethnographique moderne assume de plus en plus ouvertement sa dimension fictive, c'est-à-dire qu'il reconnaît le fait qu'il s'offre comme une reconstruction opérée par un observateur précisément situé.

L'Heure du nègre procède souvent de cette façon, accumulant les anecdotes révélatrices, dont la portée nous est donnée comme très générale. On trouve notamment trace de cette façon de procéder dans un épisode sur lequel s'est déjà attardé Jean-Louis Dumortier : celui de l'affiche coloniale présentant une négresse aux seins nus (pp. 22–29). Il s'agit d'un épisode inaugural où la fiction, d'abord insensible, se révèle très habilement construite. L'affiche séductrice de la propagande coloniale y sert doublement d'interface : d'abord entre la province française où elle a été exposée et la colonie qu'elle invite à rejoindre ; en second lieu, ce va-et-vient entre la province et la colonie en induit un autre, qui consiste à confronter les fallacieuses promesses de la propagande à la réalité du terrain. Ce décalage trouve alors à s'incarner dans le cas du jeune employé de factorerie dont Simenon reconstruit le parcours et imagine l'avenir : quittant enthousiaste la province, il découvre rapidement qu'il n'y a pas de place pour lui dans la colonie et qu'il s'embourbe dans la médiocrité ambiante, sans pouvoir néanmoins s'en extraire, piégé qu'il est par ce monde où il est tout de même quelqu'un, mais auquel l'attachent surtout les dettes et la maladie (c'est déjà l'argument du *Coup de lune* que Simenon a ainsi trouvé). Ce jeune provincial séduit par l'affiche et piégé par l'Afrique devient alors la représentation exemplaire — et donc synecdochique — du drame des petits Blancs. Cette image inaugurale va hanter tout le reste du reportage et est très largement transposable au cas du jeune administrateur assistant à la palabre ou à ceux des ingénieurs construisant la voie ferrée.

Le groupe des petits Blancs est ainsi décrit comme fait de tout petits-bourgeois qui se sont engagés dans l'aventure coloniale afin d'échapper au déclassement qui les guette en métropole, puisque « Là-bas, du moins, le fait d'être un Blanc, le dernier des Blancs, est déjà une supériorité » (p. 28). Mais la colonie, qui se présente d'abord comme une autre province

C'était un dimanche matin et le ciel et la mer, très tôt avaient des couleurs de beau dimanche quelque part sur la côte de France, en Bretagne par exemple (p. 15) ;

Je recréais même des images, une sortie de messe au village, le café d'en face et les longues tables couvertes de fillettes de vins blancs [...] (p. 17),

s'avère bientôt invivable et un piège dont on ne peut s'extraire. À la rigueur de la vie locale s'ajoute aussi l'incurie de l'administration métropolitaine, dirigée par de « jeunes diplômés » qui n'y connaissent rien. En décrivant ainsi

les petits Blancs comme des gens floués, exclus et désadaptés, hantés par la conscience de leur déclassement, le reportage semble faire fortement écho à ce que la sociologie a régulièrement appelé une « idéologie du ressentiment », caractéristique des couches moyennes de la population quand elles sont en crise.

2^o) En se plaçant d'entrée de jeu sur le terrain de l'amertume coloniale, Simenon paraît épouser étroitement le point de vue des petits Blancs, posant la question de son engagement personnel dans cette vision désabusée de la colonie qu'il répercute dès le premier chapitre. C'est dès lors ici qu'il faut faire intervenir une deuxième procédure caractéristique de l'ethnographie moderne : l'observation participante. Cette technique, on le sait, consiste pour l'enquêteur à s'intégrer dans la pratique sociale ou la cérémonie qu'il étudie afin de la vivre comme de l'intérieur. C'est là une technique d'enquête périlleuse puisqu'elle place l'observateur dans une position délicate, qui l'oblige constamment à contrôler son degré d'implication dans l'événement auquel il participe, afin d'équilibrer investissement personnel et distance objectivante.

On trouve dans *L'Heure du nègre* beaucoup de scènes référables à ce type de pratique, ce qui se justifie par la proximité naturelle du reporter avec les coloniaux. La plus significative est celle où Simenon rapporte la virée à laquelle il a participé avec les coupeurs de bois, en vue de se procurer des femmes indigènes (pp. 68-69). Cet épisode est évidemment particulièrement scandaleux et outrageant par rapport à la conception que l'on peut avoir de la dignité humaine (Simenon s'en resserra dans *Le Coup de lune*). C'est précisément pour cette raison qu'il pose la question du degré d'implication de Simenon dans la scène de cuissage qu'il décrit. La position du reporter y est remarquablement ambiguë : il est comme physiquement absent (il est juste un regard qui observe et une oreille qui écoute) ; la relation qu'il donne de l'événement ne fait pas intervenir de jugement de valeur, si ce n'est la notation que tout cela est fait et raconté « ingénument » (p. 69) ; il y a juste des faits présentés dans toute leur brutalité et du discours direct, dont la brutalité n'est pas moindre. Toute la scène est rapportée de façon à ce que la position de Simenon dans cette affaire soit rigoureusement indécidable et que le lecteur soit laissé « libre » d'y voir soit de la complaisance soit de la réprobation de la part du reporter.

En élargissant le champ, on voit bien que cet exemple illustre l'ambiguïté de la position de Simenon à l'égard des petits Blancs : il y a tout à la fois chez lui le sentiment d'une appartenance commune et la volonté de maintenir une distance nette. Ce qui suscite chez le reporter des sentiments

mélangés, entre répulsion devant la veulerie et la médiocrité de ceux qu'il observe, et apitoiement face à leur déréliction. On perçoit à ce stade combien le regard porté par Simenon sur le monde colonial est marqué par une hésitation constitutive de sa position à l'égard de ceux qu'il observe : tiraillé entre l'empathie et la dénégation, il ne paraît pas en mesure de fixer une image stable du milieu qu'il décrit, faisant écho au ressentiment des petits Blancs sans l'épouser complètement, le désavouant même à certains moments.

3^o) Un troisième procédé de l'enquête ethnographique intervient cependant à ce niveau, qui permet à Simenon de dépasser l'alternative attirance-répulsion ici observée. Ce procédé consiste à fonder l'enquête sur un « informateur privilégié » : selon cette méthode (pratiquée par quelques grands ethnographes, dont Marcel Griaule), l'ethnologue appuie sa description sur le témoignage d'un informateur indigène qu'il estime suffisamment autorisé et fiable pour lui apporter une connaissance globale de la culture étudiée, le biais étant ici la nécessaire partialité du témoin choisi.

À lire attentivement le reportage de Simenon, on s'aperçoit qu'il y est régulièrement fait référence à un personnage à l'identité floue : d'abord appelé « vieux fonctionnaire à qui je communiquais mon intention de faire un grand reportage sur l'Afrique » (p. 30), ensuite identifié comme un « vieux coupeur de bois qui a vingt-huit de Gabon » (p. 71), il devient à l'extrême fin du reportage un « vieux Blanc décivilisé » (p. 113). Il y a fort à parier que, sous ses diverses dénominations, ce soit en fait une seule et même personne qui s'exprime à chaque fois, manifestant de la sorte l'autorité que Simenon confère à un type colonial bien connu, celui du « broussard ». Jean-Louis Dumortier indiquait précédemment les réserves que l'on pouvait émettre à l'encontre de ce type de personnage. Il n'en reste pas moins qu'il occupe une place privilégiée dans la mythologie coloniale, et qu'à l'époque, il bénéficiait même d'un certain crédit auprès des ethnographes eux-mêmes⁸. Plus, cette figure a acquis une véritable dignité littéraire dans les romans de Conrad (*Au Cœur des ténèbres*) ou de Malraux (*La Voie royale*), où les personnages de Kurtz ou de Perken ont contribué à magnifier l'image

⁸ Voir par exemple ce que dit James Clifford de Maurice Delafosse : « Son autorité reposait sur l'expérience concrète, sa personnalité sur celle du "broussard" — l'homme du terroir, l'esprit fort, iconoclaste, humain, détestant la hiérarchie et les artifices de la bonne société » (James CLIFFORD, *op. cit.*, p. 67).

du Blanc ayant rompu certaines amarres avec la civilisation pour affronter presque métaphysiquement la sauvagerie de la brousse ou de la jungle.

Dans le cas de Simenon, il est patent que le broussard apparaît comme le détenteur de la vérité sur l'Afrique et sur le monde colonial, ainsi que le confirme la conclusion du reportage, qui lui laisse la parole. Face à la nauséuse médiocrité des petits Blancs, il représente en quelque manière un homme qui a dépassé la veulerie ambiante, pour assumer la violence radicale qu'induit la confrontation avec l'Afrique. Ce qui le met en position de tirer la morale de l'histoire, qui est précisément qu'il n'y en a pas. En contrepoint donc de l'univers haïssable et pitoyable des petits Blancs, Simenon invoque l'autorité et l'expérience d'un personnage fort et revenu de tout. Lequel n'est pas sans évoquer des personnages inventés plus tard par le romancier et caractérisés par un même dépassement de la morale ordinaire, tels que Terlinck (*Le Bourgmestre de Furnes*) ou Loursat (*Les Inconnus dans la maison*).

Avant d'en terminer sur ce point, il convient de revenir brièvement sur la comparaison sommaire que Simenon propose des trois systèmes coloniaux qu'il a rencontrés. D'un côté, se trouve le système anglais, qui pratique entre Blancs et Noirs une ségrégation stricte que Simenon réproouve, et d'où sont absents «les déclassés, les déchets de la civilisation qu'on rencontre dans toutes les colonies» (p. 84). De l'autre côté, il y a la colonisation française qui, certes, a créé de la vie, mais pratique un égalitarisme à l'égard duquel Simenon ne dissimule pas son malaise; par ailleurs, cette colonie en fermentation continue paraît aussi celle où, par excellence, circulent les personnages interlopes, interdits de séjour et réprouvés de tous poils que le reporter traque sans relâche. Entre ces deux extrêmes se situe la colonisation belge, «plus vulgaire», où l'on a «fait appel à la toute petite bourgeoisie» (p. 85). Si l'on exclut les colonies anglaises, qui n'intéressent guère Simenon, on s'aperçoit que la confrontation des systèmes belge et français produit une alternative dont l'auteur ne sait quel membre choisir: la colonie belge est petite-bourgeoise et donc médiocre; la française, certes généreuse, déclassé les Blancs par l'égalitarisme qu'elle pratique. On retrouve ici cette propension typiquement simenonienne à confondre dans un même complexe idéologique la médiocrité sociologique des petits-bourgeois et la médiocrité plus fondamentale des déclassés et des exclus auxquels il s'attache par prédilection. Ici encore, l'hésitation ou l'ambiguïté du texte trouve sa résolution dans l'évocation du broussard, seul type colonial capable de renverser l'image de veulerie généralisée qui découle de cette confusion, tout idéologique répétons-le, entre petits-bourgeois et déclassés de la colonie.

*

* *

FACE AU MONDE COLONIAL sur lequel nous nous sommes longuement attardés, on voudrait brièvement aborder la représentation que Simenon propose de l'indigène, en se dispensant dans un premier temps de l'interroger sous le même angle que Jean-Louis Dumortier. Une idée paraît centrale dans cette représentation : tout ce qui relève du monde africain, qu'il s'agisse du continent ou de ceux qui l'habitent, est de l'ordre de l'inconnaissable. Comme le texte le répète sous diverses formes, «il ne faut pas chercher à comprendre». L'Africain, selon Simenon, se dérobe à l'appréhension du Blanc, il ne se laisse pas saisir, et se joue même du désir occidental de savoir et de comprendre, comme l'indique toute la scène de la palabre. Il ne faut d'ailleurs pas s'étonner que tout ce qui a trait à la sexualité entre Noires et Blancs dise fortement cette dérobade du sens et de la possession. Le sexuel est chez Simenon l'un des lieux où se manifeste par excellence l'impossibilité d'un authentique rapport à l'autre, si ce n'est dans l'abjection à laquelle conduit la comédie de l'amour. Dans *L'Heure du nègre*, les femmes noires qui s'offrent au Blanc sont nombreuses, soumises et consentantes, mais aussi absentes et inatteignables, comme si la possession en était impossible. Ce que Simenon résume en ces termes dès le début : «Le sein de l'affiche est vrai. Il en défile d'admirables devant moi. Ce qui n'est pas vrai, c'est que ce sein soit pour nous!» (p. 23)

Une autre caractéristique de la représentation que Simenon forge du Noir a déjà été soulignée par Pol-P. Gossiaux : la banalisation outrancière qu'il opère à l'encontre de certaines pratiques pourtant éminemment culturelles, telles que l'anthropophagie ou la sorcellerie ramenée à l'usage, sans rime ni raison, du poison. Il est d'ailleurs à noter qu'en ce cas, Simenon se place dans la posture du naïf que met au parfum le vieux broussard, comme s'il s'agissait pour lui d'indiquer avec force que l'expérience concrète lui avait ouvert les yeux. La rupture ici voulue avec l'imaginaire exotique est d'autant plus affirmée que le chapitre s'achève par la citation parodique d'ouvrages ethnologiques : «ils ont voulu pénétrer *l'âme nègre*, le *secret de l'Afrique* et des *rites ancestraux*» (p. 82).

La banalisation opérée par Simenon pose un véritable problème idéologique, dans la mesure où elle revient à dénier aux indigènes toute culture. Mais la façon dont le texte la fait apparaître laisse aussi penser qu'elle n'est pas pour Simenon une opération neutre, dotée de ce caractère d'évidence qui sied si bien à l'idéologie. Il faut notamment souligner que, pour choquante qu'elle soit, cette vision des choses n'est pas sans rapport avec celle

qui avait alors cours dans une certaine avant-garde artistique et ethnologique que fréquentait par exemple Michel Leiris. Autour de Georges Bataille et de la revue *Documents*, à laquelle a collaboré toute l'avant-garde ethnographique française, s'était en effet élaborée une vision particulièrement subversive de la culture et de la société. Bataille, on le sait, mettait délibérément l'accent sur les côtés bas, sauvages et obscurs de la nature humaine, ce qu'il appelait « la part maudite ». Appuyée sur l'observation de certaines cultures exotiques, cette vision de l'homme trouvait sa traduction ethnographique dans une position que Jean Jamin notamment résume comme suit : « la question de l'esthétique [dans les cultures primitives] était sinon écartée du moins déclarée sans objet. Ou bien tout ou bien rien en elles n'en relevait. Ces deux termes de l'alternative revenaient en réalité à dénier aux sociétés dites primitives l'aptitude à concevoir et créer un art autonome »⁹.

Il serait aberrant d'indexer la position de Simenon sur celle, contre-culturelle, de Bataille et de son entourage. Il n'est cependant pas exclu que Simenon ait pu saisir quelque bribes de ce discours qui circulait alors dans les sphères intellectuelles et qui s'affichait parfois de façon spectaculaire dans les « événements » qu'organisaient alors Georges-Henri Rivière et Paul Rivet, alors en charge du musée d'ethnographie du Trocadéro, bientôt rebaptisé Musée de l'Homme. Au cœur de ces manifestations spectaculaires et mondaines de l'avant-garde ethnographique se trouvaient le boxeur noir américain Al Brown et surtout Joséphine Baker, dont on sait que Simenon l'a assidûment fréquentée à cette époque. Il n'est donc pas impossible que l'auteur ait été ainsi mis en contact avec les idées alors en vogue dans ces cercles mi-mondains, mi-avant-gardistes, qu'il en ait retenu certains éléments et qu'il ait intégré ceux-ci à son propre système de représentation.

Il faut surtout marquer que les deux attitudes, celle de Bataille et consorts et celle de Simenon, ont en commun une portée clairement subversive, à la fois par la rupture qu'elles représentent vis-à-vis d'un certain imaginaire exotique de l'Afrique et de ses mystères, et par l'insistance sur la sauvagerie et la violence qui les caractérisent l'une et l'autre. Car la banalisation simenonienne n'est pas indifférente ou lénifiante. Elle est au contraire outrageusement agressive et déstabilisante. Il suffit pour s'en rendre compte de considérer l'usage fait dans le chapitre IV du terme « ingénument », qui, appliqué à des pratiques telles que le cannibalisme ou l'empoisonnement, paraît presque oxymorique : l'anthropophagie, dans

⁹ Jean JAMIN, dans Michel LEIRIS, *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, pp. 19–22.

l'imaginaire occidental, relève à ce point du tabou qu'il n'est pratiquement pas possible de la réduire ainsi à un acte anodin sans prendre violemment à revers la morale ordinaire et sans concevoir la banalisation de cette interdiction fondamentale comme acte violent de subversion.

En mettant l'accent sur la sauvagerie primitive et candide des Noirs, en la coupant de toute pratique culturelle rituellement organisée, en la ramenant à l'ingénuité de l'enfance, Simenon rencontre évidemment les stéréotypes d'un certain racisme (colonial ?) ordinaire et vulgaire. Mais il fait en même temps subir à ce discours un violent retournement qui en modifie la portée sans pour autant en évacuer le fond raciste. La cruauté naturelle et primitive des Noirs, leur exclusion de toute culture, figurent la condition naturelle d'hommes confrontés à l'absurdité fondamentale de l'Afrique. Les Noirs n'ont pas de littérature, pas de sentimentalité, pas de notions de bonheur ou de malheur, parce que l'absurde, au sens fort du terme, ramène en deçà de la culture et de la connaissance. C'est une façon d'être au monde antérieure à tout savoir constitué, à tout habillage conceptuel et même à toute forme d'organisation sociale ou de perception temporelle (« les nègres ont l'éternité devant eux. Ils ne comptent pas les années. Ils ne savent pas leur âge » [p. 48]). C'est évidemment toute la force, paradoxale et ambiguë, de la construction de Simenon que de produire cette forme très épurée (et quasi camusienne) d'absurde en privant les Noirs de toute intention et de toute capacité réflexive et en reportant cette conscience de soi sur l'Afrique elle-même, qui est décrite comme dotée d'intentionnalité et de volonté : l'absurde ne paraît jamais si bien que lorsque l'homme est montré passif et absent, et la Nature qui l'entoure agissante et maître des destinées.

Pour cette raison, on aurait tort de dissocier trop complètement l'Afrique des Africains dans la représentation de Simenon : ils sont comme les deux faces d'une même médaille et leurs propriétés sont jusqu'à un certain point interchangeables. La vie des Noirs est absurde (il suffit de se reporter à des assertions telles que : « Ils sont des millions comme ça dans l'Afrique sans bornes qui vivent parce qu'ils sont nés et qu'ils ne sont pas encore morts » [p. 52]) parce qu'ils vivent sur un continent qui incarne de façon presque mythologique, par sa sauvagerie et sa cruauté, cette absurdité fondamentale. En rendant banales et profanes les pratiques culturelles des Africains, Simenon laisse la place libre pour une sacralisation plus abstraite et plus métaphorique du continent africain, dont la somptueuse et intentionnelle violence est comme l'incarnation de la force obscure de l'absurde (fascination pour la sauvagerie de l'Afrique que Conrad avait superbement développée dans *Au Cœur des ténèbres*). Mais par ailleurs, la cruauté de

cette terre inhospitalière à l'homme, sa radicale et violente étrangeté sont aussi banalisées par le texte :

Autour d'eux, la nature est triste. Le soleil d'Afrique est un leurre. Il est aussi gris, aussi implacable qu'un ciel d'orage. La forêt vierge est grise, elle aussi, et grises, ternes en tout cas, dans la lumière de là-bas, les fleurs les plus colorées de la forêt équatoriale.

On parle des baobabs géants? Ils sont lugubres, donnent malgré leur taille, une impression de pauvreté, quand on les compare au moindre hêtre de chez nous. On parle de végétation luxuriante? Pardon! Dans ce qu'on appelle la forêt vierge, les arbres sont plus clairsemés que dans la forêt de Fontainebleau. Ce qui est luxuriant, ce qui envahit tout, ce sont les lianes, les parasites de toutes sortes qui forment une masse sinistre et impénétrable. (pp. 52-53)

Il ne s'agit pas ici pour Simenon de seulement contester toute une représentation stéréotypée du décor exotique. Cette description, dont on trouverait sans mal bien des passages correspondants dans le journal de Gide, construit à la différence des notations gidiennes une image du paysage africain radicalement banale, et pas seulement désenchantée : l'insistance sur la grisaille du décor malgré le soleil, l'obstination à dire sa tristesse et sa monochromie, la façon qu'a l'écriture de ramener la luxuriance de la végétation à une prolifération vaine d'existence parasite, tous ces procédés visent à créer une image plate et terne du continent, qui est la seule qui seye véritablement à ce monde absurde. En sens inverse, il est patent que la cruauté ingénue des indigènes répond à l'implacable et obscure puissance du milieu. Toute la représentation simenonienne ramène ainsi à l'absurde et à sa force entropique.

Il faudrait à ce stade s'interroger sur la manière dont le reporter articule les descriptions du monde colonial et de l'Afrique. Comment en effet la veulerie pitoyable des petits Blancs est-elle homologable à l'insondable absurdité du continent noir? Il apparaît que ces deux ordres de réalité sont précisément incommensurables l'un à l'autre, et que c'est justement parce qu'il y a ce décalage entre les deux que l'Afrique est invivable pour le Blanc, sauf à accepter de se déciviliser ou tomber dans cette folie, qui est plutôt sentiment d'étrangeté, que Simenon appelle ici le « coup de bambou ». Ainsi s'insinue dans le texte une représentation finalement triomphale des Africains : au rebours de l'homme blanc, l'homme noir s'est soumis à l'absurde et à son ordre arbitraire ; il ne tente pas de le comprendre ni de le modifier et là gît sa supériorité sur le Blanc. On voit ici l'ambiguïté idéologique de cette représentation : Simenon reprend à son compte les

stéréotypes racistes les plus communs, mais il les retourne comme un gant ; l'infériorité du Noir devient ici sa supériorité ; son absence de culture et son innocence lui garantissent paradoxalement un accès plus sûr à l'absurde que l'éducation et le savoir de l'occidental. La sauvagerie et la primitivité des Noirs est certes dépassée et transformée en autre chose, mais il s'en conserve toujours quelque chose dans la représentation finale. Si l'absurde est une manière de limbe, on sait que dans la religion chrétienne, ces limbes sont aussi le séjour des innocents.

(Cette opération de retournement idéologique est promise à un bel avenir chez Simenon. Dans *Les Inconnus dans la maison* se trouvent par exemple confrontés la grande bourgeoisie de province et un petit bourgeois ambitieux et exaspéré, Manu. Dans sa revendication anti-bourgeoise celui-ci trouve temporairement l'aide d'un Juif apatride, Luska. Ce dernier a tous les traits, à commencer par celui du coupable, que le discours antisémite le plus commun prêtait alors aux Juifs : physique disgracié, déracinement, envie, lâcheté, etc. Loin pourtant de susciter la répugnance ou l'agressivité, tous ces traits, dans le romanesque simenonien, finissent par produire un pathos assez authentique, devenant les signes d'une déréliction qui est l'image de la condition humaine en général, ce qui renverse à nouveau le stéréotype raciste sans l'annuler complètement¹⁰).

Pour conclure, on soulignera aussi qu'affirmer avec provocation la supériorité du Noir sur le Blanc, c'est peut-être avant tout invoquer, dans l'acception presque mystique du verbe, la condition absurde de l'Africain contre la médiocrité du petit Blanc. Face à l'indécidable mélange d'attirance et de répulsion qui caractérise la perception simenonienne du petit-bourgeois désadapté des colonies, l'absurdité fondamentale et presque métaphysique que lui découvre l'Afrique constitue une solution réconfortante : préconisée, comme par hasard, par le vieux broussard qui hante le texte, cette solution, qui consiste à accepter le fait qu'il n'y a rien à comprendre, transcende la veulerie coloniale en une étrangeté absolue ; elle permet d'épurer les sentiments mélangés que Simenon ressent à l'égard des petits Blancs, ses semblables, ses frères, et de déplacer toute la violence contenue dans le ressentiment petit-bourgeois qui habite Simenon vers une entité à la fois

¹⁰ Voir à ce sujet : Benoît Denis, « *Les Inconnus dans la maison* : deux témoins au procès d'une époque », dans *Focales*, n° 3/1995 : *Simenon à l'écran* (Actes du colloque *Georges Simenon à l'écran*), Université de Nancy II/I.E.C.A., 1995, pp. 20-31.

abstraite et charnelle, cette Afrique cruelle et sauvage qui, comme le voyait bien Pol-P. Gossiaux, est pour Simenon à l'image du monde en général.

En ce sens, il n'est pas sûr que Simenon nous apprenne beaucoup sur l'Afrique, telle qu'elle se recompose pour lui à travers un système relativement complexe de transactions idéologiques. Mais l'Afrique lui a peut-être découvert une chose : qu'il fallait passer du Blanc au Noir, du petit-bourgeois en dérade à l'homme nu, c'est-à-dire à une vision épurée du premier, telle que son drame sociologique devienne incarnation de la condition humaine en général. L'Afrique qui lui a révélé cela, le reporter peut bien la haïr : le romancier, lui, aura toujours le désir d'y retourner.

Lucille F. BECKER

« L'exotisme n'existe pas »

Paysages intérieurs de Georges Simenon

GEORGES SIMENON voyagea à travers toute l'Afrique en 1932. Trois ans plus tard, lors d'un voyage prolongé, il visita le Panama, la Colombie, l'Équateur, les Galapagos, Tahiti, les îles Fidji et les Nouvelles-Hébrides. Certains de ces pays utilisés comme toile de fond dans plusieurs de ses romans, serviront, en fait, son propre paysage intérieur et deviendront le cadre de vie de ses personnages et de ses thèmes favoris. Refusant volontairement les attraits de l'exotisme tropical, il utilisera uniquement les éléments propres à étayer son affirmation que « l'exotisme n'existe pas. Quand on est *là-bas*, que ce soit en Afrique, en Asie ou dans la forêt équatoriale, on a aussitôt l'habitude du paysage et un arbre est un arbre, que ce soit un chêne, un manguier ou un cocotier ; un passant est un passant, blanc ou nègre, vêtu de toile ou simplement de quelques herbes sèches. L'homme s'habitue à tout... »¹

« Supprimez le pittoresque, déclare Simenon, et la plus truculente des aventures tropicales prend son vrai visage, qui est presque toujours tragique, mais non pas d'un tragique violent, poétique, si je puis dire. Le tragique que j'ai rencontré à chaque escale est un tragique quotidien, lourd comme le ciel, épais comme la forêt, un tragique de cauchemar, une oppression, le vide de l'âme et de l'esprit devant un paysage toujours le même qui vous restera éternellement étranger et dans lequel il faudra pourtant mourir avec l'idée qu'il existe en France un village, une ville où... »²

Mais l'omniprésence du « tragique quotidien », ce « vide de l'âme et de l'esprit » perçu par Simenon dans les tropiques, reflète la *Weltanschauung*

¹ Georges SIMENON, *La Mauvaise Étoile*, dans *Tout Simenon*, t. 20, Paris, Presses de la Cité, 1992, p. 975.

² *Id.*, p. 991.

(la vision du monde) de Simenon et se retrouve de manière tout aussi convaincante dans tous les personnages de son œuvre. Comme les *Tableaux parisiens* de Baudelaire présentent uniquement les horreurs et les misères de Paris, la mort rôdant à chaque tournant, la vision des tropiques de Simenon est déformée à ses propres fins, négligeant la beauté des lieux pour ne tenir compte que de son aspect triste et hostile. Dans l'œuvre de Simenon, le paradis mythique exotique devient un amas d'horreurs dont on ne peut se dépêtrer : pluie incessante, chaleur intolérable, pourriture, détérioration, maladies tropicales, crasse, cannibalisme, serpents venimeux, myriades de « bêtes qui grouillaient, mouches inconnues, scorpions volants, araignées velues »³.

Dans *L'Heure du Nègre*, une série d'articles publiés à son retour d'Afrique, Simenon écrit : « [...] la nature est triste. Le soleil d'Afrique est un leurre. Il est aussi gris, aussi implacable qu'un ciel d'orage. La forêt vierge est grise, elle aussi, et grises, ternes en tout cas, dans la lumière de là-bas, les fleurs les plus colorées de la forêt équatoriale... On parle de la végétation luxuriante ? Pardon ! Ce qui est luxuriant, ce qui envahit tout, ce sont les lianes, les parasites de toutes sortes qui forment une masse sinistre et impénétrable »⁴.

C'est un véritable inventaire des calamités tropicales que l'on trouve dans un des récits-reportages de *La Mauvaise Étoile* intitulé *Celui qui se battait avec les rats ou la plus banale des histoires*. Dans ce reportage, Simenon décrit les circonstances qui ont conduit à une mort tragique — suicide ou meurtre — un jeune ingénieur :

Nous sommes le jeudi 12 avril... C'est en plein la saison des grandes pluies et par conséquent des grandes chaleurs. Des heures, des jours durant, l'eau tombe par nappes tièdes, inonde le paysage et, dès qu'un soleil citron se montre derrière le rideau uni des nuages, une buée monte du sol tandis que les poumons humains se dilatent en vain, que la respiration devient courte, oppressée... Une lampe à pétrole. L'homme à moitié nu, à cause de la chaleur qui fait suinter sa peau, écrit en haletant, en s'arrêtant après chaque phrase... *Il faut faire vite, je vous en supplie. Que D... m'apporte sans perdre une minute une grande quantité de sirop antiscorbutique et une plus grande quantité d'oranges encore [...] Punaises, rats, chaleur étouffante, nuit*

³ Georges SIMENON, *Le Coup de lune*, Paris, Presses Pocket, 1975, pp. 10–11.

⁴ Georges SIMENON, *L'Heure du Nègre*, in *À la recherche de l'homme nu*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1976, pp. 68–69.

*blanche. Ici, ce sont les rats qui triomphent. C'est une vraie danse du scalp. Je viens d'en tuer deux, mais ils sont cent et je n'ose pas faire l'obscurité...*⁵

Ce jeune ingénieur est un de ceux que Simenon appelle «les ratés de l'aventure», c'est-à-dire des «gens qui sont partis, pleins de sève, de vie, d'espoirs, de projets, et que les tropiques ont réduits à un état que...»⁶ Cependant, tandis que la pluie incessante, la chaleur, les insectes et les maladies tropicales les détruisent rapidement et sans recours, ces «ratés de l'aventure» ne se distinguent pas en réalité des autres protagonistes de Simenon. Des vies similaires se jouent dans des villes, des villages français, où des hommes qui n'ont jamais quitté leur *chez eux* sombrent dans l'alcoolisme, la folie, et le suicide — seul le catalyseur diffère. Dans plus d'un tiers des romans de Simenon, on trouve des suicidés ; les fous, les alcooliques et les clochards sont tout aussi omniprésents, leur dénominateur commun étant pour beaucoup leur manque de volonté. Ils perdent la direction de leurs vies, ballottés qu'ils sont par des forces qui les dominent, spectateurs impuissants de leur anéantissement.

Ainsi, ce qui guette le destin de Joseph Timar, l'infortuné protagoniste du *Coup de lune*, c'est la folie. À son arrivée au Gabon, bien décidé à faire fortune, tout semble lui réussir. Mais ses faiblesses de caractère deviennent évidentes aussitôt que les obstacles surgissent : la société qui l'a engagé est au bord de la faillite ; son lieu de travail est un trou perdu au cœur de la forêt, accessible seulement après un voyage de dix jours en bateau ; et, en admettant qu'il y arrive, ses efforts seraient inutiles, puisque le poste est toujours occupé par un vieillard dément qui menace de l'accueillir avec un fusil. Incapable de chercher une solution à ses problèmes, Timar se réfugie dans l'alcool, prostré, «parfois des heures assis dans le même fauteuil, à regarder droit devant lui, sans penser»⁷. Dans sa léthargie d'ivrogne, il devient le jouet d'Adèle, sa logeuse. La soumission à cette femme despote, manipulatrice et meurtrière n'est pas le seul résultat de l'effet maléfique des tropiques ; on en retrouve les mêmes composantes chez les hommes faibles dans toute l'œuvre de Simenon.

Pour obtenir une concession en forêt, Adèle persuade Timar d'user de ses relations familiales ; elle apportera le capital nécessaire. Son association avec Adèle, qui s'est attiré l'opprobre de la colonie en tuant un indigène,

⁵ Georges SIMENON, *La Mauvaise Étoile*, op. cit., pp. 976-977.

⁶ *Id.*, p. 968.

⁷ Georges SIMENON, *Le Coup de lune*, op. cit., p. 88.

met un terme aux relations du jeune homme avec les autorités coloniales. Incapable d'agir seul et sexuellement dépendant d'Adèle, il la suit à la concession en forêt. Sur place, la chaleur, la boisson, la fièvre, conjuguées à son apathie, achèvent de le démolir. Après avoir dénoncé Adèle comme criminelle au cours d'un procès truqué pour inculper un pauvre indigène, Timar est rapatrié en France, à moitié fou, grommelant : « L'Afrique, ça n'existe pas ! »⁸ L'Afrique dont il rêvait — un continent mythique, mystérieux et riche tel que le dépeignaient les affiches de recrutement ou la littérature romantique de voyage, « l'Afrique qu'on dit mystérieuse »⁹ —, *cette Afrique-là* n'existe pas.

Si certains deviennent fous aux tropiques, d'autres, comme beaucoup de leurs semblables en France, deviennent alcooliques et clochards. Quand Joseph Dupuche (*Quartier nègre*), fils de bonne famille, ingénieur provincial français, jeune marié, arrive au Panama avec Germaine, sa femme, Dupuche, tout comme Timar en Afrique, découvre que la Compagnie qui l'a engagé est en faillite et que ses lettres de crédit sont sans valeur. Seul et sans argent au Panama, le jeune couple se tourne vers la communauté blanche qui est avant tout constituée d'anciens prisonniers et d'autres compatriotes plus ou moins louches. Germaine s'engage comme caissière dans l'hôtel français qui l'héberge ; Timar, sans emploi, loge dans le quartier nègre.

Germaine, plus forte, remonte la pente mais elle est incapable de sauver son mari, voué à l'échec. Dupuche « en voulait à Germaine, sans savoir au juste de quoi il lui en voulait. Ou plutôt si ! Jusqu'à leur mariage, surtout quand ils étaient fiancés et qu'il étudiait à Paris, elle le considérait comme le plus fort, comme le plus intelligent. [Mais] déjà à bord, elle avait commencé à dire : "Ne fais pas ceci... Va saluer le commandant... Tu as tort de..." »¹⁰ Comprenant maintenant à quel point il est faible, elle lui interdit de se présenter devant elle quand il a bu. De plus en plus humilié par Germaine, Dupuche se tourne vers une autre femme, instinctive et terre à terre, qui ne mettra pas sa virilité en doute. Comme Ada, la servante un peu attardée du roman *Dimanche*, elle est « à la fois son chien et son esclave. Elle ne le jugeait pas, n'essayait pas de le comprendre ou de le deviner. Elle l'avait adopté pour maître, comme un chien errant, sans raison apparente, s'attache

⁸ *Id.*, p. 183.

⁹ Georges SIMENON, « L'Afrique qu'on dit mystérieuse », in *À la rencontre des autres*, Paris, Christian Bourgois, 1989, p. 159.

¹⁰ Georges SIMENON, *Quartier nègre*, Paris, Gallimard, « Folio », 1976, p. 52.

aux talons d'un passant»¹¹. Victimes de leur faiblesse, de leur insécurité, de leurs carences, bon nombre des protagonistes de Simenon sont juste capables d'avoir des relations avec des femmes ignorantes ou «souillées», en face desquelles ils peuvent se sentir supérieurs.

Dupuche devient dépendant du «chicha»¹², un alcool abêtissant du pays. Alcoolisme inévitable : il boit parce qu'il n'a jamais été bien dans sa peau ; même en France il se sentait hors du monde, jamais à sa place. L'alcool lui permet de trouver une échappatoire à sa solitude, de vivre en lui-même ! «Il se suffisait... il dédaignait d'entrer dans la vie de tout le monde»¹³.

L'alcoolisme, ce processus d'autodestruction où sombrèrent plusieurs tantes et oncles maternels de l'auteur pour se fuir eux-mêmes, est un des thèmes majeurs des romans de Simenon. Dans *Quand j'étais vieux*, son journal intime allant de 1960 à 1962, Simenon écrit : «De tous les dangers que j'ai courus et dont j'ai cité quelques-uns, [l'alcoolisme] est sans doute le plus grave. Cela m'a tant préoccupé [...] parce que j'ai failli devenir alcoolique — et de la pire espèce»¹⁴. Bien qu'il se soit arrêté de boire en 1949, cela, dit-il, «ne [l'empêche] pas de [se] considérer comme un alcoolique»¹⁵.

En sombrant de plus en plus, Dupuche cesse de se sentir humilié. Dans une stupeur alcoolique permanente, il devient de plus en plus indifférent à tout, méprisant toute forme de vie et de reconnaissance sociales. «Il vivait en dedans... Il se suffisait. Il marchait dans la rue, mais en même temps il était ailleurs...»¹⁶

Dupuche meurt dix ans plus tard «après avoir réalisé son ambition : habiter une hutte au bord de l'eau, derrière le chemin de fer, parmi les herbes folles et les détritrus»¹⁷. Cela peut sembler paradoxal d'envisager la dégradation de Dupuche comme l'aboutissement d'une ambition préexistante, sauf si nous admettons que Simenon admire ce qu'il voit comme la force de caractère d'un clochard qui permet d'accepter l'humiliation quotidienne, ou plutôt de ne pas sentir cette humiliation. «Le clochard est l'homme qui vit

¹¹ Georges SIMENON, *Dimanche*, Paris, Presses de la Cité, 1978, p. 104.

¹² Georges SIMENON, *Quartier nègre*, op. cit., p. 91. Chicha : alcool indigène tiré des grains de maïs mâchés par les Indiennes.

¹³ *Id.*, p. 199.

¹⁴ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, Paris, Presses de la Cité, 1970, vol. 2, p. 160.

¹⁵ *Id.*, p. 166.

¹⁶ Georges SIMENON, *Quartier nègre*, op. cit., p. 212.

¹⁷ *Id.*, p. 213.

sans concession aucune, et qui peut vivre dans sa vérité à lui. J'ai toujours eu la tentation du clochard ; depuis mon jeune âge, je lutte contre ce vertige... Et je ne suis pas loin de considérer l'état de clochard comme un idéal. Il est évident que le vrai clochard, c'est un homme plus complet que nous »¹⁸.

Le destin des protagonistes du roman *Le Blanc à lunettes* donne à penser que les tropiques ne sont pas nécessairement la cause de leur déchéance, et qu'avec un peu de caractère les « ratés de l'aventure » peuvent surmonter leurs épreuves. Simenon ne renonce toutefois pas à l'archétype du couple divisé et meurtrier ; dans ce roman il joue un rôle secondaire. Le mari, Georges Bodet, rendu fou par la chaleur, l'alcool et les échecs successifs, tire sur sa femme puis se tue. Destin tragique auquel ils étaient promis bien avant leur arrivée en Afrique. Pendant leur traversée de la Méditerranée, Georges Bodet « buvait beaucoup [...] de bière, des demis et des demis, qui le rendaient somnolent »¹⁹. Il supporte de plus en plus mal la vulgarité de sa femme, sa voix stridente, son harcèlement constant, et ses invectives criardes pour l'empêcher de boire, autant d'indices qui annoncent le dénouement tragique de leur aventure tropicale.

Les Bodet, comme presque tous les personnages de Simenon, sont victimes de leurs propres défauts, mais dans ce roman ils jouent des rôles secondaires. Le protagoniste du roman, Ferdinand Graux, possède la force de caractère et l'équilibre nécessaires pour réussir ; personnage d'exception dans l'œuvre de Simenon, principalement dans ses romans exotiques.

Au début du roman, Graux, propriétaire d'une plantation de café, colon français au Congo belge, revient à la plantation après un congé. À son arrivée, il apprend qu'un avion privé transportant une jeune femme de la noblesse anglaise, Lady Mackinson, et le pilote, le capitaine Philps, a fait un atterrissage forcé dans sa propriété. Ce couple appartient à une classe sociale méprisée par Simenon, des désœuvrés allant d'un grand hôtel à l'autre et s'adonnant à la drogue, à l'alcool, et au libertinage sexuel. La liberté sexuelle de Lady Mackinson est mal interprétée par Graux, qui tombe désespérément amoureux d'elle après une première nuit passée ensemble. Leur rencontre la laisse indifférente et elle part, sans regrets ni hésitation, retrouver son mari et ses enfants à Constantinople. On retrouve ici un thème cher à Simenon : des personnages sexuellement esclaves de leurs obsessions, les plus notables parmi eux étant Alavoine (*Lettre à mon juge*) et Gobillot (*En cas de malheur*). Graux suit Lady Mackinson.

¹⁸ *Simenon sur le gril*, Paris, Presses de la Cité, 1968, pp. 13 et 11.

¹⁹ Georges SIMENON, *Le Blanc à lunettes*, Paris, Gallimard, « Folio », 1978, p. 13.

Mais bientôt sa fiancée Émilienne s'inquiète du ton de ses lettres et s'envole pour le Congo où elle reprend en main l'exploitation de la plantation tout en attendant le retour de son fiancé. Et il revient, ayant surmonté sa passion sexuelle. «Était-ce du bon sens de donner tant d'importance à ce qui n'avait que la valeur d'un accident? Et de changer ses idées du tout au tout! De perdre son sang-froid! De penser des choses dont lui-même avait honte... Car il allait jusqu'à penser que c'était toute sa vie qui venait de changer! Parfaitement! Pour une heure de corps à corps moite! Pour un geste sans beauté!»²⁰ Dans un journal intime tenu pendant sa fugue, Graux écrit : «Je me demande ce qui arriverait s'il n'y avait pas en moi un besoin instinctif d'équilibre... Le plus extraordinaire, c'est que je me suis trompé moi-même. Je croyais être poussé par le destin et poussé irrémédiablement vers le drame quel qu'il fût... Il m'est arrivé de penser à des choses hallucinantes, à du meurtre en série. Je me suis même cru capable de vivre toujours dans son sillage... "Romantisme!"»²¹

«La vie est une chose sérieuse»²² pour Graux et Émilienne. À l'inverse des désirs romantiques des «touristes de bananes», leur but est tout à fait réaliste. «Touriste de bananes», explique Simenon, est une épithète méprisante qui s'applique à ceux de toutes classes et de tous pays qui espèrent trouver un paradis aux tropiques, «les Adams de Chicago et les Èves de Manchester et d'Oslo dans les nouveaux paradis terrestres... Un beau jour, alors qu'ils étaient dégoûtés de leur médiocrité, ou effrayés par la misère prochaine, on leur a dit : — Dans les îles on peut encore vivre la vie du paradis terrestre, sans argent, sans vêtements, sans souci du lendemain...» Très vite, ainsi que Simenon le démontre à travers toute son œuvre, le pathétique touriste de bananes perd ses illusions et «n'en peut plus. Il y a trop longtemps qu'il s'ennuie en tête à tête avec la nature, qu'il fait des efforts surhumains pour avaler les fades bananes et qu'il résiste au désir d'aller mendier un grand verre de bière au bistro»²³.

Graux et Émilienne sont différents. Ne recherchant ni un paradis tropical mythique, ni une échappatoire à leur vie, ni la fortune, ils ressemblent à tous ceux qui vivent de la terre un peu partout dans le monde à grand renfort de patience et de labeur. Personnage atypique dans l'œuvre de Simenon, Graux lui a été inspiré par un de ses amis, le seul colon qui ait réussi,

²⁰ *Id.*, pp. 84–85.

²¹ *Id.*, pp. 209–210.

²² *Id.*, p. 212.

²³ Georges SIMENON, *La Mauvaise Étoile*, *op. cit.*, pp. 986 et 987.

parmi tous ceux que Simenon dit avoir rencontrés au cours de ses voyages, à échapper à cette malédiction de l'échec. « En plein Congo, j'ai un autre ami qui est parti un beau jour avec un petit héritage et qui, à trois cents kilomètres de tout village a fondé une plantation modèle. Il vit là, seul blanc, au milieu de trois ou quatre cents nègres. Ce sont des éléphants qui remplacent les tracteurs. Il produit du café en quantité. Il a bâti une infirmerie où il soigne ses hommes et accouche les négresses... Seulement [...] il joint tout juste les deux bouts et il lui faudra économiser pendant cinq ou six ans avant de se payer un voyage en Europe »²⁴.

À cette exception près, tous les autres se conforment à la vision pessimiste de Simenon quant au destin des hommes et de leur chance de réussite. Ainsi, dans son roman *Ceux de la soif*, qui se déroule sur l'île Floreana des îles Galapagos au large de l'Équateur, voit-on un couple expatrié et bourgeois, ressemblant à Graux et Émilienne, travailler durement



(Reproduit avec l'autorisation d'Antony Nelson Publishers.)

Vue de Floreana près du point de débarquement des Wittmer.

²⁴ *Id.*, p. 1023.



(Reproduit avec l'autorisation d'Antony Nelson Publishers.)

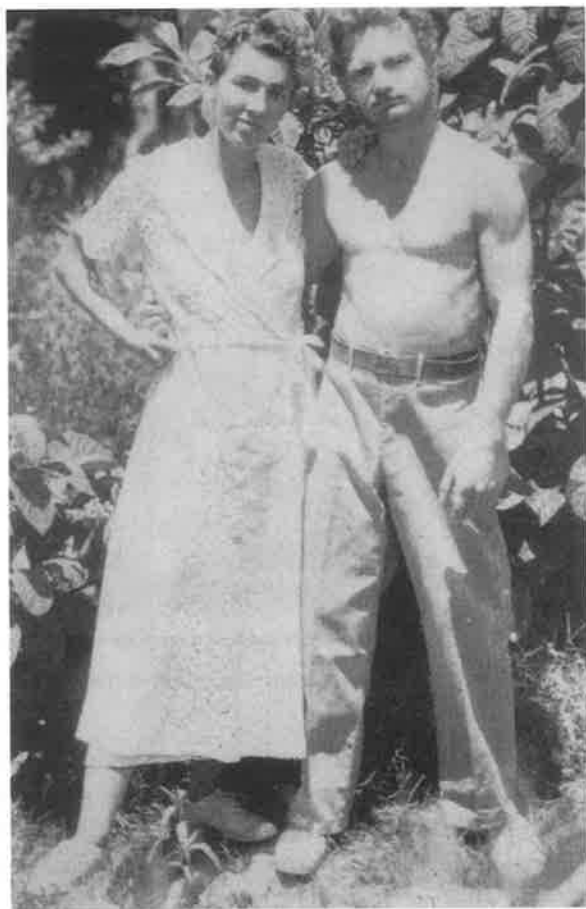
La famille Wittmer – Margret, Harry, Rolf et Heinz.

à leur réussite, laquelle n'intéresse que fort peu Simenon, car il les décrit comme des gens fort ordinaires «qui étaient nés pour vivoter sur les bords du Rhin et pour boire du chocolat, le dimanche, dans les *Conditorei*»²⁵. Ce couple stéréotypé, Margret et Heinz Wittmer, n'intéresse pas Simenon parce qu'il est aux antipodes de ses ratés de prédilection. En fait, les Wittmer ont construit «un paradis sur terre»²⁶ pour eux-mêmes et pour leurs enfants sur une île isolée, se battant contre la nature souvent hostile, face à des forces presque insurmontables. Leur succès cependant contredit la proposition de Simenon que «Toute entreprise de ce genre est vouée à la faillite»²⁷. Simenon réitère cette même idée dans *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, une série de sept articles dont s'inspire *Ceux de la soif* :

²⁵ Georges SIMENON, *Ceux de la soif*, Paris, Gallimard, «Folio», 1978, p. 15.

²⁶ Margret WITTMER, *Floreana*, Shropshire, England : Anthony Nelson, Publishers, 1989, p. 236.

²⁷ Georges SIMENON, *Ceux de la soif*, *op. cit.*, p. 174.



(Reproduit avec l'autorisation d'Antony Nelson Publishers.)

Le docteur Karl Friedrich Ritter et Frau Dore Strauch.

« Dans l'archipel quelques hommes ont essayé de vivre mais ils ont rencontré des ennemis : la solitude invincible et l'intraitable nature tropicale »²⁸.

Les Wittmer (Herrmann dans son roman) jouent un rôle accessoire, permettant à Simenon de concentrer son attention sur les autres acteurs de l'histoire vraie sur laquelle repose son roman, ceux-ci répondant davantage à sa conception des « ratés de l'aventure ». Ainsi *Ceux de la soif*

²⁸ Georges SIMENON, *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1991, p. 27.



(Reproduit avec l'autorisation d'Antony Nelson Publishers.)

La baronne Wagner-Philipson à l'*Hacienda Paradiso*.

devient «l'aventure à peine romancée de la baronne de Wagner (la comtesse von Kleber dans le roman) et du D^r Ritter (Müller)»²⁹, tous deux de beaux exemples de ratés. Le destin raté du docteur Ritter est inévitable comme celui de tous ceux qui «partent pour fuir la civilisation, avec l'illusion que quelque part on peut vivre sans se soucier des hommes et de leurs besoins, de leurs lois et de leurs exigences. [Il] se croyait un sage, espérait vivre nu dans un jardin, sans rien faire que rêver à ses idées philosophiques».

²⁹ Cité par Pierre ASSOULINE, *Simenon*, Paris, Julliard, 1992, p. 259.



(Reproduit avec l'autorisation d'Antony Nelson Publishers.)

Lorenz.

Prédestinée aussi est la chute de la baronne de Wagner, à l'image de ces « vrais aventuriers [qui] s'en vont avec la volonté de faire fortune en quelques années ». Aux Galapagos, la baronne voulait « monter un hôtel pour milliardaires. Elle a raté évidemment ! »³⁰, dit Simenon.

Il est intéressant de noter comment Simenon mêle la vérité et la fiction dans *Ceux de la soif* — transformant des expériences de vie réelle pour étayer ses propres théories. On peut comparer ce roman avec ses articles de presse de 1935 pour *Paris-Soir* intitulés *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, et l'œuvre autobiographique de Margret Wittmer, *Floreana*. Tous trois racontent, en fait, la même histoire. En 1932, Margret Wittmer, son mari Heinz et son beau-fils Harry âgé de douze ans partent à Floreana avec l'espoir que le climat sera salutaire au garçon tuberculeux. Deux autres Allemands habitent là depuis trois ans, le docteur Karl Friedrich Ritter (Müller) et sa disciple Frau Dore Strauch (Rita). Le docteur Ritter, un chirurgien-dentiste, a quitté soudainement Berlin en 1929 pour vivre sa nouvelle « philosophie de la nature » à Floreana, loin du monde qu'il déteste.

³⁰ Georges SIMENON, *La Mauvaise Étoile*, *op. cit.*, p. 1022.



(Reproduit avec l'autorisation d'Antony Nelson Publishers.)

Harry et Rolf essaient des bottes fabriquées par les Wittmer.

Végétarien, Ritter vit en autarcie et pratique le nudisme, cherchant ainsi à prouver qu'on peut atteindre l'âge de cent quarante ans en vivant selon les lois de la nature. Ritter s'est fait extraire toutes les dents quand il était encore à Berlin, les tenant pour superflues pour un végétarien.

Quelques mois après l'arrivée des Wittmer à Floreana, apparaît sur l'île une petite dame svelte, d'une quarantaine d'années, montée sur un âne, accompagnée par deux hommes, tous deux ses amants. La femme se présente comme la baronne Wagner-Philipson (la comtesse von Kleber), le jeune homme comme Herr Lorenz (Klaus), et l'autre homme comme son mari, un Allemand nommé Robert Philipson. Dans le roman, Philipson devient Nic Arenson, stéréotype déplaisant et corrompu du Juif, selon Simenon, qu'on ne trouve que trop souvent dans son œuvre.

La baronne les informe qu'elle a l'intention de faire construire à Floreana un hôtel pour milliardaires américains. Il s'appellera *Hacienda Paradiso* (l'Hôtel du Retour à la Nature dans le roman de Simenon). Dès le départ, il est clair que la femme est folle. Son comportement, tel qu'il est dépeint dans les trois récits du drame, devient de plus en plus bizarre, et

conduit Ritter, qui la déteste, à écrire au gouverneur pour demander son extradition de l'île pour cause de démence.

Les milliardaires ne fréquentent pas son *Hacienda Paradiso* et les provisions baissent ; ce sont les cigarettes et l'alcool qui manquent le plus à la baronne et, pour se venger, elle s'en prend à Lorenz qui, craignant pour sa vie, trouve refuge chez les Wittmer. La baronne lui laisse un message l'informant de son départ vers Tahiti avec Philipson et des amis qui doivent arriver le lendemain. Lorenz croyant à un piège pour l'attirer dans son hôtel et peut-être le tuer, disparaît pendant deux jours ; à son retour il affirme qu'il n'y a pas traces de la baronne ni de Philipson sur l'île. Tous s'accordent pour dire qu'on n'a signalé aucun départ de bateau. Cependant, Ritter et Lorenz semblent être convaincus que la baronne ne reviendra pas ; d'où la conviction de Wittmer qu'ils se sont débarrassés du couple, ayant tous deux de bons mobiles : Ritter parce que la baronne a détruit son paradis tropical, et Lorenz parce qu'elle l'a battu, humilié et volé. En outre Lorenz en savait long sur certains détails louches de son passé et autres activités suspectes sur Floreana. Persuadé qu'elle ne laisserait jamais un maître-chanteur potentiel quitter l'île, il aurait pu être tenté de frapper le premier.

Dans ses articles, Simenon propose plusieurs solutions au mystère de la disparition de la baronne et de Philipson, mais dans son roman il choisit sa solution préférée — le suicide ; pour la baronne et Philipson, le suicide serait « la seule manière de sauver leur prestige et de réveiller un peu d'admiration dans le public... »³¹ L'explication de Wittmer semble plus plausible.

Dans *Ceux de la soif*, la mort de Müller (Ritter) des suites d'une apoplexie semble à première vue être la conséquence, d'une manière ou d'une autre, de la terrible sécheresse qui s'est abattue sur Floreana, comme si la nature prenait ainsi une revanche contre la colonisation à outrance de l'île. Peu de temps avant sa mort, le docteur écrit dans son journal intime : « Ceci prouve ce que j'ai toujours soutenu, à savoir que ce qu'on appelle les îles enchantées ne sont pas un endroit pour la colonisation, ni pour quelque entreprise que ce soit. La nature s'y défend elle-même contre l'orgueil des hommes. Hier, j'ai trouvé un taureau mort contre la palissade du jardin et, ce matin, j'ai partagé mon seau d'eau entre deux ânes qui n'avaient plus la force de se tenir debout. Si la Providence n'a pas pitié de ces créatures, elles devront toutes mourir... Et sans doute sera-ce très bien ainsi »³².

³¹ Georges SIMENON, *Ceux de la soif*, op. cit., p. 199.

³² *Id.*, p. 200.

Simenon a accepté l'explication de Dore, à savoir, que Ritter est mort des suites d'une apoplexie. Mais, s'il avait consulté Margret Wittmer, il aurait appris que Ritter, ayant renoncé au végétarisme depuis longtemps, était mort d'une intoxication alimentaire après avoir mangé de la viande avariée. Ironie suprême : un végétarien édenté qui meurt d'avoir mangé de la viande avariée, une mort vraiment ridicule — le ridicule annulant le tragique et apportant ainsi un déni à l'affirmation de Simenon selon laquelle « la plus truculente des aventures tropicales prend son vrai visage, qui est presque toujours tragique ».

« Je n'ai aucune imagination, écrit Simenon. Je suis incapable d'ajouter un petit quelque chose à quelqu'un. Je prends les gens comme je les vois »³³. De fait, il prenait les gens comme il les voyait, et ceux qu'il voyait partout étaient des victimes, caractérisées par leur manque de volonté, leur dérive et leur impuissance à vaincre les vicissitudes de l'existence. Ses personnages sont condamnés en tout lieu ; leur déchéance est seulement accélérée dans les tropiques. Simenon veut ignorer, à dessein, toutes les réussites susceptibles de contredire ce postulat, comme il ignore — ne lui assignant aucun rôle salvateur — toute la beauté des paysages et des climats tropicaux. Seuls cas d'exception dans son œuvre : un petit Louis à Paris (*Le Petit Saint*) ou un Ferdinand Graux au Congo belge — deux héros positifs de sa « comédie humaine » — démontrent que dans tout enfer il peut y avoir des anges, à l'instar d'une Eugénie Grandet ou d'une Madame de Mortsauf (*Le Lys dans la vallée*) dans l'œuvre d'un grand écrivain.

³³ Georges SIMENON, *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, op. cit., p. 11.

Salvatore CESARIO

Être-en-état-de-roman — devenir-roman

À PROPOS DE l'exotisme chez Simenon, je voudrais démontrer l'existence, dans l'écriture simenonienne, d'un mouvement à partir d'une position sédentaire, « être-en-état-de-roman »¹ ou « être-en-roman »², vers une position nomade que je définirais : devenir-roman.

Il est clair que même l'être-en-état-de-roman est l'issue d'un parcours. Simenon en effet, dans le but d'atteindre cet « état », produit la *mise-en-transe* (voir le latin : *trans-ire*)³ ; et afin d'atteindre cette issue préalable, souvent il *se promène* — en nomade —, jusqu'à ce que quelque chose produise un *détour*⁴.

C'est pourquoi l'être-en-état-de-roman doit être considéré comme l'issue d'un parcours, si l'on considère l'écriture d'un seul roman, ou bien l'étape d'un parcours, si l'on considère l'œuvre dans son ensemble. Toutefois ce parcours-là, somme toute, est répétitif.

¹ *Simenon sur le gril* (1968), in Georges SIMENON, *Portrait-Souvenir de Balzac*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 175.

² Roger STÉPHANE, *Portrait-Souvenir de Georges Simenon* (1963), Paris, Quai Voltaire, 1989, p. 150.

³ C'est cette mise-en-transe qui produit l'état-de-roman, équivalent de l'état-de-grâce. Voir la célèbre lettre de Simenon à Gide du 15 janvier 1939 dans *Simenon*, sous la direction de Francis Lacassin et Gilbert Sigaux, Paris, Plon, 1973, pp. 398, 400, 401 ; voir aussi Roger STÉPHANE, *op. cit.*, pp. 159 et 162 ; Georges SIMENON, *Vent du nord vent du sud* (1976), in *Tout Simenon*, Paris, Presses de la Cité, t. 26, 1993, p. 901 (les vingt-sept volumes de l'*Opera Omnia* — de *Tout Simenon* — ont été publiés selon la chronologie suivante : t. 6-9 : 1989 ; t. 10-13 : 1990 ; t. 14-18 : 1991 ; t. 1-3, 5, 19-25 : 1992 ; t. 4, 26-27 : 1993 ; sauf spécification particulière, les textes de Simenon cités le sont d'après cette édition).

⁴ Voir André PARINAUD, *Connaissance de Georges Simenon*, Presses de la Cité, t. 1, Paris, 1957, pp. 399-400 ; Georges SIMENON, *Le Romancier* (1945), in *L'Âge du roman*, Bruxelles, Complexe, 1988, pp. 65-67 ; Georges SIMENON, *Entretien sur l'art du roman* (1956), in *L'Âge du roman*, *op. cit.*, p. 79 ; Roger STÉPHANE, *op. cit.*, pp. 150-160.

En tout cas, ce que je voudrais démontrer est premièrement que Simenon entreprend aussi des parcours non répétitifs ; un exemple extraordinaire : cesser d'être-en-état-de-roman et commencer à être-en-état-de-dictée ; deuxièmement que, même dans la répétition qui caractérise son processus créatif, au-delà de la — et même dans la — sédentarité de l'être-en-état-de-roman, il y a un nomadisme, un devenir-roman qui entraîne une série de conséquences : sur Simenon, sur le roman, et non seulement sur eux. Ces conséquences-là paraissent — elles paraissent seulement — plus évidentes lorsque Simenon cesse d'être-en-état-de-roman pour passer à l'état-de-dictée.

Je vais énumérer les hypothèses qui me poussent à tracer, dans l'écriture simenonienne, une trajectoire qui va de la position sédentaire à la position nomade :

- l'identification de Maigret aux personnages à propos desquels il enquête n'est très probablement pas le morceau de bravoure de sa méthode d'enquête (je pense que son morceau de bravoure est la disidentification, c'est-à-dire la mort de l'identité)⁵ ;
- l'identification de Simenon à ses personnages n'est pas le morceau de bravoure de sa méthode d'écriture. C'est lui-même qui émet l'idée selon laquelle toute cette célèbre méthode — évidemment, le morceau de bravoure de l'identification — est une « légende » dont il est prisonnier et dont il voudrait s'échapper ! Dans *Quand j'étais vieux*, un écrit autobiographique dont la publication précède de deux ans l'interruption de l'écriture et l'annonce, Simenon imagine la possibilité que tout l'engrenage complexe de son écriture — « toute cette routine à laquelle je m'astreins parce que je la crois indispensable pour obtenir le déclic, à tel point que cela devient une superstition... » — lui a été attribué par erreur : « Et si — se demande-t-il —, comme les lecteurs de magazines,

⁵ Dans *La Maison du juge* (1942), Simenon, après avoir démystifié le « flair », démystifie aussi l'« intuition ». Il y est en effet dit de Maigret que « pour éviter le mot inspiration », il emploie « volontiers » l'expression « se sentir bien calé dans sa peau » (t. 23, p. 471). Extraordinaire puisque c'est la première et l'unique fois — que je sache — que Maigret ne se met pas dans la peau des autres mais se cale dans la sienne ; il considère en outre l'expression « se caler — et bien — dans sa peau » comme indicative de l'intuition ; évidemment : intuition de ce qui arrive en lui-même ! Les résultats ne se font pas attendre : « Elle fut surprise [Didine] de voir le commissaire immobile au milieu de la pièce, n'écoulant rien, ne regardant rien. Une idée venait de le frapper. Soudain, il se précipita vers le téléphone » (*id.*, p. 485). Parce qu'il s'agit d'une intuition digne de foi, de celles qui donnent la certitude (« Intuition ? Maigret eut la certitude que » [*id.*, p. 421]).

*j'étais victime de la légende?*⁶ *Si je m'étais mis à y croire à force de la lire, imprimée?*» (1960; c'est moi qui souligne)⁷;

— la fuite de la légende-prison arrive enfin; et elle arrive sous la forme de l'abandon de l'écriture. En fait, la fin de l'écriture sera aussi un commencement, celui de la dictée. La fuite, le devenir pourra continuer.

Peut-être rendrais-je plus compréhensible mon discours en présentant tout de suite le point de vue schizo-analytique de Deleuze et Guattari qui, pour une bonne part, inspire mon hypothèse.

⁶ Voir aussi Léon THOORENS, *Qui êtes-vous Georges Simenon?*, Verviers, Gérard, 1959, pp. 124 sq.

⁷ Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, t. 26, p. 139. (La date de l'édition est 1970, mais nous avons signalé ici la date des notes dans les cahiers). Plus loin : « Mais je me demande à présent si ce n'est pas, en partie tout au moins, à force de lire dans les journaux que je travaille de telle manière que je continue à le faire. Cela me donne le trac. Il me semble que *je suis obligé* de... Un de ces jours, il faudra que je me secoue, que j'évite de faire ce qui s'imprime dans les journaux. Dans ce cas, le mieux sera de n'en rien dire, pour ne pas me laisser emprisonner par une nouvelle légende » (*id.*, p. 140).

Un an plus tard, il revient au sujet; il dit qu'il pense à la retraite, mais non à cesser de travailler (*id.*, p. 351); il écrit désormais depuis quarante ans, il a écrit « par métier et par goût [...] en somme, pour moi-même, par nécessité personnelle » (*ibid.*); mais il voudrait « échapper à l'affaire Simenon » (*ibid.*). Il s'aperçoit qu'il est devenu une « vedette » plutôt qu'un écrivain; la majorité des journaux et des magazines parlent de la « vedette »; s'il n'avait écrit près de deux cents livres, « s'il n'y avait la performance », on le laisserait sans doute dans l'obscurité (*ibid.*) : « Est-ce cela qui me lasse? Certainement, en partie. Et d'écrire selon un rythme déterminé, obsédant, *qui est pourtant bien mon rythme à moi* [...]. Écrire pour moi, c'est-à-dire en dehors de toutes les règles, de toutes les formes, de toute idée d'édition. *Est-ce que j'écrirais réellement?* N'en reviendrais-je pas, sans le vouloir, au vieux moule dans lequel, malgré moi, je coule mes œuvres, comme un artisan qui fait indéfiniment le même geste? [...] C'est moi qui ai choisi cette voie-là, parce que j'y croyais. *Au fond j'y crois toujours.* [...] Pour mon prochain roman, je vais essayer de briser la routine [...]. C'est un peu comme si j'essayais d'échapper à quelque chose sans savoir au juste à quoi : à des règles que je me suis moi-même fixées, ou plutôt à des habitudes qui, presque à mon insu, sont devenues des règles et qui, parfois, me font peur ou m'importunent. [...] Parce que, une fois pour toutes, j'ai choisi une certaine voie, qui m'oblige à aller toujours dans un même sens sans me permettre de fantaisie. J'ai tort de me révolter de temps en temps — pas souvent — contre cette *discipline*. Je ne sais pas où je vais, mais je suis le fil. Tant pis si les autres s'en lassent, si cela paraît monotone ou facile. J'allais écrire que je n'y suis pour rien. En tout cas, il est trop tard pour changer » (*id.*, pp. 351–354).

1.- Le devenir-rue, le devenir-rat et la disidentification

À PROPOS d'identification-disidentification, d'être-devenir, je rappelle le très beau *Mille Plateaux*⁸, ouvrage publié en 1980, qui devait fournir l'instrument pour pratiquer cette schizo-analyse que Deleuze et Guattari avaient théorisée dans *L'Anti-Cédipe*⁹ qui date de 1972 ; je renvoie de façon toute particulière au chapitre *Devenir-intense, devenir-animal, devenir-imperceptible* (pour ne rien dire du très beau *Un seul ou plusieurs loups ?*)¹⁰.

Selon ces deux auteurs, ni Freud ni même Jung n'ont rien compris au devenir-animal, n'ayant vu dans l'animal qu'un représentant des pulsions ou un représentant des parents. À de telles banalités, ils opposent la « participation contre nature »¹¹ entre homme et animal. Sur la scène entrent alors — c'est inévitable — le petit Hans et les chevaux, mais aussi Hofmannsthal et les rats ; ensuite, Achab et Moby Dick, tout comme, bientôt, Lawrence et les tortues, etc.

Dans le cas du petit Hans, il ne s'agit pas de fantômes ou de rêveries : « il ne s'agit pas d'imiter le cheval, de "faire" le cheval, de s'identifier à lui, ni même d'éprouver des sentiments de pitié ou de sympathie [...]. Y a-t-il un agencement encore inconnu qui ne serait ni celui de Hans ni celui du cheval, mais celui du *devenir-cheval* de Hans, et où le cheval par exemple montrerait les dents, quitte à ce que Hans y montre autre chose, ses pieds, ses jambes, son fait-pipi, n'importe quoi ? »¹² (c'est moi qui souligne). Quand Hofmannsthal, au contraire, contemple l'agonie d'un rat, « c'est en lui que l'animal "montre les dents au destin monstrueux". *Et ce n'est pas un sentiment de pitié*, précise-t-il, encore *moins une identification*, c'est une *composition de vitesses* et d'affects entre individus tout à fait différents, symbiose, *et qui fait que le rat devient une pensée dans l'homme, une pensée fiévreuse, en même temps que l'homme devient rat*, rat qui grince et agonise »¹² (c'est moi qui souligne, sauf la première fois).

Dans les *Dialogues* — entre Deleuze et Parnet — qui précèdent de peu *Mille Plateaux*, nous lisons :

⁸ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

⁹ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Cédipe*, Paris, Minuit, 1972.

¹⁰ Sur ce sujet, voir Salvatore CESARIO, « Dall'Anti-Cédipe (1972) a Mille Plateaux (1980). Lai : lo schizoanalista "non selvaggio" », *Materiali per il piacere della psicoanalisi*, n° 14, 1991.

¹¹ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux*, *op. cit.*, p. 317.

¹² *Id.*, p. 315.

Devenir, ce n'est jamais imiter, ni faire comme [...]. *Il n'y a pas un terme dont on part, ni un terme auquel on arrive ou auquel on doit arriver.* Pas non plus deux termes qui s'échangent. La question «qu'est-ce que tu deviens?» est particulièrement stupide. Car à mesure que quelqu'un devient, *ce qu'il devient change autant que lui-même.* Les devenirs ne sont pas des phénomènes d'imitation, *ni d'assimilation, mais de double capture, d'évolution non parallèle, de noces parmi deux règnes.*¹³

Un exemple : la guêpe et l'orchidée. Cette dernière paraît former l'image d'une guêpe, mais «en fait il y a un devenir-guêpe de l'orchidée, un devenir-orchidée de la guêpe, une double capture puisque "ce que" chacun devient ne change pas moins que "celui qui" devient»¹⁴. La guêpe devient partie de l'appareil de reproduction de l'orchidée, mais simultanément l'orchidée devient organe sexuel pour la guêpe. Phénomène qu'ailleurs¹⁵, j'ai décrit comme «cercle hypnotique» : moi, j'induis toi-qui induis moi, les deux étant induits par la situation où nous sommes, etc. Simenon dit souvent qu'il porte ses personnages «à bras tendu[s]»¹⁶ ; mais lui aussi est porté par eux : ce qui est «épuisant»¹⁶ pour lui, c'est le fait de cesser d'être lui-même et de devenir eux, etc. ; épuisant est le devenir.

Les Mémoires de Maigret prouvent la circularité de ce processus qui — c'est Maigret qui parle — est un «engrenage dont je ne suis jamais sorti»¹⁷ et dont, j'en suis convaincu, *il n'est pas possible de sortir.* Dans l'entretien avec Lacassin, Simenon dit : «Petit à petit, nous avons [Maigret et moi] fini en effet par nous ressembler un peu, mais *je serais incapable* de dire si

¹³ Gilles DELEUZE et Claire PARNET, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, p. 8 ; c'est moi qui souligne.

¹⁴ *Id.*, pp. 8-9.

¹⁵ Salvatore CESARIO, «La potenza dell'immagine fascinatrice, appassionante, psicodemonica o simbolica», *La Verifica dei risultati in psicoterapia*, Rome, Borla, 1996.

¹⁶ Voir par exemple dans Francis LACASSIN, *Conversations avec Simenon*, Genève, La Sirène/Alpen, 1990, p. 65.

¹⁷ Georges SIMENON, *Les Mémoires de Maigret* (1951), t. 4, p. 785. Parfois, il arrive que des gens demandent à Maigret s'il «avait copié ses tics» (de Simenon, ou bien du Maigret de Simenon) (*ibid.*) ; par contre, Maigret dit à Simenon :

— Savez-vous qu'avec les années vous vous êtes mis à marcher, à fumer votre pipe, voire à parler comme *votre* Maigret ?

Ce qui est vrai et ce qui fournit, on me le concédera, une assez savoureuse vengeance.

C'est un peu comme si, sur le tard, il commençait à *se* prendre pour *moi* !

(*id.*, p. 790)

c'est lui qui *s'est rapproché* de moi ou moi qui me *suis rapproché* de lui. Il est certain que j'ai pris certaines de ses manies et que lui a pris certaines des miennes»¹⁸. L'incapacité dont parle Simenon naît de la circularité du processus qui s'appelle disidentification.

Eh bien, notre thèse ou notre hypothèse est que Simenon ne s'identifie à personne, mais qu'il devient. Dans l'entretien avec Stéphane, il dit : «Non ! *C'est encore une légende*. Je ne m'identifie pas à Maigret»¹⁹. Or, s'il ne s'identifie pas à son personnage principal, à quel personnage devrait-il s'identifier ? De toute évidence, le moment central du devenir de Simenon est son cesser d'être ce qu'il est — on le verra tout de suite —, son devenir-rue, son devenir-rat de quai, son devenir-roman.

De cette façon, peut-être en ai-je trop dit — j'ai payé d'avance, en quelque sorte ! — ; sans doute vais-je toutefois être plus clair. Tout au moins, je l'espère.

2.- Comment se produit la fuite de l'écriture ?

DANS LES PREMIÈRES PAGES d'*Un Homme comme un autre*, Simenon évoque son abandon de l'écriture. Arrêtons-nous sur la manière dont cet abandon se produit.

Le 17 septembre 1972, il descend, «comme d'habitude», dans son bureau. Il est décidé à écrire l'enveloppe jaune, le projet du nouveau roman qui aurait dû être «un des plus durs» parmi ceux qu'il a écrits jusqu'alors : «Il y avait quatre mois et peut-être davantage que je le portais en moi. Je comptais y mettre *toute mon expérience humaine*»²⁰. Ensuite il remonte dans son appartement «*en proie à une grande satisfaction, un véritable soulagement*»²⁰ ; enfin il est arrivé au but.

Or, le 19, c'est-à-dire le surlendemain, il prend «brusquement, sans déchirement, sans idées dramatiques», la décision de mettre en vente la maison d'Épalinges parce que «tout à coup», il se sent «étranger» entre des murs qui, la veille, lui étaient comme un «refuge».

¹⁸ Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 76.

¹⁹ Roger STÉPHANE, *op. cit.*, p. 107.

²⁰ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre* (1975), t. 26, p. 402.

Simenon déménage ; il emporte avec lui sa machine à écrire et son enveloppe jaune ; mais très vite celles-ci aussi lui deviennent «étrangères»²¹ : avec la même «rapidité», la même «absence d'hésitation»²¹ avec lesquelles il a déménagé d'une maison à l'autre, il déménage de l'écriture à la non-écriture, et cela avec un nouvel «immense soulagement. *Tout à coup, j'ai eu l'impression de me sentir moi-même. Je retrouvais des sensations que j'avais à seize ans lorsque j'écrivais mon premier roman [...]. Je n'avais plus besoin de me mettre instinctivement dans la peau de ceux que je rencontrais. J'étais dans la mienne, pour la première fois peut-être depuis cinquante ans. [...] Je suis moi-même, enfin!*»²¹

Comme on le voit, les circonstances de la fin de l'écriture, chez Simenon, suivent la trajectoire classique de ses romans : rupture d'une habitude, précipitation des événements vers une issue qui, à un certain point, arrive soudainement. La seule grande différence réside dans le fait que, tout au moins dans cette version, une satisfaction en suit une autre ; à la satisfaction de pouvoir enfin écrire le roman le plus dur succède la satisfaction de pouvoir ne plus écrire ; mais, là aussi, le passage est marqué par un événement mortifère : un véritable avortement au-delà du terme permis (les trois mois). En tout cas, comme chaque roman simenonien classique, le protagoniste est enfin lui-même²², il a cessé de s'occuper des autres²³ (ou d'autre chose) : il a fait son individuation (au sens que Jung donne à ce mot) !

On ne peut pas manquer de signaler un détail paradoxal : lorsque Simenon cesse d'écrire et se sent enfin lui-même, il «retrouve» le Simenon de seize ans qui a écrit son premier roman ; on dit : boucler la boucle ; mais pour recommencer ! La soi-disant «première fois» — Simenon vient de dire : «pour la première fois [...] je suis moi-même» — se révèle être seulement *une des* fois, à l'intérieur d'un processus, d'un devenir destiné à être forcément sans fin. En effet, Simenon commence l'écriture d'un nouveau roman, d'un roman étrange, celui qui raconte la non-écriture et son nouveau rapport avec Teresa dans la petite maison rose de Lausanne.

Enfin la figure du déménagement. Simenon dira ensuite : «Je venais de couper net avec le roman comme je coupais avec mes maisons»²⁴. Donc : la figure du voyage.

²¹ *Id.*, p. 403.

²² Sa «vraie destinée» (*id.*, p. 406), sa «vérité» (*id.*, p. 415).

²³ Littéralement : les «porter à bout de bras» (Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 65).

²⁴ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, *op. cit.*, p. 567.

3.- Mais quel était le mécanisme de l'écriture (désormais abandonnée)?

TOUJOURS dans *Un Homme comme un autre*, quelques pages auparavant, Simenon — « pour son [mon] propre plaisir »²⁵ — essaie de relater « la conception et le mécanisme » de son premier roman, *Pietr-le-Letton*, parce que c'est ceux-là qu'il se rappelle le mieux.

À Delfzijl, l'*Ostrogoth* prend l'eau et a besoin d'être recalfaté ; Simenon découvre une vieille barge en partie engloutie dans laquelle il s'installe tant bien que mal pour écrire : « dans l'eau » ; il place une grande caisse qui sert de table pour la machine à écrire, une caisse plus petite pour s'y asseoir et deux caisses encore un peu plus petites pour les pieds.

Un matin, il se rend dans un petit café²⁶, il boit deux ou trois verres de *genièvre* et il *s'en va* (« *je me mis à marcher* »), la tête un peu chaude, « les mains dans les poches, *le long de la mer* » :

C'est alors que des images *me vinrent* à l'esprit. *Les rues de Paris*, d'abord, que j'avais quittées depuis plus d'un an, *puis la silhouette des rats de quai* que j'avais rencontrés dans les ports. C'est un peu comme l'écume de la mer, ou encore les clochards des ports. *On ne sait pas d'où ils viennent. On ignore leur nationalité. Lorsqu'on les chasse d'un bâtiment on les retrouve dans un autre entrepôt.* Il commettent de petits méfaits et sont toujours prêts aussi à rendre de menus services, de sorte qu'on les tolère.

Ils ne sont pas âgés, comme les clochards des villes. *La plupart sont encore assez jeunes. Ils m'impressionnaient* comme m'avaient impressionné ceux qui, à Paris, couchent sous les ponts.

Tout cela se mélangeait dans mon esprit *brumeux* et bientôt je décidai d'écrire un roman *qui aurait les rats de quai comme point de départ.*

L'après-midi fut sans histoire. Je restais *baigné* dans une nouvelle atmosphère *qui m'envabissait*, dans un milieu qui prenait corps autour de moi.

Le matin, à six heures, je gagnai ma péniche *envabie d'eau*, je m'assis sur ma caisse, les pieds sur les deux autres, et je

²⁵ *Id.*, p. 535.

²⁶ « Où j'avais mes habitudes et que j'adorais » (*id.*, p. 536) : comme on le voit, même ici va se répéter la classique rupture des habitudes.

commençai à taper le premier chapitre de *Pietr-le-Letton*. [...] Qu'est-ce qui a été l'étincelle? Était-ce les trois verres dans la quiète et harmonieuse atmosphère de mon petit café? Était-ce les rats de quai que j'avais rencontrés dans tous les ports? *Je suis incapable de répondre*. [L'incapacité apparaît de nouveau]. *Au fond, ce mécanisme, je ne le connais pas*. Il n'y a pas chez moi de volonté déterminée d'écrire un livre. Cela commence plutôt par une sorte de malaise. *Peut-être le besoin de m'échapper de la réalité immédiate?* Je n'en suis pas sûr, mais *c'est une explication*.²⁷

Il me semble que Simenon risque de réduire la valeur et la portée de l'explication complexe qu'il a essayé de donner en supposant que le «déclic», dans ce cas particulier, a été donné par le «petit café aux tables si bien polies» et imprégné par «l'odeur du genièvre»²⁸. Heureusement, il parle aussi de l'incidence possible des rats; ou, mieux encore : peut-être valorise-t-il le contraste «tables bien polies» *vs* «rats de quai».

Il faudrait lire toute l'explication et souligner chaque indication plus ou moins cryptique ou allusive; mais, de toute évidence, l'élément le plus important me semble être le voyage. Le voyage de Simenon est interrompu par l'avarie du bateau; Simenon est à terre et il est obligé d'écrire dans l'eau, ou bien il s'y oblige : il se transforme presque en rat de quai! Les images qui, les premières, surgissent sont celle des rues et celle des rats, rats internationaux tout au moins : apatrides, clochards jeunes²⁹. Tout cela ne nous dit peut-être rien sur le mécanisme de production de l'écriture, mais nous dit beaucoup sur la fonction qu'elle accomplit : elle permet de fuir, comme le font ces rats de quai apatrides ou ces très jeunes clochards capables des pires méfaits, mais aussi de rendre des services et, à cause de cela, tolérés.

On le voit très bien : 1) les deux circonstances, celle de la réalisation de l'écriture et celle de son interruption, sont calquées sur le processus classique de l'individuation typique du roman dur; 2) les deux sont fortement caractérisées par la figure, par l'opérateur du voyage — déterminé par le besoin de s'échapper —; la seule différence : l'interruption de l'écriture permet une fuite qui conduit à une issue définitive (ou bien : que Simenon pense définitive) : «*Enfin je suis moi-même!*»

²⁷ *Id.*, pp. 536-538.

²⁸ *Id.*, p. 538.

²⁹ Nous connaissons la sympathie et l'attrait de Simenon pour les *clochards* (voir par exemple *Simenon sur gril*, *op. cit.*, p. 178).

S'agira-t-il d'une dernière illusion? C'est bien ce que je pense! Parce que le nomadisme, d'une façon inévitable, va conduire Simenon à devenir encore autre que ce qu'il est aussitôt devenu.

4.- Le devenir-roman

Nous allons considérer le devenir-roman à l'intérieur du processus de la création, processus que nous avons qualifié de répétitif.

Simenon, lorsqu'il commence à écrire, devient : « *je deviens le personnage principal* »³⁰ — et réciproquement : il faut que la maison du personnage « *devienne ma maison* »³¹ —; tout au long de l'écriture, il est « vraiment dans la peau » de ce personnage³²; si par hasard, pendant l'écriture, il redevient lui-même (« je redeviens moi-même »), il ne retrouve plus le personnage³².

Simenon devient le personnage : « je suis ce personnage »³¹; il adopte ses attitudes physiques, ses expressions³³. En tout cas, ce personnage n'est pas Simenon lui-même : il est quelqu'un d'autre. C'est Simenon qui l'affirme : chacun, en effet, porte en soi un roman potentiel, mais seul le romancier est à même de produire des personnages différents. Celui qui possède un seul roman — évidemment : autobiographique — aura du mal quand « *il ne s'agira plus de lui-même, mais d'autres personnages* »³⁴ : c'est cela aussi qui rend la chose « trop fatigant[e] »³⁴ : le fait qu'il ne s'agisse plus de soi-même, ou bien : du soi-même que l'on connaît! Le fait de devenir.

L'issue du devenir est, évidemment, imprévisible : « La fin du livre, je la découvris le dernier jour »³⁵. Ce que l'on sait, c'est seulement que le

³⁰ *Id.*, p. 175.

³¹ André PARINAUD, *op. cit.*, p. 400.

³² *Simenon sur le gril*, *op. cit.*, p. 175.

³³ Le mimétisme peut devenir extraordinaire : pendant qu'il écrivait *Le Président*, il se tenait et maugréait comme un vieillard (Pierre ASSOULINE, *Simenon, biographie*, Paris, Julliard, 1992, p. 581); dans *Un Homme comme un autre* : « Au troisième chapitre, je marchais comme eux, parlais comme eux, sentais comme eux » (p. 538; voir aussi Georges SIMENON, *Vacances obligatoires* [1978], t. 26, p. 1323).

³⁴ Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 65.

³⁵ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, *op. cit.*, p. 537; voir aussi Georges SIMENON, *On dit que j'ai soixante-quinze ans* (1980), t. 27, p. 286. Et encore : « On se met dans la peau du personnage, et on ne sait pas du tout où ce personnage va vous mener, on le

personnage sera obligé d'*aller* « jusqu'au bout » de lui-même³⁶. À la fin, Simenon lui-même sera parvenu jusqu'au bout — « Le roman finit [...] quand je suis moi-même à bout » — et il aura l'impression d'avoir « ajouté » quelque chose à lui-même³⁷.

Simenon, tout au moins à mon avis, se trompe quand il soutient, dans l'entretien avec Stéphane, qu'il « redevient » lui-même à la fin de l'écriture : « Vous savez, être dans la peau de quelqu'un d'autre pendant dix jours, c'est très fatigant ! Un moment vient où *on a envie de redevenir soi-même* »³⁸ ; en tout cas, vouloir, avoir envie de redevenir soi-même et le redevenir vraiment, ce sont deux choses tout à fait différentes ; l'épuisant, et l'exaltant, consiste exactement à devenir autre, et sans possibilité de retour en arrière.

Une fois écrit, le roman n'est pas achevé : « Il faut deux ans pour que je considère un roman comme mûr. Il est d'abord nécessaire que le public l'ait lu, que la critique en ait parlé. Il faut même qu'il ait été traduit en plusieurs langues, car je n'écris pas pour le public d'un seul pays » ; tant qu'il n'a pas atteint « ce degré de vie-là, *dans six ou sept pays au minimum*, à mes yeux, *il n'a pas fini de naître* »³⁹. Après cette série d'éléments touchant le devenir, une dernière remarque : la circulation de son produit à travers le monde rappelle la déterritorialisation deleuzo-guattarienne et signale la nécessité que le devenir se déplace (se transfère) en un autre devenir, en un ailleurs toujours multiplié, qu'il aboutisse à des résultats toujours moléculaires, jamais molaires.

Une connotation du devenir simenonien réside dans le fait qu'il part du vide et aboutit au vide : au milieu, on a le devenir (roman)⁴⁰. Né du vide,

suit au jour le jour, et ce n'est qu'au dernier chapitre qu'on sait quel est l'aboutissement de la crise » (Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 64). On renverra également au cas paradigmatique de *La Main* : Simenon est tellement étonné du fait que le héros du roman ait tiré au cœur et entre les yeux de la femme, final tout à fait imprévu, que pendant longtemps il reste profondément troublé (Pierre ASSOULINE, *op. cit.*, p. 574) ; et à celui de *La Porte* : « Je m'étais promis un roman gai, en tout cas optimiste, mais mes personnages ne l'ont pas voulu » (déclaration de Simenon à Sven Nielsen, du 12 juin 1961, citée par Pierre ASSOULINE, *op. cit.*, p. 579).

³⁶ *Simenon sur le gril*, *op. cit.*, p. 175.

³⁷ André PARINAUD, *op. cit.*, pp. 404–405.

³⁸ Roger STÉPHANE, *op. cit.*, p. 166.

³⁹ André PARINAUD, *op. cit.*, p. 394 ; voir aussi Roger STÉPHANE, *op. cit.*, pp. 164–166.

⁴⁰ Au début : « je dois [...] me vider de moi-même, me vider de tout ce qui fait ma personnalité pour être *purement réceptif*, c'est-à-dire pouvoir *absorber d'autres* personnages, d'autres impressions » (*Simenon sur le gril*, *op. cit.*, p. 175) — ici se fait jour la pure réceptivité, définie aussi « vacuité complète » (Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 69) —, ce qui rappelle la réceptivité identique de Peirce. Dans l'entretien avec Stéphane, il se vide « de toute sa [ma] *petite* vie »

le devenir continue-t-il dans le vide pour aboutir au vide ? L'expérience du vide coïncide-t-elle avec celle de la disidentification (et de la mort)⁴¹ ?

Simenon a fait souvent l'expérience de la paralysie-mort, d'une façon systématique, avant de déménager : d'un endroit à un autre, d'une maison à une autre ; mais aussi d'un roman à un autre ; ou bien : de l'écriture à la dictée. Ou mieux, il a déménagé en réaction à une expérience de vide, de paralysie, d'étrangeté : « Chaque fois, le processus a été le même. J'ai commencé par sentir *un vide* autour de moi. Le paysage, les meubles, les visages entrevus dehors avaient cessé d'avoir un sens. C'est un peu comme s'il n'y avait plus qu'un monde figé. Cela veut-il dire un monde dont j'avais épuisé la substance ? Il serait prétentieux de l'affirmer. *Toujours est-il que je fuyais. Car tous mes départs ont été des fuites* »⁴². On trouve en effet là une origine du nomadisme chez Simenon : dans le besoin de s'échapper.

L'expression « épuiser la substance » revient souvent dans les romans ; dans les romans durs, « absorber » (la substance) équivaut à une sorte de « vol » de la vie des autres⁴³ ; écrire, était-ce donc voler la vie aux mêmes personnages auxquels Simenon prétendait la donner ? Pourtant il se sentait comme happé par ses personnages ; sa conclusion sera, en effet, qu'après avoir vécu une vie « étrangère »⁴⁴ à lui — « à force d'être les autres [...]

(Roger STÉPHANE, *op. cit.*, p. 160). À la fin d'un roman, Simenon est « vide » (J. K. RAYMOND-MILLET, « Georges Simenon ou la naissance d'un romancier », *Le Courrier cinématographique*, 1931) comme Maigret l'est à la fin d'une enquête (Georges SIMENON, *La Patience de Maigret* [1965], t. 13, p. 107). Mais, avant même que l'écriture du roman ne commence, Simenon se sent vide : « je me sentais comme dans le vide, tel un drogué soudain privé de sa drogue » ; eh bien, ce « besoin, ce "manque" » quand il n'écrit pas, il ne l'aime pas, comme, « en contrepartie, cette absence de moi-même lorsque je me mettais à écrire » (*Un Homme comme un autre, op. cit.*, p. 539).

⁴¹ À ce propos, voir, dans les *Dictées* : *Un Homme comme un autre, op. cit.*, pp. 415, 515, 566 ; *De la cave au grenier* (1977), t. 26, p. 1040 ; *La Femme endormie* (1981), t. 27, p. 522 ; dans les entretiens : Robert et Rosine GEORGIN, « Entretien inédit avec Georges Simenon », in *Simenon*, Cistre Essai, n° 10, Lausanne, L'Âge d'homme, 1980, p. 27 ; dans les romans : *Ceux de la soif* (1938), t. 20, p. 624 ; *Les Noces de Poitiers* (1946), t. 25, p. 566.

⁴² Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre, op. cit.*, pp. 534–535.

⁴³ Voir, par exemple, Georges SIMENON, *Le Petit Homme d'Arkbangelsk* (1956), t. 8, p. 698 ; cela correspond souvent à un véritable vol. Dans une lettre à Gide, nous trouvons cette affirmation : « *Il faut essayer, sentir. Avoir boxé, menti, j'allais écrire volé* » (15 janvier 1939, dans *Simenon*, sous la direction de Francis Lacassin et Gilbert Sigaux, *op. cit.*, p. 400), à laquelle une autre fait pendant dans l'entretien avec Stéphane : « Moi, trois, quatre ou cinq fois par an, j'ai besoin d'écrire un roman pour m'imaginer que je suis capable de faire quelque chose. Au fond, c'est mon vol de bijouterie ! » (Roger STÉPHANE, *op. cit.*, p. 146).

⁴⁴ Étrangère lui devenait même sa personnalité (*On dit que j'ai soixante-quinze ans, op. cit.*, p. 321 ; voir aussi Georges SIMENON, *Les Libertés qu'il nous reste* (1981), t. 27, pp. 320–221.

j'ai oublié d'être soi moi-même» —, il a, enfin, recouvré la «réalité», la «véritable vie»⁴⁵, il est devenu lui-même.

Nous savons qu'il deviendra autre chose encore : il deviendra, par exemple, un magnétophone ; et ce magnétophone deviendra Simenon, et les deux deviendront autre chose encore !

5.- Molécularité contre molarité

LE DEVENIR — devenir-rue, devenir-rat de quai — est une construction schizo-analytique substitutive de l'identification ; d'une certaine manière, ce devenir est permis par — et dans ce devenir convergent — les « mille vies » dont il est constamment question depuis les *romans populaires* jusqu'aux *Dictées* ; nous avons vu que chaque roman n'est devenu lui-même qu'au moment où il s'est multiplié par mille, lorsqu'il a circulé à travers plusieurs pays, plusieurs langues. Quand Simenon passe aux *Dictées*, il devient-non-romancier, il devient-magnétophone !

Nous l'avons vu, un des sommets d'où l'on peut considérer l'œuvre de Simenon est la schizo-analyse (deleuzo-guattarienne). Parmi plusieurs éléments schizo-analytiques, en plus de ceux que nous avons déjà signalés du devenir et de la déterritorialisation, un autre est évident : le choix de la molécularité face à la molarité. Simenon a déçu l'attente, qui était celle de Gide, d'un grand roman. Tout d'abord, lui aussi a cultivé cette ambition ; il l'a manquée avec *Pedigree* ; plus tard, dans les *Dictées*, il regrettera de ne pas avoir accompli son « œuvre maîtresse », son « grand livre »⁴⁶, mais il en avait déjà décidé ainsi ; par exemple, dans *l'Entretien sur l'art du roman*, il déclare : « Je n'écrirai jamais un gros roman. *Mon gros roman est la mosaïque de tous mes petits romans* »⁴⁷.

⁴⁵ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, op. cit., p. 444.

⁴⁶ Georges SIMENON, *Les Petits Hommes* (1975), t. 26, p. 828.

⁴⁷ Georges SIMENON, *Entretien sur l'art du roman*, op. cit., pp. 95-96. « Le seul véritable Simenon — interview à *Combat* le 19 juin 1958 — est *l'ensemble de mes romans* ». Voir Mathieu RUTTEN, *Simenon. Ses origines, sa vie, son œuvre*, Nandrin, Wahle, 1977, pp. 240, 310, 318, 401 ; Georges SIMENON, *Des Traces de pas* (1975), t. 26, p. 591 ; *De la cave au grenier* (1977), t. 26, p. 1068 ; *Quand j'étais vieux*, op. cit., p. 226 ; voir aussi le « mini-roman » dont il est souvent question dans *À quoi bon jurer?* (1979), t. 27, pp. 388 sq.

Me revient à l'esprit la position proustienne selon laquelle chaque auteur écrit toujours le même roman ou bien un seul roman⁴⁸. Nous savons que la *Recherche* est sûrement la meilleure des œuvres de Proust ; en disant cela, nous voici aussitôt engagés, même si nous ne l'avons pas voulu, dans la construction d'une hiérarchie des valeurs dans l'œuvre proustienne, ce qui, d'une certaine façon, entre en conflit avec la position proustienne signalée. Il suffirait peut-être, pour échapper à ce dilemme, de se rappeler que, selon l'avis unanime de la critique, la *Recherche* est une œuvre non seulement inachevée, mais aussi inachevable, c'est-à-dire : une œuvre nomade.

Dans le cas de Simenon comme dans celui de Proust, nous ne nous trouvons pas face à un *work in progress*, mais face à une œuvre toujours imparfaite et jamais perfectible, donc face à une entreprise non destinée à un résultat « molaire », mais à des résultats « moléculaires » ; c'est-à-dire, destinée à devenir (à être nomade)⁴⁹.

Une des plus belles interventions sur ce sujet (simenonien) est peut-être celle d'Hubert Juin⁵⁰, laquelle semble vraiment une intervention schizoanalytique — donc non psychanalytique — de la plus belle eau.

Je renvoie à ce texte extraordinaire dont je ne citerai qu'un passage. La masse énorme de feuilles imprimées qui composent et signifient forcément à nos yeux ce quelqu'un ou quelque chose qui a pour nom Georges Simenon constitue

⁴⁸ Marcel PROUST, *La Prisonnière* (1912), in *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, t. III, 1954, pp. 386 sq. *Les Sœurs Lacroix* (1938) nous donnent une sorte de caricature de la déclaration proustienne à la sauce simenonienne. Emmanuel Vernes, enfermé dans son atelier, peint toujours le même tableau, un tableau qui représente les toits de la ville, c'est-à-dire le panorama qu'il a sous ses yeux : « L'éclairage changeait, les reflets, le ciel, les nuages » (t. 21, p. 207). Après sa mort, on en comptera cent quarante-trois (*id.*, p. 246). Notre héros rappelle un peu, même si c'est dans une version tragique, le héros de *Smoke*, le beau film de Wang : Keitel, qui photographie depuis toujours, à la même heure, la place où se trouve son magasin (son atelier).

⁴⁹ Je rappelle que j'ai proposé l'image de Giampaolo LAI comme «schizoanalyste non sauvage» (Salvatore CESARIO, «Dall'Anti-Edipe [1972] a Mille Plateaux [1980]. Lai : lo schizoanalista "non selvaggio"», *art. cit.*) en m'appuyant autant sur sa *Disidentità* (Milan, Feltrinelli, 1988) que sur une extraordinaire déclaration qu'il avait faite, avant même la publication de cette *Disidentità*, dans un article intitulé «Il primo colloquio in psicoterapia», *Quaderni di psicosomatica*, n° 3, 1988 («Le premier entretien en psychothérapie») : «Chaque entretien est le premier entretien» (p. 11). À la question : «Qu'est-ce qui reste identique avec le changement? ou quelles sont les connexions entre les parties?», Lai répond : «Il s'agit d'une mosaïque, oui, certainement» (*id.*, p. 21).

⁵⁰ Hubert JUIN, «Un roman ininterrompu», in *Simenon*, sous la direction de Francis Lacassin et Gilbert Sigaux, *op. cit.*

la matière d'une coulée romanesque ininterrompue. Non pas le lieu cependant, mais la mouvance, la venue. Non pas, également, la gestation du romanesque, mais son flux, son avancée. On prend le discours de Simenon en marche : cette voix perpétuelle ne parle que de ce qui se défait, de ce qui soudainement est voué à la mort, au déclin, à la chute. Il va de soi que ces milliers de pages [...] ne délimitent pas un lieu romanesque : il n'y a pas, ici, de héros⁵¹.

Maigret est-il un héros? Non! Il « n'est pas un lien : c'est une figure. [...] C'est une clause de style. [...] Il échappe à l'existence. C'est un personnage délégué »⁵².

En guise de conclusion-commentaire

La politique du suspect, qui caractérise pas mal de méthodes d'interprétation, nous pousserait peut-être à un sursaut de prudence. Il se peut, en effet, que la vérité soit ailleurs : ni dans la légende, ni dans la non-légende. Deux faits sont quand même clairs : 1) Simenon dit adopter un ensemble — une véritable corne d'abondance — de rituels très précis ; 2) il dit aussi qu'il s'agit, très probablement, d'une légende.

Eh bien, la construction schizo-analytique de la disidentification nous permet peut-être de n'adopter ni la thèse ni l'antithèse ! Eh bien, la disidentification ne fait qu'un avec le nomadisme.

⁵¹ *Id.*, p. 77.

⁵² *Id.*, p. 78. Nous avons l'impression très nette que Juin s'est inspiré de Parinaud (*op. cit.*, pp. 10–12).

Freddy BONMARIAGE

Les photographies de Simenon et l'édition électronique

La culture populaire

Ne fermons pas les tiroirs de l'armoire de la culture populaire, il suinte de la créativité et laisse échapper le fantôme de nos rêves.

... piocher dans la mine de son enfance fait s'écrouler des galeries de chagrin, de frustration, de déception.

Tim BURTON, *Le Soir*, Bruxelles, 26 février 1997,
interview de Luc Honorez.

Un poète est celui qui voit plus vrai.

Renald MATIGNON, *Figaro Littéraire*,
27 février 1997.

Si, depuis plus de quatre ans, je me suis attaché au projet *Simenon en édition électronique*, c'est qu'il y a au départ une très grande motivation, motivation que rien ne peut justifier et rendre objective, sinon la certitude que Georges Simenon est un artiste universel et qu'il répond à une grande demande de la part d'un public le plus large : un apport de rêve et de fiction, une vision de vie plus intense que la réalité. Ensuite, comme associé à cet état d'esprit, le sentiment que, grâce à ce potentiel, le « multimédia » peut développer un mode d'expression autonome, pertinent et proche des gens.

Il est évident que de nouvelles possibilités sont offertes par le traitement informatique des moyens d'expressions artistiques.

- Rassembler sur un seul support matériel léger des informations de plus en plus nombreuses et très facilement accessibles ou les transférer instantanément sur les réseaux mondiaux.
- Traiter aussi bien les éléments de son, les images photographiques, la vidéo, le dessin et bien sûr le texte écrit.

- Travailler ces données, les mettre à jour, les présenter sur des logiciels dont la grande performance est de suggérer une lecture non linéaire, virtuelle, individuelle.

Malheureusement, aujourd'hui, dans ce domaine, une règle semble être en vigueur : la sécurité du marché. Les œuvres se consacrent essentiellement aux jeux, aux encyclopédies, aux livres scolaires et aux musées les plus connus. Alors, il faut bien admettre que, à trop chercher la sécurité d'un marché immédiat, le multimédia, dans le monde culturel, reste principalement sur un plan formel, froid, impersonnel, que le mode d'expression en puissance tombe malheureusement dans un conformisme ennuyeux, dans une forme d'interactivité superficielle et laisse indifférents les publics actifs au niveau de la création.

C'est pourquoi beaucoup de personnes préfèrent employer l'expression « édition électronique » plutôt que « multimédia » qui est devenu un terme à la mode, mis aux sauces du marketing, grand maître des siècles futurs.

Et quant à moi, je pense que cette technique numérique aura vraiment la faculté de nous faire voir d'une manière nouvelle et très dynamique, mais à la condition impérative qu'elle devienne plus accessible, plus authentiquement populaire, qu'elle se libère des grands promoteurs des médias et puisse ainsi développer une démarche de création, celle qui permet de « piocher dans la mine de son enfance » pour présenter des images nouvelles.

C'est ce que j'ai pu comprendre lorsque, à l'occasion de l'exposition *Tout Simenon*, j'ai été mis en contact pour la première fois avec la photographie originale de l'auteur.

Cette collection photographique met peut-être en évidence un élément rarement observé en littérature : la relation entre l'image photo et l'écriture. De plus, l'ensemble des photos-reportages développe des thèmes très actuels et à la mode : Afrique Centrale, Europe de l'Est, voyages, pauvreté, inégalités, déplacements de peuples, aspiration à une vie authentique, intégration dans le monde et dans la nature.

Cependant, mon intention ici n'est pas de commencer une étude critique et d'analyse. J'aimerais seulement exprimer le souhait de pouvoir révéler une seconde fois — au sens photographique du terme — ces photographies qui font partie de l'expression romanesque de Simenon. Cela par les techniques du multimédia. Et, grâce à ces moyens d'expression nouveaux, montrer au grand jour ces images qui viennent de ces lieux situés entre la réalité et la fiction et qui sont le regard de l'artiste, offrir un accompagnement privilégié pour la lecture, permettre, d'une manière

attractive — simple et accessible —, de saisir la matière en puissance du formidable travail artistique réalisé.

VOIR les choses et les êtres

VOIR pour s'étonner, s'instruire, communiquer

Été 1980. Georges Simenon rédige un petit texte au ton admiratif adressé indirectement au photographe Wilfried Bauer et à la revue *Stern* : *Les Cinq Sens*.

[...] Ces photographies ne sont-elles pas comme la synthèse du jeu d'images auquel je joue, depuis longtemps chaque jour. Il paraîtra peut-être ridicule qu'un vieil homme se complaise encore à des pratiques enfantines?

Toujours est-il que quand je me couche pour la sieste ou pour la nuit, je m'efforce de ne penser à rien, de me vider de tous mes soucis et de toutes mes pensées et alors, paupières closes, j'assiste en quelque sorte à ce que j'appelle à part moi mon petit cinéma.

Des couleurs en désordre, pour commencer, des couleurs en mouvement qui soudain, sans que j'y sois pour rien, forment une image précise enregistrée à mon insu il y a bien longtemps. C'est une rue grouillante, comme le rue Puits-en-Sock à Liège, qui s'efface déjà, trop tôt à mon gré, pour faire place à un autre tableau inattendu : un quai de port désert, une bitte d'amarrage avec une aussière enroulée en son milieu, des bateaux figés dans le brouillard ou la nuit naissante.

Ce jeu-là, presque quotidien, je viens de le jouer avec des images réelles, qu'un autre que moi a captées, aussi vivantes, aussi pleines de sens puisqu'elles expliquent ma vie et mon œuvre.

Ces photographies, je préfère dire ces tableaux de Wilfried Bauer sont pour moi comme un microcosme où je me retrouve presque tout entier et où, sans que je le veuille, sont nés les personnages de mes romans.

Suit une évocation de ses voyages à la découverte de lieux où l'on retrouve aussi bien les ports, les déserts, les villes prestigieuses que les quartiers les plus simples et les plus cachés.

[...] Tout cela m'a coulé entre les doigts car je n'étais plus un enfant, ni un adolescent, quelques images, certes, claires

ou sombres. Du froid extrême au soleil des tropiques que j'ai franchis je ne sais combien de fois.

Je regardais en curieux, curieux de l'homme, curieux des femmes surtout. Je voulais tout connaître, tout apprendre, tout comprendre. Or, chercher à comprendre vous laisse les mains vides.

Dans l'enfance, on « appréhende » sans se poser de questions. On absorbe innocemment.

Merci à Wilfried Bauer qui m'a replongé dans mon vrai passé d'images, de couleurs et de sons, d'odeurs, de lumières et de clair-obscur. Merci à ceux qui m'ont aidé à me donner cette joie.

Éparpillées dans l'œuvre, ces petites remarques qui, réunies, expriment une thème constant :

Guetter des mots [...] qui se transforment instantanément en images.

Des mots que je voudrais enfin accompagner d'images.

Un paysage se crée dans ma mémoire. Quand j'écris, je suis envahi par les images.

L'attrait pour l'image avant les mots. L'image en tant que représentation vivante et forte dans l'esprit et qui, quelle que soit sa traduction en mots, en grains photographiques ou en pixels, donne un contact puissant avec le rêve et le réel.

Je pense à cet extrait de *La Porte*, extrait où l'on trouve toute la force et la vigueur de la photographie.

Ne reverraient-ils pas toujours, par exemple, le litre de vin rouge, sur la nappe, à moitié plein, qui semblait fait de deux parties saignantes parce qu'une tache de soleil étincelait au beau milieu? Un peu de sauce sur les assiettes, des restes de pain autour, quatre fruits auxquels ils n'avaient pas touché, sur un plat de métal.

Me voilà donc conforté dans mon intérêt pour ces photographies, et cela par l'auteur lui-même. Quelle aubaine! Ces photographies que je voudrais regarder pour elles-mêmes — l'image pour elle-même et par elle-même — car elles appartiennent à un domaine autre que le rationnel¹.

¹ Je me réfère bien sûr au texte de Pol P. GOSSIAUX, « L'Afrique nue de Simenon » (in *Traces*, n° 1, Liège, 1989, pp. 97-122) et en particulier à ces phrases :

Ces clichés [...] révèlent un souci de voir au-delà, de s'emparer de l'aspect invisible de ces corps énigmatiques et d'en saisir le profond mystère.

N'en doutons pas, ces photos qui s'apparentent parfois à celles de l'entomologiste, révèlent une certaine tendresse [...]. Visiblement c'est l'homme — et la femme — de tous les jours qui l'intéressent.

Un photographe voit les choses et les êtres pour la première fois et la dernière fois. L'image est rapide. Elle passe devant nos yeux comme un instant d'un visage, d'une fleur ; un nuage, un moment de soleil. La lumière. Celle elle qui écrit la photo et c'est elle qui fait en sorte que l'image soit une synthèse instantanée — captée — et ensuite révélée de manifestations du monde qui ne se reproduiront plus.

Mais plus qu'une lumière extérieure, il lui faut aussi une lumière intérieure, contenue, car une image résulte d'un état d'éveil dans le quotidien qui permet de voir ce qu'il y a d'invisible dans le visible.

Une image n'est vraiment image que si elle donne l'invisible.

M'est-il permis de dire que je reconnais cette lucidité dans les photographies de Simenon, c'est-à-dire une expression d'éléments sensibles, spontanément, et qui ne sont pas exprimables autrement? ... Et, dès lors, puis-je écrire que ces photographies ne sont pas les brouillons des romans, mais une réserve, un potentiel, dans la mémoire inconsciente de l'auteur : donc des éléments visibles et autonomes qui donnent accès à l'invisible, à la création artistique?

Maigret me contredira : ceci n'est pas une pipe !

Ce que peut nous apporter un regard multimédia sur cet ensemble iconographique

D'abord un classement, une restauration

Les photographies de Simenon sont nombreuses. Par exemple, pour le voyage en Afrique, 750, d'Alexandrie jusqu'à Matadi.

Il faut aussi mettre en évidence le fait qu'elles ont été réalisées entre les années 1932 et 1935. Au début de l'entrée en Littérature. Après ces dates, Simenon les abandonne, se contente de photographies familiales, dans le style de photos de voyages, de naissances et d'anniversaires. Celles qu'on laisse, parfois à tort, dans les tiroirs de l'oubli.

Le classement est très simple, incomplet, avec pertes de négatifs, des tirages contacts sommaires ou en petits formats, souvent très contrastés, sur du papier usé et recouvert des sédiments déposés par le temps et les mouches.

Heureusement existent les albums réalisés par Simenon lui-même et qui sont une richesse du Fonds Simenon. Ils consistent en simples classeurs

« à anneaux, de format A4, à couverture de toile grise, reliant des feuillets quadrillés disposés horizontalement, perforés, annotés sommairement et sur lesquels ont été collés, par album, environ 200 tirages sur papier [...] numérotés et classés selon l'ordre des lieux visités »².

Simenon n'y croyait pas ? De toute façon, il n'y voyait pas un intérêt d'édition. Est-ce une des raisons pour lesquelles ses photographies possèdent une valeur particulière ? A-t-il adopté spontanément la même attitude vis-à-vis de ces photos que celle qu'il manifestait envers ses romans écrits et passés ?

L'urgence de la création dans le moment de la création : l'acte de la prise de vue pour l'acte lui-même ?

Beaucoup de questions. Peu de réponses. Tant mieux.

Et ce n'est pas l'édition électronique qui répondra. Elle s'occupera en premier lieu de restaurations photographiques des images : retouches, définition, contrastes, recadrages quand c'est nécessaire, classements, bases de données ou autres techniques spécifiques comme l'examen de détails particuliers.

Ensuite une découverte

Au moyen de programmes interactifs, il sera possible de réaliser une exposition « virtuelle ». Et c'est alors que les moyens d'expression propres à la photographie pourront être soulignés, suggérés, découverts. Sans formalisme, sans complexité, sans emphase. Simplement le regard exercé ou recréé par une présentation dynamique ou par la suggestion de liens.

Voici une suite de photographies choisies dans le voyage en Afrique³. Quelques lieux qui ponctuent cette progression dans le déplacement depuis la Méditerranée jusqu'à Faradje, Watsa, Wagenia et provoquent l'entrée dans la fiction. Sans vouloir mettre une relation d'obligation entre l'image et le texte, on pense naturellement à quelques écrits romanesques ou aux

² « Note sur les photographies », in *Long Cours sur les rivières et canaux*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1996.

³ Deux mots sur la technique employée. Les tirages sur papiers, seuls documents restant de l'époque de Simenon, ont été numérisés par le procédé Photo-CD *Kodak* par l'intermédiaire de négatifs en noir et blanc. Les images obtenues ont été légèrement retouchées et mises à jour. La restauration complète de photographies anciennes au moyen de logiciels exige un long et minutieux travail qui ressemble très fort à celui d'un artisan.







reportages : *Le Blanc à lunettes, La Ligne du désert, À la recherche de l'homme nu.*

On sera séduit par les qualités artistiques certaines que le photographe a « spontanément » exprimées :

- le récit photographique,
 - le coup d'œil de l'observateur,
 - le goût de la composition,
 - le mystère de l'image écrite avec la lumière et l'ombre,
 - la force de l'émotion de l'instant photographique,
 - l'approche humaine, la tendresse contenue,
 - l'ironie, la critique, le regard complice,
 - la magie de l'objet ;
- le rêve. Parce que, malgré tout, Simenon continuera à nous faire rêver par ces instants de réalité devenue fiction.

[Ferdinand Graux a quitté ses deux passagers, Henriette et Georges Bodet, restés à la frontière du Congo belge pour les formalités et qui atteindront leur poste à Nyangara par l'autobus hebdomadaire.]

Dans son auto, Graux transportait des briquettes de sel qu'il distribuait aux indigènes comme on donne des bonbons aux enfants.

Il était chez lui, vraiment, non pas seulement en Afrique, mais dans *son* Afrique ! Une Afrique qui ne ressemblait en rien à ces déserts survolés par l'Imperial Airways et qui ne comportait plus d'hôtels ripolinés comme des maisons de santé.

Tel un villageois qui rentre au pays après un long voyage, il reconnaissait les gens au bord de la route, caressait un enfant qu'il avait soigné jadis, demandait de ses nouvelles à un vieux qui se traînait.

Il n'était plus Ferdinand Graux, mais Mundele na Talatala, plus sûr de lui que jamais avec ses lunettes, et il accélérail toujours davantage, comme pris de vertige à l'idée de revoir ...

... Son chez lui, là-bas, à cent, à soixante, à quarante kilomètres.

Une pluie fine, très douce, commençait à tomber au moment où Graux quittait la route pour s'engager dans un chemin qu'il avait construit avec ses hommes. La terre y était rouge comme de la brique, plus rouge encore à cause de la pluie, et des deux côtés la verdure était plus verte, à peine bruissante sous les gouttelettes.

Le ciel n'existait plus. C'était un plafond lourd et bas, lumineux comme du verre dépoli. L'univers était bas aussi. C'est à peine si le sol se vallonnait un peu. À part quelques arbres isolés, des fromagers pour la plupart, maigres et peu feuillus, la vie était tapie dans cette brousse, dans ces herbes hautes de deux mètres qui parfois s'écartaient sans bruit et laissaient deviner la silhouette d'un Noir immobile.

Il était rare qu'on vît une hutte au bord du chemin. Et pourtant il y en avait partout, mais en retrait, à vingt ou trente mètres dans cette brousse, signalées seulement par la présence de bananiers aux feuilles pendantes.

Ferdinand savait que tout le long du parcours sa présence était annoncée, que des yeux guettaient dans la verdure. Le rythme de la pluie s'accélérait sur les herbes et sur les feuilles. Une petite négresse nue passa, portant une feuille de bananier en équilibre sur la tête, en guise de parapluie. Elle avait froid. Sa peau mouillée avait des frémissements.

Maintenant, au lieu d'accélérer, Graux avait envie de ralentir pour mieux se laisser imprégner par cette paix lourde et naïve d'un monde blotti au ras du sol.⁴

⁴ Georges SIMENON, *Le Blanc à lunettes*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 7, 1967, pp. 23–24.







Le Fonds Simenon

D'abord installé dans une salle de la Bibliothèque Générale de l'Université, place Cockerill, le Fonds Simenon se trouve, depuis novembre 1981, au premier étage du château de Colonster, à l'orée du campus universitaire du Sart Tilman.

Il réunit des documents aussi nombreux que variés qui en font à la fois une bibliothèque, un fonds d'archives et un musée.

On y trouve 80 manuscrits correspondant à la production romanesque des années 1940 à 1972, les cassettes et dactyls des « dictées », l'exemplaire nominatif des 72 volumes des œuvres complètes publiées par les éditions Rencontre, les différentes éditions en français et dans 33 langues étrangères des romans signés Georges Simenon, les contributions à la *Gazette de Liège* entre 1919 et 1922, les romans populaires et les contes publiés sous 17 pseudonymes (dont le plus fréquent est G. Sim) entre 1921 et 1937, les reportages et interviews réalisés par Simenon entre 1931 et 1946.

Ajoutons à cela les ouvrages de la critique, les mémoires universitaires, les anthologies scolaires, les milliers d'articles écrits dans la presse au fur et à mesure des parutions, les cassettes et vidéo-cassettes d'interviews de Simenon, la correspondance d'écrivains et d'amis célèbres (Gide, Cocteau, Pagnol, Keyserling, Miller, Fellini, Renoir, ...).

Citons encore les quelque 2 000 photos permettant de suivre toutes les étapes de la vie et de la carrière de Georges Simenon, des vidéo-cassettes de films ou téléfilms, des photos de films, les originaux des portraits de Simenon par Vlamincq, Buffet et Cocteau, une reproduction miniature de la statue de Maigret à Delfzijl, des diplômes et médailles honorifiques, une collection de pipes, ...

Le Fonds Simenon s'accroît régulièrement tant par les envois que continue à assurer l'entourage du donateur que par l'achat de pièces nouvelles.

De par la volonté du donateur lui-même, le Fonds Simenon est tenu à la disposition des étudiants et des chercheurs. Il est aussi accessible aux non-spécialistes et aux groupes sur demande motivée adressée à la gestionnaire du Fonds. Il convient toutefois de noter que les pièces originales ne sont pas prêtées à l'extérieur et que la consultation ainsi que la reproduction de certains documents inédits est soumise à autorisation spéciale.

Adresse du Fonds Simenon :

Château de Colonster, Allée des Érables, B-4000 LIÈGE (Belgique).

Télécopie : + 32 4 388 15 55

Accessibilité du Fonds Simenon :

les jeudis, sauf en période de vacances, sur rendez-vous à convenir avec le conservateur du Fonds, Christine Swings, tél. +32 4 366 52 71 ou 366 30 22.

Saisie des textes :
Georgette PINSAR et Lucy SAUVEUR

Composition :
Étienne RIGA, T_EX, METAFONT, PStricks

Achévé d'imprimer le 28 décembre 1997 pour le
compte du Centre d'Études Georges Simenon sur
la presse offset d'Étienne RIGA, imprimeur-éditeur,
à La Salle, B - 4120 NEUPRÉ

Téléphone : + 32 4 372 13 66

Télécopie : + 32 4 372 13 88

E-mail : etienne.riga@skynet.be

ISSN 0778 - 0702

D/1997/0480/40

